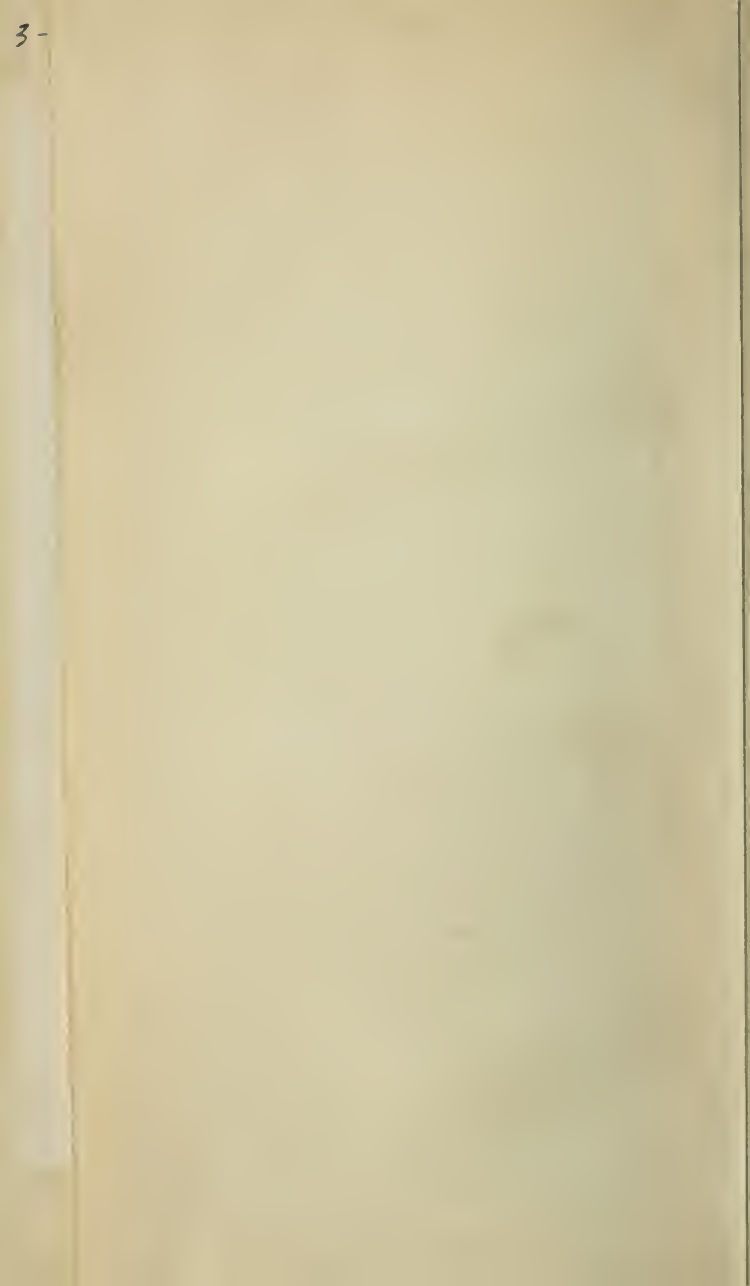
3-10-45

3-10-45




3 -



L'ART DE PRÊCHER

PAR

le Père DE VILLIERS

SUIVI DES

MAXIMES

SUR LE MINISTÈRE DE LA CHAIRE

PAR

le Père GAICHIÈS

ET DU

CURÉ DE CAMPAGNE EN CHAIRE

Par l'Abbé LOBRY

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES.

Édition enrichie de Notes extraites de S. Augustin S. François de Sales, de Grenade, du Père Lejeune, etc. etc.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31.

1869



L'ART DE PRÊCHER

SAINT-QUENTIN
Typ. Jules Moureau, Place de l'Hôtel-de-Ville, 7



L'ART DE PRÊCHER

PAR

le Père DE VILLIERS

SUIVI DES

MAXIMES

SUR LE MINISTÈRE DE LA CHAIRE

PAR

le Père GAICHIÈS

ET DU

CURÉ DE CAMPAGNE EN CHAIRE

Par l'Abbé LOBRY

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES.

Édition enrichie de Notes extraites de S. Augustin
S. François de Sales, de Grenade, du Père Lejeune, etc. etc.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

—

1869



PRÉFACE

Ce volume, qu'on pourrait en quelque sorte appeler: *Le Manuel du prédicateur*, bien que composé de divers ouvrages appartenant à différents auteurs, a cependant, dans le ton et dans les principes, un caractère d'unité qui, je l'espère, n'échappera pas au lecteur.

Les *Traités sur la prédication* réussissent peu en général, et surtout ne sont guères relus, malgré un mérite parfois incontestable. Pourquoi?... Peut-être parce que la plupart sont de véritables cours de Rhétorique, s'étendant longuement sur les Figures, les divers genres d'Exordes etc. etc, en un mot, sur les règles formulées par Quintilien ; règles qu'autrefois nous avons apprises, avec plus ou moins de plaisir, sur les bancs du séminaire. Or, le style classique est par lui-même peu attrayant. Beaucoup de ces Figures, qu'on a fait défiler devant nous, avec leurs noms baroques, nous ont paru des spectres, ou du moins des personnages peu aimables, avec lesquels on ne désire pas faire deux fois connaissance. Enfin, si sages que soient ces recettes indiquées par Girard et autres pour devenir éloquent, elles sont d'une utilité très-contestable pour nous autres curés de campagne. Il suit de

là que la lecture de ces *Traités*, à part de rares exceptions, amène avec elle, et sans grand profit, la fatigue et l'ennui.

Ici, ce n'est point un cours de Rhétorique. C'est une collection d'opuscules écrits d'une manière gaie, vive, originale, qui renferment les règles les plus sages et les plus utiles ; leur but est d'instruire, pour ainsi dire, en amusant. En les réunissant, nous avons eu l'intention de faire un volume qu'on pût relire avec plaisir, avec profit, et dont la lecture fût une sorte de récréation après les heures de sérieuses études.

Le premier ouvrage qui entre dans cette collection c'est : *L'Art de prêcher*. Pierre de Villiers, qui en est l'auteur, né à Cognac en 1648, entra à dix-huit ans chez les Jésuites. Il s'y distingua pendant vingt ans dans la carrière de l'enseignement et dans celle de la prédication. Nous ne savons quels motifs lui firent quitter la Compagnie, après être resté vingt-trois ans dans son sein. Tout porte à croire que ce furent des considérations de famille, ou des raisons de santé [1] ; car toute sa vie, qui fut longue [2], il conserva les meilleures relations avec ses anciens confrères, qui eux-mêmes avaient pour lui la plus profonde estime.

L'Art de prêcher, son principal ouvrage, fut plusieurs

[1] En quittant la Compagnie, il fut nommé prieur de Saint-Taurin de l'ordre de Cluny.

[2] *Le Mercure* de décembre 1727 contient des stances sur sa vieillesse : stances qu'il venait de composer dans sa 80e année.

fois imprimé sans nom d'auteur. On l'attribua généralement à Boileau, tant la clarté des vers, la concision des préceptes, la sûreté des principes, la gaieté quelque peu satirique de ce poëme rappelaient le genre de ce poëte célèbre. « Mais, disent les éditeurs de Rennes et de Cologne, Monsieur Despréaux a déclaré n'y avoir aucune part : ajoutant que l'auteur était un homme d'esprit de sa connaissance, bien digne du succès qu'il avait obtenu. » « En effet, écrit l'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque, *L'Art de prêcher* est un ouvrage qu'on relit toujours avec autant de plaisir que d'utilité; ce poëme a été réimprimé plus de trente fois.... L'auteur y fait voir que les instructions les plus sérieuses peuvent s'allier avec l'enjouement ; l'adresse avec laquelle il insinue les vérités les plus fortes et les plus nécessaires, fait impression et convainc.... On y trouve les règles principales de l'éloquence de la chaire [1]. »

Un second poëme, moins considérable que *L'Art de prêcher*, que nous reéditons dans ce volume, c'est le *Poëme sur les mauvais gestes des prédicateurs ;* opuscule vif et piquant écrit par Sanlecque.

Ce Génovéfain est, de tous les poëtes satiriques, celui qui se soit approché le plus sinon du génie, du moins de la manière de Despréaux. Nous pourrions

[1] Bibliothèq. franç. Tom. II. Je crois que M. Hamon s'est trompé en attribuant l'*Art de prêcher*, qu'il appelle un *ouvrage profond et solide,* au père de Foix, jésuite; c'est sans doute une erreur de nom ou une faute d'impression.

pour justifier cet appréciation citer son *Portrait du Janséniste*, commençant par ces vers :

Sobre dans ses discours, délicat à sa table,
Portant un fin orgueil aux pieds du crucifix;
L'esprit impérieux, modeste en ses habits ;
Fort sévère au prochain, pour soi fort charitable;
Aux décrets de l'Eglise écrivain peu soumis, etc.

Mais le poëme que nous publions le fera mieux connaitre encore. « Car, dit un critique [1], on relit toujours avec plaisir son *Poëme sur les mauvais gestes.* »

Viennent ensuite les *Maximes sur le ministère de la chaire* par le père Gaichiés, l'une des gloires de l'Oratoire.

Né à Condom en 1647, il entra jeune encore dans la Congrégation de l'Oratoire ; il y remplit avec distinction tous les emplois qui lui furent confiés. Il fut à la ville un prédicateur éminent, à la campagne un missionnaire éloquent et zélé. Monseigneur de Sillery, évêque de Soissons, l'envoyait toujours préparer d'avance les fidèles à ses visites pastorales. « C'était un homme affable, d'un caractère liant, d'une piété éminente. Sa vertu n'avait rien de trop sévère ; il la rendait aimable par un fond de gaieté qui ne l'abandonna jamais. A la science d'un excellent théologien il joignait le goût de la bonne littérature. »

« Il est du nombre de ceux qui se sont fait une réputation durable par la composition d'un seul ouvrage. Son petit livre : *Les maximes sur le ministère*

[1] Desessart, *Siècles littéraires*

de la chaire, est devenu classique parmi nous. Il parut pour la première fois en 1710 sans nom d'auteur. Une seconde édition eut lieu à Toulouse 1711, sous le nom de Massillon, qui désavoua ce chef-d'œuvre en disant: *Je voudrais bien l'avoir fait.* »

« Cet ouvrage annonce en effet, un homme apostolique, consommé dans l'exercice de l'art sur lequel il donne des préceptes.... Ces *Maximes* sont vives et concises, l'expression en est toujours juste et le style d'un goût exquis [1]. »

« Cet ouvrage, dit l'auteur des *Siècles littéraires*, est précieux tant pour la solidité des préceptes que pour les agréments du style. Il y a peu de livres écrits avec plus de justesse, de précision et d'élégance [2]. »

« Quand l'auteur des *Maximes sur le ministère de la chaire*, écrivait le savant abbé Duguet, aurait pris encore plus de soin de se cacher, j'aurais toujours reconnu dans cet écrit la finesse de son bon goût, l'élévation de son esprit, la justesse de ses expressions... Il y a mille endroits sur lesquels il faudrait se récrier, car tout l'ouvrage se soutient, et on ne peut l'accuser que d'être trop beau [3]. »

Enfin, Monsieur Hamon dit que « ces *Maximes* sont un ouvrage plein de substance et de doctrine, où sont rassemblés en peu de mots, avec un goût exquis, les vrais principes sur la matière [4]. »

[1] *Biographie universelle.*
[2] Desessart, *Siècles littéraires.*
[3] Lettre du 6 juin 1711.
[4] *Traité de la Prédication*, Avant-propos.

A ces chefs-d'œuvre nous avons eu la témérité d'ajouter quelques pages, sous ce titre : *Le Curé de campagne en chaire.* Notre dessein a été, comme on le verra dans l'*Avant-propos* de cet opuscule, de donner quelques conseils aux jeunes prêtres qui exercent leur ministère dans les paroisses rurales. Nous avons voulu leur rappeler l'obligation de prêcher, les prémunir contre la manie des livres, leur indiquer la manière de se servir des bons ouvrages qu'ils doivent avoir sous la main. Nous avons même poussé la prétention?.. non... l'abnégation ?... pas plus... mais le désir d'être utile, jusques à donner des plans, des spécimens d'analyse, et même quelques instructions, pour bien faire comprendre ce que nous avions voulu dire.

Comme de Villiers, nous avons tracé quelques portraits satiriques, afin de mieux rendre notre pensée : si on nous faisait un reproche, nous alléguerions son exemple pour nous excuser. Certes, nous n'avons rien dit qui soit aussi piquant que l'*Homme aux deux habits*, le *fils d'Harpage*, l'*histoire de Martin*, etc.

Nous pourrions de plus ajouter avec lui, nous adressant au plus jeune de nos lecteurs :

Il est, il est, crois-moi, d'innocentes critiques.
Si tu trouves ici quelques traits satiriques,
De ceux que tu dois craindre ils ne sont que l'éclair ;
C'est pour t'en garantir que je les jette en l'air.

Vauchassis, le 11 Mars 1869.

L'ART DE PRÈCHER

CHANT PREMIER.

Sommaire. — Exposition. — Vocation nécessaire pour prêcher. — L'homme aux deux habits. — Prêcher d'exemple. — Rapports du prédicateur avec le monde. — Dommages qu'il cause à la religion, si sa conduite ne répond pas à ses sermons. — Se préparer par la retraite. — Chaire obtenue par intrigue. — Le fils d'Harpage. — Ces brigues enlèvent toute autorité au prédicateur. — Auditoire mendié. — Un prédicateur saint n'a nul besoin de ces intrigues. — Prédicateur intrigant.

Enfin tu vas prêcher : *la Liste*[1] le publie
Et fait voir imprimés ton nom et ta folie.
Mais de tous les métiers où l'on peut s'attacher,
Sais-tu que le plus rude, Abbé, c'est de prêcher.
Ce métier, diras-tu, n'a rien pour moi de rude;
J'ai des forces, du feu, de l'esprit, de l'étude,
On m'a vu sur les bancs; et jamais bachelier
N'a su, ni mieux que moi, ni plus souvent crier[2].

[1] Sorte de journal indiquant les noms des divers orateurs, qui prêchaient le Carême dans les principales églises de Paris.

[2] Dans les éditions de Rennes et de Cologne, on lit :
Et jamais sur les bancs, on ne vit bachelier,
Qui sût plus à propos interrompre et crier :

Je possède la langue; et pour l'air et la grâce,
Il n'est point à la cour d'Abbé qui me surpasse;
J'ai le geste........ il faut voir; la main belle, l'œil vif;
Je rends à mes discours l'auditeur attentif.
Ma voix d'un ton perçant le frappe et le réveille,
Et jusqu'aux derniers rangs va chercher son oreille [1].
Avec moins de talents vingt abbés ont prêché,
A qui bientôt la chaire a valu l'évêché.
J'attends de mes sermons la même récompense;
En un mot, c'en est fait, Mercredi je commence.
Laisse-là, cher Abbé, ce dessein imprudent,
Ou diffère du moins, et viens en attendant
T'instruire dans mes vers et te prêcher toi-même.
Assez d'autres sans toi prêcheront ce Carême;
Assez, qui se trouvant sans chaire et sans emploi,
Viendront briguer l'honneur de pérorer pour toi.
Prêcher n'est point un art dont la haute science
Soit le fruit de l'étude ou de l'expérience :
Dieu, qui le connaît seul, qui seul peut le donner,
Ne le donne qu'à ceux qu'il daigne y destiner [2].
Ces beaux, ces grands talents que tu viens de décrire,
Le geste, l'air, la voix, nous servent pour bien dire;

[1] Dans l'édition de Rennes, ce vers est suivi de ceux-ci :
J'entends la langue, et l'art de tourner un discours;
Je consulte Patru, je consulte Bouhours,
Je sais mon Vaugelas, et sur le beau langage
Je ferais au besoin des leçons à Ménage.
J'ai du docte Rapin l'ouvrage parcouru,
Aux traits de l'orateur je me suis reconnu;
Et qu'ai-je pu trouver dans toute sa peinture,
Qu'avant son livre en moi n'eût fait voir la nature?
Avec moins de talents, etc.

[2] Voir plus loin les *Maximes du Père Gaichiès*, sur la mission nécessaire au prédicateur.

Par-là sur le théâtre on applaudit l'acteur ;
Par-là dans le Palais on vante l'orateur.
C'est par-là, du bon droit que prenant la défense,
Lamoignon [1] se distingue et charme l'audience,
Quand d'un esprit si juste et d'un style si net,
D'une cause embrouillée il expose le fait ;
Et laissant des plaideurs la longueur inutile,
Il ramasse en deux mots ce qu'ils ont dit en mille.
  Mais ce qui rend ailleurs l'orateur excellent,
N'est du prédicateur que le moindre talent ;
Et si l'esprit de Dieu n'anime sa parole,
C'est un déclamateur, un orateur frivole.
  Tu sais sans doute, Abbé, que l'on doit en prêchant
Convaincre l'incrédule, effrayer le méchant,
Et loin des passions où l'âme est égarée,
Faire suivre aux pécheurs une route assurée [2].
  Or, dis-moi par quel art ce miracle est produit.
Dieu, te répondra-t-on, Dieu seul produit le fruit.
Seul il tient en sa main cette grâce puissante,
Et l'homme seulement arrose, sème, plante.
Mais il arrose, sème et plante vainement,
Si Dieu de ses desseins ne le fait l'instrument [3],

[1] Le premier président de Lamoignon était alors avocat général.

[2] La fin et l'intention du prédicateur doivent être de faire ce que Notre-Seigneur est venu faire en ce monde; et voici ce qu'il dit lui-même : *Ego veni ut vitam habeant et abundantiùs habeant....* Quand donc le prédicateur est en chaire, il doit dire en son cœur : *Ego veni ut isti vitam habeant et abundantiùs habeant.* (S. François de Sales, *Lettre sur la Prédication.*)

[3] J'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu seul a donné l'accroissement. Ce n'est donc ni celui qui plante, ni celui qui arrose qui sont quelque chose; mais c'est Dieu qui est tout, puisqu'il donne l'accroissement. (1re *ép. aux Corinth.*, ch. III. v. 6.)

Et sur le tronc stérile où le fruit doit paraître,
Ne répand la vertu qui seule le fait croître.
Voilà ce que saint Paul, abbé, te répondra,
Voilà ce qu'avec lui la raison t'apprendra.
Crois-tu donc qu'à ta voix, Dieu sur le tronc stérile
Fasse naître le fruit et germer l'Évangile?
Consulte-toi, réponds. — Eh bien, qu'en penses-tu?...
Si ta voix a du Ciel reçu cette vertu,
Si ton cœur est brûlant des ardeurs de ce zèle,
Que l'Apôtre envoyé chez un peuple infidèle,
Montra par ces discours, et par ces traits vainqueurs,
Qui gagnèrent soudain, et changèrent les cœurs;
Je ne t'arrête plus, va prêcher, monte en chaire,
A l'erreur, au péché, cours déclarer la guerre,
Et tu verras bientôt, prompts à se convertir,
Les pécheurs à tes pieds porter leur repentir.
Mais de tant d'orateurs, si tu suis la maxime,
Du public en prêchant, si tu brigues l'estime,
Si tu veux, peu sensible au progrès de la Foi,
Quand tu parles de Dieu, qu'on ne pense qu'à toi;
Ce n'est point là prêcher, c'est faire dans l'Eglise
Le métier qu'au théâtre à peine on autorise,
Et mieux que toi Baron [1], moins que toi criminel,
Dans le même métier réussit à l'Hôtel [2].
Eh, qui sait, diras-tu, si l'ardeur qui m'enflamme,
N'est point ce feu divin allumé dans mon âme?
Et si Dieu, qui toujours fut maître de son choix,
Pour convertir les cœurs n'a point choisi ma voix?
Sur ce doute, en deux mots, veux-tu qu'on t'éclaircisse,
Ecoute encore. — Réponds, parle sans artifice.

[1] Fameux acteur de ce temps.

[2] L'Hôtel de Bourgogne, lieu où était alors la Comédie.

Toi qui veux réformer les vices des Chrétiens,
As-tu pris soin, dis-moi, de corriger les tiens?
Et si la mode était, à la fin du Carême,
De prêcher à son tour le prédicateur même,
Crois-tu qu'on ne pût pas, sans ailleurs en chercher,
Par tes propres sermons toi-même te prêcher?
Certain prédicateur, homme éloquent, habile,
Et qui d'un air touchant annonçait l'Evangile,
Contre l'excès du luxe ayant un jour prêché,
Un bourgeois, homme simple, en eut le cœur touché;
Et sortant du sermon, alla dire à sa femme
Qu'il allait tout quitter, voulant sauver son âme.
— Tout quitter, reprit-elle! — Oui: c'est ce qu'il a dit,
Il faut pour se sauver n'avoir qu'un seul habit;
J'en ai deux, j'en garde un; pour l'autre, vas le prendre,
Et porte à l'Hôtel-Dieu, l'argent qu'on peut le vendre.
— Ne peut-on adoucir ce sévère docteur,
Dit-elle, et voir un peu ce beau prédicateur?
Elle va, court chez lui; mais Monsieur est à table,
Lui répond un valet, d'un ton peu charitable.
— J'attendrai. — D'aujourd'hui vous ne pourrez le voir;
Dès qu'il se met à table, il en a jusqu'au soir.
— Ce soir je reviendrai.... — Non, c'est peine inutile,
Monsieur n'y sera pas, il doit jouer en ville.
— Et demain? — Oui demain, venez à son lever,
Comme il se lève tard, vous pourrez le trouver.
Elle vient à midi. — Vous demandez mon maître,
Dit le valet, bientôt vous le verrez paraître,
— Attendez.... — Quoi! si tard, il est encore au lit?
— Non, pour aller aux champs, Monsieur change d'habit.
— Change d'habit, dit-elle, adieu, je me retire.
Puisqu'il a deux habits je n'ai rien à lui dire...

Elle sort aussitôt, et va faire au logis
Le conte du repas, du jeu, des deux habits,
Et l'exemple aisément dissipa le scrupule
Que donnait le sermon à ce bourgeois crédule[1].
C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit;
Le sermon édifie, et l'exemple détruit.
En vain, exact aux lois pour la chaire prescrites,
Tu dis, tu fais valoir tes sermons hypocrites;
Si *tu veux me toucher, fais que je trouve en toi*
Les vertus qu'en prêchant tu veux produire en moi.
Chacun en t'écoutant pense à toi, te contemple,
Et cherche à chaque mot la preuve en ton exemple.
Le dicours plait, instruit, gagne l'attention,
L'exemple persuade et fait impression[2].
T'en es-tu souvenu? joindras-tu la pratique
Aux leçons des vertus que ta voix nous explique,
Et voulant du salut nous ouvrir le sentier,
T'y verra-t-on paraître et marcher le premier?
As-tu dans une vie humble, mortifiée,
Une âme aux passions, aux sens crucifiée;
As-tu prié, veillé, jeûné, pour obtenir
De pouvoir dans la chaire, humble te soutenir,

[1] Un séculier peut jouer, aller à la chasse, sortir de nuit pour aller aux conversations.... Mais dans un prédicateur, si ces mêmes actions ne sont assaisonnées de cent mille circonstances, qui malaisément se peuvent rencontrer, ce sont scandales et grands scandales. On dit : Ils ont bon temps, ils s'en donnent à cœur joie. Allez après cela prêcher la mortification, on se moquera du prêcheur. (S. Franç. de Sales, *Lettre sur la Prédication.*)

[2] Parlant des prédicateurs qui ne pratiquent pas les vertus qu'ils enseignent, saint François de Sales disait : C'est ressembler aux trompettes qui sonnent la charge sans y aller ; à l'escalier qui conduit à l'appartement où il ne monte pas ; à ces poteaux de grand chemin, qui indiquent la route sans la suivre.
(*Esprit de saint Franç. de Sales,* P. XIII, chap. v.)

Mépriser du succès la gloire éblouissante,
Souffrir qu'on la partage, et d'une âme contente,
Loin d'en être jaloux, toi-même encourager
Ceux qui, non moins goûtés, pourraient la partager [1]?
Es-tu sûr que ton cœur soit libre, exempt d'envie,
Que quand une autre voix également suivie,
Viendra te dérober ta vogue et ton fracas,
On ne juge à ton air que tu ne goûtes pas
Les fruits, les plus grands fruits dont tu n'es pas l'apôtre,
Et même le salut procuré par un autre?
N'imiteras-tu point ceux qu'on voit s'oublier,
Venir trancher du grand dans cet humble métier,
Et du moindre succès que la chaire leur donne,
Prendre un air suffisant, qui ne trouve personne
Digne d'être connu, cultivé, visité,
S'il n'offre à leur orgueil un nom de qualité?
Tu le vois, de quel air vient, parle et se présente
Celui que si souvent tu trouves chez Chrysante;
Il arrive, et déjà trois fois il a cité
Le duc qu'il vit hier, trois fois a raconté
Ce qu'est venu tantôt lui dire en confidence
Un de ses bons amis, un maréchal de France [2].

[1] C'est ainsi que faisait Bourdaloue. Il applaudissait aux succès des La Rue, des Giroust, des Hubert, des Soanen, de tous les bons prédicateurs de son temps. Il aimait à les entendre, à proclamer leur mérite. Modèle admirable des prédicateurs, aussi bien par ses vertus que par ses sermons, on a pu dire de lui avec vérité : « Le zèle de la gloire de Dieu était l'âme de tout ce qu'il faisait; la sienne ne le touchait point... Les applaudissements qu'on lui donnait le faisaient souffrir; et toujours renfermé dans la plus exacte modestie sur ce qui le regardait, il était prodigue de louanges pour ceux en qui l'on voyait quelque mérite. »

(*Lettre du P. Martineau sur la mort de Bourdaloue.*)

[2] Travers encore assez fréquent de nos jours; qui ne se rappelle avoir entendu un de nos missionnaires les plus répandus, parler

Infatué des grands qu'il nomme à tout propos,
A peine aux noms bourgeois il peut dire deux mots,
Croyant avoir acquis des titres de noblesse,
En prêchant de la croix l'opprobre et la bassesse.
  Quoi! sans honte à Paris ou sans faire pitié,
Un grand prédicateur peut-il aller à pied?...
— La boue et la sueur à son nom, à sa gloire
Imprimeraient sans doute une tache trop noire!...
  Il faut donc que traîné par un double cheval
Soit le petit collet ou l'habit monacal.
C'est ainsi : tel que soit leur nom ou leur naissance,
Aller à pied serait pour eux une indécence.
  A tant d'autres abus dans la chaire exposé,
Comment à la fournir t'es-tu donc disposé?
As-tu mis à te vaincre, à te changer toi-même,
Autant d'attention, qu'à faire ton Carême[1]?
  Non; ce point est le seul qui te soit échappé;
Sans prendre d'autres soins, tu ne t'es occupé
Qu'à faire des sermons, les polir, les apprendre,
Et trouver une chaire où l'on voulût t'entendre.
  Ce n'est qu'à ces moyens qu'on se croit obligé,
Et le plus important est le seul négligé.
Souvent même, souvent, loin de la prendre à tâche,
En prêchant la vertu, la vertu se relâche,

dans ses Conférences, tantôt de Monsieur le comte d'A.... *chez lequel il va souvent*, tantôt de Madame la duchesse de M.... *sa pénitente*. Petite misère, qui dépare un grand zèle et un talent vrai.

[1] Ici, comme dans plusieurs autres passages, l'auteur fait allusion au père Bourdaloue, si attentif à se prêcher lui-même avant de prêcher les autres. De Villers, qui avait vécu plusieurs années dans la même maison que le célèbre jésuite, le considérait comme le modèle le plus accompli des prédicateurs.

Et l'on croit même encor devoir s'en relâcher,
Par la peine et le soin qu'on prend à la prêcher.
— Mais, quoi! peut-on, dis-tu, joindre une vie austère
Au fatigant travail de ce dur ministère,
Aux veilles de l'étude où l'on se doit entier?
La poitrine d'ailleurs s'épuise en ce métier.
Si l'on ne se ménage, enfin on s'y consume.
Voit-on prêcher quelqu'un qui jamais ne s'enrhume?
Voudrait-on que son lit ne fût pas étoffé,
Et qu'un prédicateur ne prît point de *café?*
Vivra-t-il en reclus, quand, chez lui, son mérite
Attire chaque jour visite sur visite?
Veut-on que de son air on sorte rebuté?
Qu'il ne visite point, quand il est visité?.....
— Non, j'accorde qu'il doit être honnête, accessible;
Qu'une retraite entière est alors impossible;
Que son zèle a besoin de voir et d'être vu;
Que de certains secours il peut être pourvu,
Dispensé des devoirs, qui sont incompatibles
Avec le dur travail et les veilles pénibles;
Et qu'un sermon enfin doit être préparé;
Ce n'est point ce qu'en lui l'on verra censuré.
Il peut voir ses amis sans se rendre coupable,
Les suivre à la campagne, et paraître à leur table.
Mais qu'à tous ces plaisirs, ces soins et ces repas,
Il se prête à regret, et ne se livre pas;
Que partout sa conduite à ses sermons réponde,
Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde[2].

[1] Encore une allusion au P. Bourdaloue. Une lettre touchante du président Lamoignon publiée dans les œuvres de ce Père, nous montre le bien que faisait au milieu du monde ce saint religieux, et comment il se *prêtait* et ne se *livrait* pas. On

Tes sermons sont tout prêts ; mais toi-même l'es-tu
De faire en te montrant honorer la vertu ;
De faire condamner jusqu'à l'ombre du crime ;
D'exprimer par tes mœurs ce que ta voix exprime ;
Ne point donner enfin sujet de soupçonner,
Que tu fais ce qu'en chaire on t'entend condamner?
Pour peu que l'on te voie au grand monde te plaire,
Chercher l'amusement, goûter la bonne chère,
En ville, à la campagne, en carrosse amené,
Nourri de mets exquis, dorloté, promené,
On ne pourra t'entendre attaquer la mollesse,
Louer la pauvreté, réprouver la richesse,
Sans rire des sermons que tu crois applaudis,
Et te croire semblable *à l'homme aux deux habits.*
Encor, si ne faisant qu'en railler et qu'en rire,
Aux seuls prédicateurs se bornait la satire ;
Mais la foi même en souffre, et l'incrédulité
Autorise par là son indocilité ;
Le philosophe athée et la femme mondaine,
Cherchant à s'étourdir sur la foi qui les gêne,
Qui parle en dépit d'eux, et prêche au fond du cœur,
Saisissent ce prétexte et vont d'un ton moqueur
Demander : *Croyez-vous, Messieurs, ce que vous dites*[1] ?
Des vérités qu'il voit par leurs mœurs contredites,
L'impie en ses erreurs aimant à persister,
Prend et l'occasion et le droit de douter,

connaît l'inconvenante boutade de Boileau : *Si Bourdaloue un peu sévère*, etc.

[1] Un protestant vint un jour demander à saint François de Sales, *si les Apôtres allaient en carrosse.* On peut voir la réponse du saint, et les réflexions qui l'accompagnent. (*Esprit de saint François de Sales.* — Ire part. ch. XXII.)

Trop aveugle pour voir que la foi dont il doute
Ne se mesure point à la voix qu'il écoute,
Mais à celle de Dieu, qui lui-même a dicté,
Et des préceptes saints fait voir la vérité.
Sans remonter plus haut, *quand celui qui l'annonce*
Semble trahir la foi, le pécheur la renonce.
  Peut-il, aveugle et sourd, en user autrement?
Croira-t-on qu'un pécheur, faux dans son jugement,
Et toujours ennemi, quelque semblant qu'il fasse,
De la voix qui l'instruit, l'accuse et le menace,
Voie un prédicateur partager des mondains
La table, les plaisirs, les amusements vains,
Passer chez eux oisif les beaux jours de l'automne,
Sans croire que la voix qui le prêche et l'étonne[1],
Prend contre lui des tons, des tours exagérés,
Et que tous les sermons sont des discours outrés?
  C'est là le triste effet qu'en ce saint ministère,
Produit souvent l'exemple aux préceptes contraire;
Ainsi, qui dans la chaire est monté sans vertu,
Et dans un corps toujours fragile et combattu,
Ne s'est pas efforcé par de saints exercices,
D'arracher de son cœur jusqu'à ses moindres vices,
Court risque d'affaiblir la foi qu'il vient prêcher,
Et d'endurcir les cœurs qu'il aurait dû toucher.
  C'est là ce que surtout, puisqu'il ne faut rien feindre,
Un homme comme toi doit, plus qu'un autre, craindre,
Toi, qui d'un vain orgueil t'étant laissé flatter,
Dans la chaire soudain cours te précipiter.

[1] *Etonner* avait alors le sens d'effrayer. Boileau a dit :
Pour moi qu'en santé même un antre monde *étonne*,
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.
(1re satire.)

Pour la dernière fois résous-toi de te taire,
Et d'aller, retournant sans honte au séminaire,
Renfermer pour cinq ans cet aveugle désir,
Et de tous tes devoirs te convaincre à loisir.
Là, t'étant fait un fonds de vertu véritable,
Là devenu dévot, humble, droit, charitable,
Libre enfin des défauts qu'on peut te reprocher,
Je te croirai du ciel envoyé pour prêcher.
Ce conseil te fait peur. — Quoi! cinq ans de retraite!
Non, non, je veux prêcher, c'est une affaire faite :
Mercredi l'on m'attend; la paroisse, je crois,
Recevrait joliment qui s'offrirait pour moi.
Et puis, vous le savez, ma parole est donnée,
Je l'ai sur le Registre avec mon nom signée[1],
Voulez-vous que manquant au Carême promis,
J'afflige mes parents, j'irrite mes amis,
Qui tous avec chaleur ont brigué cette chaire.
Et pour me l'obtenir remué ciel et terre?
Enfin elle est à moi, je veux la conserver;
Une chaire n'est pas si facile à trouver.

[1] Dans l'édition de Rennes, les 140 vers qui précèdent sont remplacés par ceux-ci :

En vain, sur les leçons par les rhéteurs prescrites.
Tu polis nuit et jour tes sermons hypocrites ;
Si tu veux me toucher, fais-moi connaitre en toi
Ce que, par tes discours, tu veux produire en moi.
C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les Apôtres,
Par le même chemin, doivent suivre les autres;
Et l'on se flatte en vain de marcher sur leurs pas
Quand le cœur au discours, Abbé, ne répond pas.
Mais il est un moyen d'obtenir cette grâce,
Invite Bourdaloue à prêcher en ta place;
Et toi, de ses sermons, attentif auditeur,
Apprends, en l'écoutant, l'art du prédicateur;

Je n'ai pas, il est vrai, les vertus d'un Apôtre;
Mais je suis honnête homme, et je vis comme un autre.
Tel, qui n'est pas meilleur, voit la foule après lui,
Et la vertu n'est pas ce qu'on suit aujourd'hui.
— Achève, et puisqu'enfin ta chaire est retenue,
Découvre-nous, Abbé, ton âme toute nue;
Apprends-nous par quel art tu prétends attirer
Des auditeurs en foule, et t'en faire admirer;
Car tu n'espères pas que ce soit ton mérite......
Tu sais d'autres moyens de te faire une suite,
Et d'avoir chaque jour certain nombre invité,
Chargé de t'applaudir sans t'avoir écouté [1].
Tu rougis, et tu crains que ma muse sincère
N'aille de ta cabale éclairant le mystère,

Apprends que pour prêcher, il faut longtemps se taire,
Et puis, Pâques venu, va dans un séminaire,
Renfermer pour trois ans cet aveugle désir,
Et de tous tes devoirs te convaincre à loisir;
Là, devenu dévòt, humble, sage et sincère,
Charitable au prochain, à toi-même sévère,
Libre enfin des défauts qu'on te peut reprocher,
Je te croirai du Ciel envoyé pour prêcher.
Ce conseil te fait peur? — Quoi, trois ans de retraite?
Non, non, je veux prêcher, c'est une affaire faite,
Mercredi l'on m'attend, qui prêchera pour moi?
— Bourdaloue? — Il faut donc que je l'enlève au Roi;
Et puis, vous le savez, ma parole est donnée,
Et sur le livre en forme, avec mon nom signée.

[1] Dans l'édition de Rennes, ces dix vers sont remplacés par les suivants :

Dis-nous l'art d'attirer le beau monde après toi.
Car, tu peux l'avouer, tu n'attends pas, je crois
Que ton mérite seul à te suivre l'engage;
Aux grands prédicateurs laissant cet avantage,
Tu sais d'autres moyens pour nous faire venir
Entendre tes sermons, ou du moins y dormir.

Montrer de quels ressorts tu te seras servi
Pour attirer la foule, et te croire suivi.
Il est vrai qu'en un champ si propre à la satire,
A tes dépens, Abbé, je pourrais faire rire ;
Mais tu n'es pas le seul. Peu de prédicateurs
Auraient, sans un peu d'art, des foules d'auditeurs.
Du moins en voyons-nous de qui l'heureuse adresse
Sait d'une forte brigue appuyer leur faiblesse,
Et qui d'amis puissants en chaire protégés,
Ont toujours, en prêchant des auditeurs gagés [1].
Tu peux les imiter sans honte et sans scandale :
Va, sois prédicateur par brigue et par cabale ;
La mode en est partout et l'on n'en rougit plus.
Ce fut par là qu'Harpage accrut ses revenus,
Et rendit autrefois sa famille puissante.
Il fut riche, il avait dix mille écus de rente ;
Partout de bons contrats assuraient ses deniers ;
Deux fils d'un si grand bien étaient seuls héritiers.
Dix mille écus pour deux, c'est trop peu, dit Harpage ;
L'Eglise à mon cadet ouvre un autre héritage.
Qu'il prêche, c'est ainsi que l'on devient prélat.
— Mais a-t-on la vertu comme l'épiscopat ?
L'éloquence, l'esprit, la cour les donne-t-elle ?
Il faut à ce haut rang que le ciel nous appelle.
— Le ciel !... Eh bien, le ciel ainsi l'a destiné ;
Mon fils sera prélat, puisqu'il n'est pas l'aîné.

[1] Les cabales dont il est ici question étaient très-communes à cette époque, et de même que l'on vit la *Phèdre* de Pradon préférée à celle de Racine, ainsi La Rue, Soanen se virent parfois moins suivis que des prédicateurs qui n'avaient d'autre mérite que d'appartenir à des familles en crédit,

Le ciel régla son sort reculant sa naissance[1] :
Allons donc, qu'à l'église on tourne son enfance.
Lui faut-il des talents?... Eh bien, il en aura;
Faut-il prêcher?... Eh bien un jour il prêchera.
Engagé de la sorte, enfin le jour arrive,
Qu'accourt pour l'écouter la famille craintive,
Et que le jeune abbé fait admirer en lui
Le geste, l'air, le ton et le sermon d'autrui.
D'où vient cet embarras, ces carrosses de file?
Quel spectacle nouveau fait accourir la ville!
— Quoi donc! l'ignorez-vous? chacun court au sermon.
C'est l'Abbé. — Qui? — L'Abbé.... vous connaissez son nom;
Le fils d'Harpage. -- Il prêche? — Oui. — C'est assez; de grâce,
Son père est mon ami, faites-moi donner place.
C'est ainsi que l'on parle, et n'osant y manquer,
Chacun court au sermon se faire remarquer[2].
D'une pareille foule on ose tirer gloire,
On ose se vanter d'un nombreux auditoire,
Dont la moitié se doit au sang, à l'amitié,
Et dont la politique a fait l'autre moitié.
Encor si de cet art on n'employait l'adresse
Que pour encourager la timide jeunesse;
Si l'orateur un jour par la foule excité,
Méritait ce que, jeune, il n'a pas mérité;
Mais on voit qu'à tout âge, en prêchant des Carêmes,
Il faut briguer la chaire et les auditeurs mêmes.
Cette nécessité fait aux prédicateurs

[1] Edition de Rennes.
Le ciel régla son sort, en réglant sa naissance.

[2] On a pensé que l'auteur avait en vue Charles-Maurice Le Tellier, qui depuis fut archevêque de Reims, — ou l'abbé Colbert, plus tard évêque de Montpellier. — Mais l'abus que signale ici De Villiers était fréquent alors. Aujourd'hui il est plus rare.

Une loi de répondre à tant de soins flatteurs,
Dont le monde malin les cherche et les caresse;
Le pécheur, je l'ai dit, accuse leur mollesse,
En raille, en rit toujours. Mais qu'y faire? Il faut bien
Voir le monde, y trouver du crédit, du soutien,
Si l'on veut obtenir des chaires que personne
N'obtient qu'ayant accès chez celui qui les donne.
Quel parti prendront-ils? voudrait-on qu'invités
Chez l'usurier Argan de passer les étés,
Ils n'y vinssent qu'armés de zèle. pour combattre
Le pillage égorgeant du criant *denier quatre?*
Mais quoi? dans sa paroisse Argan, quoique usurier,
Se rengorge dans l'œuvre [1], et s'assied marguillier.
Iront-ils régalés, chez la veuve Climène,
Cette dévote altière et mauvaise chrétienne,
Blâmer des faux dévots la folle vanité,
Lui prêcher le devoir, la raison, l'équité,
L'amour de ses enfants, et la trouvant rebelle,
Jeter de leurs souliers la poussière contre elle?
Ils le feraient; mais quoi! Saint-Roch et Saint-Méri,
Saint-Germain et Saint-Paul [2] ont de feu son mari
Pour marguilliers en chef, le cousin, le beau-frère,
Les arrière-cousins du fils de sa grand'mère.
Voudrait-on que leur zèle en élevant sa voix,
Leur fît manquer Saint-Roch, Saint-Germain-l'Auxerrois?
Non, non, pour une chaire, et de cette importance,
On doit leur pardonner un peu de complaisance,
Pour de moindres, combien d'autres font-ils de pas?
Il n'est manége, adresse, enfin rien de si bas,

[1] *Œuvre*, pour banc de l'œuvre, siége affecté aux dignitaires d'une fabrique.

[2] Grandes paroisses de Paris.

Qui ne leur soit permis pour occuper leur zèle.
D'un marguillier élu leur dit-on la nouvelle,
Les voilà sur la voie, et chacun le premier
S'efforce de saisir le nouveau marguillier.
Il n'a point de parents que l'on ne sollicite;
Il n'est point d'importuns que l'on ne lui suscite.
Tel même, de qui peut à ce rang parvenir,
Fait tirer l'horoscope, et quand dans l'avenir
L'étoile qui préside au sort de la Fabrique,
Donne d'un marguillier la preuve astronomique;
Dix ans auparavant on va briguer la voix
De celui dont l'étoile a fait lire le choix [1].
  Mais c'est peu d'obtenir une chaire importante,
Si l'on n'a d'auditeurs une foule éclatante.
Plus le temple est célèbre, est vaste, est fréquenté,
Plus il est douloureux d'y prêcher déserté.
  Oh! quels prédicateurs sont assez intrépides,
Pour soutenir l'aspect de chaises toujours vides,
Et braver des bedeaux trompés dans leur espoir,
La verge menaçante et l'œil malin et noir?
En est-il qui d'abord ne perde pas courage,
Quand trouvant à sa chaire un facile passage,
Il n'a pas le plaisir d'être foulé, froissé;
Ou quand, de vide en vide, il voit triste et glacé,
Un auditeur qui semble, à l'air dont il écoute,
Regretter tout le peu que sa chaise lui coûte?
  Peut-il dire un sermon, et le fournir entier.
Apercevant debout, auprès du bénitier,
Le fort de l'auditoire, à qui pour être à l'aise,
La loueuse de loin offre, crie une chaise,

[1] Trait de satire peut-être exagéré, même dans le temps où vivait l'auteur.

Sans qu'aucun vienne, approche et daigne en se plaçant,
Remplir ce large espace et ce vide offensant?
Peu, comme Bavius, s'aveuglent jusqu'à croire
Qu'ils ont, quand on les fuit, un nombreux auditoire,
Et de les consoler épargnent l'embarras,
Disant : *Nous avons fait quelque petit fracas.*
La plupart ont la vue et plus juste et plus nette,
Et la nature en tous n'a pas mis la lunette
Qui sert à l'amour-propre pour grossir les objets.
Bien des prédicateurs à la grêle sujets,
Ont à cœur cette honte, ont la vue assez bonne
Pour ne point voir de foule, où l'on ne voit personne.
C'est donc pour éviter ce squelette hideux
De chaises et de bancs arrangés autour d'eux,
Pour s'épargner l'horreur du large et vide espace,
Où court d'un pas léger le bedeau qui les passe,
Pour n'apercevoir point, par ce grand vide ouvert,
Le Prêtre qui s'habille et l'enfant qui le sert,
Apprêtant la chapelle, où le passant s'adresse,
Et pendant le sermon, va, vient, cherche une messe;
Pour éviter enfin tant d'opprobres criants,
Que de riches pécheurs amis doux et pliants,
Ils sèment, par le soin de les voir, de leur plaire,
La moisson d'une foule utile au ministère.
C'est ce que tu feras..... — Comment faire autrement?
Réponds-tu, c'est l'usage. — Ah! cher Abbé, comment?...
Sois un saint, cherche moins à prêcher qu'à bien vivre,
Tu verras à l'envi tout le monde te suivre,
Les chaires te chercher. Alors, de tes emplois
On ne te verra point, délicat sur le choix,
Rebuter l'artisan, qui tout tremblant hésite
A te nommer la chaire à laquelle il t'invite,

Et ne t'apprend enfin que c'est Saint-Pierre-aux-Bœufs[1],
Qu'après t'avoir cité quatre docteurs fameux,
Qui dans ce même lieu n'ont point, comme tant d'autres,
Rougi de célébrer le Prince des Apôtres.
Ne cherchant que les cœurs, tout cœur te sera bon.
Et tu ne croiras pas avilir ton sermon,
N'ayant pour auditeurs que des gens sans carrosse,
Ni te déshonorer en prêchant à Saint-Josse[2].
Il n'est aucune église, aucun peuple, aucun lieu,
Dont, n'ayant d'intérêt que l'intérêt de Dieu.
Ton zèle ne s'honore, et ne coure avec joie,
Préparer la moisson du Seigneur qui t'envoie[3].
Loin de t'enorgueillir d'avoir prêché les rois,
Tu chercheras le pauvre, et de la même voix
Qui charmera la cour, qu'applaudira le prince,
Tu te feras entendre au fond de la Province.
Partout, sans te lasser et sans te démentir,
On te verra chercher des cœurs à convertir;
Tantôt dans le village instruire l'ignorance;
Tantôt dans l'hôpital consoler la souffrance;
Tantôt aux prisonniers apprendre à prévenir
De plus grands maux que ceux dont on les doit punir[4].
Crois-tu que remplissant ainsi ton ministère,
Plein d'un zèle humble, pur, courageux et sincère,

[1] Petite paroisse de Paris.

[2] Autre petite paroisse.

[3] Saint François de Sales aimait beaucoup les petits auditoires, et le Père Lejeune disait qu'il y avait toujours moins d'amour-propre et souvent plus de profit, à prêcher à un petit nombre de personnes. (Voir *Avis aux jeunes Prédicateurs*).

[4] Nouvelle allusion au P. Bourdaloue, qui aimait à s'acquitter de toutes les fonctions indiquées dans ces vers.

On te vit d'auditeurs et de chaires manquer?
Juges-en par l'effet. Tu l'as pu remarquer
Dans les siècles passés, peut-être dans le nôtre,
Ce que peut la vertu, le zèle d'un apôtre.
Ces saints prédicateurs qui vivent retirés,
Manquent-ils donc d'emploi? Tu les vois admirés,
Sans brigue, sans appui, ne se montrant qu'en chaire,
Leur nom seul après eux traîne toute la terre,
A tout autre cachés qu'au pécheur pénitent,
Qui leur ouvre son cœur soumis et repentant.
  Mais vois quel est le sort de celui qui s'intrigue,
Et n'a des auditeurs, des chaires que par brigue.
Cet abbé va partout, on le voit à la cour,
On le trouve à Paris, me disait l'autre jour
Un homme, observateur zélé des bienséances;
Pourquoi nous fatiguant de fades révérences,
Abordant qui le fuit, le voit-on s'obstiner
Par de sots compliments à nous assassiner?
  Pourquoi? dis-je aussitôt, il faut qu'on vous instruise;
Trouvez-vous au sermon, Dimanche en telle église.
Il y vient, il y trouve un grand monde assemblé,
Il reconnaît celui dont il m'avait parlé,
Qui de mots affectés et de vaines pensées,
Repaissait les brebis qu'il avait ramassées.
  Hé bien! lui dis-je alors, demandez-vous pourquoi?....
— Non, dit-il, c'est assez, maintenant je le vois.
Ecoutons. Ce fut là que s'échauffa sa bile.
Est-ce ainsi, me dit-il, qu'on prêche l'Evangile?
Est-ce là d'un apôtre et l'air et le discours?
Puisqu'il en a besoin, qu'il cherche du secours;
Qu'il aille aux marguilliers rendre un honteux hommage,
Et par ses lâchetés achetant leur suffrage,

Qu'il obtienne qu'en chaire on le laisse monter;
Ce n'est rien.... Mais de voir ce qu'il vient débiter;
Ces mots, ces riens brillants, qu'avec pompe il étale,
Quels bizarres portraits! quelle vague morale!
Sortons, ami, sortons.... — Arrêtez.... — Je ne puis;
Sortons, encore un coup. Il sort, et je le suis,
Et j'approuve en sortant son zèle et sa colère.
  Mais toi, qui t'élevant à ce saint ministère,
Semble n'attendre plus que l'heure pour prêcher,
Abbé, crois-tu qu'alors il ait dû se fâcher?

CHANT DEUXIÈME.

Sommaire. — Du style de la chaire. — On l'acquiert surtout par l'étude de l'Ecriture sainte. — Ecueil à éviter. — Genre d'exactitude qui convient au style de la chaire. — Exorde modeste. — Eviter le mélange du sacré et du profane. — Défauts à éviter dans l'exorde. — Invocation. — Choisir sa matière. — Division. — Homélie. — Excuse des traits satiriques répandus dans ce traité. — Prédicateur observé. — Clarté dans la division. — Variété dans les divisions. — S'emparer de l'attention sans la demander. — Science nécessaire au prédicateur, comment il doit en user. — Citer du latin, quand et comment. — Eviter le langage mystique — Se faire comprendre du peuple comme des savants. — Composer soi-même ses sermons. — Usage des comparaisons. — Le sermon doit toucher. — Péroraison. — Craindre les applaudissements.

Parle sans te flatter; sais-tu bien de quel style
On doit parler en chaire et prêcher l'Evangile?
Sais-tu quel choix de mots, de phrases et de tours[1],
Et quel sublime enfin convient à ce discours?
Il doit être éloquent; mais la vraie éloquence,
Dans le sermon surtout, n'est pas ce que l'on pense;
Et le sublime propre à ce discours sacré
Plus que jamais peut-être est encore ignoré.

[1] Au lieu des quarante vers qui suivent, on lit dans l'édition de Rennes :

Sais-tu choisir les mots propres à l'annoncer,
Les choisir avec art, avec art les placer?
Tel du style souvent croit avoir l'élégance,
Et savoir bien parler, qui, pour toute science,
D'une phrase à la mode, et d'un terme élégant,
Sait orner un discours partout ailleurs rampant.

— Plus que jamais? Eh quoi, les sermons qu'on estime,
Que l'on suit, que l'on court, n'ont-ils pas de sublime?
N'est-ce pas au contraire, en ce siècle éclairé,
Que de barbares mots le discours épuré,
Du bon sens et du vrai soumis aux lois sévères,
A trouvé le sublime ignoré de nos pères?...
C'est là, du moins c'est là ce qu'on dit tous les jours.
— On le dit, je le sais; mais laissant les discours,
Qu'en dépit du bon sens, tous les jours on imprime,
Penses-tu qu'un sermon soit éloquent, sublime,
Où l'art paraît d'abord par le tour affecté,
Qui cherche du brillant l'ennuyeuse beauté;
Où le terme nouveau, l'épithète hardie,
Ne servent qu'au vain son d'une phrase arrondie;
Où d'un arrangement toujours harmonieux,
On découvre partout le soin prétentieux;
Où de la métaphore on s'égaie aux licences;
Où le prédicateur, esclave des cadences,
Semble n'avoir à cœur rien de plus important,
Que le soin de charmer l'oreille qui l'entend.
C'est là ce qu'aujourd'hui des gens nomment sublime;
Et toi-même croyant que c'est ce qu'on estime,
Tu n'as lu, copié que les auteurs nouveaux,
Dont l'orateur novice adoptant les lambeaux,
Vient, fier de ses larcins, nous rendre avec emphase
Les termes hasardés et l'insolente phrase.

Un autre à chaque mot joignant une épithète
Croit attraper par là l'éloquence parfaite.
Un autre en mots pompeux, l'un à l'autre cousus,
Nous donne pour sublime un superbe phœbus.
Pénètre le génie, et le tour du langage
Apprends de chaque mot et la force et l'usage;
Toujours en écrivant modeste et retenu,
Donne-nous un discours égal et soutenu.

Choisis mieux, et toujours te faisant une loi
De ne rien emprunter qui ne paraisse à toi;
Tâche de te former à toi-même ton style,
D'en bien choisir le genre et de t'y rendre habile.
Ce qu'on appelle STYLE est un arrangement
De termes assortis, qui tous également
Semblent, quoique divers, couler de même source,
Et sans se désunir fournir la même course;
Un fleuve que le vent qui le vient agiter,
Ne fait point de son lit sortir ou s'écarter,
Mais qui tantôt tranquille, et tantôt dans l'orage,
N'a que les mêmes eaux et le même rivage.
— Ainsi toujours égal, doit ton style en prêchant,
Tantôt couler tranquille, et tantôt vif, touchant,
Courir impétueux où ton zèle t'emporte;
Des bornes du sermon sans que jamais il sorte,
Et vienne audacieux entraîner dans son cours,
D'un discours étranger les termes et les tours [1].
C'est par de tels écarts qu'un auteur inhabile,
En croyant l'enrichir, anéantit le style,
Et donne pour sublime un informe chaos,
De termes et de tours placés mal à propos;
Qu'il rampe d'un côté sans forces et sans grâces,
De l'autre tout à coup monte sur des échasses;
Dans un même discours poëte et *prosateur*,
Bas, guindé, froid, bouillant, fade et pompeux auteur.

[1] Le style doit être simple et ferme dans l'exposé des principes, coulant et facile dans les récits, nerveux et serré dans les preuves, vif et rapide dans les mouvements. Les choses de sentiment ne veulent point d'un style enchaîné dans de longues périodes ; elles le veulent animé et pathétique. Les choses d'imagination veulent un style gracieux et fleuri, pittoresque et abondant en images.... — (HAMON. *Traité de la Prédic.* page 151.)

Connais mieux le génie et le tour du langage,
Apprends de chaque terme et la force et l'usage,
Toujours en écrivant, exact et retenu,
Donne-nous un sermon égal et soutenu.
Noble sans te guinder, naturel sans bassesse,
Tu dois, semblant la fuir, rechercher la justesse;
Et dans un style pur, où rien n'est affecté,
Conserver l'élégance et la simplicité.

Va te former ce style en lisant l'Ecriture,
Là tu reconnaîtras la voix de la nature;
Chaque mot, chaque trait te fera démêler
Comment on parle au cœur, et comme il doit parler;
Là tu pourras sentir d'une phrase énergique,
Et des mots bien placés la force pathétique;
Là tu pourras apprendre à mettre dans son jour
Ce qui doit inspirer ou la haine ou l'amour,
Etablir du Dieu fort l'empire et la parole,
Et confondre l'erreur qui court après l'idole.

C'est là que sous des traits simples et naturels
Chaque objet se présente, et qu'aux cœurs criminels
Un fidèle miroir offre partout l'image
Des fers durs et honteux d'un pesant esclavage.
C'est là que par des tours au prophète inspirés,
Tu verras d'un seul mot les méchants atterrés,
Et le juste exalté trouver dans un seul terme
La paix et le bonheur que la vertu renferme.
Nulle phrase inutile et nul terme affecté;
Là tout est simple, grand, et de la vérité
On y sent l'éloquence et la voix naturelle;
Et le langage enfin que doit prendre le zèle.

Quel que soit le sujet que tu veuilles traiter,
Le divin livre seul te peut plus profiter,

Plus t'aider à trouver le sublime du style,
Qu'Homère ou que Platon, Cicéron et Virgile.
Dans ce livre divin, Chrysostôme a puisé
Le tour noble, sublime, élégant, vif, aisé,
Que tout prédicateur doit prendre pour modèle.
Rends-toi donc à le lire attentif et fidèle[1].
Pourtant judicieux, garde-toi d'imiter
La pieuse fureur, qui pour trop affecter
De ne parler jamais que comme l'Ecriture,
En compose un jargon qui nous la défigure,
Toujours en termes pris de ces livres sacrés,
Nous propose des tours et des traits figurés,
Qui loin de l'éclaircir, rendent la phrase obscure.
Sache mieux employer les mots de l'Ecriture,
Et ne t'en sers qu'autant que du peuple connus,
Tes sermons en seront partout mieux soutenus.
Ce ne sont point les mots que l'écrivain habile
Tire des livres saints; c'est la force du style,
C'est le tour naturel, simple, vif, élevé,
Par où d'abord saisi le cœur est enlevé.
Mais au lieu d'y chercher ce style pathétique,
Le froid prédicateur les lisant ne s'applique
Qu'à parer ses sermons du terme d'*Israël*,
Ou qu'à donner à Dieu le nom de l'*Eternel*,
Croyant voir des pécheurs l'âme à sa voix soumise,
Quand il les a traités de *race incirconcise*,

[1] Lisez et relisez l'Ecriture sainte, c'est le conseil donné par tous ceux qui ont traité de la prédication; du reste, saint Paul lui-même donne ce même conseil à Timothée. *Toute écriture inspirée de Dieu*, lui dit-il, *est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour conduire à la piété et à la justice.* Dans ce peu de paroles sont renfermées toutes les fins de la prédication.

Et que dans l'Ecriture il doit sembler versé
Pour en savoir fournir un terme déplacé.
De ces termes heureux si tu veux faire usage,
Que ce soit à propos; et du divin langage
Prends garde d'abuser par l'inutile amas
De termes que souvent le peuple n'entend pas [1].
Du genre de ton style ayant fait une étude,
Sache en étudier encor l'exactitude.
Il en est une, Abbé, pour le prédicateur;
Mais du simple écrivain distingue l'orateur.
Quand Cicéron dans Rome armé contre le vice,
D'Antoine ou de Verrès accusait l'injustice,
Il parlait autrement, que quand plus familier
Il raillait d'un plaideur l'équipage guerrier [2].
Apprends donc en prêchant à parler de manière
Que ni mot trivial, ni phrase familière
N'abaisse notre esprit à d'indignes objets;
Exprime noblement jusqu'aux moindres sujets.
Heureux l'homme éloquent qui connait le sublime!
Il peut tout faire entendre; il n'est vice ni crime,
Il n'est aucun désordre, aucun égarement,
Qu'il n'exprime et ne sache exprimer noblement.

[1] Que les textes cités ne soient ni trop nombreux ni trop longs, cela ennuie l'auditeur; point ou très-peu de citations latines. C'est une manie, qui touche de bien près au ridicule, de citer le livre, le chapitre et le verset.

[2] L. VII, Epist. famil.

[3] Au lieu des vingt-six vers qui suivent, on lit dans l'édition de Renn s.

Veux-tu peindre un héros, veux-tu qu'avec Eugène
Sur l'esprit, sur la langue Ariste s'entretienne;
Imite de Bouhours (*a*) le style délicat?
Mais si tu veux prêcher, fuis ce soin trop exact. *etc.*

(*a* Auteur des entretiens d'Ariste et d'Eugène, dont le style passait pour être très, et même trop soigné.

Mais qui n'a point ce don, cette heureuse éloquence,
Jamais d'un noble tour il ne dit ce qu'il pense.
Des maux qu'il doit combattre il passe la moitié,
Et dans ceux qu'il attaque il fait honte ou pitié.
C'est là ce don du Ciel que l'on ne peut apprendre,
Qu'à peine à qui l'ignore on peut faire comprendre;
Mais qui touche, qui plaît, et sans savoir comment,
Fait même aux plus grossiers sentir son agrément.
Prends garde que des mots la scrupuleuse étude
N'énerve ton discours par trop d'exactitude.
Sois exact, si tu peux; mais tu peux en prêchant,
Etre un peu moins exact, pour être plus touchant;
Hasarder une phrase où l'oreille est blessée,
Plutôt que d'affaiblir ta preuve ou ta pensée;
Compter pour rien des mots rudes et mal placés,
Dans des raisonnements avec force énoncés.
Et malheur à l'oreille aux termes attachée,
Qui se révolte alors, et se trouve écorchée.
J'aime mieux dans la chaire un heureux mouvement,
Que d'un discours poli le sec arrangement.
Loin, ces prédicateurs dont la froide élégance,
A l'oreille ennuyée offre tout en cadence :
Cette égale harmonie et me berce et m'endort.
Mais aussi ne va point, toujours dans le transport,
Méprisant follement toute délicatesse,
Nous donner des sermons sans ordre et sans justesse.
Du discours en prêchant sache observer les lois;
Il ne t'est pas permis de t'en faire à ton choix,
Prends-les du fond de l'art, mais cache l'artifice.
Ne commence jamais d'un air qui m'éblouisse,
Et d'un ton orgueilleux ne viens point, promettant,
Dès l'abord, *un discours, un sermon important,*

Sermon qui doit remplir et passer notre attente,
Renouveler la fable où la montagne enfante.
Par ces airs fastueux l'imprudent orateur,
En garde contre lui met d'abord l'auditeur;
Et rarement aussi l'orateur qui nous vante
La pièce qu'il promet, nous la donne excellente.
Tel échauffé d'abord foudroie en commençant,
Qui bientôt refroidi me glace en finissant.
Un habile orateur toujours modeste et sage
Proposant son sujet, s'observe, se ménage,
De ces airs fastueux sait, humble, s'abstenir,
Et promet toujours moins qu'on ne lui voit tenir.
Plus exact qu'autrefois notre siècle condamne
Ce mélange brillant du saint et du profane,
Si chéri, si commun au siècle de Coton[1],
Quand par un *Cambisès* commençait le sermon.
Ces traits que nous fournit et la fable et l'histoire,
Des grands prédicateurs faisaient alors la gloire;
Peut-être en avons-nous encor d'accoutumés
A ce bizarre usage, et savants estimés;
Savants à peu de frais; dans cent et cent ouvrages
On trouve à point nommé ces traits et ces passages.
Et quel est l'ignorant, qui ne puisse au besoin
Les fournir à milliers, sans les chercher bien loin?
Souvent pris de trop loin un exorde bizarre,
Jette hors du sujet l'orateur qui s'égare;
Et souvent trop pompeux il dérobe l'éclat
Au reste du sermon qu'il fait paraître plat.
Il faut donc que toujours le sujet le fournisse,
Et qu'au corps du discours il prépare et s'unisse.

[1] Fameux prédicateur de la cour de Henri IV, qui fut longtemps confesseur de ce prince.

Quelquefois le sujet dès l'exorde traité,
Ne laisse pour sermon qu'un discours répété.
On tombe en ce défaut par une erreur grossière,
Croyant que dès l'exorde abrégeant sa matière,
On donne à son sermon dans ce précis pompeux,
Un plus brillant début, un début plus heureux.
Cet usage surtout dans des discours funèbres
Semble presque adopté par des auteurs célèbres,
Qui par un tel début font tomber tous les jours,
Ou languir ennuyeux le reste du discours.
Il est vrai, le début est brillant, il m'applique;
Mais je m'ennuie après, quand je vois qu'on n'explique
Que le même sujet que j'ai d'abord conçu;
Qu'on ne me montre rien que je n'eusse aperçu,
Et que de point en point on ne fait que reprendre
Ce qu'en deux mots d'abord on m'avait fait entendre.
Fais ton exorde simple, et laisse à deviner
Quelle preuve au sujet, quel tour tu dois donner :
C'est peu d'exécuter ce que tu fais attendre;
Tu dois faire encor plus, et savoir nous surprendre.
Du ciel après l'exorde invoque le secours;
Mais n'imite jamais par de burlesques tours,
De ces prédicateurs l'éloquence fleurie,
Qu'une chute de mots jette aux pieds de *Marie*,
Et qui sans la faveur d'une *transition*,
N'oseraient implorer son intercession [1].
Choisis pour tes sermons une heureuse matière,
Ne la propose point sans la fournir entière :

[1] Il s'agit ici de sermons d'apparat, car on doit laisser de côté l'invocation dans les prônes, les homélies ou les instructions familières.

Souvent au dernier point on n'a pu parvenir,
Que l'horloge sonnant avertit de finir.
On a beau s'échauffer, c'est en vain qu'on exhorte
Un auditeur lassé qui regarde la porte.
Aux points les plus touchants attache-toi toujours,
Et sache en points égaux partager ton discours :
L'antithèse longtemps en a fait le partage,
Le bon sens a toujours condamné cet usage [1],
Et n'a pu sans gémir voir des mots badiner,
En tête d'un discours qui doit nous consterner.
Oh ! quand viendra celui qui saura plus habile
D'un tyrannique usage affranchir l'Evangile,
Et rendre à nos sermons l'heureuse liberté
Que donne à ses discours la sage antiquité?
De la division elle ignore la gêne,
Et jamais orateur dans Rome ou dans Athènes,
Partageant avec art ses sujets proposés,
N'en distingua d'abord les membres opposés.
Chaque point à son rang arrivait de lui-même,
Du premier sans le dire on passait au deuxième,
Et l'on n'attendait pas que du premier lassé,
Pour passer au second l'auditeur eût toussé.
Le sujet simple et clair n'enfermant qu'une chose,
S'avançait vers la fin sans détour et sans pause;
Et sur cette unité l'orateur scrupuleux,
Jamais pour un discours n'en fit entendre deux [2].
Ainsi d'un seul objet plus longtemps occupée,
L'âme était du discours plus vivement frappée,
Et sur le même point l'auditeur attaché,
En sentait mieux la force, et sortait plus touché.

[1] Lingende et le bon sens ont banni cet usage. (*Edit. de Rennes*)

[2] L'auteur critique, et avec raison, le soin extrême avec lequel

C'est ainsi que fixée au même point de vue,
On voyait autrefois une assemblée émue,
Se livrant aux conseils que l'orateur donnait,
Courir impatiente où sa voix l'entraînait;
Instruite des complots d'un citoyen rebelle,
Se hâter d'en punir l'audace criminelle,
Et ne laisser jamais à force de lenteur,
Sans succès et sans fruit haranguer l'orateur.
Tel est l'effet soudain qu'aurait produit peut-être,
La voix qui nous exhorte à ne servir qu'un Maître,
A secouer le joug du monde et du péché,
Si sur un sujet simple elle eût toujours prêché.
Dans la division du sujet qu'on propose,
Et dans chaque intervalle où la voix se repose,
On voit se refroidir les plus saints mouvements,
Et se perdre sans fruits de précieux moments.
C'est la mode; il faut bien que la voix se soulage,
Et le beau du sermon souvent c'est le partage.
Curieux de desseins, de propositions,
Chaque prédicateur court les divisions;
Et souvent tout l'effort, tout le fruit de son zèle,
Est d'en trouver quelqu'une éclatante et nouvelle.
Suis donc la mode, Abbé; mais méprise pourtant
Le ridicule soin d'un partage éclatant :

certains prédicateurs *couraient les divisions*. Cependant ce qu'il dit ici a besoin d'être expliqué. Si l'on n'avait affaire qu'à des auditeurs instruits, pouvant suivre l'ordre et la liaison des idées, peut-être la division serait-elle inutile. Mais l'expérience démontre que la plupart des auditeurs n'ont point ce degré d'instruction; il faut donc des divisions, et même souvent on est obligé d'y revenir et de les rappeler : *Nous avons vu premièrement que... En second lieu nous avons montré que...* Cette méthode réveille l'attention, et soulage la mémoire de l'auditeur.

Divise tes sermons, puisque c'est la manière;
Mais crains, la partageant, de changer ta matière;
Evite ce défaut; tous les points jusqu'au bout
Doivent être liés, et composer un tout.
Non qu'à cette méthode aucun devoir te lie;
Fais, si c'est ton talent, une simple homélie,
Et de chaque Evangile embrassant les sujets,
Applique ta morale à différents objets.
C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les saints Pères,
Ainsi dans leurs sermons savants, mais populaires,
A différents sujets ils savaient appliquer
Les grandes vérités qu'ils venaient d'expliquer;
Et dans chaque homélie une morale utile
Accompagnait toujours le sens de l'Evangile.
Heureux, si de nos jours tant d'orateurs fameux
Reprenaient cet usage, et saints, prêchaient comme eux :
De toutes parts en foule on irait les entendre,
Et moi, laissant cet art que je te veux apprendre,
Au lieu de me mêler ici d'en discourir,
Après eux le premier tu me verrais courir.
Mais d'autres que des saints en chaire osent paraître;
C'est pour eux que j'écris, et leurs défauts peut-être
Me feront pardonner le peu qu'en les blâmant,
La satire à mes vers a prêté d'agrément.
Tu t'en es aperçu; j'ose ici pour t'instruire,
Emprunter quelquefois les traits de la satire,
En séparer le sel d'un venin odieux,
Et donner à mes vers un ton moins sérieux.
C'est là ce que, gardant toujours leurs caractères,
Ont fait les plus grands saints, les saints les plus austères.
Combien de fois Jérôme en attaquant Rufin.
S'est-il servi d'un tour et satirique et fin?

Et Bernard, manqua-t-il aux lois de la prudence,
Quand blâmant des prélats le luxe et la dépense,
Il fit de ses écrits qui distillent le miel,
Couler une satire exempte de tout fiel?
Il est, il est, crois-moi, d'innocentes critiques.
Si tu trouves ici quelques traits satiriques,
De ceux que tu dois craindre ils ne sont que l'éclair;
C'est pour t'en garantir que je les jette en l'air.
Sache qu'à t'observer tout le monde s'applique,
Saints, pécheurs, libertins, mais surtout l'hérétique;
Ne te déguise point ce qu'il dira de toi,
Si profane tu viens remplir ce saint emploi.
Otons à ses erreurs ce prétexte frivole,
Et chargé d'annoncer la divine parole,
Tâche au moins, cher Abbé, de le faire avec fruit;
Docile jusqu'au bout à ma voix qui t'instruit,
Ecoute donc encore, et retiens mes maximes.
Evite en divisant les phrases synonymes,
Qui jouant sur les points dont on a fait le choix,
En termes différents les répètent six fois.
Cette fade abondance est d'un esprit stérile.
Veux-tu qu'à retenir chaque point soit facile,
De ce fatras de mots va te débarrasser.
Mais pour t'exprimer juste, apprends à bien penser;
Quand une expression est trop vaste ou confuse,
La faute est dans l'esprit, c'est lui seul que j'accuse,
Et la langue toujours exprime clairement
Ce que d'abord l'esprit a conçu nettement [1].

[1] Imitation de ces deux vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Souviens-toi donc toujours d'éloigner de ton style
De puériles fleurs l'abondance inutile.
Ce n'est point ton discours que je dois admirer;
Ne m'oblige pas même à le considérer.
Les mots sont inventés pour conduire aux pensées;
Mais quand avec trop d'art les phrases sont placées,
Le discours en chemin nous présentant des fleurs,
Amuse notre esprit qu'il doit porter ailleurs [1].
  Que du cœur échauffé les figures dictées
Ne soient jamais de l'art par machine empruntées :
La nature sans art produit ses mouvements,
Et pare le discours de ses vrais ornements.
  Garde-toi toutefois de traiter de frivole
L'art que la réthorique enseigne en son école [2].
Mais sois à t'en servir toujours si modéré,
Qu'on croie en t'écoutant que tu l'as ignoré.
Qu'on ne remarque en toi, ni figure affectée,
Ni terme rebattu, ni phrase répétée.
  Tu dois en composant varier tes discours;
Il en est qui bornés toujours aux mêmes tours,

[1] Cela sent la vanité, disait le P. Lejeune, et toute imperfection du prédicateur mésédifie ses auditeurs; ces fleurs nuisent souvent aux fruits; s'amusant à admirer la gentillesse des paroles, l'auditeur ne s'applique qu'à demi à la vérité des sentences.

(*Avis aux jeunes Prédicateurs.*)

[2] « Puisque chaque jour la rhétorique est employée pour persuader les choses fausses aussi bien que les vraies, qui oserait prétendre que les défenseurs de la vérité doivent renoncer à cet art, et la laisser désarmée contre le mensonge. » Ainsi parle saint Augustin, et il montre avec éloquence qu'on doit connaître cet art, et en employer les ressources pour le triomphe de la vérité.

(*De Doctrina Christ.* Lib. IV, c. II).

Font sur le même plan rouler chaque matière.
Par là Biroat [1] crut signaler sa manière;
Toujours est son sermon en trois points proposé,
Et toujours en trois points chaque point divisé.
Cette uniformité me semble puérile;
Un peintre est méprisé quand son pinceau stérile,
Se répétant lui-même en ses divers tableaux,
Ne donne à ses desseins ni goûts ni tours nouveaux.
Les yeux les moins savants savent les reconnaître;
Mais aux coups de pinceau l'on distingue un grand maître.
Il est partout le même, et partout différent;
Il plaît à l'homme habile, il plaît à l'ignorant.
  Au brillant à propos joignant le pathétique,
Fais sans le demander que l'auditeur s'applique.
Fuis l'usage établi par nos froids orateurs,
De dire à tout propos. *Suivez, chers auditeurs,*
Ecoutez, comprenez ce que je m'en vais dire.
On devrait rire alors, si l'on osait en rire,
De voir un orateur réduit à mendier
Ce qu'il doit obtenir sans nous en supplier.
C'est du prédicateur l'action noble et vive,
Qui doit rendre au sermon notre oreille attentive;
C'est le sermon tout seul qui doit, sans la quêter,
Régler l'attention dont il faut l'écouter.
Délicat sur ce point, je souffre même à peine
Que le prédicateur, en reprenant haleine,
Ou même dise après la proposition :
Messieurs, honorez-moi de votre attention [2].

[1] Prédicateur estimé dans son temps. Il mourut en 1666; ses sermons ont été imprimés plusieurs fois.

[2] Formule qui se rencontre assez souvent dans les sermons de Bourdaloue.

Quoi! voit-on revêtu de l'étole sacrée
Le prêtre de l'autel s'arrêter à l'entrée,
Et supplier le peuple, avant de célébrer,
De son attention qu'il daigne l'honorer?
Ministre d'un côté, de son Dieu qui s'immole,
Et de l'autre envoyé pour porter sa parole,
C'est à Dieu que dans l'une et l'autre fonction,
Chacun doit son respect et son attention [1].
Fais donc que l'auditeur t'entendant ce Carême,
Sans en être prié t'écoute de lui-même,
Ou plutôt du sermon lui dérobant l'ennui,
Qu'il en craigne la fin, et suive malgré lui.
Tu dois être savant, surtout dans la science,
Dont on prend sur les bancs l'exacte intelligence.
Incertain sans cela, bégayant, te troublant,
Tu ne peux sur un point décider qu'en tremblant;
Ou bien en décidant avec plus d'assurance,
Tu viens d'un ton savant marquer ton ignorance.
Mais prends garde en prêchant de faire vanité
De ce langage obscur dans l'Ecole usité.
Ce langage savant ne réussit qu'aux grilles,
Et tu sais ce qu'on dit, qu'en un couvent de filles
Lingende fit un jour un excellent sermon;
Mais il était trop clair, il ne parut pas bon.
On s'en plaignit; comment tant de filles se taire?
Hé bien, leur dit Lingende, il faut vous satisfaire;
Je prêche encore demain. Il le fait, et d'abord
Jusqu'à la Trinité mon homme prend l'essor.

[1] Ceci est facile à dire; mais n'y a-t-il pas quelque peu d'exagération. Dans un temps comme le nôtre, où la plupart des auditeurs, à demi chrétiens, (je leur fais la part large), vous écoutent comme à regret, n'est-il pas bon, sans user de formule servile, de réclamer parfois leur attention?...

De ce profond mystère il parle avec emphase
Répète trente fois, *subsistance, hypostase*,
Et de termes savants fit un galimatias
Qui charma des esprits qui ne l'entendaient pas[1].
On n'éblouit par là qu'une foule imbécile;
Mais à tous auditeurs veux-tu te rendre utile,
Toucher également le peuple et les savants,
Et même réussir en de certains couvents;
Car il en est aussi dont les grilles sacrées
Cachent, comme à Belfonts[2], des vierges éclairées;
Que tout soit dans ta bouche exprimé nettement,
Et que l'Ecole parle intelligiblement.
Ne fais point, affectant un savoir pédantesque,
Du latin et du grec l'étalage burlesque.
Je voudrais, quand j'en trouve un discours chamarré,
Que qui s'en sert si mal l'eût toujours ignoré.
Il t'est pourtant permis de suivre encor l'usage
De citer quelquefois le latin d'un passage;
Mais si tu crois devoir le traduire en français,
Fuis de nos précieux les ridicules lois,
Qui d'un français nouveau s'étant fait la méthode,
Font dire à JÉSUS-CHRIST des phrases à la mode,
Et jusqu'au texte saint expliqué joliment,
Font passer leur bizarre et vain raffinement.
Que tes citations soient courtes et serrées,
Et n'en change jamais les phrases consacrées.
Quand un passage est grec, si tu veux l'emprunter,
Garde-toi bien en grec de venir le citer;

[1] Que de fois ceci s'est rencontré, depuis saint François de Sales qui raconte à ce sujet un trait charmant, jusqu'à des exemples bien récents que chacun pourrait citer, car on en rencontre partout.

[2] Célèbre monastère.

On te soupçonnerait d'être homme de collége.
Enfin, le latin seul jouit du privilége ;
Et le grec, de la chaire aujourd'hui rejeté,
N'est tout au plus admis que dans la Faculté.
Avec non moins de soin la chaire évangélique
A banni des dévots le langage mystique,
Et le laisse en partage à ces spéculatifs,
Qu'elle suppose saints et vrais contemplatifs ;
Quoique dans cette route équivoque et bizarre,
L'amour-propre souvent les trompe et les égare.
Fuis leur langage obscur, parfaits ou égarés,
Du reste des humains leurs termes ignorés,
Ne sont point de la chaire, où toujours sans mystère,
Se doit développer la vérité sincère.
Fuis tous termes savants, tous mystiques propos,
Qui n'offrent à l'esprit qu'un son vague et des mots.
Je ne veux point de mots, je demande des choses.
Apprends, puisqu'à prêcher, Abbé, tu te disposes,
Que le prédicateur doit toujours à l'esprit
En faire plus penser que sa bouche n'en dit ;
Mais qu'en vain à l'esprit il croit se faire entendre,
S'il se sert d'un discours que l'on ne peut comprendre.
Sage fut cet auteur, ami de la clarté,
Qui voulant de ses vers bannir l'obscurité,
Interrogeait d'abord une oreille ignorante,
Et pour en bien juger consultait sa servante [1].
C'est par là qu'en son genre il sut se signaler ;
Et quiconque en public se dispose à parler,

[1] Il s'agit de Molière, qui souvent lisait certains passages de ses comédies à sa servante, pour mieux juger l'effet qu'ils devaient produire sur le public.

Devrait de cet auteur imiter la prudence,
Et du peuple d'abord consulter l'ignorance.
  On dit que ce docteur est savant et subtil;
Mais chacun l'écoutant demande, *que dit-il?*
On le fuit; mais pour lui, content de son mérite,
Il traite de grossier l'auditeur qui le quitte :
Donnez-moi des savants, dit-il, *et vous verrez*
Que mes sermons sont beaux.... qu'ils seront admirés.
  Des orateurs grêlés c'est l'ordinaire excuse;
Et toujours l'auditeur est celui qu'on accuse.
Mais parlons, cher Abbé, parlons de bonne foi;
On ne t'écoute pas, je ne m'en prends qu'à toi.
Oui, renonce au métier, résous-toi de te taire,
Si tu n'as pas le don de parler au vulgaire [1].
Qui, moi? je suis, dis-tu, des savants recherché,
Du beau monde, des grands. Mais tous ils ont péché :
Tout pécheur, justement accusé d'ignorance,
Est censé t'écoutant, rechercher la science,
Qui seule est nécessaire à qui veut son salut :
C'est là de tes sermons, c'est là l'unique but.
  Redevable envers tous, aux grands, à l'homme habile,
Tu dois, ainsi qu'au peuple, annoncer l'Evangile.
Mais ne t'y trompe pas, l'habile homme et les grands
Sont peuple à cet égard, parfois plus ignorants,
Plus couverts sur la foi de ténèbres grossières,
Que le peuple grossier qui manque de lumières [2].

[1] « En chaque sermon que vous composez, dit le P. Lejeune, regardez toujours quel profit pourra en retirer un artisan, une servante; mais surtout faites en sorte qu'il n'y ait personne qui n'en puisse retirer quelque profit. (*Avis aux jeunes Prédicat.*)

[2] Il n'est pas rare de rencontrer des hommes possédant d'ailleurs de grandes connaissances, et plus ignorants qu'un enfant du caté-

Tu veux en les prêchant signaler ton esprit;
Que ton sermon soit beau, délicat, bien écrit,
Plein de termes brillants, de subtiles pensées,
D'images avec art élégamment tracées.
Hélas! que veux-tu faire? en ce genre, crois-moi,
Les grands et les savants en savent plus que toi.
Choisis mieux : dis, veux-tu qu'ils t'estiment habile?
Prêche avec moins d'esprit, mais prêche l'Évangile[1] :
Rassemble en tes sermons pour les voir écoutés,
De la religion les grandes vérités,
Les arrêts éternels du Dieu qu'ils déshonorent.
C'est là ce que pécheurs, grands et savants ignorent;
C'est ainsi que tu peux sans vain raffinement,
Aux grands, au peuple, à tous prêcher également.
Déduis bien les raisons, choisis bien les passages,
Et toujours à l'esprit peins de nobles images;
Aussi bien que les grands le peuple écoutera,
Et s'il n'en voit pas l'art, son cœur le sentira.
Pour goûter une pièce il n'appelle personne,
Et sans savoir pourquoi, ni comment elle est bonne;
Elle est bonne, il suffit, il l'écoute, et jamais
Un sermon excellent ne lui parut mauvais.
　Mais toi, de qui l'esprit nourri dans les sciences,
Des différents degrés connais les différences,

chisme sur les vérités de la religion. M. Hamon, faisant la remarque que le peuple des villes est moins instruit de la religion que le peuple des campagnes, en accuse les grands sermons. Il a raison; il y en a si peu qui soient à la portée du peuple.

[1] Quelle erreur de vouloir contenter par des discours relevés trente ou quarante personnes doctes, et de laisser à jeun un grand peuple qui vous écoute. Croyez que les savants eux-mêmes sont ravis d'entendre un prédicateur qui, plein de zèle, touche et instruit le peuple, quoique par un discours simple et familier.

(*Avis aux jeunes Prédicat.*)

Ne les confonds jamais : distingue en un sermon
Le bon du médiocre, et le meilleur du bon.
Toujours vers le meilleur que ton esprit s'élève;
Il n'est point d'orateur que le travail n'achève.
Ne garde point en chaire un informe talent;
C'est peu que d'être bon, il faut être excellent.
Sonde, pour t'élever, ta force et ton génie;
Ne sois jamais saisi de l'aveugle manie,
De croire que tu peux, dès le premier sermon,
Egaler Bourdaloue et passer Mascaron.
Sache mieux te connaître, et sois moins téméraire.
Travaillant sur ton fonds, fais-toi ton caractère :
Médiocre, il vaut mieux, s'il n'est point imité,
Qu'un plus grand sur le tien avec étude enté.
Qui ne sait qu'imiter, ne sait point l'art de plaire.
Souvent plus lâche encore, l'orateur plagiaire
Ose dire un sermon, que du prompt écrivain
A pris en l'écoutant la diligente main.
Cet usage est commun ; mille orateurs en France
Au copiste fidèle ont dû leur éloquence;
Et la province encore entend prêcher absents,
Ceux qu'on voit à Paris en vogue et florissants.
Des grands prédicateurs funeste destinée !
Tandis que Bourdaloue à la cour étonnée,
Tonne dans ses sermons et touche à chaque mot,
Ailleurs il fait pitié dans la bouche d'un sot.
Rougis de t'enrichir de dépouilles pareilles,
Et fais que tes sermons soient le fruit de tes veilles [1].
Tu peux par des récits et des comparaisons
Illustrer quelquefois de solides raisons ;

[1] Cependant, saint Augustin permet de prêcher les sermons d'autrui. « Il en est, dit cet illustre docteur, qui ont le talent de

Ne crois pas qu'un discours en ait moins de noblesse,
Ni qu'il tombe toujours par là dans la bassesse.
Laisse aux faux délicats un si faux sentiment;
Quelquefois le sublime en fait son ornement.
Des loups et des brebis, la fable bien contée,
Fit rompre avec Philippe une trêve arrêtée;
Et l'orateur [1] fameux qui la sut employer,
Ne crut point avilir l'honneur de son métier.
Tout sert, tout réussit, quand avec l'éloquence
On a joint le bon sens, le zèle et la prudence.
Tout est bon, tout est grand, quand il sert à toucher;
Mais qui ne touche point ne doit jamais prêcher;
Indigne d'autant plus d'annoncer l'Evangile,
Qu'en traits nobles et vifs ce champ est plus fertile,
Et que l'homme ici-bas n'a rien de plus touchant
Que la crainte ou l'espoir qu'on lui donne en prêchant.
Hé quoi! l'on aura pu par de vaines alarmes,
Sur des maux inventés nous arracher des larmes;
D'Œdipe malheureux faire plaindre l'erreur,
Et de Phèdre coupable abhorrer la fureur;
On aura su toucher par ces nobles chimères:
Et quand tant de péchés, tant d'erreurs volontaires,

bien prononcer un discours sans avoir celui de le composer; si un orateur habile leur en fournit de convenables, et que les ayant confiés à leur mémoire ils les débitent au peuple, on ne saurait les condamner. » *Doct. Ch.*, lib. IV, cap. XXIX. Toutefois, le saint n'a point voulu par-là encourager la paresse, encore moins la vanite de ceux qui se font valoir en prêchant les sermons des autres; il suppose que, soit excès d'occupation, soit manque de capacité, le prédicateur ne peut lui-même composer ses instructions. A part ces deux cas, nous pensons qu'il est mal de prêcher les sermons d'autrui.

[1] Démosthènes.

Nous font à notre perte aveuglément courir;
Quand la mort nous attend, quand l'enfer va s'ouvrir,
Quand, prête à se venger, l'éternelle Justice
D'une éternelle flamme allume le supplice;
Chargé de nous tirer de notre aveuglement,
Un orateur viendra nous parler froidement,
Et de discours fleuris, de brillantes pensées,
Repaître de l'enfer nos âmes menacées?
Qu'il se taise, ou qu'il touche et ne néglige rien
Pour émouvoir le cœur, et le rendre chrétien.
Mais à ce grand effet c'est en vain qu'on aspire,
Si la conclusion ne sait pas le produire.
Pour apprendre à toucher, apprends à bien finir :
Là, redouble ta force, et prompt à réunir
Les points les plus touchants qu'a fournis ta matière,
Fais du pécheur rebelle une conquête entière.
Rappelle donc alors tes plus forts arguments;
Mais sans te refroidir en longs raisonnements,
Reprends-les en deux mots, évite les redites,
Et toujours renfermé dans les bornes prescrites,
Ne va point tâtonnant, cherchant à l'attraper,
Saisir trois fois la fin qui semble t'échapper.
De ces prédicateurs, embarras ridicule,
De qui, voulant finir, la fin toujours recule,
Et qui toujours, du peuple habile à la prévoir,
Trompent la conjecture et trahissent l'espoir.
Evite également, si tu la veux touchante,
Une conclusion, ou trop brusque ou trop lente,
Et tâche, pour finir, de saisir le moment
Où ton sermon a fait un plus grand mouvement.
Pour fruit de ton travail, ne cherche point la gloire
D'entendre, en finissant, retentir l'auditoire

Du bruit et du fracas tout-à-coup répandu,
D'un applaudissement jusque-là suspendu [1].
Crains, au contraire, crains, quand ta voix applaudie
N'excite que le bruit, dont à la Comédie,
Aux loges, au parterre on applaudit l'acteur;
Qu'ainsi qu'à ce spectacle, ici ton auditeur
Ne cherche, en t'écoutant, que le plaisir que donne
Le rôle bien joué d'*Oreste* ou d'*Hermione*.
Loin de t'en savoir gré, gémis de ce vain bruit,
Gémis, que du sermon ce soit là tout le fruit;
Que là, des auditeurs se renferme l'attente,
Et qu'un prédicateur s'y borne et s'en contente.
Cherche un autre succès, et crois n'avoir prêché,
Que quand ton auditeur instruit, ému, touché,
S'en va, les yeux baissés, sortant seul en silence,
Chercher un confesseur, et par sa pénitence,
S'assurant l'avenir, expiant le passé,
Prévenir de la mort le repentir forcé.
Sois honteux de la foule à te suivre attachée,
Quand au sortir du temple où ta voix l'a prêchée,
Tu la vois chaque jour au théâtre courir,
Ecouter un acteur, comme toi l'applaudir.
Sois honteux qu'après toi, cent carrosses accourent,
Quand deux heures après tu trouves qu'ils entourent
Ces lieux que justement ton zèle a censurés,
Où les dieux qu'il combat triomphent adorés.

[1] « Quand vous sortez du sermon, ne vous amusez pas à recueillir ces vains applaudissements populaires : ô qu'il a bien fait! ô la belle langue! ô l'abîme de savoir! ô l'admirable mémoire! ô qu'il y a du plaisir à entendre cet homme! Ce n'est qu'un vain babil qui sort de têtes sans jugement.

(*Esprit de saint François de Sales*. XV[e] part., ch. IV).

Ne t'applaudis du bruit que fait ton éloquence.
Du monde qui te suit n'approuve l'affluence,
Qu'autant que tu verras le monde qui te suit,
Pratiquer les leçons dont tu l'auras instruit.
Mais peux-tu l'espérer? Fais du moins qu'à t'entendre
On juge que c'est là ce que tu veux prétendre.
Car quoi qu'on dise, Abbé, toujours on prêchera,
Et ce grand changement jamais n'arrivera.
On a beau s'échauffer, beau redoubler son zèle,
On ne trouve au sermon qu'un auditeur rebelle,
Et sans en alléguer mille exemples divers,
Peut-être ici sans fruit je te prêche en ces vers.



CHANT TROISIÈME

Sommaire. — Consulter. — Redouter les éloges. — Martin. — Se défier des flatteurs. — Ce que c'est qu'un sermon. — Excellent conseil. — Prière, préparation. — Travailler son sermon, l'apprendre par cœur. — Choix du sujet. — Se mettre en rapport avec la fête. — Instruire, tirer des conclusions pratiques. — Vérité des tableaux. — Eviter la satire. — Fuir le bel esprit. — Ecueil à éviter dans la peinture des mœurs. — Indiquer les remèdes. — Douceur. — Comment on doit citer les Pères. — Fuir l'hérésie, être exact dans sa doctrine. — Eviter l'exagération, rester vrai. — Tableau. — L'homme au carrosse.

J'estime un écrivain qui jamais ne s'entête,
Et dont à corriger la plume est toujours prête.
C'est par là seulement, quelque talent qu'on ait,
Qu'on peut se rendre habile et devenir parfait.
Veux-tu par tes sermons nous toucher et nous plaire?
Cherche, avant toute chose, un ami droit, sincère,
Pour toi juge équitable et censeur rigoureux.
Ton sermon te paraît d'un goût, d'un tour heureux,
Plein de feu, d'onction, de force et d'harmonie,
Il te plaît, et tu l'as enfanté de génie;
Vingt fois tu le relis, et toujours tout nouveau,
L'ayant relu vingt fois, il te paraît plus beau.
Crains cet aveugle amour qu'on a pour son ouvrage;
Consulte ton ami, regarde son visage,

Observe de quel air il répond consulté.
De ce charmant sermon connaît-il la beauté?
Non; supprime-le donc, et que ta main immole
Cet enfant bien-aimé dont tu fais ton idole.
 D'un ami droit et vrai mérite les avis,
Par la docilité dont ils seront suivis [1].
Mais quand de tes défauts tu veux qu'on t'avertisse,
D'un critique ignorant ne suis point le caprice.
Aux avis d'un censeur tu ne dois déférer,
Qu'autant qu'il aura su t'instruire et t'éclairer.
Ne suis que la raison sur laquelle il se fonde;
Car, ne croire personne, et croire tout le monde,
Est un écueil égal. Souvent on s'est gâté
Autant pour avoir trop, que trop peu consulté.
 Cléon, pour le montrer à quiconque l'approche;
A toujours un sermon qu'il tire de sa poche,
Et selon chaque avis qu'il vient interroger,
Gâte à la fin l'ouvrage à force de changer.
Sache à quoi t'en tenir, évite tout critique,
Qui prenant sur ta pièce un pouvoir despotique,
A son autorité t'obligeant de céder,
Contraindrait ton génie en le voulant aider.
 Mais aussi ne va pas demander qu'on t'éclaire,
Pour vouloir qu'on t'aveugle, et d'un ton peu sincère,
Disant : *N'épargnez rien, critiquez jusqu'au bout,*
Attendre qu'on te loue et qu'on t'approuve en tout.

[1] Malheur à celui qui est seul : *Væ soli.* Cet oracle de l'Esprit-Saint reçoit également son accomplissement dans le sujet qui nous occupe. Qu'il est à désirer pour un jeune prédicateur de se trouver près de ses anciens maîtres du séminaire, de pouvoir les consulter ! Ce sont ses amis, les meilleurs, les plus sincères et les plus désintéressés. Heureux aussi celui qui est vicaire sous un bon curé, qui devient son guide, son père, son ami.... Mais aussi, jeunes prêtres, il faut de la modestie, et une docile simplicité....

C'est ainsi quelquefois que l'amour-propre en use :
Dans l'homme l'air modeste est souvent une ruse;
Un orgueil déguisé qui peut plus sûrement
S'attirer la louange et l'applaudissement.
Crains cet orgueil secret dont l'âme est prévenue;
Embrasse avec plaisir la vérité connue;
Sans faiblesse et sans honte, on cède à la raison.
Ne cherche point d'éloge, et crains-en le poison.
La louange te plaît, tu veux qu'on t'applaudisse,
Chacun t'applaudira par grâce ou par malice;
Aussi bien que l'ami, l'ennemi complaisant
Nourrira tes défauts en les canonisant.
Un jour Martin prêcha, (retiens bien cette histoire.)
Je courus, invité, grossir son auditoire.
Il commence, j'écoute; et d'un ton d'écolier,
A peine eut-il, tremblant, dit son exorde entier,
Qu'il hésite, répète, et perdant son étoile,
Il vogue à l'aventure et sans rame et sans voile.
Vingt fois je fus troublé, voyant qu'il se troublait,
Et je tremblai vingt fois en voyant qu'il tremblait.
Enfin, de flots en flots, sa mémoire infidèle
Demi-noyé, le jette *à la vie éternelle :*
Il s'y prend et finit. Moi m'en voulant aller; —
Quoi! vous en allez-vous sans le congratuler.....
— Moi, le congratuler? non, non. Mais j'eus beau dire,
On me prend, et par force à sa chambre on me tire.
Là, chacun à l'envi lui faisait compliment,
Pendant qu'il essuyait, étendu mollement
Dans un lit bassiné, sa sueur glorieuse.
Mon Dieu, s'écriait l'un, la pièce merveilleuse!
Voilà ce qu'en français on nomme un bon sermon,
Disait l'autre; mais bon, ce qui s'appelle bon.

Puis l'embrassant : Mon cher! que vous êtes aimable;
Mascaron moins que vous en chaire est agréable,
Moins juste Desalleurs, moins éloquent Fléchier,
Et moins est Bourdaloue habile en ce métier.
Lui cependant, modeste au milieu de sa gloire,
Semblait, en soupirant, accuser sa mémoire,
Et se plaindre qu'elle eût deux ou trois fois bronché.
— Bronché? vous vous moquez. Non, vous avez prêché
Comme on ne prêche point, d'un air.... Oui, je vous jure
Qu'on a trouvé surtout votre mémoire sûre.
Et puis cela n'est rien, n'avez-vous pas tout dit,
Le défaut de mémoire a fait voir plus d'esprit [1].
Martin à ce discours sans façon se console,
Rit, s'applaudit, se lève, et croit sur leur parole
Qu'il s'est aperçu seul du fatal accident;
Et corrigeant l'aveu qu'il a fait imprudent,
Vante plus haut que tous la pièce qu'il a dite;
Et de l'air dont il parle, et se croit du mérite,
On dirait qu'il est sûr que pour l'Avent prochain
Le roi le doit exprès mander à Saint-Germain [2],
Et que, de marguilliers une ambassade prête,
L'attend pour lui jeter un Carême à la tête.
Moi caché dans un coin et murmurant tout bas,
Je rougissais de voir qu'il ne rougissait pas;
Et j'étais là le seul qu'à son air on dût prendre,
Pour le prédicateur que l'on venait d'entendre.
Enfin, je me retire, et vais ailleurs pester
Des sots que d'autres sots plus sots qu'eux vont flatter.

[1] Ce tableau n'est point une charge; il n'est personne, peut-être, qui n'ait vu quelque chose de semblable à la scène qu'il raconte.

[2] Le roi était en ce temps-là à Saint-Germain-en-Laye.

Fertile d'autant plus en est partout l'engeance,
Que l'homme est plus rempli de sotte suffisance,
Et qu'enfin pour traiter la chose en général,
Aucun de son métier ne croit s'acquitter mal.
Il n'est point d'homme aussi qu'un autre homme ne flatte.
Quiconque prêche mal, voit que sa honte éclate;
Contre lui l'auditeur est partout un témoin;
Mais il trouve toujours un flatteur au besoin.
Qu'un seul le loue; un seul l'autorise à se dire
Tout aussi bon que ceux qu'on applaudit, admire:
Il regarde en pitié leur applaudissement,
Et croit que c'est cabale ou fol entêtement
Ainsi parle Crispin. Demandons ce qu'il pense
De ce prédicateur, dont la noble éloquence
Et le rare talent font partout tant de bruit;
Crispin hausse l'épaule. *Il est vrai qu'on le suit,*
Dit-il, *mais du public, c'est fougue, c'est caprice.*
Sais-tu pourquoi Crispin ne lui rend pas justice?
C'est qu'il prêche, et partant s'estime autant que lui :
Que tout homme est jaloux de la gloire d'autrui :
Et que la vanité qui nous est naturelle
Se nourrit à la voix d'un flatteur infidèle.
Or, on voit à Crispin toujours quelque flatteur.
En pourrait-il manquer, puisqu'il est directeur?
Juge mieux du public, et quand il t'abandonne,
Ne t'en prends qu'à toi seul, ne querelle personne;
Crois qu'un sermon est bon quand il est écouté;
Ce seul point décisif en marque la bonté.
Prêcher n'est point savoir bien parler, bien écrire,
Mais se faire écouter en tout ce qu'on veut dire,
Par là se faire suivre; et qui n'a pas ce don
Peut bien faire un discours, mais non pas un sermon.

Enfin, qui dit sermon, dit deux choses ensemble,
Dit un homme qui parle, un peuple qu'il assemble;
Il n'est point de sermon où manque l'un des deux,
C'est l'essence en un mot de cet emploi fameux.
Juge par-là du nom dont il faut qu'on appelle
Ceux, comme on en voit tant, qui sans suite et sans zèle
Ne font que des discours, et prêchent pour parler;
Dis, si tu peux, comment on les doit appeler?
— Comment? Prédicateurs, répond père Grégoire;
Chez nous c'est là leur nom. — Ont-ils un auditoire? —
Non, c'est ce qui leur manque. — Eh bien donc, ils ne sont
Que des parleurs en l'air, c'est là le nom qu'ils ont.
Crains qu'ainsi le public ne te nomme toi-même.
Combien en a-t-on vus prêcher tout un Carême,
Sans avoir jamais fait, ce qu'on nomme un sermon,
Et de prédicateur être dignes du nom?
Mesure là-dessus ton mérite et ta peine;
Et pour règle prenant cette preuve certaine,
Ne te crois, quoi qu'on dise, un vrai prédicateur,
Que quand ton sermon seul attire l'auditeur.
Te bornant donc toujours à ce seul témoignage,
Va de tes auditeurs consulter le visage;
Va sur eux du sermon étudier le prix,
Et demander aux yeux ce qui plaît aux esprits.
Observe les morceaux, où la foule attentive
Abandonne à ta voix son oreille captive;
Où chacun dans sa place immobile et serré,
Te dévore des yeux et te suit à ton gré.
Cette preuve suffit; tu peux, sans t'y méprendre,
Prendre pour beaux endroits ceux qu'on se plaît d'entendre.
Quand l'oreille à la voix se laisse gouverner,
Le cœur suit le penchant que la voix sait donner.

Ces endroits sont, dis-tu, les moins beaux de la pièce,
D'autres ont plus de tour, d'esprit et de justesse :
Ceux-là sont négligés. Il n'importe, ils sont bons;
Sur eux à l'avenir règle tous tes sermons.
Au but de ton métier, si ton esprit s'applique,
Tu pourras être seul ton juge et ton critique,
Travailler sûrement, ne te rien pardonner;
Mais écoute un conseil que je vais te donner.
Quand tu fais un sermon, est-ce ainsi, dois-tu dire,
Que du vice, en prêchant, je détruirai l'empire?
Si Paul ou Chrysostome étaient mes auditeurs,
Que diraient, m'écoutant, ces grands prédicateurs?
Est-ce ainsi de l'Enfer qu'ils confondaient la rage?
Que Paul d'étonnement frappait l'Aréopage?
Et que pour assister son prochain indigent,
Chrysostome à l'avare arrachait son argent?
Toujours devant les yeux mets-toi ces grands modèles;
Leurs écrits de leur voix sont les échos fidèles.
Apprends, en les lisant, le pouvoir qu'ils ont eu;
Tâche de l'obtenir, comme ils l'avaient reçu.
Fais donc ce qu'ils ont fait. D'abord à la prière
De ton sermon informe apporte la matière,
Et demandant à Dieu qu'il te daigne éclairer.
Médite-la longtemps pour la bien pénétrer[1].

[1] Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, dit le Père Lejeune, c'est de bien prier Dieu ; le second, c'est de bien prier; le troisième, le quatrième, le dixième, c'est de bien prier Dieu. » Avant lui, saint Augustin avait dit : Le prédicateur doit bien se persuader que pour réussir il faut plutôt recourir à Dieu par la prière qu'aux talents de l'éloquence, afin que, gémissant aux pieds du Seigneur pour lui-même et pour ceux qui doivent l'entendre, il n'exerce les fonctions d'orateur qu'après avoir rempli celles de suppliant, *sit orator antequàm dictor*. (*De Doctrin.* Lib. IV, cap. xv).

Prépare-toi toujours, garde toi bien de faire
D'un sermon *impromptu* l'épreuve téméraire.
Peux-tu dans un besoin, sans être embarrassé,
Achever un sermon qu'un autre a commencé?
Alors, par charité, monte en chaire, improvise,
Pour que cet auditoire, assemblé dans l'église,
Ne soit pas sans sermon. Mais en tout autre cas,
Sans ce pressant besoin, ne te hasarde pas.
On ne demande point ce qu'un sermon te coûte;
On le demande bon, si tu veux qu'on le goûte.
Reconnais donc ici la populaire erreur,
Qui si souvent demande : *Apprenez-vous par cœur?*
Et qui croit bien louer l'homme éloquent qui touche,
Lui disant : *C'est assez pour vous d'ouvrir la bouche.*
De ce sot compliment combien est irrité
L'homme habile, qui sent quelle peine a coûté
L'objet de tant de soins, que ce compliment fade
Traite de fruit soudain et d'heureuse boutade.
Que dirait-on de pis, s'il avait mal prêché?
Un autre, diras-tu, n'en serait pas fâché;
Car combien en voit-on, qui touchés de la gloire
De prêcher sur-le-champ, veulent nous faire accroire
Que leurs sermons, bien loin d'être à loisir appris,
Dans la chaire enfantés, ne sont pas même écrits [1].
Je le sais, c'est aussi ce que j'allais te dire,
Et sur quoi je croyais devoir encor t'instruire.
Ne te donne jamais la folle vanité
D'avoir ce grand talent, cette facilité.
Qu'en croirait-on, dis-moi? Quoi! que le ciel t'inspire,
Et que, te dispensant et d'apprendre et d'écrire,

[1] Vanité ridicule, dont les exemples sont fréquents.

Au secours seul de Dieu tu t'en serais remis,
Attendant les sermons aux Apôtres promis?
Ce serait tenter Dieu d'attendre ce miracle;
Notre foi languissante y met toujours obstacle.
Dieu n'accorde aujourd'hui qu'à nos humbles efforts,
Ce qu'à la foi des saints il prodiguait alors.

L'humble effort qu'on doit faire, et que Dieu veut que [fassent]
Tous les prédicateurs dans l'emploi qu'ils embrassent,
C'est de faire à loisir, d'apprendre leurs sermons,
Et ne point présumer qu'ils soient solides, bons,
Quand négligeant le soin d'en charger sa mémoire,
Téméraire on s'expose aux yeux d'un auditoire,
N'apportant avec soi que l'audace et le bruit
D'un discours sur-le-champ mal tourné, mal construit[1].

Ne va point jusque-là pousser ta hardiesse,
Et d'un prétexte saint déguiser ta paresse.

Apprends-donc à loisir, travaille tes discours;
Mais n'en attends le fruit que du divin secours,
Et crois-toi d'autant plus serviteur inutile,
Que tu prends plus de peine à devenir habile.

Choisis dans tes sujets ce qu'ils ont de meilleur;
Mais pour le bien choisir interroge ton cœur.

[1] Ce conseil d'écrire tout entier ses sermons, et de les apprendre par cœur est donné par tous ceux qui ont traité de la prédication. Il s'applique également aux instructions plus courtes et plus familières; ce n'est qu'après un certain temps et une expérience acquise, qu'on peut s'en dispenser; encore est-il toujours utile de jeter sur le papier le plan et les principales idées qu'on se propose d'exposer. Il vaut mieux ne pas apprendre absolument mot à mot, afin de débiter avec plus de naturel et d'aisance.

Ce qui dans l'oraison et te plaît et te touche,
Doit et plaire et toucher, quand il est dans ta bouche.
Du sermon là-dessus dispose le projet.
  Traite différemment un différent sujet.
Tantôt c'est un éloge, et tantôt un mystère;
Tantôt sur la vertu j'ai besoin qu'on m'éclaire;
Tantôt par invective on combat le péché;
Que tout soit avec soin diversement touché.
Par le choix du sujet ne vient point nous surprendre,
Traite toujours celui que l'on a droit d'attendre;
Et ne t'avise pas de prendre un faux détour
Pour quitter sans besoin l'Évangile du jour.
  Quand l'Église propose une fête, un mystère,
Il ne t'est pas permis de prêcher et le taire.
Je veux que l'on m'en parle, et ne peux t'écouter
Si sur d'autres sujets tu prétends m'arrêter.
  Aujourd'hui du Sauveur on fête la naissance,
Et toi tu viens du luxe attaquer la licence :
Quand pour nous dans la crèche un Dieu s'anéantit,
Quand d'un bienfait si grand l'Eglise retentit,
Toi seul tu n'en dis rien; la foule révoltée
Ne prête à t'écouter qu'une oreille irritée.
  Explique le mystère, et fais-en voir l'esprit.
Pour fournir un sermon tout mystère suffit;
Ne le quitte donc point. Souvent on le propose,
Et bientôt on le laisse, et l'on prêche autre chose.
  Un jour de Pentecôte un bon curé prêchant,
Fit voir dans son exorde, en style assez touchant :
» Que Dieu n'avait jamais fait présent à la terre
» D'un plus grand don, que, quand au bruit de son tonnerre,
» Parmi les tourbillons, il donna son Esprit :
» Que cet Esprit était, selon qu'il est écrit,

» Aux pauvres destiné : *Partant c'est une aumône,*
Dit-il, en finissant l'exorde de son prône.
De l'aumône, Messieurs, parlons donc amplement,
Puisqu'elle vient s'offrir si naturellement[1].
 Tu ris ; mais ce détour est pourtant ordinaire ;
On voit peu de sermons prêchés sur un mystère,
Où le mystère soit exactement traité ;
C'est un autre sujet sur le mystère enté.
 Oh ! des prédicateurs ignorance ou paresse !
Aucun mystère n'a, ni plus de sécheresse,
Ni moins de beauté propre à se faire goûter,
Que les autres sujets où l'on va s'écarter.
 Mais ne t'applique pas à le faire comprendre,
Ne pense seulement qu'à nous bien faire entendre,
(Soit qu'on le puisse, ou non, comprendre et concevoir)
Ce qu'un chrétien doit croire, et ce qu'il doit savoir.
Prends du fond du mystère une morale utile :
En morale toujours un mystère est fertile,

[1] Nous assistions à une fête patronale ; le sermon devait être fait par un homme d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels se trouve un recueil d'instructions pour la campagne. Nous écoutions *arrectis auribus.* Il s'agissait de saint Rémi ; le prédicateur fit un raisonnement à peu près semblable à celui que rapporte ici de Villiers. *Saint Remi est l'apôtre des Francs, par conséquent on peut lui attribuer tout le bien que Dieu a produit par la France ; notre sujet sera donc : Gesta Dei per Francos.* Dans une première partie, l'orateur nous conduisit à la suite de saint Boniface, dans la Germanie, dans la Franconie, dans la Poméranie, dans la Calédonie, etc. Dans une seconde partie, nous dûmes accompagner les croisés de Palerme à Saint-Jean-d'Acre, non sans avoir touché les côtes de la Grèce, *si riches en souvenirs,* etc. De la troisième partie, je ne puis rien dire, je n'ai de la patience que pour une heure ; elle était épuisée. Il s'agit, je le repète, d'un auteur, sinon lu, du moins beaucoup imprimé.

Et sans que sottement on le tire aux cheveux,
On y trouve à placer des mouvements heureux.
Ainsi sur un mystère on peut, sans qu'on le quitte,
Plaire, instruire, toucher, pourvu qu'on le médite;
Mais le prédicateur qui sait peu méditer,
Préférant ce qu'il croit plus heureux à traiter,
De la Religion laisse là les mystères,
Et toujours des pécheurs s'attache aux caractères.
Il s'égaie à les peindre, il crie, il fait grand bruit,
Pendant que de la Foi le peuple mal instruit,
Après tant de sermons le plus souvent ignore,
Ce qu'est et le chrétien et le Dieu qu'il adore[1].
Pense donc à l'instruire; on ne peut avec fruit,
Peindre et blâmer ses mœurs qu'après l'avoir instruit.
Veux-tu prêcher partout une morale utile?
Tu dois étudier et la cour et la ville,
Connaître l'homme tel, qu'en différents états,
La fortune le montre ou le cache ici-bas;
Savoir de ses humeurs les goûts et les caprices,
De son cœur corrompu les erreurs et les vices;
De ses états divers reconnaître l'écueil;
Et de la volupté, l'avarice et l'orgueil,

[1] Si ces sages conseils étaient suivis, on ne rencontrerait pas une ignorance si profonde des mystères de notre sainte Religion, dans les paroisses habituées aux grands sermons. Un jour de Noël, on prêchera *sur la lecture des mauvais livres*. A Pâques, ce sera sur la *sociabilité du christianisme*. D'autres fois ce sera des sujets plus *fantaisistes* encore. Mais de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son Incarnation, de sa Résurrection, on ne dira pas un mot. Cette manie pénètre parfois jusqu'au sein de nos villages; ce sera les instructions de l'abbé M** qui seront prêchées exclusivement aux grandes fêtes; instructions qui ont sans doute leur mérite, mais qui sont bien creuses...

Démêler dans son cœur les routes déguisées,
Et les lois hautement du monde autorisées.
Tu dois peindre autrement les pauvres, les bourgeois,
Que les riches, les grands, les princes et les rois;
Attaquer dans les uns l'envie et la paresse,
Dans les autres, l'orgueil, le luxe et la mollesse;
En rendre un plus soumis à la main qui l'abat,
Pour la main qui l'élève un autre moins ingrat;
Et leur montrer à tous qu'ils courent à leur perte,
Quand la route du Ciel leur est à tous ouverte.
Mais tu ne dois jamais et du mal et du bien
Parler en philosophe, où je te veux chrétien.
Garde-toi d'inspirer une vertu païenne,
Enseigne les motifs qui la rendent chrétienne.
Que Socrate ou Platon prêchent la probité,
Toi, viens, avec saint Paul, prêcher l'humilité;
Et tâche, en condamnant la probité stérile,
De changer en chrétien l'honnête homme inutile [1].
Ne peins jamais les gens autrement qu'ils ne sont;
Ne combats point un mal qui jamais ils ne font
C'est au prédicateur une erreur ordinaire;
Il feint pour la combattre, il forge une chimère.
Il a beau s'escrimer, ses coups portent à faux.
Connais, vois qui t'entend, pour blâmer ses défauts.
N'imite point celui qui, prêchant au village,
Criait qu'on réformât *table, train, équipage,*
Vases, cristaux, lambris, trumeaux, glaces, plafonds,
Choses dont l'auditeur ignorait jusqu'aux noms.

[1] Ces réflexions peuvent s'appliquer à ceux qui cherchent à imiter dans leurs sermons les conférences du P. Lacordaire, du P. Félix et autres ; conférences qui ne conviennent guères qu'à l'auditoire unique, devant lequel elles ont été prononcées.

Que toujours tes portraits soient peints d'après nature;
Mais du cœur seulement donne-nous la peinture,
Et que dans tes discours on ne trouve aucun trait,
Qui désigne celui dont tu fais le portrait.
Dans la chaire jamais n'introduis la satire;
Jamais en badinant n'y cherche à faire rire.
Gémis de l'ignorance, ou de l'abus grossier,
Des siècles où l'on vit la chaire s'égayer
Par tant de traits bouffons, qu'on aurait peine à croire,
Si Barlette [1] imprimé n'en gardait la mémoire;
Si nous n'avions encor Menot [2] et le sermon,
Qui nous peint en burlesque *et Marthe et Madelon.*
Il n'est de ces sermons aucun fruit salutaire;
Et quoiqu'on m'ait, enfin, assuré que le Père
Qui disait gravement [3]: *Foin de vous, Monseigneur,*
Touchait en faisant rire, et corrigeait le cœur;
J'en doute, et crois toujours que ce bizarre apôtre
Par tout ce qu'on en dit, dont je ris comme un autre,
N'a su que faire alors, comme il fait aujourd'hui,
Rire de ses sermons, et peut-être de lui.
Pour corriger un cœur, il faut qu'en lui s'imprime
Un remords sérieux, un vif regret du crime,

[1] Religieux dominicain du XVe siècle. Il eut une telle réputation comme prédicateur, qu'on disait, par manière de proverbe : *Nescit prædicare qui nescit Barletare.* Ses sermons imprimés, (s'ils sont de lui), sont ridicules et burlesques.

[2] Cordelier, mort en 1518 Ses sermons sont un mélange bizarre de sérieux et de comique, de burlesque et de sacré, des bouffonneries les plus plates et des plus sublimes vérités de l'Evangile. Henri Etienne et Voltaire les ont encore défigurés.

[3] Sermon devant M. le Prince, sur ces paroles : *Omnis caro fœnum.*

Qu'il pleure ses péchés, s'attriste en y pensant.
Quoi! nous attriste-t-on, en nous divertissant?
  Fuis-donc, non-seulement ce burlesque profane;
Mais ces traits que la chaire également condamne,
Où le prédicateur négligeant le profit,
S'égaie à faire voir et briller son esprit.
Tels sont tant de sermons qu'on suit et qu'on admire;
Mais dont toujours, sans fruit, le cœur sec se retire.
C'est prêcher vainement, et le prédicateur
Ne doit plaire à l'esprit que pour toucher le cœur.
  Souvent par cent portraits placés à l'aventure,
Le sermon n'offre aux yeux qu'une vague peinture:
Là l'esprit incertain ne sait où s'attacher.
Oh! combien en voit-on qui pensent bien prêcher,
Quand du cœur tour à tour parcourant les faiblesses,
Ils blâment les honneurs, les plaisirs, les richesses?
Tout vient dans leur sermon, tout est mis au hasard,
Nul principe établi, nulles preuves, nul art;
Mais par induction traitant chaque matière,
Ils n'offrent qu'une vague et confuse lumière.
Quand, entre les objets qu'ils viennent présenter,
Sur un qui me touchait je pense m'arrêter,
Ils m'en offrent un autre, et celui qui l'efface,
Par un autre effacé ne laisse aucune trace.
L'esprit court aux objets qu'ils lui viennent offrir,
Le cœur sans s'émouvoir le laisse seul courir.
  C'est là toujours l'effet que produit l'abondance
De cette impétueuse et rapide éloquence,
Qui sans s'assujettir aux preuves, aux raisons,
S'abandonne au détail du mal que nous faisons.
  Sache mieux du sermon disposer l'ordonnance;
Des principes d'abord établis l'évidence;

Et ne fais de nos mœurs aucune induction,
Qui ne soit d'un principe une conclusion.
Ne peins jamais nos mœurs pour paraître bien peindre ;
Peins-les bien, pour pouvoir à la fin nous contraindre
D'avouer de nos cœurs l'affreux égarement,
Et nous en corriger par le raisonnement.
Quoiqu'aveugle et trompé, quoique faible et coupable,
L'homme est pourtant toujours animal raisonnable.
Il lui faut des raisons pour le persuader;
C'est sur quoi ton sermon doit toujours se fonder.
Quand tu dépeins le mal, crains qu'au lieu de déplaire,
Ton portrait n'ait souvent un effet tout contraire;
Crains, peignant le péché, d'en marquer l'agrément,
Et de nous faire aimer le vice en le blâmant[1].
C'est du prédicateur où j'ai vu l'imprudence;
Je l'ai vu follement mettre son éloquence
A faire des détails du monde et des plaisirs,
Plus propres à donner qu'à bannir les désirs;
Flatter le goût du mal par l'art de le décrire,
Blâmant les médisants, nous apprendre à médire,
Blâmant les courtisans, nous faire aimer la cour,
Et plaire à l'impudique en attaquant l'amour.
Des intrigues du monde interprète profane,
Qui fait voir sans horreur le vice qu'il condamne,
Ou rire à ses dépens un auditeur malin.
En faisant ces tableaux souviens-toi de ta fin.
Souvent de tel désordre un pécheur est coupable,

[1] Il faut porter dans la peinture du vice une réserve extrême. Ainsi, point de ces peintures si vives et si délicates qu'elles semblent laisser au vice ses agréments ; point de ces descriptions des amusements mondains dans un langage plaisant et léger plus propre à faire aimer le monde qu'à le décrier...

Dont au prédicateur l'ignorance est louable.
Ou s'il doit tout savoir, et modeste et discret,
Il ne doit pas toujours dire tout ce qu'il sait[1].
Que l'image du vice adroitement tracée,
Puisse déplaire au cœur, sans blesser la pensée.
Prends garde d'alarmer la timide pudeur,
Et jamais du péché ne peins que la laideur.
Il ne me suffit pas qu'on m'expose le vice,
Il faut en le voyant que mon cœur le haïsse ;
Peins-le moi donc affreux, ridicule ou fatal ;
Mais donne le remède en découvrant le mal.
Je suis un malheureux, un cœur faible et revêche,
Peut répondre un pécheur à celui qui le prêche;
Vous me voyez à fond, et j'ai dans vos portraits
De mon cœur criminel reconnu tous les traits.
Mais ce n'est pas assez de sentir sa misère;
Il faut se corriger par la vertu contraire.
Faites-la moi connaître, et pour y parvenir,
Montrez-moi le chemin qu'un pécheur doit tenir.
Voilà ce qu'au sermon tout pécheur pourrait dire.
Donc, sans l'avoir instruit, jamais ne te retire,
Au portrait de ses maux ajoute le conseil,
Et toujours sur sa plaie applique l'appareil.
N'irrite point le mal qu'il faut que tu guérisses,
Ménage son esprit sans ménager ses vices,
Combats-les sans l'aigrir. *Le meilleur médecin*
Au malade irrité paraît un assassin[2].

[1] Il est indécent au prédicateur de paraître trop instruit des usages du monde, du détail des modes, du nom des parures, des divertissements et des jeux.

[2] Il ne faut point prendre le ton acerbe de l'invective ou du reproche : le vrai zèle ne connaît pas ce langage ; il est doux, sans fiel, ten-

Mais surtout, en prêchant, si ton zèle s'applique
A combattre l'erreur de l'aveugle hérétique,
Toujours avec égard apprends à le traiter;
Il s'agit de l'instruire et non de l'insulter [1].
La charité sans fiel s'oppose à l'imposture,
Et le zèle chrétien ne vomit point d'injure.
Que jamais dans la chaire on n'entende de toi
Que ce qui peut instruire et ranimer la Foi.
Remplis bien ton sermon, n'y souffre point de vide,
Et que jusqu'à la fin il soit clair et solide;
Crains d'un brillant *concept* cherchant l'éclat trompeur,
De donner pour lumière une fausse lueur;
Cherche le vrai dans tout; et défends à ton zèle
D'altérer, en l'outrant, sa beauté naturelle.
Que toujours de la Foi les articles traités
Exposent aux chrétiens de grandes vérités.
Emploie en les traitant l'Écriture et les Pères;
Mais ne les cite point s'ils ne sont nécessaires,
Je ne peux te souffrir quand tu viens, en latin,
Sans besoin, nous citant *le grand saint Augustin,*
Sans besoin alléguant l'École et l'Écriture,
Te faire un vain honneur de ta longue lecture.

dre et compâtissant pour le pécheur qui s'égare. D'ailleurs, l'invective aigrit et ne corrige pas; l'auditeur sort du sermon plutôt irrité que converti. Mais surtout, évitons dans nos instructions, tout ce qui, de près ou de loin, pourrait être pris pour une personnalité...

[1] C'était la manière de saint François de Sales. Il se contentait d'exposer la vérité catholique, traitant les protestants avec beaucoup d'égards et de charité. On sait combien cette méthode lui a réussi, et combien sa douceur a ramené d'hérétiques à la foi véritable. [*Espr. de saint Franç. de Sales,* Part. XIV, ch. VI.]

Il en est qui d'un goût, d'un esprit de travers,
Compilant pour prêcher cent passages divers,
Appliqués à transcrire, à piller un volume,
De l'or qu'il leur fournit ne prennent que l'écume.
Je les connais bientôt; dans leurs faibles sermons,
Les Pères sont chargés des endroits les moins bons.
Je les entends crier quand la preuve est forcée,
Quand la pensée est fausse, obscure, embarrassée:
Ce n'est pas moi, Messieurs, mais un Père l'a dit.
Un Père ? Je me lève et je sors de dépit,
Et vais chercher quelqu'un, qui sur ces plagiaires
Par un bon interdit venge l'honneur des Pères.
  D'un parti condamné renonce aux intérêts,
A l'Eglise soumis observe ses décrets,
Sois instruit de ta Foi, si tu veux en instruire ·
Souvent par ignorance on se laisse séduire,
Et pour dogmes certains par l'Eglise enseignés,
Le zèle ose donner des dogmes condamnés;
Le zèle ne rend point l'ignorance excusable.
  Souvent à l'ignorance un orgueil plus coupable
Ose joindre en prêchant l'hérétique fierté,
Et pour se distinguer corrompt la vérité.
  Tout homme de parti, conduit par un faux zèle,
Fait admirer des sots son audace rebelle;
Sitôt que dans la chaire il a dogmatisé,
Le voilà du public d'abord canonisé :
Digne restaurateur de la saine doctrine,
Lui seul peut rétablir l'antique discipline [1]

[1] Allusion à la réputation que faisaient les Jansénistes à ceux qui favorisaient leurs erreurs. Le temps a fait justice de toutes ces célébrités de parti. Nicole, le *grand* Arnauld ne sont plus guère lus et sont ramenés à leur mesure. Pascal lui-même n'est

C'est là ce que l'on dit. Amis, peuple, parents
Courent à ses sermons remplir les premiers rangs ;
Chacun de son carrosse embarrasse la porte ;
L'église est trop petite, on s'y presse, on s'y porte.
Contre un tel orateur hautement déclaré,
L'autre parti s'élève, et bientôt censuré,
On devrait l'envoyer par un ordre suprême,
Dans quelque lieu secret achever son Carême.
 De ces prédicateurs c'est l'ordinaire écueil,
Si la crainte ou l'espoir n'adoucit leur orgueil.
Pour être bien suivi Jean parut fanatique ;
Pour devenir prieur il parut catholique ;
Tantôt l'un, tantôt l'autre, inconstant orateur,
Il fit tant qu'il ne fut ni suivi ni prieur.
 Pour articles de Foi certains visionnaires
Font en chaire passer leurs dévotes chimères ;
Et certains esprits forts en expliquant la loi,
Font passer pour chimère un article de Foi.
Ces bizarres excès sont d'un esprit qui s'aime,
Et qui dans ses erreurs s'applaudissant lui-même,
Trop simple, ou trop hardi, pour croire ou pour douter,
Veut à son propre sens, aveugle s'arrêter.
Suis un guide plus sûr, crois ce que croit l'Eglise :
Si son silence laisse une chose indécise,
Ne la décide pas. Sur un point contesté
Tu ne déciderais qu'avec témérité [1].

plus l'*effrayant génie*, dont parlait Chateaubriand ; c'est un écrivain de grand talent si l'on veut, mais d'un triste et pauvre caractère.

[1] « Les Évêques, dit le concile de Trente, ne doivent pas permettre de traiter en chaire les choses douteuses. » Sess. xxv. Saint Charles Borromée défend également aux prédicateurs d'introduire dans leurs discours des opinions singulières ou douteuses, quand même elles seraient librement agitées dans les écoles.

(*Act. Ecc. Mediol.* Pars. IV.)

Sur une opinion que ta foi suspendue,
Respecte les auteurs dont elle est défendue ;
Prends alors le milieu que doit prendre un chrétien,
Entre douter de tout, et ne douter de rien.
Pourquoi, lui proposant une chose douteuse,
Alarmer sans besoin une âme scrupuleuse ?
Assez d'articles sûrs et de points décidés,
Donneront au pécheur des scrupules fondés.
Quand on est véritable, on est toujours sévère,
L'Evangile partout prêche une vie austère.
En vain y cherche-t-on des adoucissements,
On n'y trouve que croix, que veilles, que tourments ;
Si l'on ne vole au Ciel par la pure innocence,
On n'y peut arriver que par la pénitence.
L'Oracle est infaillible, et l'on s'efforce en vain
D'y mener les pécheurs par un autre chemin.
Mais toujours véritable en ces saintes maximes,
De défauts innocents ne nous fait point de crimes ;
Je ne t'écoute pas, quand sévère, affecté,
Tu viens en décidant outrer la vérité.
Si tu blâmes des grands le luxe et la dépense,
Si tu veux aux habits moins de magnificence,
Ne va pas, casuiste, et rigoureux, et vain,
Damner pour un ruban ton innocent prochain.
La chaire n'admet point ce détail ridicule. [1].

[1] Si une mode indécente tend à s'établir le prédicateur peut s'élever contre elle ; il aura pour s'autoriser l'exemple de tous les saints qui ont occupé la chaire, depuis saint Jean-Chrysostome jusqu'à saint Léonard de Port-Maurice. Mais si cette mode nouvelle ne blesse en rien la décence, il ne doit pas s'en occuper. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant certains sermons où le Père Lejeune blâme la forme des chaussures; il est probable que les auditeurs souriaient aussi...

Mais aux riches pêcheurs donne un autre scrupule.
Représente à leurs yeux la douleur et la faim
Du pauvre abandonné qui demande du pain ;
Trace d'un hôpital l'image lamentable,
Peins tes frères mourants que la misère accable,
Tandis que regorgeant d'ornements superflus,
La vanité leur prend des biens qui leur sont dus.
Alors bientôt la foi, la raison, la nature,
Leur fera condamner l'excès de leur parure ;
Alors chacun honteux de ses vains ornements,
Peut-être à l'hôpital enverra ses rubans.
  Je te l'ai déjà dit, sois toujours véritable :
La vérité rend seule un sermon profitable.
Si lorsque je t'entends, je puis m'apercevoir
Que tu quittes le vrai, et que pour m'émouvoir,
Ici loin du droit sens cette preuve est tirée,
Là, de cet argument la force exagérée,
Que d'un passage ailleurs tu détournes le sens,
Le reste m'est suspect. D'abord je me défends,
Et te quittant, pour fruit de ta vaine éloquence,
J'accuse ta malice, ou plains ton ignorance.
  Le peuple, cependant, aime la nouveauté,
Et bizarre il se plaît à la sévérité.
Quand un prédicateur de plein pouvoir le damne,
C'est un docteur, un saint, ne fût-il qu'un profane,
Un ignorant, un fat ; chacun court après lui.
C'est ainsi qu'entre ceux qui prêchent aujourd'hui,
On en voit qui n'ayant pour talent que l'audace,
Savent, vrais Tabarins [1], charmer la populace.

[1] Tabarin, bouffon grossier, dont il est parlé plusieurs fois dans l'*Art poétique*. Son nom a été appliqué depuis à tous les baladins,

Là le prédicateur damne en réjouissant,
Et sur chaque péché fait le mauvais plaisant;
Là tout est mis en œuvre, et proverbes des halles,
Et termes goguenards, et pointes triviales;
Là d'un charbon grossier les tableaux ébauchés
N'expriment qu'en grotesque, et vertus et péchés.
Cependant à le voir, trancher sur la morale,
Traiter tout de péché, de crimes, de scandale,
On dirait que le ciel le députant exprès,
N'a confié qu'à lui ses oracles secrets;
Que seul de l'Evangile il a l'intelligence,
Et de conduire au ciel une pleine puissance.
Enfin, venons au point, on l'écoute, on le suit;
Mais de tous ses sermons sais-tu quel est le fruit?
Le peuple qui de tout avec le temps s'ennuie,
De ce nouvel Apôtre examine la vie;
Aux dépens du prochain, s'il fit rire les gens,
Le prochain à son tour fait rire à ses dépens,
Et renvoyant à lui ses sermons, ses scrupules,
On en fait tous les jours cent contes ridicules [1];
Tout le monde s'en mêle, et je ne peux ici
Moi-même m'empêcher de faire celui-ci.
Un homme assez connu par ce vain caractère,
L'autre jour dans Paris prêchait à l'ordinaire,

qui excitent le rire ou la pitié du public par des exagérations et des plaisanteries grossières.

[1] Un prédicateur de ce genre avait acquis quelque célébrité en prêchant contre les riches. [C'était en 1848], la foule le suivait émerveillée. On examina sa vie, on vit que la tempérance n'était point sa vertu dominante; ses discours mieux étudiés révélèrent que souvent c'était un autre esprit que le sien qui les inspirait. Il fut abandonné et depuis?... Dieu ne bénit point l'exagération.

Et venant au détail, se mit à condamner
Les pêcheurs qui se font en carrosse traîner.
Il répéta vingt fois que c'était chose atroce,
Et de péché mortel traita chaque carrosse.
En carrosse d'ami lui-même était venu ;
Heureux si dans la chaire il se fût souvenu
Que l'ami l'entendait assis dans l'auditoire ;
Mais le zèle souvent fait perdre la mémoire.
Enfin, le sermon fait, chacun pense au retour,
L'ami monte en carrosse, et lui-même à son tour
Veut monter ; mais l'ami l'arrête, et lui demande
Ce qu'il veut.—Moi? ma place! —Eh quoi, qu'on vous la rende,
Oubliez-vous sitôt que ce serait pécher?
Non, non, venez à pied, Monsieur... touche, cocher.

CHANT QUATRIÈME.

Sommaire. — Dire la vérité en chaire. — Oraisons funèbres. — Panégyriques. — Etre touchant. — En tirer des conclusions pratiques. — Choix du texte. — Style qui convient au panégyrique.— Morale mêlée à l'éloge, comment la choisir. — Compliments, comment on doit les faire. — Eloge du roi. — Difficulté de prêcher à la cour. — Prêcher au village. — Eviter un extérieur trop soigné. — Ménager sa voix. — Apprendre son sermon. — Ménager son feu, soigner l'action. — Défauts dans la voix et dans le geste. — Action moins importante dans un sermon que le zèle. — Chercher avant tout à convertir.

Heureux furent ces temps libres du soin de plaire,
Où l'homme impunément pouvait être sincère,
Et n'avait point encore, avec sa liberté,
A la crainte, à l'espoir vendu la vérité.
De ces temps trop heureux courte fut la durée;
Bientôt vint la fortune, et du monde adorée,
Elle enfanta le fourbe, instruisit le flatteur,
Mit partout en usage un langage imposteur,
Bannit la vérité, lui déclara la guerre,
Et ne lui laissa plus d'asile que la chaire.
  Ce fut là que, du ciel nous annonçant les lois,
A la voix du mensonge elle opposa sa voix,
Et que les grands flattés apprirent à la craindre.
Mais les grands à leur tour osèrent la contraindre ;

La chaire en leur faveur admit les compliments, [1]
Pour eux eut des égards et des ménagements,
Et jusqu'après leur mort, prenant soin de leur gloire,
D'un éloge funèbre honora leur mémoire.
  Oserai-je blâmer un usage établi ?
Va tirer, si tu peux, un grand nom de l'oubli,
Va te joindre à *Fléchier* dans cet emploi funèbre,
Et par là, comme lui, rendant ton nom célèbre,
Tu verras ton talent brigué par les héros,
Et que sûrs de ta voix ils mourront en repos.
  Je raille ; mais, Abbé, que veux-tu que je dise ?
Sur cet art imposteur veux-tu que je t'instruise,
Qui tous les jours en chaire ose, au pied de l'autel,
Faire un héros, un saint, d'un coupable mortel ?
  Refuse à ces flatteurs et vains panégyriques,
Une voix destinée aux lois évangéliques,
Et pour louer un mort cherche d'autres garants
Que la foi des amis et l'orgueil des parents.
  De sa vie au public demande les mémoires :
En vain sur ses aïeux feuilletant nos histoires,
Et le flattant d'un nom qu'il soutenait si mal,
Tu l'appelles vaillant, généreux, libéral ;

[1] Le Père Lejeune n'aimait pas les compliments en chaire. Saint François de Sales était du même avis. Le premier allègue plusieurs raisons qui doivent, à moins de circonstances tout exceptionnelles, préserver un prédicateur de cette manie, aujourd'hui un peu épidémique. Premièrement, dit-il, on est soupçonné de flatterie ; secondement, vous dites peut-être plusieurs mensonges dans la chaire de vérité ; troisièmement, il est des auditeurs qui n'estiment pas celui que vous louez ; quatrièmement, la chaire est faite pour louer Dieu, non pour préconiser les hommes ; cinquièmement, enfin, saint Thomas enseigne que c'est un péché véniel de louer un homme en sa présence. *Avis aux jeunes prédicateurs.*

Cet éloge imposteur que ton cœur désavoue,
Condamne et ton héros et ta voix qui le loue. [1]
  Cherche donc un héros qui t'offre plus qu'un nom,
Qui soit tel que Turenne, ou tel que Lamoignon [2];
Et que, de son vivant, partout la voix publique
Ait longtemps avant toi fait son panégyrique.
  Fais alors sans scrupule un éloge ordonné;
Mais qu'à ton héros seul ton discours terminé,
Laisse des lieux communs la route générale;
Tout doit rouler sur lui, louanges et morale.
  Je dis morale, abbé; car un prédicateur
Ne doit pas même alors parler en orateur.
  Ce n'est point *Pline* ici, dont la voix mercenaire
Veut se faire payer l'encens dont il doit plaire;
Ou qui dans le Sénat chargé de haranguer,
Par de frivoles fleurs cherche à se distinguer [3].
Ne te propose point de suivre ce modèle;
Tu parles dans le temple, où, victime immortelle,
Immolé sur l'Autel ton Dieu même est présent.
Et qui viens-tu louer?... Immobile et pesant
Cadavre en proie aux vers, ton héros te présente
Du néant des grandeurs la preuve convaincante.
Pourrais-tu donc alors, aux yeux de l'immortel,
Ayant la mort en face, en face de l'autel,

[1] Quand la conduite de certains personnages a été scandaleuse, le mieux serait de garder le silence sur leur tombe. Pauvre chef-d'œuvre, au point de vue évangélique, que l'oraison funèbre de Louis XV par Mgr. de Beauvais; pauvre mérite devant Dieu, que celui de la difficulté vaincue, dans l'éloge funèbre du prince Jérôme par Mgr Cœur, évêque de Troyes. *In ecclesiis benedicite Deo Domino*. Ps. LXVII.

[2] Premier président du Parlement.

[3] Pline le jeune est l'auteur d'un panégyrique de Trajan, su lequel la vérité historique aurait plus d'une réserve à faire.

Oubliant le dessein auquel on te destine,
Faire un panégyrique à la façon de *Pline?*
Double abus, dont souvent se rendent criminels
Ceux qui dans le lieu saint, à louer les mortels,
Prodiguent une voix vouée à l'Evangile.
Complaisants, pleins d'égards, pleins d'un respect servile,
Ils viennent nous vanter de profanes mondains;
Et plus profanes qu'eux, dans leurs éloges vains,
On ne trouve que traits, que tours et que pensées,
Des profanes auteurs en pompe ramassées.
Veux-tu voir dans la chaire un éloge goûté.
Laisse là des pécheurs périr la vanité,
Pleure sur leur tombeau, donne-leur tes prières;
Mais cherche dans les saints de plus dignes matières.
Apprends à les louer; c'est ce qu'en ton emploi,
L'Eglise attend encore et demande de toi.
Travaille, et ne crois pas dans une pièce unique,
Avoir de quoi fournir chaque panégyrique.
Souvent dans un éloge un saint est enchâssé.
Comme l'est un tableau dans son cadre placé :
Otez l'un, bientôt l'autre en remplira la place,
Et le prédicateur paresseux a l'audace
D'être prêt de prêcher, n'en changeant que le nom,
Tous les saints qu'on voudra sur le même sermon.
Ainsi j'ai sur trois saints vu le Père Pancrace
Prêcher la même pièce. Il prêcha saint Ignace;

[1] L'auteur signale un abus qui se rencontre encore de nos jours. Cependant, il nous semble que dans certaines circonstances, aux obsèques d'un curé, par exemple, ou à celles d'un personnage important, il peut être utile de dire quelques mots, ayant pour but de raviver la foi à la vie future, au purgatoire, de montrer le néant des biens et des avantages de la terre. L'auditoire dans ces circonstances est mieux disposé à entendre, et à croire ces vérités...

Ce saint un mois après devint saint Augustin ;
Saint Augustin ailleurs se trouva saint Martin [1].
Si tu veux réussir, il faut, et tu l'avoues,
Que tout ton sermon soit pour le saint que tu loues.
Connais, sache ton saint avant que d'en parler,
Sois bien sûr des vertus qui l'ont pu signaler,
Et ne t'avise pas en voulant qu'on l'honore,
De nous faire un roman des vertus qu'on ignore.
Mais contre un fait reçu ne va point te heurter,
Et laissant Châtelain [2] savamment discuter,
Si Madeleine fut la femme pénitente,
Peins-la comme on la peint ; ta critique imprudente
Oterait au public, qui veut qu'elle ait péché,
L'exemple qu'il suppose et dont il est touché [3].
Abbé, tu ne crois pas, comme Laurent le pense,
Que d'être alors touchant ton sujet te dispense :
Il n'est aucun sujet où le Prédicateur
N'ait dû se proposer de toucher l'auditeur.
Laurent, tu le connais, de bel esprit se pique,
Et croit que son talent est le panégyrique ;
A nul autre, en ce genre, il ne voudrait céder :
Je le vis l'autre jour. Dès qu'il put m'aborder :

[1] Tout le monde connaît des prédicateurs semblables au pere Pancrace !... Grands prédicateurs de fêtes patronales, le même sermon leur sert pour tous les saints.... Je me trompe, ils ont un second sermon, qu'ils doivent débiter au chapelet ou à la prière du soir. Il s'agit ordinairement de l'immortalité de l'âme, telle qu'on la prêche devant une *société de secours mutuels*.... Au chapelet comme à la prière du soir, vous avez un auditoire pieux, qui attend de vous tout autre chose que des phrases sonores et philosophiques sur l'immortalité de l'âme....

[2] L'abbé Châtelain, savant critique.

[3] On sait que ce point a été établi avec évidence par l'auteur des *Monuments inédits sur sainte Madeleine.*

Je prêche, me dit-il, *et vous viendrez m'entendre;*
C'est un panégyrique. — Où? — *Vous pourrez l'apprendre:*
On doit avec mon nom ce soir même afficher,
Et l'église, et le saint qui m'engage à prêcher.
En effet, dès le soir, auprès des Petits-Pères,
Je vis son nom écrit en fort gros caractères,
Qui sortait orgueilleux du milieu d'un placard.
Je m'approchai, je lus, quoiqu'il fût assez tard,
Et que son nom fût seul écrit en majuscules,
Qu'il devait dans trois jours prêcher aux Camaldules.
C'est bien loin : mais j'y vais souvent; et du Majeur [1]
De ces pieux reclus je suis fort serviteur.
M'excuser, c'eût été faire injure à mon homme,
Qui croit que pour l'entendre on irait jusqu'à Rome,
Et qui d'ailleurs savait que Sucy [2] n'est pas loin.
Pour finir ce détail dont tu n'as pas besoin,
Tu sauras que j'allai l'entendre. Quelle pièce!
Le cilice jamais n'eut plus de gentillesse,
Jamais saint Romuald, du monde retiré,
De plus de faux brillants ne se trouva paré.
Tout était de ce goût. Jamais discours, je pense,
Ne m'a plus indigné. Quoi! de la pénitence,
Avoir dans son sujet un modèle si grand,
Et n'en pas dire un mot? Je ne pus, à Laurent,
Après qu'il eut prêché, déguiser ma colère.
Quel fruit d'un tel sermon avez-vous donc cru faire,
Dis-je en raillant? *Quel fruit! moi, j'en fais quand je veux,*
Dit-il; *mais ce n'est pas un sermon fructueux;*

[1] C'est ainsi qu'on nomme le général des Camaldules.

[2] Maison de campagne de M. le président Lambert, chez lequel se trouvait alors l'auteur.

Ce n'est pas un discours touchant et pathétique
Que l'on m'a demandé, c'est un panégyrique.
L'esprit seul doit briller dans l'éloge des saints,
Et nous laissons le fruit à faire aux Capucins.
Ce fut là sa réponse. Enivré de sa pièce,
Il prit mon compliment pour une impolitesse:
Et peut-être crut-il, que je n'avais raillé,
Que jaloux de l'éclat dont il avait brillé.
Je ne me flattai point de pouvoir le réduire.
Mais toi qu'ici mes vers se proposent d'instruire,
Pourras-tu ne pas voir que de tous les discours
Que l'on peut faire en chaire, et qu'on fait tous les jours,
Nul ne s'offre à ta voix plus touchant, plus utile,
Plus propre à moissonner les fruits de l'Evangile,
Que l'éloge d'un saint, où l'on voit éclater
Les vertus qu'un chrétien peut et doit imiter?
Ces vertus au pécheur paraissent impossibles;
Parle, et fais voir qu'un saint, par ces vertus pénibles,
Ce saint dont à ta voix l'éloge est confié,
S'est conservé sans tache, ou s'est purifié.
Nous n'avons aucun saint dont le panégyrique
Ne soit pour les pécheurs une leçon publique.
Autant qu'en le louant on doit avoir d'esprit,
Pour mettre dans leur jour les vertus qu'on décrit;
Autant l'ayant loué, doit-on avoir de zèle
Pour en faire goûter et suivre le modèle.
C'est en vain que l'esprit par l'éloge est charmé,
Si par l'exemple aussi le cœur n'est enflammé [1].

[1] Ces règles si sages sont comme le résumé de tout ce qu'on a écrit au sujet des panégyriques. En effet, selon saint Basile, l'éloge des saints n'en doit pas être la fin, ils doivent avoir pour but de nous porter à honorer les saints et surtout à les imiter.

Il faut à l'un et l'autre, abbé, que tu t'appliques,
Ou n'entreprends jamais aucuns panégyriques.
Choisis d'abord ton texte. A la fête d'un saint,
Le choix t'en est permis, et tu n'es pas astreint,
Comme en un autre jour, de suivre un Evangile;
Mais fuis l'allusion burlesque et puérile,
De ceux qui sur un saint devant faire un sermon,
Recherchent dans le texte un rapport à son nom.
Ont-ils de saint *Victor* à publier la gloire?
Dès le texte, à coup sûr, ils parlent de *victoire*;
Dès le texte, croyant ce début éclatant,
Ils parlent de *constance* en louant saint *Constant*.
Fuis ce vain badinage et ce rapport frivole;
Sois plus simple et plus vrai : la divine parole
Demande un discours grave et toujours sérieux.
Crois-moi, sans te piquer d'un début spécieux,
Fuis ces vains jeux de mots, recherche puérile,
Prends pour fêter un saint ton texte en l'Évangile.
L'Eglise, qui des saints a bien connu l'esprit,
L'a marqué par le texte à leurs fêtes prescrit,
Et donné par le choix qu'elle en a voulu faire,
Un Evangile propre à chaque caractère [1].

Insister peu sur ce qu'il y a d'extraordinaire dans leur vie, faire surtout ressortir les vertus et les actions qui peuvent être imitées par les auditeurs, telles sont les règles qu'on doit suivre.

[1] Relativement au choix du texte, ceci est peut-être trop absolu. Les prédicateurs qu'on peut citer comme modèles, ne se sont point conformés à cette règle. Pour ne parler que d'un seul, Bossuet a pris pour texte de son panégyrique de saint Joseph : *Depositum custodi*; pour celui de saint Benoît, ce simple mot de la Genèse : *Egredere*; pour celui de sainte Catherine : *Dedit illi scientiam sanctorum* (Sag. chap. x). Pour celui de saint Thomas de Cantorbéry : *In morte mirabilia operatus est* (*Eccli.* ch. XLVIII), etc. On sait que les exordes amenés par ces divers textes sont des chefs-d'œuvre.

Pourquoi t'en écarter? Rassemble en tes desseins
L'esprit, le caractère et les vertus des saints;
Relève leurs vertus en leur jour exposées;
Mais n'emprunte jamais ces figures usées,
Qui font à l'orateur, d'un esprit peu chrétien,
Détrôner tous les saints, pour mieux placer le sien.
  Décris les actions, rarement les miracles;
Du pécheur il s'agit de vaincre les obstacles:
Le pécheur s'émeut peu de faits miraculeux;
N'en fais jamais un point, n'en dis qu'un mot ou deux,
De la Foi dans les saints pour montrer la puissance,
Pour relever leur gloire et notre confiance.
  En racontant leur vie, Abbé, souviens-toi bien
Qu'on te veut orateur, et non historien;
Fais, ornant les récits que le sujet demande,
Que ton sermon jamais n'ait l'air d'une légende.
  Supprime tout détail inutile au sujet,
Ne nous arrête point sur un frivole objet.
  Peignant de saint Louis la bonté populaire.
Dis, que de tout son peuple et le juge et le Père,
Aux champs, comme à la ville, à tous donnant accès,
Souvent assis sur l'herbe, il jugeait les procès;
Là recevait de tous la plainte ou le mémoire:
Mais ne t'avise pas, pour embellir l'histoire,
De faire de cette herbe *un trône de gazon*;
Ce trône imaginaire et fait de ta façon,
Semblerait dressé, moins pour donner audience,
Que pour placer un trait de ta vaine éloquence.
  Non que je blâme ici tous les traits figurés;
Mais il faut que toujours au bon sens mesurés,
Employés rarement, tu n'en fasses usage,
Que de la vérité pour mieux tracer l'image,

Augmenter du discours la force et l'onction,
Sans jamais détourner ailleurs l'attention.
Peins donc toujours le vrai, fuis toute métaphore,
Qui, loin de le montrer, voilant ce qu'on ignore,
Ne sert qu'à faire voir, dans un discours fardé,
L'esprit frivole et faux de l'orateur guindé.
A l'image élégante et pourtant naturelle
Des vertus de ton saint, joins la force et le zèle,
Pour corriger en nous les vices opposés,
Et mêle adroitement dans les points proposés,
L'éloge et la morale; et pour blâmer le vice,
N'attends pas règlement que l'éloge finisse[1].
C'est ainsi que stérile en use l'orateur :
Il attend pour instruire et toucher l'auditeur,
Que des vertus du saint il n'ait plus rien à dire;
Et finissant ainsi chaque point par instruire,
Souvent fait oublier à la fin du sermon,
Du saint qu'il a prêché les vertus et le nom.
Place mieux ta morale, et crains qu'elle n'ennuie,
Quand après un éloge il faut que l'on essuie
Une conclusion, en soi sermon nouveau,
Ou d'un autre sermon, pastiche et long morceau.
Finis donc par ton saint, et que ta voix retrace,
En deux mots seulement, ce que mise à sa place,
Dans l'éloge du saint ta morale a touché,
Partout où sa vertu, son exemple a prêché.
Mais entre les vertus que prêche son exemple,
Sache encor te fixer. La morale en est ample,

[1] Il faut autant que possible que l'application morale se joigne au récit; mais surtout il faut éviter ces tirades de morale qui viennent uniformément après chaque point et de la même manière. Evitez aussi les longues digressions, qui font perdre de vue et oublier le saint dont vous devez parler...

Et tu ne dois choisir, sage prédicateur,
Que celle que tu crois utile à l'auditeur.
  En prêchant saint Matthieu, montre combien fidèle
Doit être le chrétien, quand la grâce l'appelle;
Ou si des publicains tu crois devoir parler,
Fuis tous ceux qu'on pourrait par leur nom appeler;
Noms connus, détestés, et devenus proverbes,
Depuis qu'on les a vus, voleurs durs et superbes,
Profitant des malheurs d'un siècle infortuné,
Changer en or la boue où chacun d'eux est né [1].
  N'attaque point des gens que tout le monde abhorre,
Laisse ces scélérats que personne n'ignore;
On les attaque en vain. Tout le public, crois-moi,
Par l'horreur qu'il en a, les prêche mieux que toi :
Sans fruit de leurs péchés tu tracerais l'image,
Chacun voit de l'enfer en eux le noir ouvrage.
Que serviraient les traits dont tu peux les noircir?
Quand le sermon irrite, il ne fait qu'endurcir.
Ne parle que de ceux dont l'usure cachée
Ne peut, que par ta voix, leur être reprochée,
De ces honnêtes gens qui croyant tromper Dieu,
Font le honteux métier qu'abjura saint Matthieu.
  Cherchant toujours le fruit, défends à ta morale
Les portraits qui font moins de fruit que de scandale;
Ne peins que les pécheurs que l'on peut réformer,
Ne fais que les portraits qui ne font point nommer.
Ainsi de chaque saint selon ton caractère,
Tirant une morale utile et salutaire,

[1] Cette boutade s'applique aux *traitants*, qui affermaient les impôts. Les injustices et les concussions, qui accompagnaient le recouvrement de ces impôts, avaient rendu odieux le nom de *traitants*.

Tes éloges pourront instruire, édifier,
Faire honorer les saints et nous sanctifier.
Abbé, je crois t'entendre, et qu'à propos d'éloges,
Sur un bizarre usage ici tu m'interroges;
Cet usage établi de faire aux auditeurs,
Que distingue le rang, des compliments flatteurs.
A qui n'en fait-on pas? aux évêques, aux princes,
Et jusqu'aux intendants envoyés aux provinces;
Enfin, pour ceux qu'on voit et riches et puissants,
Aucun prédicateur n'est avare d'encens.
Encor même par-là ne se croit-on pas quitte.
Un grand vient au sermon, il faut qu'on le visite,
Et descendant de chaire, on court remercier
L'obligeant grand seigneur que l'on vient d'ennuyer [1].
Que te dirai-je, Abbé, puisque tel est l'usage?
Viendrai-je seul ici crier, d'un ton sauvage,
O lâche complaisance! ô triste aveuglement!
Quoi, saint Paul [2] à Festus fit-il un compliment?
Crut-il devant les grands devoir changer de style?
A-t-il loué Félix? a-t-il flatté Drusile?
Je crois qu'un bon motif vous rendit complaisants,
Et que de la vertu cherchant des partisans,

[1] Moins fréquent qu'au temps où écrivait De Villiers, cet usage cependant tend à persévérer. A chaque fête patronale, ou dans presque toute circonstance qui appelle un sermon extraordinaire, on veut faire l'éloge du curé. Grand bonheur encore, si le curé à son tour n'essaie pas de faire celui du prédicateur. *Asinus asinum fricat*, a dit énergiquement un fabuliste latin. On peut cependant dire quelques mots d'éloges courts et bien sentis. Mais la chaire chrétienne n'étant pas faite pour ces misères, il est difficile de se bien tirer de ces éloges. Bossuet ni Bourdaloue n'ont pu en venir à bout. Massillon seul a quelques compliments qu'on peut citer comme des modèles du genre, ainsi que quelques-uns de ceux qui se lisent dans les *Conférences* de Lacordaire.

[2] *Actes des Apôtres*, ch. XXIV, v. 15.

Vous avez cru devoir, successeurs des Apôtres,
Ne pas prêcher aux grands comme l'on prêche aux autres.
Je crois le compliment un innocent appas,
Pour gagner leurs esprits, pour faire sur leurs pas
Accourir tout le peuple, et dans leurs cœurs rebelles,
Insinuer la voix qui les rendra fidèles [1].
Peut-être au peuple même avez-vous cru devoir
Faire honorer des grands le rang et le pouvoir,
Et par vos compliments les rendre respectables;
Hé bien ! continuez, vous n'êtes point coupables,
Pourvu que vous bornant à les complimenter,
Dans le vice jamais vous n'alliez les flatter;
Et qu'éclate, au besoin, cette voix de tonnerre,
Dont Dieu veut que l'on parle à ces dieux de la terre,
Quand fiers de leur grandeur, de leurs titres parés,
Loin des routes du ciel ils marchent égarés.
Ainsi tu peux, Abbé, tu peux suivre l'usage;
Et puisqu'enfin, prôné comme un grand personnage,
La cour te doit connaître et ne peut différer
De vouloir à son tour t'entendre et t'admirer.
Tiens ton compliment prêt. La matière en est belle;
Tu peux sans flatterie et sans trahir ton zèle,
Louer la piété, la sagesse du roi,
Tu verras tout le monde en parler comme toi.
Ce sont là, si tu veux garder ton caractère,
Les vertus où se doit borner ton ministère,
Ce monarque chrétien n'attend pas que ta voix
Vienne en chaire exposer ses grands, ses prompts exploits,

[1] Un apôtre de notre époque, Monseigneur Mermillod pourrait être cité comme modèle dans ce genre. Aucune allusion possible, aucune louange méritée n'est omise ; mais aussi avec quel zèle, quel talent et quel esprit de foi !

Et joindre à l'Évangile une sanglante image
Des lieux où tant de fois a brillé son courage.
Ce merveilleux tableau demande un autre temps.
Fidèles écrivains de ses faits éclatants,
Racine et Despréaux en donneront l'histoire [1];
Toi, tu dois lui tracer une plus noble gloire.
Laisse le champ de Mars où brillent ses guerriers,
Et dans un autre champ fais voir d'autres lauriers;
Ose, plein de respect, l'animer à combattre
Des ennemis plus grands que ceux qu'il vient d'abattre,
Fais-lui du conquérant distinguer le chrétien,
Fais-lui, pour vrai héros, prendre l'homme de bien.
  Par son zèle, l'erreur de ses états bannie,
Voit dans la même Foi la France réunie;
Et sa main arrachant le fer et les poisons,
Aux duels indomptés, aux sourdes trahisons,
Fait couler plus heureux le dur siècle où nous sommes [2].
C'est le plus grand des rois. Mais les rois sont des hommes;
Et jusques à la mort les hommes combattus,
Ne peuvent qu'en veillant assurer leurs vertus.
  Apprends-lui que sur lui Dieu gravant son image,
En vain l'aurait rendu des mortels le plus sage,
En vain versé ses dons sur lui, sur ses enfants,
Et prolongé le cours de ses jours triomphants,
Aux grâces qu'il reçoit si son âme fidèle,
Ne s'assurait au ciel cette gloire immortelle,
Dont la gloire attachée au succès des combats,
N'est qu'un crayon léger, n'est qu'une ombre ici-bas.

[1] Racine et Boileau avaient été nommés historiographes du roi.

[2] Allusion à la révocation de l'édit de Nantes, et à diverses ordonnances de Louis XIV.

Que d'un tour délicat, en deux mots ramassée,
Le compliment renferme une simple pensée ;
N'en crains point le succès. Un compliment chrétien,
S'il est fait de bon sens, réussit toujours bien.
 Mais crains, quand à la cour tu cherches à paraître,
Moins pour apprendre aux rois, qu'au ciel ils ont un Maître,
Que pour voir les placards qu'on affiche pour toi,
Te nommer fièrement *Prédicateur du Roi*.
Que dis-je? vain honneur ! qualité qui d'un moine
Peut flatter l'humble orgueil, et dont le Père Antoine
Eblouit son couvent. D'un autre espoir touché,
Tu crois faire à la cour éclore l'évêché
Que couvent tes talents, que tes sermons mitonnent ;
Mais crois-tu donc qu'ainsi les évêchés s'y donnent ?
 Combien en a-t-on vus, dont l'espoir orgueilleux
N'a moissonné qu'affronts en ce champ périlleux?
La carrière à fournir fut toujours difficile :
On n'y pardonne rien, la voix, l'air et le style,
Le discours, l'action, tout est examiné ;
Et dès qu'un mot déplaît, le reste est condamné.
La franchise en ces lieux, la droiture chrétienne,
Se trouvent rarement, et se souffrent à peine :
On n'y peut cependant voir le prédicateur
Flatter, dissimuler, mollir sur l'auditeur,
Tous attendent de lui l'image de leurs vices ;
Et souvent cette image irrite leurs caprices,
Et le Prédicateur est traité d'indiscret,
Pour avoir su trop plaire en faisant leur portrait.
Ne va point à la cour que la cour ne t'appelle,
Crains de prendre, étourdi, ta vanité pour zèle,
Borne enfin tes désirs; sache te contenter
De ne prêcher qu'à ceux qui veulent t'écouter.

Laurent prêche à la cour, Florent prêche au village;
Lequel des deux sur l'autre a le plus d'avantage?
A Laurent on s'endort, et l'on pleure à Florent:
Florent, crois-moi, l'emporte, et vaut mieux que Laurent.
Si la nature, Abbé, pour toi peu favorable,
T'a de prêcher les grands fait naître peu capable,
Pourquoi de tes sermons leur donner l'embarras,
Et prêcher sans profit à qui n'écoute pas?
Choisis, choisis un champ à tes soins moins rebelle,
Suis dans les missions Honoré [1] qui t'appelle;
Au village avec lui, fais entendre ta voix,
Fais par nécessité ce qu'il a fait par choix.
C'est tenir trop longtemps ton talent inutile,
Que d'ennuyer la cour, que d'endormir la ville.
Il est d'autres moissons. Les pécheurs égarés,
De ces eaux que tu perds sont ailleurs altérés.
Abbé, leur ignorance accuse ta mollesse.
Mais, que dis-je? est-ce à toi que ce discours s'adresse,
A toi qu'exprès le ciel forma, si je t'en crois,
Pour convertir les grands et pour prêcher les rois?
Eh bien, du ciel sur toi, va, cours, remplis l'attente,
Fais entendre aux mortels cette bouche éloquente;
Monte en chaire, il est temps. Ça, dis-tu, je le veux,
Qu'on vienne me raser, qu'on poudre mes cheveux,
Qu'on me frise et m'ajuste... Abbé, que veux-tu faire
Par ces profanes soins, à qui veux-tu donc plaire?
Ce vain ajustement siéra-t-il à la voix
Qui doit nous annoncer, nous faire aimer la croix?
Tu t'embellis le teint pour prêcher l'abstinence,
Tu t'ajustes pour faire aimer la pénitence.

[1] Le P. Honoré de Cannet, célèbre par son zèle et par le succès qu'il obtenait dans les missions.

Heureux qui dans l'Eglise à prêcher engagé,
Fut d'un air agréable en naissant partagé;
Mais malheur à celui qui le croit nécessaire.
Il est d'autres moyens de toucher et de plaire.
Je te l'ai dit cent fois, je dois le répéter :
Abbé, c'est le sermon qui doit faire écouter [1].
Garde-toi toutefois de négliger le reste.
Prends en montant en chaire un visage modeste,
Un air qui par avance annonce à l'auditeur,
Que c'est Dieu qui lui parle et non un orateur.
Commence, et que ta voix avec soin mesurée,
N'aille point en éclat se perdre dès l'entrée.
Pourquoi crier toujours? daigne un peu me parler;
Après, s'il est besoin, tu pourras quereller.
Pourtant des auditeurs consulte le génie :
Les grands veulent qu'on parle, et le peuple qu'on crie;
Tu dois, selon leur goût, les servir tour à tour,
Crier à Saint-Eustache et parler à la cour [2].
Ménageant de ta voix la force et l'étendue,
Fais que partout sans peine elle soit entendue;
L'un fuyant la lenteur, court toujours en parlant,
Craignant d'aller trop vite, un autre devient lent;

[1] L'extérieur d'un prédicateur doit être propre, convenable, sans affectation ; il y a presque autant d'indécence à se montrer trop négligé qu'à paraître avec un soin affecté. Que doit-on penser de ceux qui montés en chaire, regardent leur montre, placent leur mouchoir, arrangent leur surplis, ajustent leur rabat, etc ! Qu'ils feraient mieux de perdre ces manies. On ne monte pas en chaire pour faire sa toilette. (Voir Dinouart, de l'*Eloquence du corps*).

[2] Ceci est-il bien vrai? Nous pensons qu'un ton convenable, naturel est bien reçu partout. Crier, avec des inflexions qui rappellent les tréteaux d'un charlatan, ne serait pas supporté même dans les villages.

On ne peut suivre l'un, l'autre on ne peut l'attendre :
Je les laisse prêcher, je sors sans les entendre.
Un sermon qu'on sait mal, fatigue l'auditeur :
Il a toujours, ou trop, ou trop peu de lenteur.
La mémoire qui tremble, ou se hâte, ou s'arrête;
Il faut quand tu la dis que ta pièce soit prête;
Avec soin, je l'ai dis, tu dois l'étudier,
Tu dois de ta mémoire aussi te défier :
Tu sais quelles en sont quelquefois les disgrâces,
Quand un mot qui t'échappe, ou qu'imprudent tu passes,
T'arrête, ou sur tes pas te faisant revenir,
Te trouble, te fais taire, et brusquement finir.
Que toujours donc par cœur ta pièce soit apprise;
Mais aussi qu'à l'esprit la mémoire soumise,
N'ose point le gêner, et reçoive aisément
D'une phrase ou d'un mot le soudain changement.
Sois prêt, quand tu la sens vacillante ou confuse,
De fournir d'autres mots pour ceux qu'elle refuse.
Le discours, je l'ai dit, sur-le-champ enfanté,
N'a, ni le même sel, ni la même beauté;
Mais enfin, il vaut mieux quand il coule sans peine,
Qu'un discours mieux rangé que la mémoire gêne.
Possède-toi partout, et conserve en disant,
L'esprit sur ta matière attentif et présent;
Ne la perds point de vue, et quoi que tu proposes,
Parais moins t'appliquer aux paroles qu'aux choses.
Ménage aussi ton feu. Souvent un orateur
Croit à force de cris échauffer sa lenteur;
Et n'ayant point en lui d'ardeur vive et légère,
Emprunte en s'agitant une ardeur étrangère.
C'est ainsi que sentant approcher le combat,
On voit que s'étourdit le timide soldat,

Et semble par ses cris appeler son courage;
Pendant que le héros tranquille dans l'orage,
D'un geste ou d'un regard portant partout l'effroi,
Sort vainqueur de Senef, de Lens et de Rocroi.
Ce n'est point par le bruit qu'on marque sa vaillance,
Ce n'est point par le bruit qu'on soutient l'éloquence,
Et le prédicateur aura beau s'agiter,
S'il n'a dans lui le feu qu'il tâche d'exciter.
C'est en vain qu'il le cherche, et quelque effort qu'il fasse,
S'échauffant par machine, il me paraît de glace.
  Jamais, en prononçant, ne fais ces durs efforts
Qui semblent disloquer et mouvoir tout le corps.
  Aux gestes naturels que ta main exercée,
Obéisse à ta voix et marque ta pensée.
Que l'œil suive la main, se ferme rarement,
Et toujours du discours s'accorde au mouvement.
  Sois et parais touché. Sans art et sans étude,
Ton geste aura toujours assez d'exactitude;
La nature conduit la main, l'œil et la voix,
Et les sait au discours accommoder tous trois.
L'art ne doit te servir qu'à te régler sur elle;
Car toujours la nature est élégante et belle.
Ces gestes déréglés, ces dehors vicieux,
Dont Lucas [1] et Sanlecque [2], auteurs ingénieux,
Ont tracé dans leurs vers la burlesque peinture,
Ne sont point ceux que forme, ou prescrit la nature.
  C'est là pourtant l'erreur dont on s'est aveuglé,
Prenant pour naturel tout geste déréglé.

[1] Lucas a composé un poëme latin en deux chants : *de Gestu et Voce.*

[1] Sanlecque est l'auteur d'un poëme sur le geste que nous réimprimons dans ce volume.

Tel qu'à plus de justesse en vain on sollicite,
De sa grossièreté croit se faire un mérite.
Tous ses amis ont beau lui dire et lui crier :
Changez cet air, ce ton, ce geste si grossier.
Non, répond-il, grossier jusques dans sa réponse,
Je ne puis devenir beau prêcheur ; j'y renonce.
 Ainsi fier des défauts qu'on lui reconnaissait,
Loin de se corriger, *Jacques* s'applaudissait,
En disant : *Quant à moi je prêche l'Évangile.*
Il se savait bon gré de n'être pas docile.
 De cette folle erreur, tâche, désabusé,
D'avoir en prononçant cet air, ce geste aisé,
Que donne la nature, ou que l'art nous enseigne;
Mais que pourtant ce soin jamais ne te contraigne :
Je t'aime mieux grossier, que si, toujours contraint,
Tu suivais la mesure où ton geste s'astreint.
Parle avec art : mais crains que ton exactitude
Ne nous fasse de l'art apercevoir l'étude.
Donne de bons sermons, prêche comme Joli [1],
Je te pardonnerai de n'être pas poli.
 Joli, je m'en souviens, j'ai vu dans mon enfance.
A ses prônes courir le peuple en affluence;
Joli semblait vouloir faire, à force de bras,
Entrer le repentir dans les cœurs scélérats,
Tant son geste agité gardait peu de mesures.
Et Giroust [2], (tu l'as vu, du moins tu te figures

[1] Joly Claude, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs, depuis évêque d'Agen. Ses sermons rédigés par un de ses amis ont été publiés après sa mort. On sait qu'il n'écrivait que l'exorde, le plan et les principales pensées; pour le reste il s'abandonnait aux mouvements de son cœur.

[2] Le P. Giroust, jésuite dont les sermons ont été imprimés par les soins du P. Bretonneau. Sa manière de prêcher était simple et

Quel il dût être au bruit que fait encor son nom;)
Giroust faisait trembler les pécheurs au sermon,
Savant les convainquait, touchant les faisait craindre;
Sans que jamais pourtant on ait pu le contraindre
D'arranger mieux son geste, et de s'étudier
A se donner un air moins rustre et moins grossier.
En faveur du sermon l'on pardonne le reste;
Est-il prédicateur qui ne pèche en son geste,
Dont la voix, l'action n'ait rien de dur, de faux?
Combien dans les meilleurs trouve-t-on de défauts?
  L'un semblant affecter une voix délicate,
Dit du bout de la langue un sermon qu'il frelate;
L'autre semble en prêchant répéter sa leçon.
L'un de chaque finale en aigrissant le son.
Semble dans le palais un avocat qui plaide.
Dans un autre un ton bas si règlement succède
Aux tons plus élevés, qu'on dirait que deux voix,
Que deux prédicateurs nous prêchent à la fois.
L'un ne nous parle ici que par enthousiasme;
L'autre là soupirant semble oppressé d'un asthme;
L'un serrant trop les dents, nous parle de gosier;
L'autre les ouvrant trop, s'égosille à crier;
L'un fronce le sourcil, l'autre fait la grimace;
Ici l'un semble prêt à sauter de sa place;
L'autre à sa chaire est là, comme un terme, attaché;
L'un semble en le blâmant ricaner au péché;
L'autre joignant les mains et fermant la paupière,
Semble en invectivant faire à Dieu sa prière;
L'un arrondit les bras sur la hanche placés,
L'autre toujours en l'air les jette balancés.

sans prétention; mais le zèle et l'onction avec lesquels il prononçait ses discours produisaient de nombreuses conversions.

Défauts que l'auditeur dissimule et pardonne,
Quand la pièce, d'ailleurs, est, ou lui paraît bonne ;
Oubliant ces dehors, il écoute, applaudit,
Et méprise un sermon quand il n'est que bien dit.
Si vingt siècles plus tôt la sublime sagesse
D'un Dieu né parmi nous, eût éclairé la Grèce,
Démosthènes, crois-moi, du profane orateur
Distinguant mieux l'apôtre et le prédicateur,
A la seule action n'eût point semblé réduire
L'art de persuader, dont il voulait instruire :
Mais quand, docte orateur, on le vit avancer
Que ce grand art consiste à savoir prononcer,
On ignorait encor la puissance suprême
De cette vérité qui parle d'elle-même ;
On ignorait que Dieu, voulant la publier,
N'emploirait que la voix de l'artisan grossier.
Ces temps sont arrivés. A ta voix confiée,
La même vérité doit être publiée.
Laisse donc au barreau, laisse à d'autres la loi
Qu'établit Démosthènes, et ne la prends pour toi
Qu'autant que tu sauras joindre l'art de bien dire,
Aux soins plus importants que tu dois te prescrire.
Dis, si tu peux, ainsi que Démosthènes eût dit ;
Mais de Pierre pêcheur prends le zèle et l'esprit.
Songe à nous convertir, et ne pense à nous plaire,
Que quand pour nous toucher ce soin est nécessaire,
Et que tes auditeurs, aisés à rebuter,
Veulent que l'action aide à faire écouter.
En ce point seulement, ménage leur faiblesse ;
Corrige tout défaut, tout dehors qui les blesse,
Et de ta voix d'abord fais-leur goûter les sons,
Pour leur en faire après mieux goûter les leçons.

Devoir d'un ministère, où toujours charitable,
Doit être, tout à tous, ton zèle infatigable ;
Savoir s'accommoder à des goûts différents,
A l'ignorant, au docte, au peuple, comme aux grands.
Ne dis point qu'à la cour le zèle est inutile :
La cour a des chrétiens aussi bien que la ville ;
Et tu dois d'autant plus y ranimer la foi,
Que la cour sert d'exemple, et du peuple est la loi.
Quel fruit plus consolant attends-tu de tes peines,
Que de voir, de l'éclat des fortunes humaines,
Les grands moins éblouis, jaloux d'un autre honneur?
Et du ciel aspirer à l'éternel bonheur?
Sur leurs égarements quoique tous s'étourdissent,
Peut-être quelquefois en secret ils gémissent
De se voir loin du ciel, pour lequel ils sont nés,
Crus, estimés heureux, et vivre infortunés.
Profite des moments où leur oreille écoute,
Et d'un autre bonheur leur découvrant la route,
Fais-leur sanctifier et porter en chrétiens,
Du joug de leur grandeur les superbes liens.
Découvre le poison que cachent leurs maximes ;
Mais ne te borne pas à combattre leurs crimes.
Fais-leur connaître encor, censeur plus rigoureux,
Qu'un plaisir innocent est souvent dangereux.
Apprends-leur qu'un péché dont reste le scandale,
N'est qu'à demi détruit, et qu'en vain on étale
D'une conversion l'équivoque dehors,
Si le cœur ne suit pas la réforme du corps.
Ainsi sur chaque point leur foi développée,
Découvrant les erreurs dont leur âme est trompée.
L'honnête homme à la cour redeviendra chrétien,
Et croira faire un mal de ne pas faire un bien.

Alors, de la vertu trop funestes obstacles,
L'attachement au jeu, les profanes spectacles,
Ne seront plus traités d'usages innocents;
L'indépensable loi de captiver ses sens,
Et de fuir les écueils de la vertu chrétienne,
Justifiera la voix qui veut qu'on s'en abstienne.
Des sermons à la cour tel doit être le fruit;
Tel le cherchent tous ceux que la chaire y produit,
Là Bossuet, Grignan, Mascaron, Fromentière,
Le Bouts, Faure et Dom Côme ont porté la lumière.
Là Bourdaloue encor plus que jamais goûté,
Fait voir, et fait peut-être aimer la vérité.
Déjà Gaillard le suit, et de ce grand modèle
Il imite la force et seconde le zèle;
Et bientôt, comme Hubert, applaudis à la cour.
On y verra Sornin et la Roche et la Tour.
Là bientôt dom Jérôme annonçant l'Évangile,
Moissonnera les fruits qu'il moissonne à la ville.
Là l'éloquent Fléchier, le touchant Desalleurs,
Dans Boileau, dans Anselme auront des successeurs.
Là bientôt animé d'une plus noble audace,
Viendra tonner la Rue, et quittant le Parnasse,
On entendra la voix qui charma les neuf Sœurs,
Etablir de la Foi l'empire et les douceurs[1].
Oh ! s'il m'était permis de nommer par avance
Ceux qui nés pour la chaire, en fondent l'espérance,
Et qui du ministère en essayant le poids,
N'ont encor qu'à demi fait entendre leur voix;

[1] Il serait trop long de faire une note sur chacun de ces orateurs, la plupart inconnus aujourd'hui. Les sermons des plus célèbres d'entre eux ont été réédités par l'abbé Migne dans sa *Collection des Orateurs sacrés.*

De combien d'autres noms brillerait cet ouvrage.
Ici pour exciter ton zèle et ton courage,
Je pourrais te nommer la Ferté, Massillon,
Maure, Quinquet, Portail, Surian et Bignon :
Bignon, car quel crois-tu que sera ce génie,
Dont la vaste science à l'éloquence unie,
Semble suffire à tout? Si propre à tant d'emplois,
Il a comme le reste et la force et la voix.
Cheminais, en quel rang ne doit-on pas le mettre?
Est-il quelque succès qu'on ne dût s'en promettre?
Si sa faible santé ne nous eût alarmés
Par les mêmes sermons, dont il nous a charmés.
  Combien d'autres encor, du ciel nés pour la gloire,
Du sein ici d'Ignace, et là de l'Oratoire,
Dans le clergé nourris, élèves des couvents,
Eclôront d'orateurs saints, zélés et savants?
Plein de nobles sujets chaque Ordre en fera naître,
Et mes vers à leur gloire auront servi peut-être,
Du moins, si d'âge en âge on y lit mes avis,
On applaudira ceux qui les auront suivis.

FIN DE L'ART DE PRÊCHER.

POEME

SUR LES MAUVAIS GESTES

DE CEUX QUI PARLENT EN PUBLIC

Et surtout des Prédicateurs.

C'est en vain qu'un docteur qui prêche l'Évangile,
Mêle chrétiennement l'agréable et l'utile.
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout son dehors il ne sait se régler,
Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle;
Dès l'exorde j'aspire à la gloire éternelle;
Et dormant quelquefois sans interruption,
Je reçois en sursaut sa bénédiction [1].

Vous donc, qui pour prêcher courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre chaire?
Voulez-vous enchérir les chaises et les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens?
Que votre œil avec vous me convainque et me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.

[1] Au lieu d'insérer çà et là quelques notes, aux endroits de ce poëme qui en auraient besoin, nous reproduirons à la fin le beau chapitre de Dinouart sur les gestes. Quelques maximes qu'on rencontrera plus loin dans l'ouvrage du P. Gaichiès, compléteront ce qui a été dit de mieux sur ce sujet.

Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour
Comme sur un théâtre y parlent tour à tour.
Il est des damoiseaux, dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse;
Qu'un air pareil jamais n'efféminе vos yeux.
J'aimerais mieux encor ces prêcheurs furieux,
Qui portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les saints comme on chasse les diables,
Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs arguments par des yeux en courroux.
  Surtout gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'orateur entrepris,
Relire dans la voûte un sermon mal appris!
  Vos yeux vous rendent sots de plus d'une manière.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupière?
Tel jadis l'andabate [1] armé de son poignard,
Combattait à l'aveugle et vainquait par hasard.
Mais vous, qui blâmez tant la paupière cousue,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.
Quel acteur êtes-vous? Lorsque vous me parlez,
Votre gosier s'enflamme, et vos yeux sont gelés.
C'est ainsi qu'autrefois on voyait des idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer,
Au cercle de Benoît [2] il faudra vous placer.
  Jadis un charlatan, docteur en médecine,
Devina, (car chez eux vous savez qu'on devine).

[1] Gladiateur qui combattait les yeux couverts d'un bandeau.

[2] C'est-à-dire parmi les statues en cire, que ce Benoît exhibait aux foires.

Que l'œil pouvait avoir lui seul plus de cent maux.
Mais moi, qui de cet œil doit compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille ;
Tantôt je ris de voir une paupière agile
Se mouvoir par article, et joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant ;
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi, du Marché-Neuf [1], le Maure ingénieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zèle,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle :
L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras,
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumière,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupière ;
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hasard.
  Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes ?
Qu'une faible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paraître gai ? Que les jeux et les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur ? Que ses vives prunelles
D'une comète en feu dardent les étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié ?
Que la langueur l'abatte et le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux ; dans la haine, sévère.
Il est trouble, s'il craint ; il est clair, s'il espère.
Dans un étonnement il ne peut se mouvoir,
Dans une rêverie il regarde sans voir.

[1] Lieu où s'assemblaient les joueurs de marionnettes.

L'œil sait toujours du cœur les premières nouvelles ;
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos, si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure, ou rit, quand le cœur le désire.
Mais que jamais le front n'ose leur contredire.
Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne
Et si l'œil ne subit la loi tout le premier.
Un docteur sans cela déclame en écolier.
Ainsi n'ayez point l'air de ce missionnaire,
Qui n'ayant ni le cœur, ni l'œil pleins de colère,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.
Que votre bouche aussi s'ouvre et se ferme bien.
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse ;
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici, cet orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir sa salive ;
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, et rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poumons des mots toujours tonnants ;
L'autre, pour éviter ces manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées ;
Et comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.

Enfin, on peut compter plus de mines burlesques,
Que n'en grava jamais Callot [1] dans ses grotesques :
Et souvent, tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.
  Vous donc, de qui la bouche est digne de censure,
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure ;
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour attraper du vent.
  N'allez pas publier la Loi de l'Évangile
De l'air impétueux dont parlait la Sybille.
On soutient un mensonge avec emportement ;
Mais une vérité doit se dire aisément.
  Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie ;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
  Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme,
Que son œil et son front reçoivent la réforme.
Sa bouche doit encore, en se réglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux ;
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence,
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas un visage parfait,
Sitôt que dans l'acteur ce bel accord s'est fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourrait d'un ange même enlaidir le visage.
En effet, quand vos yeux remplis de majesté,
Des célestes esprits répandraient la clarté :

[1] Jacques Callot, graveur célèbre, semble, dans ses *Misères de la guerre*, et surtout dans ses *Foires*, avoir affectionné les types grotesques.

Quand Dieu sur votre front graverait la figure
De ce *Tau* glorieux dont parle l'Ecriture ;
Quand votre bouche enfin faisant sortir sa voix,
D'un ton de précurseur ferait trembler les rois ;
(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole),
Si l'on voyait toujours de parole en parole
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talents qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu ferait un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa divinité,
Tout cela n'aurait plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas aussi, gravités espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat, quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture :
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains et la tête branlante
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis
Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Isis.
Nous voyons des prêcheurs coiffés à la moutonne[1],
Se faire les yeux grands et la bouche mignonne,
Se radoucir la voix ; et pour tout geste enfin
Aux dames d'alentour faire la belle main.

[1] Genre de coiffure efféminée, en usage du temps de l'auteur ; c'était une tresse de cheveux touffue et frisée qui s'appliquait sur le front.

Est-ce là nous tracer le chemin de la gloire ?
Non : c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser;
Un maître n'a le droit que de dogmatiser.
Songeons à ce docteur, dont la voix pédantesque
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ses poings fermés morguer son auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un syllogisme,
Qu'il appelle en duel tout le christianisme,
Ou que de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le diable à coups de poings.
Mais l'âme des chrétiens devient un champ stérile,
Quand de tels insensés y sèment l'Évangile :
Car il n'est point de fou qui prêche utilement,
Et la sagesse en nous doit parler sagement.
On raconte qu'un jour certain missionnaire,
Après mille raisons, ne sachant plus que faire
Pour convertir un Suisse instruit par Mélancthon,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton [1].
Or, si pour une fois le zèle apostolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Concluez-vous de là qu'un docteur furibond
Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond ?
Non, non : un orateur n'est point une furie.
Prêchez donc sans fureur et sans effronterie;
Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité ;
Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté;

[1] Ceci rappelle le souvenir de Foulques de Neuilly; voyez dans l'*Histoire de l'Eglise*, par Rohrbacher, la manière dont il opérait des miracles.

Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,
Modeste sans froideur, hardi sans insolence;
Joignez vos agréments aux règles de notre art:
Quiconque plaît sans lui, ne plaît que par hasard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de satire;
Et si cet orateur que tout Paris admire,
Néglige avec succès l'art qu'il sait mieux que moi,
C'est qu'il est comme un prince au-dessus de la loi.
Je connais parmi nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent gestes;
J'en sais d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent mots.
Mais du geste et du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille;
Si le geste et le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Surtout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode,
Que de nager au bout de chaque période;
Chez d'autres apprentis l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, et qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre à ses doigts crochus paraît avoir l'onglée;
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus,
Celui-là fait semblant de compter ses écus;
Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie,
Là, ces doigts écartés font une patte d'oie.
Souvent, charmé du sens dont mes discours sont pleins,
Je m'applaudis moi-même, et fais claquer mes mains;

Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse ;
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenait déjà bien ;
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Je fais le timballier sur les bords de ma chaire [1].

[1] *L'auteur a laissé ce poëme imparfait.*

DU GESTE

Dans le ministère de la Chaire[1]

Les mains sont pour l'homme comme une seconde langue qui, dans le silence même, explique nos sentiments, fait connaître nos pensées, et parle un langage connu chez toutes les nations.

..... L'orateur parle aux yeux par l'action des mains, et en diversifie le jeu, les tons et les inflexions, pour ainsi dire, d'une manière agréable et pathétique. Le geste soutient la prononciation de l'orateur, anime l'éloquence, nourrit la vivacité de la diction, et embellit les figures répandues dans le discours.

Les règles du geste sont nées dès les temps héroïques, dit Quintilien[2]. Elles ont été approuvées des plus grands hommes de la Grèce, et Platon les a mises au rang des vertus civiles. Il n'est pas naturel de remuer toujours les bras en parlant : il faut les remuer parce qu'on est animé ; mais il ne faudrait pas, pour paraître animé, remuer les bras[3]. Il y a même des choses qu'il faudrait dire tranquillement. J'avoue qu'on a mis en règle, ou du moins en coutume, qu'un prédicateur doit s'agiter sur tout ce qu'il dit pres-

[1] Extrait du traité de l'abbé Dinouart, sur l'*Eloquence du corps dans le ministère de la chaire.*

[2] Quintil. l. I, c. 13.

[3] Fénelon, *Dialog. sur l'Eloq.*

que indifféremment; mais il est aisé de démontrer que souvent nos prédicateurs s'agitent trop, et que souvent aussi ils ne s'agitent pas assez. Venons au principe. A quoi sert l'action du corps? N'est-ce point à exprimer les sentiments et les passions qui occupent l'âme? Le mouvement du corps est donc une peinture des mouvements de l'âme, et cette peinture doit être ressemblante. Il faut que tout y représente vivement et naturellement les sentiments de celui qui parle, et la nature des choses qu'il dit. Je sais bien qu'il ne faut point aller jusqu'à une représentation basse et comique. L'orateur doit exprimer par une action vive et naturelle, ce que ses paroles seules n'exprimeraient que d'une manière languissante; mais pour bien peindre, il faut imiter la nature, et voir ce qu'elle fait quand on la laisse faire, et que l'art ne la contraint pas. Naturellement fait-on beaucoup de gestes, quand on dit des choses simples, où la passion n'a aucune part? Il faudrait donc n'en point faire en ces occasions dans les discours publics; ou en faire très-peu; car il faut que tout y suive la nature. Bien plus, il y a des choses où l'on exprimerait mieux les pensées par une cessation de tout mouvement. Un homme plein d'un grand sentiment, demeure un moment immobile. Cette espèce de saisissement tient en suspens l'âme de tous les auditeurs.

Les mains ont différents mouvements : on les appuie, on les met l'une dans l'autre, on les agite ensemble ou séparément, on frappe l'une sur l'autre, on les abat, on les élève, on les étend, etc. Tous ces mouvements ne conviennent point également à l'orateur. Ces gestes doivent convenir à la nature des choses qu'il traite, et à la profession qu'il exerce. Le geste d'un philosophe ou d'un théologien sur les bancs, diffère de celui du prédicateur dans la chaire. Il en est cependant des uns et des autres comme d'un peintre ou

d'un sculpteur, dont la main judicieuse sait dispenser sur la toile, ou sur un bloc les traits qui caractérisent les objets qu'il veut représenter. L'homme pensif, furieux, grave, enjoué; le héros, l'homme savant, les batailles comme les simples paysages, tout sort du pinceau ou du ciseau que sa main conduit, avec cet air et ce caractère propre qui les fait reconnaître par la nature même. La crainte et la tristesse, par exemple, affaiblissent le corps, resserrent les membres; des mains trop libres, trop agitées répugnent à cet état. Au contraire, le mouvement en est vif dans la joie, parce qu'elle dilate, qu'elle se répand dans toutes les parties. Dans la colère, elles auront un geste rompu, violent et comme dans le désordre. Il n'est donc rien de plus ennuyeux, de plus choquant que la monotonie du geste. J'aimerais mieux une main emportée, un peu ardente, que celle qui est engourdie, et qui paraît toujours avoir la crampe aux doigts, ou qui semblable au pendule d'une horloge, balance ses mouvements.

Examinez combien de choses expriment le geste indépendamment de la parole, dit Quintilien[1], et vous connaîtrez son importance. Le moindre signe de la tête ou des mains indique notre volonté : il appelle, congédie, promet, menace, supplie, admire, etc. Le geste se produit par degré dans l'exorde; la parole doit précéder l'action des mains pendant l'étendue des six ou sept premières phrases. On commence le geste du côté de la main gauche, et il finit à la droite. Il doit commencer et finir avec la parole[2], et convenir à la nature des choses dont on parle, et des actions

[1] Lib. XI.

[2] Si erit sermo cum dignitate, levi dextræ motu loqui oportebit. *Cic.*

qu'on représente, quand elle n'ont rien de comique ou de rampant. Variez-le, soutenez-le plus ou moins selon la longueur des phrases, et l'expression différente qu'exigent les figures répandues dans le discours. Liez-les ensemble de manière qu'ils se suivent, et qu'ils se préparent les uns et les autres. On doit éviter avec soin que le geste prévienne ou ne fasse que suivre la parole : l'exactitude consiste dans un certain milieu ; il faut que le geste exprime, non le mot que l'on prononce, mais la pensée que l'on a [1]. N'étendez point les bras avec contention. Agissez rarement des deux mains, et déclamez encore plus rarement de la gauche seule. Une main est-elle en action, que l'autre soit appuyée sur la chaire ou étendue sur la poitrine. On les pose également toutes deux sur la chaire en commençant un point. Ne les portez pas plus haut que les yeux, ni trop en arrière, ni trop en bas. Que les doigts soient proches les uns des autres, pour éviter la patte d'oie; qu'ils soient droits et ouverts pour ne point gesticuler en furieux, et frapper l'air à coups de poing.

La droite, qui est la plus noble, domine toujours dans l'action, et la gauche ne paraît que pour obéir aux mouvements qu'elle en exige, et pour l'accompagner [2]. On s'en sert dans les cas où il faut montrer de l'aversion ou de l'horreur, ou marquer la place des réprouvés. Un orateur gaucher, pour déguiser ce vice, peut faire ses gestes des deux mains, qui dans tous les temps doivent avoir un mouvement égal à celui de la tête, du visage et des yeux.

Parlant du côté droit, montrer le gauche, c'est ce que les

[1] Debet subsequi gestus, non verba exprimens, sed universam rem et sententiam. *Cic. de Orat.* l. III, n. 220.

[2] Manus sinistra nunquam sola gestum facit, dextræ se frequenter accommodat. *Quintil.*

anciens appellent *solécisme des mains.* La main gauche toute seule ne réussit jamais à faire un geste; mais souvent elle conspire avec la droite. Par exemple, lorsque pour témoigner combien nous détestons une chose, nous avançons les deux mains sur la gauche, ou que nous les présentons toutes deux directement devant nous, ou que nous jetons l'une d'un côté, l'autre de l'autre, ou qu'enfin nous les joignons ensemble comme pour faire satisfaction ou pour prier. Ce dernier geste se diversifie en plus d'une façon. On joint les mains pour marquer de la soumission, et alors on les tient baissées; pour l'adoration et le respect, on les élève. S'agit-il d'exprimer une douleur profonde, jointe à une sorte d'invocation? alors on les tient seulement devant soi. Dans les petits sujets et dans ceux qui demandent de la tristesse ou de la douceur, les mains ont le geste plus mesuré; au contraire, dans les grands sujets elles l'ont plus étendu.

Au commencement d'un discours il faut peu de gestes, si ce n'est dans les discours faits *ex abrupto,* mais qui sont très-rares. Accordez le mouvement des mains avec l'expression. *Attirer* en jetant la main dehors, ou *repousser* la retirant à vous; *séparer, arracher* en joignant les mains; *ouvrir* en les serrant, ce sont autant de gestes contre nature. La main ne monte pas plus haut que les yeux, ou fort peu au delà. On garde la même proportion en l'abaissant. Vous n'étendez pas vos bras plus loin d'un demi-pied du tronc de votre corps. Elevez la main, si vous avez à vous énoncer avec serment. Dieu même, quand il parle de cette manière aux hommes dans l'Ecriture, dit qu'il lève la main; il en est de même de l'exclamation, afin que le geste réponde à la prononciation, et tous les deux à la nature de la chose. Si les mains ne doivent pas être oisives, elles ne doivent

point donner dans ce qu'on appelle *le babil des mains.* Il est des actions qu'on ne doit jamais représenter. Ne contrefaites jamais celles qui ont quelque chose de licencieux; n'exprimez pas plus ce qui regarde la description (quelquefois nécessaire) de certaines débauches. Les actions qu'on peut représenter avec bienséance, demandent des gestes médiocres, forts, modestes et peu fréquents. Dans les prosopopées il ne faut admettre que ceux qui conviennent aux personnes que l'on fait parler. Si vous représentez Jésus-Christ sur la croix, où il dit : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* il ne faut point lui faire joindre les mains, ni les hausser vers le ciel; ni en répétant ces mots : *Femme, voilà votre fils*, les lui faire prononcer comme s'il montrait saint Jean avec le doigt. Les yeux seuls doivent agir dans ces circonstances. Le sens commun dicte ces choses; mais on les oublie souvent par inattention.

Le bras a beaucoup de grâce, lorsque, sans remuer les épaules, on lui donne une étendue raisonnable, et qu'en avançant la main, on étend aussi les doigts. Ce geste convient aux endroits qui veulent être prononcés de suite et avec rapidité. Il n'est pas facile de décrire tous les mouvements dont les mains sont susceptibles, parce qu'il n'y a peut-être pas un mot qu'elles ne soient jalouses d'exprimer. Demander, promettre, appeler, menacer, supplier, détester, interroger, nier, avancer; marquer la tristesse, la joie, la pudeur, l'incertitude, le repentir; prier, approuver, inciter, admirer; déclarer le temps, le nombre, la quantité, la manière, tout cela leur est familier. Faut-il indiquer les personnes et les lieux? je ne sais s'il y a adverbe ou pronom qui le fasse mieux. Le langage des mains est comme une langue universelle que la nature a rendue commune à tous les hommes. Si la main n'a point de gestes qui n'accompagnent la voix

très-naturellement, elle en a aussi d'autres qui font entendre les choses en les imitant; mais ils sont exclus de la chaire. Un geste fort commun est celui où le doigt du milieu plié contre le pouce, on allonge les trois autres. Il est assez d'usage quand on entre en matière, et alors il est plus mesuré, se portant modestement à droite et à gauche, la tête et les épaules ne faisant de leur côté autre chose que de se laisser aller insensiblement au mouvemement de la main. Donnez à ce même geste un peu plus d'étendue; il a je ne sais quoi de positif et d'assuré. Dans les reproches, il est vif et pressant; mais plusieurs le corrompent en l'avançant jusques vers l'épaule gauche. D'autres font pis; ils mettent les bras en travers, et prononcent du coude.

Le doigt qui précède celui du milieu, se plie fort bien contre le pouce conjointement avec lui. Ce geste est encore plus pressant que le dernier, et par conséquent moins propre pour l'exorde et la narration. On tient quelquefois les trois derniers doigts fermés sous le pouce, et alors lé premier, celui dont Cicéron dit que Crassus se servait avec tant de grâce, demeurant allongé, a plus d'un usage. Penché de côté, il indique. Si l'on tient la main haute et que ce doigt soit un peu baissé en dedans vers l'épaule, il affirme. Tourné contre terre, et presque renversé, il presse : et si vous le prenez par l'extrémité d'en haut, en courbant un peu les derniers, mais le petit moins que les autres, vous trouverez qu'il est fort propre pour la dispute. Il est encore plus naturel quand on dispute vivement, de tenir ce doigt par le milieu, en fermant les derniers d'autant plus fort que les premiers descendent plus bas.

Un autre geste, qui convient particulièrement à un discours modeste, est celui où les doigts se joignent faiblement par en haut : l'orateur porte la main vers lui peu loin de la

bouche ou de l'estomac; puis l'éloignant un peu, la laisse aller doucement. Telle fut, je m'imagine, la manière dont Démosthènes prononça cet exorde si timide et si soumis de son oraison pour Ctésiphon; et Cicéron, je crois, ne tenait pas la main autrement quand il disait : *Si j'ai, Messieurs, quelque sorte d'esprit et de talent, je sens mieux que personne combien peu j'en ai*, etc.

Il y a un autre geste où il semble que la main profère elle-même les paroles. C'est lorsque après avoir été pendante un moment, elle se ramasse en quelque façon pour se porter vers la bouche, et qu'ensuite elle s'ouvre et se déploie librement en dehors. A l'égard des doigts, tantôt on les partage, mais sans y joindre le pouce; en sorte que les deux derniers penchent en dedans, et que les premiers ne soient pas même aussi droits, aussi allongés qu'ils pourraient l'être : tantôt on couche les deux derniers contre l'extrémité du pouce, et le pouce se joint lui-même aux premiers vers le milieu : tantôt le quatrième demeure plus courbé que les autres : tantôt enfin nous les tenons tous quatre médiocrement allongés, et le pouce incliné; ce qui nous donne la facilité de distinguer les choses que nous disons, en les comptant par nos doigts, (ce qui ne convient qu'aux orateurs profanes), et celle d'indiquer à droite et à gauche, la main n'ayant qu'à se porter d'un et d'autre côté. Quelquefois aussi la main peu avancée et à-demi tournée, imite l'attitude des personnes qui font quelque vœu. La main dans cette assiette se meut par intervalles et comme à la dérobée, en traînant avec soi un léger mouvement des épaules. Cela forme un geste fort propre dans les occasions où il faut parler avec crainte et retenue.

L'admiration a son geste particulier. La main élevée à une certaine hauteur, forme avec ses cinq doigts une sorte

de cercle; puis elle s'ouvre et se retourne tout d'un temps en dehors, pendant que le bras, déplié qu'il était, s'allonge et se déploie, L'interrogation s'exprime diversement; cependant c'est ordinairement par un tour de main, de quelque manière qu'il se fasse.

Le premier doigt appuyé contre le pouce, et les trois autres médiocrement allongés avec un léger mouvement de la main, font un geste qui a de la grâce, et dont on se sert fort bien, soit pour distinguer, soit pour approuver ou pour narrer. Les Grecs avaient un geste qui leur était familier dans la dispute; ils allongeaient le pouce et le doigt qui suit, fermant les trois autres. Ils faisaient même ce geste des deux mains tout à la fois ; ce qui formait deux cornes, dont ils semblaient menacer leur adversaire. J'ai remarqué quelquefois ce geste dans de grands orateurs; mais je ne conseillerais pas d'en faire usage.

Un mouvement de la main, doux et modéré, est bon quand on promet, ou quand on flatte; comme un mouvement plus fort s'emploie quand on exhorte. Tout geste qui revient sur lui-même en manière de cercle, est vicieux. La main commence fort bien à gauche pour finir à droite; mais elle doit se rabattre sans frapper. Quelquefois en achevant son mouvement, elle tombe de façon qu'elle revient peu après; quelquefois elle se relève aussitôt comme en bondissant, surtout quand il s'agit de nier ou d'admirer. La main commence et finit avec le sens, parce qu'autrement il faudrait que le geste précédât la parole, ou qu'il durât encore après : l'un et l'autre seraient vicieux.

Il y a dans la prose une secrète cadence et une sorte de pied, qui demande naturellement certaines mesures de mouvements et de gestes; par exemple, dans cette période : *Un crime nouveau, Caïus César, un crime inouï jusqu'à ce jour*

vous a été dénoncé par mon propre parent Quintius Tuberon. Un crime nouveau, première mesure; *un crime inouï,* seconde mesure; *jusqu'à ce jour,* troisième mesure; *vous a été dénoncé,* quatrième mesure; *par mon propre parent Quintius Tuberon,* cinquième mesure. Des jeunes gens qui composent, anticipant la mesure par leur geste, tournent leur période suivant la chute et la détermination de la main; d'où naît un inconvénient auquel ils ne font point attention, qui est que le geste qui doit toujours être à droite en finissant, se trouve souvent à gauche.

Par cette raison, comme chaque période est composée de membres assez courts, où l'on peut reprendre haleine s'il en est besoin, je crois qu'il est mieux d'y rapporter aussi son geste. Voilà ce qui peut diriger la main, surtout au commencement d'un discours, quand l'orateur n'ose encore rien hasarder, rien faire qu'avec poids et avec mesure ; car dès le moment qu'il sera échauffé, son geste excité par le feu des paroles, deviendra plus fréquent, plus animé.

C'est donc une règle constante parmi les maîtres de l'art, que la main ne doit jamais aller plus haut que les yeux, ni plus bas que l'estomac. Quand on l'avance vers l'épaule gauche, il faut qu'elle demeure en deçà; plus loin elle n'aurait pas de grâce. Mais lorsque par un sentiment d'aversion, nous portons la main vers la gauche, l'épaule du même côté doit se hausser un peu, pour s'accorder avec la tête, qui dans ce moment-là se trouve penchée du côté droit.

Ne soyez ni manœuvre, ni comédien : n'ayez ni trop, ni trop peu de gestes [1]. Evitez ce comique tendre ou passionné

[1] In gestu, nec venustatem conspicuam, nec turpitudinem esse, ne aut histriones, aut operarii videamur. *Cic. ad Heren.* l. III, n. 23.

qui décélerait en vous le comédien. Geste comique et indécent que celui dont usait le P. Poisson. Il avait l'embonpoint d'un épicurien, le ventre énorme de ce Nomentanus de Juvenal. En parlant de la nécessité de porter la mortification de Jésus-Christ dans son corps : *La portons-nous, mes frères,* s'écriait-il, en frappant sur la masse énorme de son ventre, *la portons nous cette mortification?* On oubliait la remontrance du prédicateur, pour rire de l'énormité de cette masse qu'il faisait remarquer, et qui paraissait n'avoir jamais logé la pénitence.

Plusieurs sont gênés dans leur contenance ; ils font des contre-sens continuels dans leurs gestes, qui se trouvent en contradiction avec leurs paroles. Nourrissez et proportionnez vos mouvements avec entente, et ne faites jamais grimacer la nature. Cicéron raillait Hortensius de ce qu'il comptait sur ses doigts les membres d'une partition. Les uns ont des mains paresseuses, toujours en repos, semblables à cette statue de Latone,

> Nec flecti cervix nec brachia reddere gestus,
> Nec pes ire potest, nihil est in imagine vivum [1].

bien différents d'Orphée, disait Aristide ; *Nam hunc quidem ligna et lapides traxisse ferunt fabulæ, ipsi verò lignorum instar et lapidum, neminem movent.* D'autres ont une main avec laquelle vous diriez qu'ils coupent ou qu'ils partagent quelque chose. J'en ai vu qui se faisaient une main crochue, qu'ils promenaient du haut en bas ; ou renversée, qu'ils jetaient en l'air comme pour écarter les mouches. Porter la main en avant et l'avoir renversée, la paume en dessus ; avoir les doigts crochus, comme ceux qui demandent l'au-

[1] Ovid. Métamorp. Lib. III.

mône; tenir la main à-demi fermée et les doigts serrés, comme pour puiser de l'eau; ouvrir le bras droit en avant et gesticuler du coude, les étendre en forme de croix, frapper d'une main sur l'autre, ou sur le bord de la chaire, s'appuyer dessus et gesticuler de l'autre main; ce sont autant de défauts à éviter. Laissons quelques prédicateurs se frapper le front et la poitrine à grands coups de poing. On pourrait leur appliquer ce trait d'une comédie de Plaute : *Hic pectus digitis pulsat, cor, credo, evocaturus foràs.*

Au reste, on ne saurait trop recommander à ceux qui se destinent à la prédication, de fréquenter les maîtres de l'art; ils apprendront plus sûrement encore par des exemples que par des préceptes, la manière de régler leurs gestes, et de les varier presqu'à l'infini, suivant la nature des choses qu'ils auront à traiter dans leurs sermons[1].

[1] Le conseil que donne Dinouart de fréquenter les maîtres de l'art, de les étudier, d'assister à leurs sermons, est excellent; mais nous, curés de campagne, nous est-il possible de le mettre en pratique. Si un prédicateur remarquable prêche soit un sermon de circonstance, soit un carême dans la ville épiscopale ou dans quelque doyenné, nos devoirs de pasteurs nous retiennent le plus souvent ces mêmes jours au milieu de nos paroissiens. Nous sommes donc obligés de nous former nous-mêmes. Sans attacher au geste plus d'importance qu'il n'en doit avoir, il ne faut pourtant pas, surtout dans les commencements, le négliger; il est facile avec un peu d'étude d'acquérir un geste *sobre*, *convenable* et *naturel*. Nous ne sommes point appelés à déclamer les imprécations de Camille ou les fureurs d'Oreste.

MAXIMES

SUR

LE MINISTÈRE DE LA CHAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

DU PRÉDICATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MISSION.

I.

La mission légitime des prédicateurs est fondée sur la subordination hiérarchique. Elle vient de Dieu par Jésus-Christ, et descend jusqu'à nous par la succession de ses Ministres : *Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie.*

II.

Les talents mettent la mission en œuvre, mais ils ne la donnent pas. Elle a même, indépendamment d'eux, son autorité, sa force, son onction. Ce n'est pas assez que la lampe soit allumée, il faut que le Maître la tire de dessous le boisseau. L'Esprit de Dieu ne repose que sur ceux que Dieu envoie.

III.

Il n'est plus de mission immédiate. Dieu se fait entendre par l'organe de ceux qu'il a revêtus de son autorité. De leur part, la mission ne doit pas être une condescendance, mais un choix. On ne l'extorque pas, on la reçoit.

IV.

Les campagnes déjà blanches appellent le moissonneur, mais ne lui donnent pas droit de couper ; l'ouvrier ne part que quand le maître l'envoie. Dieu a ses moments ; il faut les attendre.

V.

Le soin de se préparer dans la retraite par l'étude, par la prière, et par la mortification, est le meilleur garant et de la mission et de la pureté du zèle.

VI.

Il faudrait une impression bien forte de l'esprit intérieur, et des lèvres purifiées par le feu de l'autel, pour oser dire : *Me voici*. Le pouvoir de prêcher est une légation ; quiconque l'usurpe, est désavoué.

VII.

L'ardeur d'une conversion naissante fait naître l'envie de prêcher. Parce qu'on est converti, on se croit appelé à convertir les autres. Affermissez auparavant votre conversion : le bassin ne regorge que de plénitude.

VIII.

Certains esprits vains et téméraires osent se faire une occupation, ou même un amusement de prêcher. Qu'ils ne comptent point sur les grâces du ministère : Dieu les tolère, il ne les envoie pas.

IX.

D'autres légitimement envoyés conservent le pouvoir du ministère, mais ils en perdent la grâce : ils se livrent eux-mêmes aux passions qu'ils combattent. En eux le sceau de la mission ne présente plus que des caractères effacés.

X.

Quand on ne prêche que par obéissance, cette obéissance est devant Dieu un mérite pour obtenir l'intelligence des vérités, et le don de les persuader. Dieu donne ce qu'il veut qu'on dispense.

XI.

Le désir de la perfection et l'amour du silence cachent de grands sujets dans l'obscurité du cloître. Que les supérieurs les produisent, et les animent à mériter la récompense promise aux travaux apostoliques. Les Athanases arrachent les Draconces de leur désert.

XII.

On doit porter l'Evangile où Dieu envoie par l'organe des supérieurs, sans prévenir leurs choix par des empressements que l'amour-propre inspire, et sans s'excuser par des défiances que cause la pusillanimité.

XIII.

Tel veut exercer son zèle, non pas où il serait mieux appliqué, mais où il doit éclater davantage, où il doit plus lui rapporter. Celui-là reçoit la mission de sa vanité, de son avarice.

XIV.

L'Eglise fut scandalisée autrefois de la conduite de deux évêques, qui, jaloux de la réputation de saint Chrysostôme, et fiers de leur éloquence, quittèrent leur troupeau, pour aller à la cour prêcher l'humilité par ambition, et le détachement par avarice.

XV.

On peut souhaiter des auditeurs, et même s'en procurer, quand on les recherche par une sollicitude de zèle, et non par un empressement de vanité. Ils sont nécessaires à l'œuvre du ministère ; il n'est exercé que pour eux.

XVI.

La jalousie impose quelquefois silence à d'excellents ouvriers, et les empêche d'employer leur don; soyons bien aises que tous prophétisent.

XVII.

Les ouvriers auxiliaires doivent travailler avec dépendance de ceux, que la hiérarchie a placés en chef, et leur renvoyer les lépreux guéris.

CHAPITRE II.

DES TALENTS EN GÉNÉRAL.

I.

La science et la méthode peuvent former des prédicateurs ; mais ils ne seront que médiocres, s'ils manquent de talents naturels; et ces talents deviennent surnaturels, s'ils sont maniés par le zèle.

II.

Quels dons ne faut-il pas pour forcer la sagesse mondaine à renoncer à ses préjugés, à croire des vérités qui confondent ses lumières? Quels dons, pour réduire le cœur à mépriser ce qui lui paraît un bonheur réel et présent?

III.

Dans le cours ordinaire, Dieu opère les effets par des causes qui y sont propres : s'il éclaire par la lumière, s'il nourrit par les aliments, il instruit par la doctrine, il persuade par l'éloquence. Quelquefois aussi il donne à la simplicité la même force qu'à la science et à l'éloquence, pour la conversion des incrédules et des endurcis.

IV.

Moïse s'excuse envers Dieu de porter sa parole, sur ce qu'il a de la peine à parler. Au contraire plusieurs prennent pour talent la démangeaison de se produire.

V.

Le talent de la chaire est un assemblage de différentes qualités propres à se faire écouter, à persuader et à toucher. Cet assemblage est rare : le nombre des prédicateurs n'en est pourtant pas moins grand ; c'est que plusieurs, contents d'eux-mêmes, croient contenter l'auditeur.

VI.

A la capacité, à la piété, au zèle, joindre de l'esprit, du bon sens, une imagination vive, une mémoire fidèle, une assurance modeste, un dehors agréable, un geste aisé, une voix nette et sonore, une véhémence qui touche et qui émeut, c'est réunir les talents de la chaire.

VII.

Le concours de ces talents fait admirer le ministre, mais il n'atteint pas toujours la fin de son ministère. Souvent on convertit par la seule onction. Comme c'est Jésus-Christ qui baptise, c'est aussi Jésus-Christ qui prêche.

VIII.

Les talents sont partagés. L'un réussit à parler sur-le-champ, et l'autre a besoin de préparation. Celui-ci attendrit, cet autre épouvante, un troisième convainc. Il est des prédicateurs pour les ignorants, il en est pour les savants. Il en faut pour les esprits délicats, il en faut pour les esprits du commun.

IX.

Ces derniers ne sont pas dans un auditoire le plus petit

nombre ; il est utile à la religion qu'il y ait des prédicateurs qui leur conviennent ; il ne serait ni aisé ni avantageux de leur faire changer leur manière; il suffit que leur doctrine soit orthodoxe.

X.

La bénédiction que Dieu répand sur les discours simples de certains hommes apostoliques, ne doit pas donner envie d'imiter leur style négligé. Elle ne doit pas non plus porter ceux qui sont édifiés de cette simplicité, à condamner les ornements d'une éloquence plus recherchée.

XI.

Le talent de la chaire a longtemps consisté dans la facilité de parler : on demande aujourd'hui plus d'art. La religion mérite bien qu'on se prépare à l'enseigner. La négligence de l'orateur le rend coupable du dégoût de l'auditeur. Cette facilité est un défaut, quand on ne sait pas la régler.

XII.

Un génie heureux ne doit pas être gêné par trop de préparation. Il doit juger lui-même si le travail donne à sa parole plus de solidité, plus de dignité, plus de force, ou même plus d'onction.

XIII.

Le zèle est le premier talent : il met en œuvre tous les autres. Est-il ardent, est-il sincère ? Il fait rejaillir le merveilleux de l'Evangile sur l'air, sur la voix, sur le geste. Tout cet extérieur annonce l'homme envoyé du ciel, et prépare la conversion.

XIV.

Si des talents trop brillants nuisent à la fin du ministère, le zèle en tempère l'éclat. Il supprime les grâces du discours, il néglige la régularité du geste et les agréments de la voix, s'il ne peut les consacrer.

XV.

Je trouve toujours du talent dans celui qui me convainc, et qui me touche. Dès-lors je ne consulte plus l'approbation publique, je ne suis plus la foule; le fruit règle mon goût.

XVI.

L'art doit perfectionner la nature, et non pas la forcer. Hors du naturel tout est faux, air, voix, geste, langage, élocution, figures. Ce qui est contrefait, ne saurait ni plaire ni toucher.

XVII.

L'imitation est souvent dangereuse; on perd ce qu'on a de génie en voulant prendre celui d'un autre. Il faut étudier son talent, le bien connaître et le suivre.

XVIII.

Souvent on imite ce qu'il faudrait éviter. Le faux, l'irrégulier est ce qui frappe davantage. Le peintre attrape plus aisément les défauts d'un visage, que la juste proportion des traits.

XIX.

L'orateur ne doit pas s'imposer plus d'art, plus de science,

plus d'extérieur que son naturel n'en comporte. Il faut néanmoins se proposer un bon modèle, et s'efforcer de l'atteindre.

XX.

Chaque siècle a son goût. On doit se conformer à celui qui règne, s'il tend à l'édification. L'imitation des maîtres qui excellent en chaque temps, forme mieux que tous les préceptes.

XXI.

Le tempérament a beaucoup de part aux différents caractères de l'éloquence. L'humeur critique corrige les mœurs par des traits piquants; l'humeur sévère répand la gravité sur le discours; la douceur s'insinue par des mouvements affectifs. Le jugement et la piété doivent régler le tempérament.

XXII.

Il n'y a presque point de sujet dans l'Eglise, qui n'ait quelque talent pour prêcher. Tel qui s'en croit incapable, manque plutôt de courage ou d'application que de moyens.

XXIII.

Pour n'être pas du premier ordre, il ne faut pas se rebuter. Dieu n'attache point le succès de sa parole à des talents rares et difficiles à rassembler. Les médiocres, animés d'un bon zèle, sont les plus utiles. Les plus brillants donnent de l'éclat au ministre, et offusquent le ministère.

XXIV.

Quand on prêche bien, qu'importe de prêcher mieux. Ce

mieux fait, à la vérité, la perfection au goût de la vanité; il donne la vogue, il distingue les excellents prédicateurs des médiocres; mais le fruit n'en est pas grand.

XXV.

Quel que soit le prédicateur, il a du talent, s'il se fait suivre, et s'il rend l'auditeur attentif. L'attention est une servitude; on n'y retient que ceux qu'on a su prendre.

XXVI.

Pour bien prêcher, il ne suffit pas d'en être capable, il en faut aimer la fonction, s'y plaire, travailler, saisir les occasions qui se présentent, prévenir les dégoûts ou les surmonter.

XXVII.

Il ne faut jamais se négliger, pas même à la campagne. Outre qu'on doit ce respect au ministère, le peuple sent ce qu'il ne connaît pas, et il le goûte. Partout il y a quelque connaisseur, qui juge, qui applaudit, ou qui décrie; son goût règle celui des autres; il entraîne la foule, et la foule ne l'entraîne pas.

XXVIII.

On doit pardonner des défauts au prédicateur qui convertit. Pourvu qu'il arrive à sa fin, il n'importe par quelle voie. L'art le plus efficace est toujours le meilleur.

XXIX.

Usant des talents, il faut craindre d'en abuser. Saint Paul déclare que l'éloquence humaine anéantit le mystère

de la croix. La sagesse des hommes dégrade l'œuvre de Dieu, si elle croit en être l'appui.

XXX.

Le prédicateur ne connaît bien ce qui convient à la chaire, qu'après quelques années d'exercice. L'expérience lui découvre alors ce qu'il y a de plus convaincant dans les raisons, de plus vif dans les sentiments, et de plus insinuant dans les tours.

XXXI.

On doit profiter du concours des auditeurs et de leurs applaudissements, pour soutenir la vérité avec plus de force, pour censurer les vices avec plus de vigueur. Le Sauveur chassa les vendeurs du temple, le jour qu'il fut reçu en triomphe dans Jérusalem.

XXXII.

Le peu de succès ne doit pas rebuter. Dieu a ses temps et ses moments de grâce. La paix retourne sur celui qui n'a pu former des enfants de paix. Son obéissance est alors plus pure. La grâce a plus de part à l'œuvre, à mesure que la nature y en prend moins. Dieu ne demande compte que du travail, et non pas du succès.

CHAPITRE III.

DE L'ESPRIT.

I.

Ce que l'Apôtre appelle le don de la prophétie, et qu'il préfère à tous les autres, est un esprit capable d'expliquer les livres sacrés, et d'en appliquer les figures, de développer les mystères de la religion, de tirer du fonds de la créance les instructions pour régler les mœurs et pour nourrir la piété.

II.

Dire tout ce qu'il faut, ne dire que ce qu'il faut, et le dire de la meilleure manière, c'est le caractère d'un bon esprit.

III.

S'il est avantageux de penser juste, même sur les sujets frivoles, quelle justesse d'esprit n'est pas nécessaire à celui qui traite toujours des sujets importants ? Il doit avoir le goût du vrai, comme par instinct, et l'apercevoir au premier coup d'œil.

IV.

Un grand fonds de raison, et un génie pénétrant trouvent d'abord dans chaque sujet le solide et le vrai. Ils font des divisions justes, des raisonnements suivis et convaincants, des réflexions judicieuses et pleines d'un sens exquis.

V.

Ordre, netteté, précision, exactitude, ce sont les qualités

essentielles d'un discours. Elles coulent d'un esprit juste, elles rendent le style pur, et l'élocution exacte. L'abondance vient ensuite dans la chaleur de la composition.

VI.

Il est des esprits qui se portent au grand, sans effort. Le sublime leur est comme inspiré. Ces esprits supérieurs paraissent ce qu'ils sont, sans qu'ils y pensent.

VII.

Quoique l'esprit solide soit préférable au bel esprit, on peut sans scrupule cultiver celui-ci et le mettre en œuvre. Un beau tour rend nouvelles les pensées usées. La religion ne souffre de nouveau que le tour.

VIII.

Il n'est pas avantageux pour la chaire d'affecter trop d'esprit. On voit des prédicateurs qui ne peuvent se défaire d'une manière trop fine de penser et de s'exprimer. Ils distillent, pour ainsi dire, les vérités; et plus ces essences sont épurées, plus elles s'évaporent. Cette dépense est à pure perte, elle ne sert de rien pour la fin de l'action.

IX.

Les auditeurs qui ont beaucoup d'esprit n'en exigent pas du prédicateur à proportion. Ils savent qu'il parle au gros de l'auditoire, qui est le peuple.

X.

Ce qui est naturel, et fondé sur la droite raison, plait

partout, et est de tous les temps. Les grands et le peuple, les savants et les ignorants, tous y applaudissent, tous s'y rendent.

XI.

L'esprit médiocre devient ridicule, s'il affecte de paraître sublime. Chacun doit s'en tenir à sa portée, et à la mesure de ses dons.

XII.

Dire qu'on prêche apostoliquement, lorsque faute de génie, ou de préparation, on parle d'une manière rampante et indigne du ministère, c'est profaner une expression si sainte, c'est blasphémer ce qu'on ignore. Que ces négligents, ou ces esprits bas aient les dons apostoliques, on leur pardonnera leur grossièreté.

XIII.

L'affectation de plaire et de se faire applaudir scandalise et attire le mépris. Il faut souhaiter que l'auditeur frappe sa poitrine, non pas qu'il batte des mains. Le prédicateur n'est pas dans la chaire pour penser à lui-même, moins encore pour y faire penser; son ministère a trop de grandeur pour le livrer à la bagatelle.

XIV.

Trop de justesse peut énerver le discours et le rendre languissant. Il est des négligences, qu'on n'aperçoit pas dans un orateur qui se donne un grand essor.

XV.

L'esprit vif pense promptement, et non pas toujours heu-

reusement. C'est au jugement à tempérer ce feu et à le régler.

XVI.

L'esprit solide ne court pas après de fausses lueurs. Le véritable fonds de l'éloquence est le bon sens; il soutient mieux le discours que le brillant, et même que l'érudition.

XVII.

Le brillant se rencontre rarement avec la justesse des pensées et la solidité des raisonnements. Plus on a d'imagination, plus on court risque de s'égarer. On prête à l'Ecriture des sens étrangers, que jamais l'écrivain sacré n'a eu en vue.

XVIII.

Le prédicateur ne doit pas tellement s'occuper de sa matière, qu'il oublie ce qu'il doit aux temps, aux lieux, aux personnes, aux occasions. Il faut qu'il proportionne à toutes ces vues les choses qu'il traite, et la manière dont il les traite.

XIX.

Ce que l'invention fournit doit se mettre en œuvre avec choix. Il est dangereux de trop compter sur la fécondité de son imagination. En s'y abandonnant, on parle beaucoup, mais on dit peu et sans ordre.

XX.

C'est une vanité mal fondée, que celle qu'on tire de la facilité de composer. S'il y a de l'esprit dans ce qu'on fait à la hâte, souvent le jugement y manque. On ne voit pas le

faible de ce qu'on vient de produire. On est surpris, quand on y revient, de n'y trouver qu'un mélange de traits d'esprit et de fautes grossières.

XXI.

La qualité de prédicateur ne dispense pas d'être docile. Ses lumières doivent toujours être soumises aux décisions de ceux qui sont les juges de la doctrine, témoins fidèles de ce que pense l'Eglise universelle. Les ténèbres de la présomption offusquent plus que celles de l'ignorance.

CHAPITRE IV.

DE LA SCIENCE.

I.

La religion est la manière dont Dieu veut être connu et servi, par les plus simples, comme par les plus habiles. Il a révélé cette manière à son Église. Quiconque en est instruit, peut prêcher, s'il a caractère, et s'il est envoyé.

II.

L'Esprit-Saint souffle pour sanctifier et non pour plaire. Dans l'Ecriture toutes les vérités se montrent du côté du salut. Savoir le christianisme, et avoir le talent de l'expliquer, est toute la science nécessaire au ministre évangélique.

III.

Il y a des occasions où le ministre de la parole doit

enseigner les vérités sublimes de la religion, et donner la connaissance éminente de Jésus-Christ : c'est le pain des forts, il est bon d'être en état de les en nourrir. S'il y a une enfance, où le chrétien doit croître par la simplicité, il en est une aussi, dont il doit sortir par l'intelligence. Le prédicateur qui ne pourrait distribuer que du lait, laisserait languir ceux à qui il faut une nourriture plus solide.

IV.

Quoique la chaire ne soit pas le lieu où il convienne de se parer de beaucoup d'érudition, il est pourtant avantageux que le prédicateur n'en manque pas. L'auditeur habile sent où l'orateur est en défaut, et lui en donne moins de créance. On doit du moins savoir avec étendue la matière qu'on traite. Mieux on sait les choses, plus, en les enseignant, on est sûr, net et concis.

V.

Avant que d'instruire, il faut s'être instruit. C'est trop tard de n'apprendre qu'à mesure qu'on enseigne.

VI.

Quelque facilité qu'ait un esprit, il lui faut du travail. Quand par l'étude il s'est rempli de bonnes choses, elles viennent se placer d'elles-mêmes, et il est à son choix de laisser celles qui ne conviennent pas.

VII.

On ne devient habile qu'en réglant ses études. La curio-

sité, qui anticipe les matières, ou qui court à plusieurs à la fois, en amasse de peu importantes, et en laisse souvent de nécessaires.

VIII.

Il y a une intempérance d'étude. L'Esprit-Saint recommande une sobriété de savoir, et la raison suggère qu'on ne doit pas vieillir à se préparer.

IX.

Entre les affectations de la chaire, celle de la science n'est pas la moins vicieuse. Elle jette de l'obscurité dans le discours; il passera pour guindé, si, avec de l'esprit, il faut être savant pour l'entendre.

X.

Certains prédicateurs font leur fort de l'érudition. Ils rendent leurs sermons riches, n'ayant pas assez de génie pour les faire beaux. L'éloquence n'exclut pas la science, mais elle la cache. Le discours public doit ressembler à un corps, dont les os et les nerfs sont couverts. On ferait injure à l'homme éloquent de ne pas vouloir qu'il fût savant; mais l'homme éloquent doit se souvenir que les sermons ne sont pas des dissertations.

XI.

Il faut prendre plus de soin de se rendre intelligible, que de paraître docte : tout est énigme au peuple, s'il n'est mis au fait. L'auditeur habile est équitable, il se contente et s'édifie des choses que l'ignorant peut comprendre.

XII.

Le discours où le bon sens règne, a atteint la fin de la science. Sans le bon sens la science embarrasse. La raison est le principe des sciences. L'antiquité a préféré la droiture d'esprit des Ammon et des Antoine à la capacité des philosophes.

XIII.

Quand saint Paul bannit de la chaire l'élévation, la sagesse, l'éloquence; c'est l'élévation des subtilités philosophiques, la sagesse des raisonnements humains, l'éloquence qui consiste en jeux d'esprit, en arrangement de mots.

XIV.

Le prédicateur doit savoir sa langue, l'usage des mots, leur force, leur construction. Quoiqu'il juge juste, et qu'il raisonne conséquemment, l'auditeur est choqué d'un terme impropre, d'une phrase louche, d'un tour irrégulier, d'un mauvais accent. On doit ménager sa délicatesse.

XV.

L'étude des humanités, faite en son temps, rend le goût plus fin et plus exquis. Il est bon d'avoir retenu une idée générale des préceptes de la rhétorique, des lieux qui dirigent l'invention de la disposition, des figures, etc.

XVI.

La lecture des poëtes comiques et satyriques ferait con-

naître les mœurs, et enseignerait à les peindre, le commerce du monde le montrerait encore mieux, si ces secours n'étaient pas dangereux pour la piété, et ne desséchaient pas le cœur. L'histoire découvre les mœurs d'une manière, à la vérité moins marquée, mais moins périlleuse.

XVII

Le prédicateur n'a pas besoin de cette logique, qui enseigne plutôt à disputer, qu'à raisonner juste. Il lui faut celle qui apprend à définir, à diviser, à conclure : celle qui distingue le vrai du faux, le certain de l'incertain, l'évident du probable. Soit art, soit nature, il ne peut s'en passer.

XVIII.

Les spéculations métaphysiques ne sont pas de son usage. S'il sait les systèmes de la physique, c'est pour avoir droit de les négliger. Depuis Copernic et Descartes, on parle dans la chaire du ciel et de la terre, comme auparavant.

XIX.

Le prédicateur, pour se rendre plus intelligible, s'interdit jusqu'au langage de l'École, et jusqu'aux termes des arts. Les questions inutiles ont fait place aux vérités nécessaires. Les Apôtres ne songeaient pas à philosopher, et ne tournaient pas la religion en spéculation.

XX.

Sans un fonds de théologie le prédicateur erre, ou hésite sur les dogmes. Il serait honteux au docteur du peuple, de ne pouvoir pas dire précisément ce qui est de foi. Il doit

non-seulement ne pas errer, mais être assuré qu'il n'erre point.

XXI.

La bonne Scholastique n'est autre chose que la doctrine de l'Eglise enseignée selon les règles, qui la réduisent sous certains chefs méthodiques, aisés à retenir. Le prédicateur qui la possède est sûr dans ses preuves. S'il tire d'ailleurs la beauté du discours, c'est là qu'il en prend la force. Sous le style de l'École la vérité est sèche; mais on lui donne de l'onction par d'autres secours.

XXII.

La principale étude du prédicateur est celle de l'Ecriture. Il doit en demander l'intelligence par la prière, et la mériter par sa bonne vie. La méditer ensuite, en développer les mystères, en éclaircir les difficultés, l'apprendre, s'il se peut, par cœur, s'en rendre le langage familier, en employer continuellement les expressions.

XXIII.

L'Ecriture est comme ces tableaux exquis : plus on les étudie, plus on y découvre de beautés. Il ne se passait pas de semaine que S. Chrysostome ne lût toutes les Epîtres de S. Paul.

XXIV.

L'énergie est dans les Prophètes; on tire d'eux le pathétique. Les allusions ingénieuses se puisent dans les livres historiques, les élévations affectives se forment des paroles des Psaumes, les Livres sapientiaux donnent des règles de

conduite. Les préceptes moraux et les conseils sont dans les Evangiles, principalement dans S. Mathieu. Le fonds de la religion est dans saint Paul. On doit s'appliquer à suivre son raisonnement, et à le pénétrer.

XXV.

Entre les sens différents, on préfère celui que le Saint-Esprit a eu en vue; et ce n'est pas toujours le littéral. Il n'est pas défendu de donner de nouveaux sens, si, fondés sur la lettre, ils sont selon l'analogie de la foi, et conformes à la piété. L'Ecriture est un fonds qui rapporte sans cesse.

XXVI.

Des protestants habiles ont entrepris d'expliquer l'Ecriture. Mais peut-on trouver la religion chez des maîtres qui n'ont jamais été disciples de l'Eglise? qui affectent d'ignorer les Pères, ou qui prennent d'eux ce qu'ils ont de meilleur, sans leur en faire honneur? Il y a dans les sectaires beaucoup de critique grammaticale, et d'érudition profane; mais nulle piété, nulle onction, et presque partout de faux dogmes.

XXVII.

Les lumières qu'on tire des textes originaux et des versions anciennes, ne violent pas le respect qui est dû au texte authentique de la Vulgate. Ce secours coule de la source des Ecritures mêmes.

XXVIII.

L'étude de l'Ecriture est sûre, quand on la lit avec les yeux des SS. Pères. Le prédicateur se déclare alors leur

disciple : il tire sa science de la tradition, et ne donne que ce qu'il a reçu. Cette méthode est humble, facile et infaillible. Les vérités sont anciennes; le maître qui les enseigne n'y doit mettre du sien que le tour.

XXIX.

Les ouvrages des Pères sont l'Evangile expliqué. L'application qu'ils font de l'Ecriture en fixe le véritable sens, et enseigne mieux le dogme, que l'explication grammaticale. Chez eux on apprend l'excellence de la religion et les devoirs qu'elle nous impose. Ils sont nos pères; leurs écrits sont notre héritage, c'est à nous d'en jouir.

XXX.

S. Chrysostôme, S. Augustin, S. Grégoire et S. Bernard sont les grands maîtres des prédicateurs [1]. S. Augustin a reçu plus de lumière qu'aucun autre depuis les Apôtres, pour connaître l'esprit de la loi nouvelle, et les obligations essentielles du chrétien. S. Chrysostôme fournit des tours merveilleux pour aller au cœur. Il faut lire S. Jérôme pour bien expliquer l'Ecriture.

XXXI.

Il ne faut jamais se lasser de puiser dans ces sources. Un rhéteur, un sophiste débite ses imaginations; le prédicateur emploie les sentiments des Pères. La religion n'est pas son ouvrage; il la reçoit, il la transmet telle qu'il l'a reçue.

[1] Peut-être faudrait-il ajouter à cette liste saint Basile, saint Ambroise et saint Léon, si admirables dans leurs homélies, et dans l'interprétation qu'ils ont donnée des Saintes Ecritures.

XXXII.

A la lecture des Pères on peut joindre celle des plus excellents auteurs. Les uns réveillent l'imagination et la fertilisent, les autres élèvent l'esprit ou fortifient le raisonnement. Il en est qui forment le goût, et qui apprennent à peindre les mœurs. On trouve dans les auteurs pathétiques le secret de remuer. Mais les plus utiles sont ceux qui excitent le zèle et qui communiquent l'onction.

XXXIII.

La grande étude du prédicateur est celle du cœur humain. On la fait à toute heure et dans toute occasion. Il échappe au cœur des traits qui le peignent dans sa conduite extérieure ; mais il garde des affections secrètes qu'on pénètre avec peine; l'art consiste à les déplier.

CHAPITRE V.

DES MŒURS.

I.

L'idée de l'orateur, chez les païens même, renfermait celle de l'homme de bien. Nous n'avons garde de l'en exclure. La réputation de vertu et le plus insinuant de tous les exordes.

II.

La qualité d'honnête homme ne suffit pas au prédicateur,

il faut encore qu'il ait de la piété : c'est l'onction qui enseigne. Elle coule du sentiment intérieur des choses de Dieu. D'un cœur desséché il ne sort que des paroles mortes, privées de l'esprit de vie.

III.

Le prédicateur doit être pénétré des vérités qu'il veut persuader. Si le cœur n'anime la voix, elle n'est qu'un airain sonant. Les bonnes choses doivent se dire avec sentiment; et on ne dit rien de touchant, si l'on n'est touché.

IV.

La seule voix d'un homme persuadé par avance, et qu'on croit saint, réveille des idées pieuses, et donne du poids à ses paroles. Son exemple a déjà prouvé que le bien est possible. Où la raison n'a plus à délibérer, le préjugé entraîne.

V.

Le cœur a des oreilles pour le langage du cœur. Celui de l'esprit a un accent tout différent. On ne s'y méprend guères. Le maître intérieur parle, et en même temps se fait entendre.

VI.

C'est peu d'avoir dans ses recueils les plus grands sentiments de l'Ecriture et des Pères, il faut les avoir dans son cœur. Les lumières ébauchent la conversion, la piété vive et tendre l'achève.

VII.

Le monde ne se contente pas d'une vertu médiocre dans

celui qui le prêche. Il veut qu'irrépréhensible, il puisse dire comme l'Apôtre : *Soyez mes imitateurs.*

VIII.

L'auditeur n'aime pas la voie de discussion. Un exemple qui décide est plus de son goût, et nul exemple n'est plus à sa portée, que celui du prédicateur même. Le peuple ne craint point de s'égarer en suivant celui qui le précède dans la voie du salut.

IX.

L'exemple forme des idées du bien, plus distinctes que la parole. La vie du prédicateur reprend sans offenser, elle convainc sans parler. Que dans cette nécessité de donner l'exemple, il craigne cependant d'affecter les œuvres trop éclatantes.

X.

L'univers fut converti par un petit nombre d'ouvriers simples, grossiers, qui cherchaient Dieu. Aujourd'hui des orateurs en foule, qui se cherchent eux-mêmes, ne convertissent personne.

XI.

Un homme avide de gloire ne persuade pas l'amour du mépris. Celui qui est attaché à ses intérêts n'inspire pas le détachement. On prêche mal la mortification, vivant dans la mollesse.

XII.

Le prédicateur est le censeur du siècle; on ne lui pardon-

nerait pas d'en suivre les maximes, d'en avoir les manières. On dégoûte plus sûrement du monde, quand on en est dégoûté.

XIII.

Plus le prédicateur prouve l'obligation qu'on a de régler ses mœurs, plus il se condamne lui-même, si les siennes sont décriées : chacun lui renvoie les traits qu'il lance. L'auditeur prévenu s'indigne contre celui qui ne fait pas ce qu'il dit.

XIV.

Le prédicateur attentif aux mouvements que Dieu excite dans son cœur, les fait passer plus aisément dans celui des autres. Ce sont des impressions dont il a éprouvé la force : la grâce qui les a fait naître continue de les animer.

XV.

S'il se pouvait, le prédicateur ne devrait écrire que dans ces heureux moments, où, par une étude faite en esprit de prière, le cœur se remplit d'onction. La source des expressions est alors sanctifiée. Dieu se sert de ces pieux ouvriers, pour écrire sa loi dans les cœurs ; d'une autre main les traits seraient défigurés.

XVI.

L'éloquence évangélique tient de l'inspiration, elle perce par des traits vifs, elle remue, elle entraîne. L'élégance du discours en peut souffrir; mais n'importe, si le zèle fait sentir à l'auditeur que c'est Dieu qui parle.

XVII.

Les talents les plus rares ne sont jamais mieux cultivés que par la prière. Les Pères, chargés d'affaires, priaient longtemps, et prêchaient souvent.

XVIII.

La prière attire cet esprit intérieur, qui agit sur les cœurs, pendant que la doctrine du salut frappe l'oreille. Le prédicateur rempli de cet esprit a le don de le transmettre. En vain on plante, on arrose, si l'Esprit-Saint ne donne l'accroissement.

XIX.

L'intention du prédicateur doit être pure. Quel abus de rapporter une œuvre aussi sainte à des fins profanes, à la réputation, aux honneurs, à un vil intérêt! Nulle autre fin que la gloire de Dieu et le salut des hommes.

XX.

Pour peu que le ministre laisse apercevoir que ses vues sont humaines, il perd toute créance. On juge qu'il pense moins à faire régner Jésus-Christ qu'à s'établir lui-même.

XXI.

Dieu distingue les bons prédicateurs d'avec les mauvais, non pas au talent, ni même au succès, mais à la pureté de l'intention. Serait-il supportable que la fin du prédicateur fût contraire à celle du sermon?...

XXII.

En étudiant son sermon, il doit étudier son cœur, lui demander s'il est pénétré de ce qu'il prépare pour les autres, et se dire à soi-même : ne serais-je qu'une trompette qui anime au combat; ne combattrai-je jamais à mon tour?

XXIII.

Il n'arrive que trop que l'étude du prédicateur est sèche pour lui-même; il ne voit dans ses réflexions que les besoins d'autrui. C'est un vase qui ne retient rien de la liqueur qu'il épanche.

XXIV.

Le zèle que la piété allume est prudent. Le temps de certaines vérités n'est pas toujours venu. Il faut attendre que les conjonctures qui les rendent suspectes ou odieuses soient changées.

XXV.

Il est aussi des occasions où le prédicateur doit la vérité, quelque dure qu'elle paraisse : le Maître en a usé ainsi en parlant aux docteurs de la loi. L'amour de la paix n'autorise pas toujours le silence; autrement il n'y aurait jamais eu de martyr de la vérité.

XXVI.

Toutes les fois qu'on monte en chaire, il faudrait se proposer un objet particulier, l'extirpation d'un vice, l'exercice

d'une vertu, l'abolition d'un abus, l'établissement d'une pratique pieuse.

XXVII.

Dans un ministère qui donne le titre de maître, il faut être en garde contre l'orgueil; se défier de son esprit, de ses talents, de ses intentions, de son travail; mettre toute l'espérance de l'œuvre dans celui qui opère sur le cœur.

XXVIII.

Si le succès enfle, les difficultés découragent. La foi vient au secours; elle corrige l'enflure par l'humilité, et relève l'abattement par le zèle.

XXIX.

Le prédicateur doit être affectionné à l'auditeur, et le paraître, non par des expressions flatteuses, qui avilissent le ministère, mais par la vivacité du zèle. Par cet art, l'Apôtre sut adoucir ses corrections. Rien ne déplaît de la part de ceux qui nous aiment.

XXX.

Le jeu, les festins, la fréquentation du sexe sont des délassements interdits au prédicateur. Il y perd la réputation et la ferveur, souvent même la grâce.

XXXI.

Ce n'est pas seulement dans la chaire qu'il est ministre évangélique : cette dignité le suit partout; partout il doit

en remplir les devoirs. Les œuvres de charité seront son délassement.

XXXII.

Séparé du monde par la retraite, détaché de lui-même par l'humilité et par la mortification, élevé par la prière et par la contemplation, il fait ses délices de l'étude et de la pratique de la loi de Dieu.

XXXIII.

Il prend à l'autel, auprès de Dieu, les intérêts du peuple, pour soutenir ensuite, dans la chaire et devant le peuple, les intérêts de Dieu. C'est un ange qui, à l'aide de l'échelle mystérieuse, entretient un commerce continuel entre le ciel et la terre. Il embrasse en secret la croix, prêt à lui rendre en public, s'il est besoin, un témoignage de sang.

CHAPITRE VI.

DE LA MÉMOIRE.

I.

Rien de plus nécessaire pour le succès d'un sermon que la mémoire. Un sermon bien appris paraît bon, quoiqu'il ne soit que médiocre; et s'il est bon, il paraît excellent.

II.

S'il n'est point de défaut qui frappe tant l'auditeur que le

défaut de mémoire, il n'en est point non plus qui le fatigue davantage. Il souffre toute la peine que le prédicateur s'est épargnée en se négligeant.

III.

Le prédicateur qui a négligé d'apprendre paie bien chèrement le plaisir de sa paresse. C'est un triste sort que celui d'un orateur qui hésite. Dans la nécessité de penser toujours à ce qu'il va dire, il ne pense jamais à ce qu'il dit.

IV.

Une mémoire qui travaille contraint l'action et ôte l'inflexion à la voix. La liberté du barreau reproche à la chaire tant de contrainte. Heureux qui, s'abandonnant à la vivacité de son zèle, peut parler toujours avec dignité!

V.

Il y a plusieurs inconvénients à se reposer sur sa facilité. On court risque de languir jusqu'à ce que l'imagination soit échauffée. On dépend de son humeur, de sa santé, du temps [1]. Si toutes ces choses ne concourent, on ne peut se contenter soi-même, encore moins contenter les autres.

VI.

Pour être régulier et uniforme, il faut donc apprendre

[1] Et de bien d'autres circonstances : d'un enfant qui crie, d'un auditeur qui cause, d'une personne qui entre, d'une autre qui se trouve mal. Apprenez vos sermons, et vous serez toujours maître de vous-même.

par cœur. Cette peine tourne au profit du discours : on lui donne quelque perfection nouvelle chaque fois qu'on le répète. S'exempte-t-on de cette gêne, on s'expose à bien des défauts, et surtout à l'inégalité.

VII.

Le soin d'apprendre par cœur a encore un avantage. La mémoire se remplit d'expressions, de tours, de pensées développées, qui se présentent sans peine, quand on est dans la nécessité de parler sur-le-champ.

VIII.

On a tort de dire que cette sujétion ralentit le zèle; mieux on possède sa matière, plus on est en état de l'animer. On est plus concis, plus juste, plus pressant. La prononciation d'un discours bien appris est insinuante; elle cache mieux l'art, et fait croire la composition plus naturelle.

IX.

L'étude trouve les expressions propres qui se présentent rarement dans la chaleur de l'action. D'ailleurs, on n'a pas le temps de voir le faible de ce qu'on hasarde sur-le-champ, ni de s'en dégoûter.

X.

Quand un discours est exact et fini, la mémoire s'y fixe plus invariablement. Il faut être satisfait de sa composition, pour se résoudre à l'apprendre. L'esprit se rebute de ce qui ne le contente pas, et y revient avec peine. Heureux ceux

qui sont charmés de leurs productions! Leur confiance aide leur mémoire.

XI.

Celui qui parle sur-le-champ est ordinairement diffus, languissant, sujet aux redites, se perd en digressions, dit de chaque chose ce qu'il en sait, sans ordre et sans rapport au sujet. Les pensées se noient, pour ainsi dire, dans un déluge de paroles.

XII.

On doit surtout bien apprendre les détails; ils se soutiennent moins que les principes, et chacun est capable d'en juger. Tout ce qu'on sait parfaitement se dit avec une liberté qui impose, et l'on se rend maître de l'esprit des autres, quand on est maître du sien.

XIII,

Pour prévenir les frayeurs que peut causer l'infidélité de la mémoire, il faut se remplir de l'autorité du ministère. On est en chaire pour reprendre, pour enseigner ; c'est à l'auditeur à trembler. Le prédicateur craindra-t-il le jugement d'un homme, qui doit soumettre le sien aux vérités qu'il annonce?

XIV.

Ceux que le prédicateur craint le plus sont le moins à craindre ; un bon esprit est toujours indulgent. Pour peu que le discours soit raisonnable, il le goûte et ne s'étonne point d'une infidélité de mémoire dont le plus habile n'est pas exempt.

XV.

La hardiesse et la facilité de s'énoncer sont les ressources des mémoires infidèles. Il y a néanmoins des auditeurs qui ne s'accommodent pas d'un discours produit sur-le-champ. Leur oreille faite à l'harmonie de la composition est blessée pour peu qu'on détonne.

XVI.

Le plus grand secours de la mémoire est l'analyse du discours et l'enchaînement des matières. L'harmonie des phrases et leur longueur servent aussi. Les pages multipliées et les *alinéa* trop fréquents la fatiguent et la brouillent. On l'aide encore par la diversité de l'écriture, par l'inégalité des marges, par des traits bizarres qui ont rapport au sens.

XVII.

On peut se faire une mémoire locale, fixant à des tableaux, à des autels, à des piliers, chacune des parties dont un point est composé, et les unissant toujours à ces objets durant l'étude.

XVIII.

L'attachement servile à ses expressions serait périlleux ; il faut être hardi à en substituer d'autres, pour ne pas hésiter, et plus encore pour n'être pas réduit à se taire.

XIX.

La mémoire est un don de la nature, où l'art a peu de

part. Pour la perfectionner, il n'est d'autre moyen que l'exercice.

XX.

Qui pourrait se contraindre à relire tous les jours un de ses sermons se trouverait dédommagé de sa peine au temps qu'il faut les prononcer.

XXI.

Les Pères n'ont pas improuvé d'apprendre et de prononcer les sermons d'autrui ; le zèle justifie ce vol. Si les plagiaires pratiquent ce qu'ils enseignent, ils donnent ce qui leur est devenu propre.

CHAPITRE VII.

DE L'ACTION EN GÉNÉRAL.

I.

Les sens sont les premiers juges du sermon. On doit les gagner par ce qui est sensible, par l'air, le geste, la voix. La prononciation donne au discours un mérite qu'on n'y sent plus quand on le lit.

II.

Si l'action est capable de cacher les défauts de la composition, on a grand tort de la négliger. On se rend utile à l'auditeur, en lui épargnant tout ce qui pourrait le choquer ; content des manières, il ne pensera plus qu'aux choses.

III.

Il n'est pas défendu de préparer l'action, pourvu que ce soit moins pour plaire que pour instruire et pour toucher. La chaire a ses bienséances et ses règles ; le bon sens veut qu'on les garde, et la piété ne s'y oppose pas. On observe celles de la grammaire et de la logique ; pourquoi négligerait-on celles qui concernent l'action ?

IV.

Les hommes apostoliques peuvent avoir négligé ces règles : la plénitude du Saint-Esprit leur tenait lieu d'art, de méthode. Cet heureux temps n'est plus ; mais si les manières sont différentes, la fin est toujours la même.

V.

Voudrait-on interdire à l'éloquence sacrée des moyens innocents dont l'éloquence profane se sert avec succès ? La charité a droit sur ce que la cupidité usurpe.

VI.

On peut étudier son action dans le cabinet, en chaire il n'y faut plus penser. C'est alors le temps de s'occuper entièrement du sujet et des fins sublimes du ministère.

VII.

Il doit paraître dans l'action une liberté entière : elle supplée quelquefois aux raisons ; et l'on a vu des saints convertir

par leur extérieur mortifié et par le pathétique de leur action des auditeurs qui n'entendaient pas seulement leur langage,

---

CHAPITRE VIII.

DE L'AIR.

I.

L'air et la représentation de l'orateur sont des expressions vives, qui parlent aux yeux. De même que le langage elles ont leurs beautés et leurs défauts: on en prescrit les règles. La plus générale est d'éviter l'affectation. Partout ailleurs odieuse et méprisable, elle est ici criminelle.

II.

L'air d'un homme persuadé persuade. Cet air quelquefois dangereux est toujours utile, quand il est employé pour la vérité et pour la piété.

III.

Quelque vives que soient les pensées et les expressions, l'air en augmente la vivacité. Sans lui elles agissent plus lentement et frappent moins l'imagination.

IV.

L'air majestueux, animé par le zèle, sert merveilleusement au ministère ; surtout quand il est soutenu de génie, de science, d'élocution et d'une grande réputation de piété.

V.

Un extérieur trop avantageux peut nuire au ministère; il donne plus d'admiration qu'il ne répand d'onction. Si l'auditeur en est frappé, il oublie celui qui envoie, et ne s'occupe que de celui qui est envoyé. La parole de Dieu doit être écoutée indépendamment de ce qui est de l'homme.

VI.

L'extérieur le plus convenable au prédicateur est celui qui rappelle mieux l'idée d'un ministre évangélique. La simplicité, l'humilité, l'austérité, sont mieux empreintes sur un extérieur médiocre.

VII.

En des hommes négligés se voit quelquefois une éloquence d'action, dont on ne saurait rendre raison, et qui cependant entraîne. Le zèle qui les anime fait disparaître ce qui pourrait choquer; on n'est frappé que de la vérité qu'ils annoncent.

VIII.

L'air fastueux rebute. L'auditeur veut être ménagé, et quelque vil que soit un auditoire, c'est un corps toujours respectable. L'orgueil et la fierté, qui en est l'expression, sont à la persuasion des obstacles invincibles. La modestie y arrive plus sûrement.

IX.

On a de la peine à voir en chaire un prédicateur trop ar-

rangé : un peu de désordre dans sa manière fait plus d'honneur. Le respect de la religion change le goût de l'auditeur le plus mondain, et lui fait regarder comme bagatelle ce qui n'est que bagatelle ; il veut que chacun se sente de sa profession.

X.

En chaire, l'air agréable est hors de sa place, surtout sous un habit d'humiliation et de pénitence. Une douceur affectée n'y convient pas mieux. L'austérité, ou du moins la gravité, doit prévaloir dans le ministère, ainsi que dans le temple la croix prévaut sur tous les ornements.

XI.

Il faut éviter l'air chagrin. L'auditeur n'est pas content, quand l'orateur ne paraît pas l'être lui-même.

XII.

L'air de confiance nuit à la persuasion ; on croit qu'au défaut de bonnes raisons, on veut payer d'assurance. L'orateur ignorant se délecte à enseigner ce qu'il vient d'apprendre ; l'habile ne peut s'imaginer que ce qu'il dit puisse être ignoré. Il débite avec modestie les endroits même les plus travaillés de son discours.

XIII.

Il sied bien d'être un peu timide. La timidité ne se trouve guère sans la modestie, et la modestie rehausse l'éclat du mérite. J'aimerais mieux trembler devant l'auditeur

que de le braver. Les plus grands maîtres n'ont jamais parlé en public sans quelque frayeur.

XIV.

Une hardiesse tempérée ne déplaît pas, lorsqu'elle s'accroît insensiblement dans la suite du discours, par le progrès du zèle et par la chaleur de l'action.

XV.

Quand la timidité vient de défiance, et qu'elle ôte la liberté de la prononciation, on la réprime par l'idée du personnage qu'on soutient. Que doit craindre le ministre du Très-Haut, qui enseigne ses voies, qui annonce ses volontés par son ordre, et revêtu de son autorité ?

XVI.

La dévotion de l'orateur doit se peindre dans ses yeux; elle montre qu'il respecte son ministère. Si son intérieur en est dépourvu, cet extérieur 'y supplée à l'égard de son auditoire, et lui sert à lui-même de leçon.

XVII.

Les yeux doivent se tourner modestement sur tout l'auditoire. Si le regard est trop fixe, il embarrasse; s'il est trop vague, il n'intéresse point.

XVIII.

L'auditeur doit voir d'un même coup d'œil les yeux, la

bouche, la main de l'orateur, agir de concert, et lui dire la même chose, chacun à sa manière.

XIX.

Les manières sont fausses, quand elles font dans l'esprit de l'auditeur le contraire de ce que le prédicateur s'est proposé.

XX.

Il est aisé de définir l'air de la chaire, mais il est difficile d'enseigner les moyens de se le donner. On ne peut en juger soi-même, qu'en l'étudiant dans le miroir. Outre que cette étude convient peu au ministère apostolique, c'est qu'elle ne produit ordinairement qu'un air affecté. Il ne reste donc que de consulter des amis sûrs, et de se former sur leurs avis.

XXI.

L'air consiste dans la situation et dans le mouvement de tout le corps. Tout doit parler dans le prédicateur, tout doit frayer le chemin aux projets de son zèle.

XXII.

L'immobilité dans tout le corps rend l'action froide et ennuyeuse, la trop grande agitation est indécente ; il faut chercher un milieu entre ces deux extrémités. Assis, on établit, on développe les principes, on narre, s'il en est besoin. Debout, on apostrophe, on presse, on anime les endroits qui doivent remuer et toucher.

XXIII.

La tête trop relevée marque arrogance; trop baissée, ou négligemment penchée, c'est ou langueur, ou timidité, ou dévotion affectée; la modestie la met dans sa vraie situation.

XXIV.

La tête par ses divers mouvements admire, méprise accorde, refuse, s'indigne, ou compatit. Elle doit être en tout de concert avec la main.

XXV.

Le visage est ce qu'on observe le plus dans l'orateur: toutes les passions y jouent leur rôle. Il est de tout pays et de toute langue: les plus ignorants y savent lire. On y reconnaît la dévotion, la dissipation, la joie, la tristesse, la colère, la compassion. Il doit s'ajuster au sujet, et faire sentir ou deviner les mouvements de l'âme.

CHAPITRE IX.

DU GESTE.

I.

Le geste est en quelque sorte à la parole ce que la parole est à la pensée: il lui donne un corps, et la fait sentir, même aux sourds. Tout l'extérieur aide à la parole, la main quelquefois y supplée,

II.

Chaque mouvement de l'âme a un geste qui lui est propre. La main appelle, congédie, supplie, menace, assure les choses par serment; et c'est par des mouvements relatifs et proportionnés à ceux de l'âme, que la main produit tous ces effets.

III.

Le geste doit se former naturellement, et suivre la parole sans étude. L'art n'y doit avoir part que pour le remettre dans le naturel. Il faut y travailler dans le particulier; en public il n'est plus temps d'y penser.

IV.

Un geste trop régulier ne sied point à un prédicateur. L'intérêt qu'il prend aux grandes choses dont il parle demande en lui une espèce de désordre. Les mouvements pathétiques sont au-dessus de la régularité de l'action.

V.

La gesticulation violente donne l'idée d'un déclamateur; le prédicateur, qui ne l'est point, doit éviter de le paraître.

VI.

L'exorde semble interdire le geste. L'auditeur, livré à l'attention, n'a besoin d'aucun mouvement qui la réveille; s'il s'en échappe quelqu'un, il est aussitôt rétracté: et le

bonnet[1] à peine avancé annonce seulement l'importance de la matière, et l'intérêt que l'orateur y prend.

VII.

Il y a une sorte de mécanique pour le geste, à laquelle le prédicateur doit faire attention. Régulièrement le geste que fait la main droite part du côté gauche, et va se terminer au côté droit. La main gauche accompagne souvent la droite. On ne se sert de la gauche seule que pour exprimer des rebuts ou des mépris. Ni l'une ni l'autre ne doit être portée plus haut que l'épaule.

VIII.

La main doit distinguer les actions, mais non pas les représenter. Il serait indécent d'imiter l'action d'un escrimeur, d'un joueur d'instrument, ni toute autre. On trouve même à redire que l'on fasse des comptes ou des énumérations sur les doigts. Dans le geste, les doigts ne doivent point être trop écartés.

IX.

Le geste ne doit pas être vague, ni venir après coup. La main se repose avec bienséance sur la poitrine, ou sur la chaire. Les gestes outrés sont plutôt des convulsions que des mouvements d'éloquence. Les transports, dont les anciens donnent des règles, étaient plus propres au théâtre qu'à la tribune. La chaire les souffrirait encore moins.

[1] L'auteur suppose ici que le prédicateur tient à sa main une barrette, ou plutôt la coiffure burlesque, qu'on appelle un bonnet carré. Doit-on réellement armer ses mains de l'une de ces coiffures? *Il y a de grands exemples pour, et d'assez bonnes raisons contre.*

CHAPITRE X.

DE LA VOIX.

I.

La Voix, encore plus que le geste, est l'interprète des pensées; elle remue les passions. L'âme se laisse prendre par l'oreille, et la fiction des chaînes d'or qui la captivent a sa réalité.

II.

Dans un sermon elle doit être plus haute et plus harmonieuse que dans l'entretien familier. Sans s'asservir scrupuleusement aux règles de la musique, il faut néanmoins avoir un sentiment naturel des tons.

III.

La monotonie est à la voix ce qu'est le défaut de variété au style. Elle ennuie, elle assoupit, et ne parvient guère à la persuasion. On pourrait l'éviter, en trouvant un milieu entre le ton de la déclamation et celui de la conversation.

IV.

Selon le sujet et l'occasion, la voix doit former des accents doux ou rudes, gais ou plaintifs, coulants ou entrecoupés, familiers ou emphatiques. L'orateur ne doit point néanmoins

sortir de son naturel. Un homme doux serait ridicule, s'il affectait un ton fier et menaçant.

V.

La voix sonore, douce et flexible, se fait écouter avec plaisir, elle déplaît quand elle est sourde, aigre, ou cassée. Il faut prendre le meilleur ton, comme on choisit le meilleur jour [1].

VI.

On doit s'étudier à une prononciation distincte et articulée, qui fasse sonner toutes les syllabes. L'essentiel, *le principal* soin est de se faire entendre aisément et entièrement.

VII.

On n'écoute pas longtemps ce qu'on n'entend qu'avec difficulté. Le sens échappe, si l'application est toute au son des paroles. L'orateur qui peine en prononçant fait souffrir son auditeur.

VIII.

Le bon accent est celui qui ne fait pas sentir le pays de l'orateur.

IX.

La meilleure prononciation est celle qui n'a rien d'affecté.

[1] Une belle voix est un don de la nature, don précieux auque beaucoup de prédicateurs doivent toute leur réputation. On peut cependant par une bonne prononciation suppléer, jusqu'à un certain point, aux défauts de la voix.

Ce n'est pas tomber dans l'affectation, que d'appuyer sur les dernières syllabes.

X.

La prononciation doit être majestueuse, sans emphase ; l'articulation exacte et le beau son de la voix produisent cette majesté.

XI.

Pour bien articuler, il faut savoir la valeur des consonnes, le vrai son des voyelles, leur élision, la quantité des syllabes, placer l'accent où il faut, aspirer à propos, doubler ou adoucir certaines lettres.

XII.

La volubilité de la langue a ses graces, pourvu qu'elle ne soit point outrée. Une prononciation trop rapide fatigue l'auditeur, celle qui est trop lente le dégoûte. L'orateur languissant ressemble à un malade qui se traîne.

XIII.

Quoique la vitesse plaise plus que la lenteur, cependant elle convient moins à la chaire : rien n'y sied mieux que la gravité ; et l'avis que donnait un ancien, d'enrayer, est dans l'Église plus utile qu'au barreau.

XIV.

Cette trop grande rapidité nuit encore au fruit du ministère. Le moyen de persuader ou d'instruire ceux à qui on ne donne pas le loisir d'entendre ? Les éclairs ne servent qu'à augmenter les ténèbres, et l'on ne se mire pas dans les torrents.

XV.

L'étendue de l'auditoire est la mesure de la voix. Il suffit de l'élever jusqu'à la portée de l'auditeur le plus reculé. Il est à souhaiter qu'elle soit assez pleine pour remplir le vaisseau sans effort.

XVI.

La contention de la voix ne saurait durer ; elle fatigue également l'auditeur et l'orateur. Une voix naturelle et distincte se fait mieux écouter et plus longtemps.

XVII.

L'importance du ministère veut autre chose que du bruit. Les cris et les clameurs ne plaisent qu'à un peuple grossier, mis en mouvement par le son des trompettes et des tambours.

XVIII.

Le ton de déclamation étourdit ; celui de la conversation s'insinue. On peut crier au village, mais dans la ville il faut parler [1].

[1] Aujourd'hui parlez au village comme à la ville ; ce qui est de bon goût est bien reçu partout.

CHAPITRE XI.

DE LA VÉHÉMENCE.

I.

La véhémence ne consiste pas dans une contention forcée de la voix et du geste; mais dans un sentiment intérieur qui naît de l'impression que fait le sujet sur l'âme de l'orateur. Si cette impression est forte, elle se montre assez. Quand on est peu touché des choses, on ne parle pas, on récite.

II.

L'action pathétique est un préjugé de sincérité. Prêcher d'un air froid une forte morale, c'est donner à croire qu'on n'en est pas persuadé, ou qu'on se console de laisser l'auditeur tel qu'il est.

III.

On parle avec feu, quand on s'intéresse à ce qu'on dit, et qu'on y veut intéresser l'auditeur; ce n'est rien de lui parler, s'il ne sent que c'est à lui qu'on parle.

IV.

La parole simple et unie fait entendre la pensée; mais la parole véhémente et figurée communique les sentiments. Si celui qui ne pense point n'est pas en état d'enseigner, celui qui ne s'émeut point ne saurait émouvoir.

V.

Les sujets que le prédicateur traite méritent bien qu'il s'y affectionne. La sainteté de la religion, les devoirs du culte, les mystères de Jésus Sauveur, la pureté de la morale, la perfection de l'homme chrétien, la nécessité et l'opération de la grâce, les fins dernières, etc. Quoi de plus intéressant ?

VI.

Un air tranquille, serein, résigné, ce semble, à la réprobation de l'auditeur, ne convient point au zèle. L'homme apostolique se montre attendri, touché, passionné ; on le voit pénétré de l'importance de son ministère. S'il en est véritablement frappé, il faut qu'il le paraisse.

VII.

Il faut cependant étudier son génie. Monseigneur de Belley voulut imiter la manière lente de prêcher de S François de Sales : il gâta tout, et par l'avis du saint, il reprit la rapidité qui lui était naturelle [1].

VIII.

Trop de justesse et d'exactitude dans les pensées, et trop d'ornement dans le style éteignent le feu de l'action. Où

[1] Jean-Pierre Camus, évêque du Belley, auteur de l'*Esprit de saint François de Sales*, raconte, en effet, d'une manière assez piquante comment il voulut imiter le saint dans sa manière de prêcher. (*Voir Esprit de saint François de Sales*, 1re Part. ch. XIX.)

l'esprit brille, on ne croit pas volontiers que le cœur ait beaucoup de part.

IX.

Il est plus aisé au prédicateur d'être véhément, qu'à l'avocat. Au barreau l'autorité réside dans celui qui écoute; à l'Eglise, elle est dans celui qui parle. Celui-ci est poussé par le zèle, l'autre est retenu par le respect. L'avocat est à l'instant critiqué, relevé, contredit : le prédicateur n'a personne qui lui réplique.

X.

Quelquefois le prédicateur manque de feu, lorsqu'il croit en avoir trop; il se persuade que l'auditeur a pensé et senti comme lui. Qu'il le consulte, il sera désabusé, si la réponse est sincère.

XI.

L'auditeur qui n'est pas en garde se laisse entraîner à la véhémence; elle ne donne pas le temps aux objections, et l'acquiescement prévient l'examen des preuves.

XII.

D'autres fois l'auditeur ne sent rien de l'agitation que le prédicateur se donne. Si cette agitation est outrée, le froid de l'auditeur augmente, et va jusqu'au dégoût. La discrétion accompagnera la véhémence, si elle part d'un bon zèle.

XIII.

Les vérités que le prédicateur annonce le rendent souvent

terrible : il y a plus de pécheurs à effrayer que de justes à encourager; tel est l'air prophétique ; la conversion commence par la crainte.

XIV.

On se laisse emporter dans l'action plus aisément qu'on ne s'y modère. Le commencement ne demande pas de véhémence ; l'auditeur est alors attentif. Si l'on veut émouvoir trop tôt, on n'émeut point. Le feu consumé sans nécessité manque au besoin ; employé à mesure qu'on avance, il réveille l'attention ralentie.

XV.

La véhémence est puérile dans un sujet froid et devant un auditoire où il ne faut que peu d'action. Les grands mouvements placés à propos sont précédés d'un peu de lenteur; elle leur donne du relief.

XVI.

L'orateur doit modérer son feu sur ce qu'il veut rendre méprisable. Le dédain est assez piquant pour faire impression.

XVII.

Jamais le prédicateur ne doit prendre feu pour son intérêt, à moins qu'il ne s'agisse de sa foi. Si elle est devenue suspecte, ce n'est pas sa personne qu'il doit défendre, mais la vérité. En toute autre occasion, la meilleure apologie est le silence.

XVIII.

On peut être véhément, sans courir à perte d'haleine et

en désordre; le guide d'un grand peuple marche à pas lents. L'auditeur doit sentir que le prédicateur contraint son zèle.

XIX.

Dans l'orateur on supporte plus volontiers la grande rapidité, que la lenteur. Un fleuve rapide fait plus de plaisir à voir, qu'un étang paisible.

XX.

Le silence gardé plusieurs heures avant le sermon sert à la véhémence. L'orateur chargé d'une matière longtemps méditée s'empresse de s'en délivrer.



DEUXIÈME PARTIE.

DU SERMON.

CHAPITRE PREMIER.

Du Sujet, et des différents genres de Prédication.

I.

C'est aux Orateurs sacrés que l'éloquence fournit les matières les plus importantes à traiter, les choses les plus touchantes à dire, les mouvements les plus passionnés à pousser.

II.

Au barreau que de minces sujets ! Dans la chaire tout y est grand, jusqu'à l'exactitude qu'on y recommande dans les choses les plus petites en apparence. De ce verre d'eau froide qu'on demande à la charité sort une flamme, qui allume le désir de la récompense éternelle.

III.

La majesté de Dieu et ses perfections, l'économie de sa providence, les traits de sa justice, les œuvres de sa miséricorde, les mystères de Jésus-Christ, les opérations de sa grâce, la pureté de sa morale, sont la matière ordinaire des sermons.

IV.

Dans cette auguste abondance peut-on se détourner à d'autres sujets, moins intéressants, et moins nécessaires ? On ne parle pas assez souvent en public, pour épuiser ces grandes matières.

V.

Quand on a de grandes choses à dire, et qu'on les a méditées, pour peu que l'on ait de génie, l'on est toujours éloquent. Indépendamment du tour et de la manière, les grands sujets ont leur majesté. C'est de l'or en masse ; la main de l'ouvrier ne saurait lui ôter son prix.

VI.

Un sujet simple, vulgaire, intelligible aux plus grossiers, ne laisse pas d'être grand. C'est l'avantage de la religion, de n'avoir rien de médiocre. Elle est majestueuse même dans sa simplicité.

VII.

Le choix du sujet dépend assez de l'orateur. Il doit préférer à ceux qui sont susceptibles de grands ornements, et qui font triompher l'éloquence, ceux qui instruisent, qui ont plus de force, et qui répandent plus d'onction. L'utilité de l'auditeur règle ce choix.

VIII.

Chaque prédicateur peut avoir des matières favorites, conformes à son génie et à son talent. Tel réussit à effrayer, qui échouerait à inspirer de la confiance.

IX.

On doit cependant éviter d'effrayer mal-à-propos. On nuit beaucoup à la vertu, quand on ne la représente pas aimable.

X.

La morale ne doit pas dominer partout ; quelquefois elle n'est qu'accessoire [1]. La piété ne s'occupe pas toujours de la correction des mœurs. Le chrétien s'oublie quelquefois soi-même, pour se perdre heureusement en Dieu, et dans les mystères de Jésus-Christ.

XI.

Le prédicateur ordinairement suppose les vérités capitales sans les prouver. La preuve ferait peu d'effet, si elle n'était très-forte et très-convaincante. Telles sont l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et la réalité de l'enfer. Si on en donne quelques preuves, il faut qu'elles ne paraissent pas préméditées, et qu'elles portent dans l'esprit une lumière vive et qui pénètre. Des preuves faibles ou mal tournées font naître l'envie de contredire, et donnent prise aux libertins.

XII.

Les fidèles sont plus persuadés par la foi de ces grandes vérités, que convaincus par les raisons. Le simple exposé af-

[1] Mais pourtant, et surtout de nos jours, toute instruction quelle que soit la forme, doit avoir une conclusion pratique.

fermit l'âme simple , elle s'en tient à la notion des termes. On croit assez les grands mystères. Mais on les conçoit difficilement, et on les explique avec encore plus de peine.

XIII.

Le peuple n'est guère à portée des sujets de contemplation, des plus hauts degrés de la perfection chrétienne. Les discours qui en traitent l'ennuient, le découragent. Le sujet doit être proportionné à la capacité de l'auditeur.

XIV.

La diversité des sujets est renfermée dans cette énumération de l'Apôtre, instruire, reprendre, exhorter, consoler. Partout il faut avoir un but et y tendre.

XV.

Les trois genres de l'éloquence se trouvent employés dans la chaire. Le délibératif, lorsqu'on exhorte à renoncer aux maximes du monde, et à embrasser celles de l'Évangile ; le judiciaire, quand on reprend les plaisirs déréglés ; le démonstratif, en relevant la patience des martyrs, la pénitence des confesseurs, la consécration des vierges.

XVI.

Le pathétique domine dans les discours moraux, l'onction dans les mystères, l'élégance dans les panégyriques. Les mouvements y doivent être pourtant plus chrétiens que fleuris.

§. I.

DE L'HOMÉLIE.

I.

La prophétie, dans le sens du Nouveau Testament, est le don d'expliquer l'Ecriture, selon l'analogie et la règle de la foi, sans y employer l'érudition grammaticale.

II.

L'homélie, qui est cette sorte de prophétie, est une explication simple et pieuse de chaque partie de l'Evangile ou de l'Épître du jour. Les Pères ont expliqué les livres de l'Ecriture dans toute leur étendue, avec l'exactitude du dogme, et avec l'onction de l'exhortation. Y aurait-il un inconvénient de les imiter?

III.

Il nous reste d'eux moins de sermons que d'homélies. Il n'en reste point des successeurs immédiats des Apôtres; leurs ouvrages se réduisent à quelques lettres et à des apologies. Leurs discours étaient courts, familiers, sans étude, souvent inspirés. Le don des miracles dans les prédicateurs, et la piété des auditeurs suppléaient à l'art. Pendant les persécutions on tirait l'instruction des souffrances.

IV.

L'homélie porte avec soi une bénédiction apostolique. Expliquez votre Evangile, l'auditeur sera content. Une ho-

mélie, quoique faible, passera pour un sermon médiocre, et des homélies médiocres ont mis le ministre au rang des bons prédicateurs.

V.

Les homélies seront plus goûtées des gens de bien, que les discours réguliers, mais elles seront moins courues. Elles nourriront plus la piété qu'elles ne confondront le vice.

VI.

On y change quelquefois de matière à chaque verset. La diversion serait importune si le prédicateur, détourné de ses idées, n'était, par-là, utilement fixé à celle du Saint-Esprit.

VII.

Dans l'homélie il faut d'abord marquer le temps, l'occasion et les autres circonstances du sujet de l'Evangile; donner l'intelligence du texte; rendre raison de l'application qu'en fait l'Eglise; expliquer les usages de l'ancienne loi et le rapport qu'elle avait à la nouvelle; enfin ne passer rien d'obscur sans l'éclaircir.

VIII.

Si le texte est clair, l'explication est inutile. Il ne faut alors que des réflexions presque toujours morales, quelquefois dogmatiques, rarement naturelles et physiques; jamais critiques, à moins qu'elles ne naissent du sujet, et qu'elles ne soient utiles aux gens de lettres.

IX.

Dans les paraboles, qui souvent font le fond de l'homélie,

on ne développe la lettre que par rapport à l'esprit. Il faut moins s'attacher aux circonstances historiques, qu'au dessein de la parabole. Dès qu'on en a montré le but, on en néglige la lettre.

X.

Ce serait une pratique utile et agréable aux fidèles de leur expliquer ce qu'ils ont le plus ordinairement à la bouche pour louer Dieu, l'oraison dominicale, le symbole des Apôtres, certains psaumes. Les réflexions qu'on en tirerait se représenteraient quand il les récitent.

XI.

Dans l'homélie il ne faut pas prétendre épuiser son sujet, la longueur en serait ennuyeuse. Souvent sans forcer le sens, on réduit tout l'Evangile à un seul sujet et à une division régulière.

XII.

Les Evangiles de toute une année ramènent les mêmes événements, et presque les mêmes termes. De tous les sens qu'on leur donne, il n'en est qu'un qui soit juste et véritable; on ne doit jamais s'en départir. Les redites sont du style de l'Ecriture. L'Esprit-Saint s'en est servi pour inculquer les vérités.

XIII.

Le pasteur qui aurait composé trois cours d'instructions, pour trois années, pourrait se borner là, et les rendre périodiques. Il ne doit pas craindre que l'auditeur les rappelle, et s'en dégoûte. Lui-même a besoin de temps pour les apprendre de nouveau. Ces discours par la suite devien-

nent plus forts; et étant mieux appris, ils ont plus de grâce et font plus d'impression.

§. 2.

DU DISCOURS MORAL.

I.

L'Evangile est plus attaqué par la corruption des mœurs que par l'erreur. Aussi les prédicateurs sont plus appliqués à exhorter à la vertu, et à s'élever contre le désordre, qu'à dogmatiser ou à controverser.

II.

Tous les devoirs de la vie chrétienne sont du ressort du prédicateur. Ne pourrait-il pas s'étudier à les faire, en divers temps, passer tous en revue.

III.

Il choisit sa matière selon les besoins les plus pressants. Ordinairement la destruction des vices précède l'établissement des vertus. Il faut détruire Babylone avant que d'élever Jérusalem.

IV.

Le sujet le plus nécessaire des sermons est la pénitence. Les prophètes l'ont prêchée, Jésus-Christ l'a prêchée aussi, et l'Ecriture traite de faux docteurs ceux qui craignent de l'annoncer.

V.

On porte efficacement à la pénitence en montrant com-

bien les jugements de Dieu sont terribles, et différents de nos préjugés; quel est le malheur d'une âme qui a perdu son Dieu, et quel sera son désespoir de l'avoir perdu sans ressource; jusqu'où va l'extravagance d'un homme qui méprise l'éternité. L'énormité du péché, le prix du sang d'un Dieu, etc.

VI.

Ces sujets effrayants sont suivis de consolation, dès qu'on fait voir au pécheur que la vertu qu'il regarde comme son ennemie, est au contraire son bonheur, le remède à ses maux, la source de sa joie.

VII.

Soit qu'il y ait plus de facilité, soit qu'on suive l'usage, on s'attache plus aujourd'hui à traiter un sujet particulier et unique, qu'à expliquer toutes les parties d'un Evangile qui en présente souvent plusieurs.

VIII.

Ne pourrait-on pas continuer de prêcher contre un vice jusqu'à ce qu'on l'eût détruit? Les Pères l'ont ainsi pratiqué. S. Ambroise fait plusieurs discours de suite contre l'usure. S. Chrysostôme ne se lasse point d'invectiver contre la colère, d'exhorter à l'aumône. S. Augustin poursuit un abus tant qu'il en reste un seul vestige.

IX.

Le dimanche et les fêtes on peut embrasser plusieurs sujets, afin d'avoir lieu de censurer plusieurs vices. L'ouvrier n'entend la parole de Dieu que ce jour-là; chacun y doit trouver ses besoins.

X.

L'Avent ne proposant d'Evangile qu'aux dimanches, on est libre sur le choix des sujets : il faut s'attacher aux plus pathétiques. Autrefois le public exigeait que tous les sermons fussent rapportés à un plan général, et proposés sur le même texte. Aujourd'hui le prédicateur n'est plus asservi à cette contrainte ; tout sujet est bien reçu, s'il est bon et bien traité.

XI.

Entre les sujets d'un Avent, ceux-ci furent autrefois goûtés, et seraient encore traités utilement aujourd'hui. Les maximes de l'Evangile opposées aux maximes du monde, les vérités capitales du christianisme, les prétextes de la cupidité détruits, les vertus chrétiennes et les vices contraires, les signes de la prédestination et de la réprobation, l'usage des sacrements, la nécessité de la pénitence et ses propriétés, les caractères du pécheur, du pénitent et du juste, les excès et les défauts des pensées, des paroles, des affections et des actions, les vertus cardinales, les fins dernières, le décalogue, l'oraison dominicale, le sermon sur la montagne, le douxième chapitre de S. Paul aux Romains avec les trois suivants.

XII.

La morale trouve partout sa place. On pourrait même en faire le corps du discours au jour d'un mystère ou de la solemnité d'un saint, si la fête n'est pas locale.

XIII.

Les Prophètes destinés à publier la grandeur de Dieu, à

prédire l'avénement du Messie, à figurer les mystères de sa vie et de sa mort, ne laissaient pas de censurer vivement les prévarications de la loi.

§. 3.

DES CONFÉRENCES PAR DEMANDE ET PAR RÉPONSE.

I.

Le dialogue est une des meilleures méthodes dont on puissse se servir pour instruire. Les anciens les plus habiles l'ont employée. La vivacité de son action a des charmes ; et tel qui n'y était venu que par curiosité, s'en est souvent retourné instruit et touché.

II.

Cette manière d'enseigner nous vient de la nature. Les vieillards des premiers siècles, dépositaires de la religion, en racontaient les faits; les jeunes gens leur faisaient des questions, et ils y répondaient. Les Ecritures ont voulu consacrer cet usage, en avertissant d'interroger toujours les anciens.

III.

Jésus-Christ entra en conférence sur le culte et sur la loi, non-seulement avec ses disciples, mais encore avec les pharisiens et les Hérodiens. S. Paul ne refusa pas de répondre à des philosophes stoïciens, ni même à des épicuriens. Les dialogues familiers ont fait la prédication des solitaires dans les laures et dans les déserts.

IV.

Le succès des conférences en prouve l'utilité. Le peuple y accourt. Son goût doit décider de ce qui lui convient.

V.

Les demandes ne doivent être ni courtes ni sèches. L'interlocuteur doit mettre la question dans son jour ; et l'auditeur au fait, et il n'est pas fâché d'étendre son rôle; et son personnage lui fait plus de plaisir.

VI.

Les questions seront à propos, si le sujet les amène, si elles lient les matières, si elles font attendre à l'auditeur de nouveaux éclaircissements.

VII.

Comme la conférence tend à rendre la matière qu'on traite plus intelligible, et à guider l'esprit de l'auditeur, celui qui répond doit répéter la demande et la mettre, s'il est besoin, dans un plus grand jour.

VII.

Dans la réponse le sens et le style même doivent se soutenir. Il est plus ordinaire, mais il n'est pas plus permis de se négliger dans les conférences que dans les sermons.

IX.

Les questions morales doivent ordinairement rouler sur les prétextes que la cupidité oppose au devoir. L'objection et la réponse intéressent également l'auditeur : chacun croit être dans le cas, et cherche en soi-même à le résoudre.

X.

La proposition d'un cas de conscience circonstancié ne con-

vient pas dans un sermon. Dans la conférence elle est à sa place, et l'auditeur en attend la solution avec empressement.

XI.

On ne doit pas rougir d'y faire les questions les plus simples. L'interlocuteur y fait le personnage du peuple, dont l'ignorance est plus grande qu'on ne s'imagine ; et en fait de religion des personnes de distinction sont souvent peuple.

XII.

Le dialogue peut aisément devenir puéril. Il faut éviter cet écueil avec un soin religieux. Le caractère de la chaire est sérieux, la plaisanterie en est bannie. Agréable sur le théâtre, amusante dans la conversation, elle serait ici sacrilége. Elle ôterait au prédicateur l'autorité et l'onction, à l'auditeur le recueillement et la componction. Les mœurs chrétiennes proposent un modèle qui a pleuré et qui n'a jamais ri.

§. 4.

DES MYSTÈRES.

I.

Aux jours consacrés par l'Église à méditer les mystères et à les adorer, c'est une infidélité au ministre de ne pas s'y arrêter pour les développer. L'Apôtre veut qu'il soit puissant pour exhorter dans la saine doctrine.

II.

En prêchant les mystères, on doit d'abord en faire respec-

ter les ténèbres. Si les vérités de la religion étaient bien évidentes, elles ne seraient pas l'objet de la Foi.

III.

Cette obscurité des mystères est dans l'Ecriture une espèce de silence que Dieu garde encore. C'est aux pasteurs d'en donner l'intelligence, autant qu'il est possible; il font entendre plus distinctement ce que le simple fidèle ne croyait que confusément.

IV.

L'explication d'un mystère n'est pas moins utile à la piété chrétienne, qu'une exhortation morale ; elle a même plus d'onction. Il n'est pas moins nécessaire de croire et d'adorer, que de vivre régulièrement et saintement. Qui parlerait de l'Incarnation comme saint Cyrille d'Alexandrie et saint Léon, serait écouté et ferait du fruit.

V.

On a traitè les mystères dans ces derniers temps avec beaucoup d'onction. De saints personnages, il n'y a pas un siècle, en ont parlé, en ont écrit en hommes inspirés. On a médité leurs ouvrages, on les a goûtés avec fruit, les âmes contemplatives s'en sont nourries, et pour ainsi dire, engraissées.

VI.

D'autres, par des tours clairs et débarrassés des épines de l'école et à la portée du peuple, ont facilité la créance de ces hautes vérites, et ont tiré de ces grands principes de religion des morales propres aux besoins des auditeurs.

VII.

La méthode des sermons sur les mystères, c'est d'en exposer la lettre, d'en pénétrer l'esprit, de montrer les desseins que Dieu a eu de les faire honorer par des pratiques religieuses, d'exciter des affections, d'inspirer des dispositions qui en font recueillir le fruit.

VIII.

De l'exposition du mystère se tirent les obligations qu'il impose aux fidèles. On fait savoir que les mœurs doivent être conformes à la créance. La morale est d'autant plus naturelle et plus pressante, que le mystère lui sert de preuve. L'esprit instruit gagne le cœur.

IX.

Dans ce genre de prédication, le mystère doit être le capital du sermon ; la morale y est accessoire, et amenée en second. Ne faire qu'un discours de morale à l'occasion de quelques circonstances du mystère, c'est fruster l'auditeur de l'instruction qu'il a droit d'attendre, et le laisser dans l'ignorance de sa religion. Dans un temps où la foi est si affaiblie, une exposition un peu étendue des mystères est aux prédicateurs un devoir d'état.

X.

Dans cette exposition l'orateur doit se donner une élévation, qui par la solidité, la décision et l'éloquence confonde le libertinage et fasse respecter la religion.

XI.

Partout le prédicateur doit s'attacher à faire connaître Jésus-Christ et à le faire aimer. C'est la religion de cette vie; tout s'y rapporte au médiateur. On dit beaucoup de choses de Dieu créateur, de sa providence, de sa bonté, de sa justice; mais on ne parle pas assez de Dieu rédempteur.

XII.

Jusque dans les discours purement moraux, et dans les panégyriques même, la méthode est utile et pieuse de montrer en Jésus-Christ les dispositions et les vertus qu'on loue et qu'on recommande [1].

§. 5.

Des Panégyriques.

I.

Pour remplir l'attente des auditeurs, il faut louer les saints aux jours qui sont consacrés à les honorer. L'éloge de leurs bonnes œuvres, mises dans leur jour, est une morale qui instruit et qui touche. Elles montrent la vertu possible et facile : c'est l'Évangile pratiqué.

II.

Il vaux mieux insister sur les moyens qui les ont sanctifiés, que sur les actions qui les ont rendus célèbres. En

[1] Maxime profondément vraie, qui mérite d'être méditée. Jésus-Christ est, comme le dit saint Jean, l'alpha et l'oméga, le principe et la fin.

montrant les voies qu'ils ont tenues, on en ôte les épines, et l'on prouve qu'on peut y marcher après eux.

III.

Le peuple ne connaît guère d'autre sainteté, que la sainteté miraculeuse. Il faut lui faire estimer la foi vive sans prodige, la piété uniforme et constante sans éclat extérieur. Des miracles peuvent être sans vertu, et la vertu peut être sans miracles.

IV.

Le véritable merveilleux de la vertu est d'y marcher d'un pas égal, de pratiquer les petites choses comme les grandes, de se préparer aux grandes par la fidélité aux plus petites, d'animer les unes et les autres par une grande charité.

V.

Les panégyriques des saints doivent être comme leur vie. sérieux, graves, édifiants. Le style doit porter ces caractères. Le véhément et le familier n'y conviendraient pas.

VI.

Il entre dans le dessein du panégyrique une espèce de pieuse ostentation; l'orateur doit donc le porter au plus haut degré de beauté. Les instructions ordinaires peuvent être simples, mais les éloges doivent être magnifiques.

VII.

Une statue parfaite n'honore pas moins l'ouvrier, que le héros qu'elle représente. Cette gloire néanmoins ne doit pas

être l'objet du panégyriste. Qu'il envisage seulement celle de Dieu et l'honneur du saint.

VIII.

C'est une préférence odieuse de louer un saint, en déprimant les autres, et de ne les faire entrer dans son tableau que comme des ombres. Peut-on savoir la mesure de cette charité, qui fait tout le mérite de leurs œuvres?

IX.

Dans un panégyrique régulier la morale doit être semée avec choix, et amenée par les vertus et les actions qu'on loue.

X.

Il y a deux sortes de panégyriques : le fond de l'un est historique, et la morale s'y place par intervalles ; le fond de l'autre est moral, et se justifie par les actions du saint.

§. 6.

Des Vetures et des Professions.

I.

La consécration des vierges, ou leur renoncement solennel au monde, est une des plus belles cérémonies de la religion. Elle est ordinairement accompagnée d'un discours d'apparat.

II.

Le symbole le plus marqué de ce renoncement est l'é-

change des habits du siècle avec le sac de pénitence. L'Eglise joint à cette action plusieurs prières; les prédicateurs peuvent en développer le sens et l'appliquer.

III.

Ils trouvent dans ce changement un fond abondant de réflexions. Les habits mondains sont les pompes de Satan, le levain de la vanité, l'attrait de l'impureté. L'Eglise dans ses bénédictions appelle celui de la religion la livrée de l'humanité et du mépris du siècle, l'ornement de la chasteté, la parure des vierges sages, le gage du vêtement de la gloire.

IV.

Ces sortes de discours s'adressent tantôt aux personnes qui se consacrent, tantôt aux assistants. On y donne des avis aux uns et aux autres; les réflexions répandues et entremêlées dans toutes les parties du sermon, les intéressent tous également.

V.

Tout y roule sur les peintures du monde et de la religion. On représente la corruption du siècle, ses illusions, sa perfidie, ses périls, ses peines, ses chagrins, raisons puissantes de le fuir.

VI.

Qui conçoit bien les obligations du chrétien, et la difficulté de les remplir dans le monde, fait aisément sentir aux autres les avantages de l'état religieux. Dans le siècle l'accomplissement des vœux du baptême est difficile, il est aisé dans la religion: le détail des trois vœux en donne la preuve.

VII.

Comme ces seconds vœux ne sont que des moyens d'accomplir les premiers, le prédicateur montre d'abord en passant à sa prosélite les devoirs indispensables du chrétien. On entreprendrait inutilement d'élever l'édifice de la perfection, sans avoir jeté ce fondement.

VIII.

Le prédicateur présume, que dans le lieu de retraite qu'on a choisi s'est conservé ou rallumé le premier esprit; que les exercices y sont réglés et fervents, et il approuve qu'on ait préféré la communauté la plus sainte à la plus commode.

IX.

On donne une grande idée de la vie religieuse, non par ces louanges outrées dont l'orgueil se nourrit, ni en rabaissant un état moins parfait; mais en expliquant les avantages d'une vie toute céleste dans un corps fragile et mortel.

X.

On expose à la personne qui vient s'offrir les motifs de son action, les périls du monde, la facilité de se sauver dans la retraite, le désir de la perfection, le silence, l'obéissance, le renoncement à tout et à soi-même, l'amour de la pauvreté, l'exercice de la pénitence.

XI.

On s'étend sur les réflexions qui affermissent la vocation, qui enracinent la piété, qui préparent à toutes les vertus reli-

gieuses, qui font tout entreprendre et tout souffrir pour le salut, qui ôtent à la mortification, à l'obéissance, aux humiliations ce qu'elles ont d'affreux pour la nature.

XII.

On ne cache pas les peines de l'état religieux ; mais on en découvre les adoucissements. On fait voir que les principaux exercices de piété sont des obligations, dont le siècle n'exempte point. Retraite, prière à des heures réglées, lectures pieuses, uniformité de conduite, habit simple et modeste, éloignement des délices, amour de la pauvreté et de la pénitence, ce sont des devoirs de tout état.

XIII.

On montre quel est l'esprit de la règle, et on exhorte à la garder selon cet esprit, qui donne la vie, et non-seulemen selon la lettre qui tue.

XIV.

On prévient sur les défauts qui peuvent se rencontrer dans les cloîtres. La pente au murmure, aux rapports, aux divisions, l'envie, la médisance, la duplicité, la flatterie, la facilité à prendre tout de travers, le désir de parvenir aux charges et de dominer, la propriété des pensions et des meubles, la propreté affectée, la dissipation, le recueillement et le silence négligés, le temps perdu au parloir, les rires immodérés, les liaisons séculières [1].

[1] Il nous semble qu'il faut laisser aux prédicateurs de retraites et aux supérieurs, le soin d'entrer dans ces détails. Cette réserve faite, nous applaudissons aux idées renfermées dans les maximes

XV.

On représente la tiédeur comme la plaie la plus funeste de l'état religieux. On exhorte à persévérer avec ferveur, à transmettre fidèlement la régularité dont on a le dépôt, à ne pas regarder en arrière, à ne point s'attirer le mépris que le monde fait de ceux qui après l'avoir quitté lui rendent leur affection

XVI.

On fait admirer aux assistants le courage de la personne qui se dévoue, et le prix de son sacrifice. On les exhorte à demander à Dieu qu'il couronne son œuvre, qu'il consume la victime par les ardeurs d'une vraie piété. On leur inspire l'amour de cet heureux état ; on les enlève, s'il se peut, au monde [1].

XVII.

Si l'auditeur ne parvient pas à ce renoncement courageux, il s'anime du moins à se dépouiller du vieil homme, à se revêtir du nouveau, à suppléer au dépouillement par le déta-

précédentes. Celui qui prêche une prise d'habit doit aussi autant que possible dire un mot d'éloge du fondateur de l'ordre. Cette partie sera toujours la mieux écoutée de son instruction.

[1] Peut-être qu'aujourd'hui tout ceci sentirait la mise en scène et l'emphase... Je l'ai entendu faire sans en être émerveillé et l'auditoire, j'ai pu m'en assurer, pensait comme moi... C'est une âme que vous avez formée, une brebis choisie dans votre troupeau, laissez-la faire son sacrifice, sans inspirer de l'orgueil à elle et à celles qui vous écoutent. Dieu nous honore toujours quand il nous appelle à lui ; ai-je besoin de dire que ceci serait vrai, quand même il s'agirait d'une sœur ou de toute autre parente.

chement, à renouveler les vœux du baptême, et à y conformer sa vie.

§ 7.

DES ORAISONS FUNÈBRES.

I.

Après la mort, c'est le temps de louer les hommes s'ils sont louables. L'édification des auditeurs est le but de ces éloges ; la vérité en est la mesure.

II.

La religion ne souffre pas qu'à la face des autels, au milieu des saints mystères, on fasse le panégyrique d'un homme qui a toujours mal vécu. La probité ne le souffre nulle part. A chaque mot l'auditeur indigné contredirait en secret ces injustes louanges.

III.

L'oraison funèbre n'est pas un art profane, où, sans égard à la vérité et à la religion, on consacre les fausses vertus des grands, et l'abus de la grandeur même. La flatterie qui est partout lâcheté, devient dans la chaire un attentat, un sacrilége.

IV.

C'est une espèce de mensonge de ne dire la vérité qu'à demi, et vouloir rendre louable un homme plein de défauts, sous le voile de quelques bonnes qualités. L'orateur exact et d'une conscience tendre, regarde ces discours comme des

écueils non-seulement de l'éloquence, mais plus encore de la piété et de la sincérité. Il prend le parti de se taire.

V.

Les vertus d'un grand méritent cependant l'hommage d'un éloge public. Plus il a été grand, plus il a trouvé d'obstacles, et plus sa piété a été solide; son exemple a fortifié les autres dans les jours de péché.

VI.

Comme il est surprenant que les personnes simples et faibles opèrent de grandes choses pour Dieu, il ne l'est pas moins que les puissants du monde soient exacts dans les simples pratiques de la religion; et cette exactitude doit être louée.

VII.

Si celui dont on loue les vertus a eu des défauts marqués, il ne faut pas les dissimuler. L'orateur les laisse entrevoir, en implorant sur son héros la miséricorde divine, et en inspirant aux auditeurs la défiance de leur propre faiblesse.

VIII.

Quand la perte du héros est récente et sensible, la douleur parle elle-même; une tristesse majestueuse se répand sur le discours, et se diversifie par les mouvements et par les figures [1].

[1] Il est rare qu'on ait a prononcer l'oraison funèbre de quelque héros. Mais assez souvent, on à quelques paroles d'édification à

§ 8.

DES CONTROVERSES.

I.

Les controverses tiennent plus de la dissertation que du sermon. Elles demandent beaucoup d'ordre, de netteté, de précision et de force. Plus de faits que de raisonnements, les faits étant la principale preuve de la religion.

II.

Les difficultés qui naissent sur les vérités de la religion, en sont aussi des preuves, loin d'être des marques de fausseté. Le fidèle forme sa croyance sur la décision de ces vérités, pendant que le libertin s'en forme une sur les mêmes difficultés, que son peu de lumière ne saurait dissiper.

III.

Les catholiques et les hérétiques conviennent de la nécessité de croire pour être sauvé. C'est sur l'examen des articles

dire sur la mort d'un personnage plus ou moins influent. Si sa vie a été scandaleuse ne dites rien, à moins d'une mort publiquement édifiante. Si la conduite du défunt, sans être bien chrétienne n'a point été scandaleuse, au lieu de vous embarasser dans de vains éloges, paraphrasez les belles prières du Rituel romain *subvenite... In paradisum, etc.* Le beau thème de péroraison que fournissent ces admirables paroles : *Et tu, piissime Domine Jesu-Christe, qui redemisti nos pretiosissimo sanguine tuo, miserere animæ hujus famuli tui, et eam introducere digneris ad semper virentia et amœna loca Paradisi, ut vivat tibi amore indivisibili*, etc. (Orais. pour la recommandation de l'âme. Rituel. rom.)

de foi que les hérétiques se séparent ; et c'est à ce premier pas d'égarement qu'on doit les arrêter. Il faut leur prouver qu'il n'appartient à aucun particulier de faire cet examen, et que le moyen sûr, universel et uniforme, est de s'en rapporter à l'autorité de l'Eglise, toujours visible dans la société des fidèles, et dans la succession des pasteurs.

IV.

Evitez dans les controverses l'ostentation et l'aigreur. On ne ramène point ceux qu'on rabaisse ou qu'on indispose ; ils n'en conçoivent que plus d'aversion. Notre désir, disait saint Ambroise, n'est pas de vaincre les hérétiques, mais de les guérir.

CHAPITRE II.

DU TEXTE.

I.

Soit qu'on fasse le sermon sur le texte, ou qu'on cherche un texte après avoir fait le sermon, le texte doit renfermer le sujet, ou y avoir un rapport naturel et littéral. On serait choqué d'un début où le sens de l'Ecriture se trouverait forcé.

II.

Si le texte est allégorique, l'application en sera obscure, au moins longue et forcée : il faudra y arriver par un long circuit. La brièveté de l'exorde ne permet pas ces développements étendus.

III.

La traduction du texte doit être simple et fidèle. Il n'est pas encore temps de paraphraser, ni de faire des applications.

IV.

Il est bon que la division soit renfermée dans le texte, ou en termes formels, ou par des conséquences aisées à tirer autrement le texte serait trop vague.

V.

Le texte qui fait allusion au nom est puéril, si l'allusion n'est consacrée par l'Ecriture, comme dans le nom de Michel; *Qui est semblable à Dieu!* [1]

VI.

L'ancien testament fait l'éloge de plusieurs saints : on l'applique heureusement aux saints du nouveau. L'Ecclésiastique est une source de textes de ce goût, parce que c'est un recueil d'éloges.

[1] Pourtant Bossuet a pris pour texte de son panégyrique de S. Victor. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

CHAPITRE III.

DE L'EXORDE.

I.

On faisait autrefois deux exordes, l'un pour conduire à l'invocation, et l'autre pour préparer à la division. Aujourd'hui l'on se contente d'un seul, pour abréger et pour éviter, dès l'entrée, des idées différentes.

II.

Le succès d'un discours dépend souvent du début : on ne revient pas aisément des premières impressions, soit bonnes, soit mauvaises.

III.

L'orateur s'égare quelquefois dès le premier pas; il transporte ses auditeurs loin du sujet, et ne les ramène qu'après avoir abusé de leur attention. Ces surprises leur déplaisent; ils veulent qu'on vienne promptement au fait et qu'on les y mette.

IV.

L'exorde doit uniquement enfermer le sujet, le montrer par les endroits les plus intéressants, le faire bien entendre. Si dès l'entrée la netteté manque, l'auditeur marchera toujours à tâtons.

V.

L'exorde, pour être clair, doit être simple, sans figure, sans métaphore, ne proposer qu'une seule pensée, ne déve-

lopper qu'une vérité. On s'attend qu'il explique le texte, ou qu'il l'applique.

VI.

L'exorde est juste, s'il est uni au corps du discours, s'il est tiré du fond du sujet, s'il y conduit par un rapport nécessaire. Il serait hors d'œuvre, si on pouvait le retrancher, sans faire tort au discours.

VII.

Il est des occasions où il faut entrer brusquement en matière. L'auditeur ne souffrirait pas une longue avenue sur un sujet qu'il a présent, et dont il est tout occupé.

VIII.

Nul endroit du discours ne demande tant d'exactitude, ni tant de politesse [1], que l'exorde, nul n'étant écouté d'un plus grand sens froid, ni plus examiné. Dans la situation tranquille de l'auditeur un tour trop figuré lui déplairait. Les exordes passionnés sont périlleux, et doit être rares.

IX.

L'exorde doit être court, et laisser à l'esprit sa vigueur pour d'autres parties plus nécessaires. Tout est faible, tout est rebutant pour une attention fatiguée.

[1] En conséquence ne prenez pas comme modèle le fameux exorde attribué par l'abbé Maury au père Bridayne; si c'est un chef-d'œuvre, ce n'est pas du moins un chef-d'œuvre de politesse à l'égard des auditeurs, ni d'humilité de la part de l'orateur.

X.

L'exorde ne doit pas être trop brillant. Le plus beau jour a si peu de clarté quand il commence à paraître, qu'il tient encore de l'obscurité de la nuit. Il faut tendre au beau, mais par degrés.

XI.

On ne doit pas en commençant prendre un essor qu'on ne pourra soutenir dans la suite, ni promettre des richesses, qu'on n'a pas le moyen de donner. Le sage proportionne sa dépense à son fonds.

XII.

Il est inutile de prévenir l'auditeur sur les qualités du discours, qu'on va faire ; sur l'ordre, sur la netteté, sur la force, etc. Il en va juger par lui-même.

XIII.

L'exorde montre le sujet sans amplification, sans preuve. Dans la morale il insinue l'horreur, la tristesse, la compassion, la résignation, la paix, selon la matière du discours. Dans le panégyrique c'est un portrait en petit.

XIV.

Il doit faire estimer le sujet, sans qu'il paraisse qu'on le vante. L'auditeur veut être ménagé ; la modestie le gagne.

XV.

L'invocation fait aujourd'hui la distinction des sermons

d'avec les discours de piété plus familiers. Tout s'y réduit à demander les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. On ne saurait y apporter trop de simplicité.

XVI.

Si l'éloge de la sainte Vierge se présente naturellement, on peut l'y placer en peu de mots ; l'auditeur ne donne pas le loisir de l'étendre.

CHAPITRE IV.

DES COMPLIMENTS.

I.

Le consentement unanime des auditeurs à condamner les compliments dans la chaire devrait être un arrêt pour les proscrire : c'est pour eux qu'on parle ; c'est à leur jugement qu'on doit s'en rapporter.

II.

La chaire où on loue Dieu et les saints ne doit servir qu'à rabaisser les hommes, chez lesquels la concupiscence vit encore. Tout autre usage est profane.

III.

Le mérite d'un homme vivant doit être bien grand et bien reconnu pour pouvoir être loué dans un lieu si saint. Si la

louange est bien fondée, ou elle fait de la peine, ou elle donne de la vanité ; si elle est fausse, elle insulte à la vérité sur son trône [1].

IV.

Ne peut-on se dispenser de faire un compliment : que ce soient des vœux au ciel ; des actions de grâces à l'auteur de tous les dons ; qu'enfin il paraisse moins une louange, qu'une exhortation à bien faire. Une seule pensée délicate et pieuse peut en fournir la matière.

V.

Dans ces morceaux l'orateur travaille en petit. Les traits y sont presque imperceptibles, et semblent plutôt cacher les vertus, que les montrer. Il suffit qu'on sache en gros qu'on a complimenté.

VI.

Sous un sens caché, mais qui s'entend, on peut exprimer des leçons respectueuses ; la louange en est plus honorable, et moins vague.

VII.

Rien ne choque plus l'auditeur que d'entendre un prédicateur qui se loue. Il ne lui permet pas seulement les apologies, si ce n'est en matière de foi.

[1] N'est-ce pas mélanger le pur or de la parole de Dieu que d'y introduire la parole des hommes ? Et n'est-ce pas la parole des hommes que la louange des vivants ? N'est-il pas écrit : Ne louez aucun homme avant sa mort. (Espr. de S. François de Sal. p. II, ch. IX.

CHAPITRE V.

De la division du sermon.

I.

Le prédicateur ne pourrait-il pas quelquefois s'affranchir de la servitude des divisions ? Faut-il qu'il promette toujours tout ce qu'il veut donner ? Les Pères ne s'y sont pas assujettis. Ils proposaient leur sujet et conduisaient leurs discours jusqu'à la fin, sans en distinguer les parties.

II.

Si un seul point doit remplir le temps, il est inutile d'en proposer plusieurs, pour s'asservir à la division. Pourquoi exciter la curiosité de l'auditeur sur des choses, qu'on n'a pas le loisir de lui dire ?

III.

La méthode des divisions, inconnue aux anciens, est aujourd'hui presque indispensable : l'auditeur veut des pauses dans le discours ; il s'y délasse, et il se rend capable d'un renouvellement d'attention.

IV.

L'homélie n'exige, ni ne rejette les divisions. Il est des Evangiles, qu'on réduit aisément à l'unité du sujet, et à des partitions justes. Tels sont ceux de l'enfant prodigue, de la Samaritaine, du mauvais riche.

V.

La division montre tout le sujet, et le partage avec des termes nets et précis. L'art du prédicateur est d'écarter tout ce qui peut la rendre ambigüe. Elle doit être si aisée à saisir, qu'un esprit médiocre ne puisse s'y méprendre, et que tous s'accordent à penser la même chose.

VI.

Les membres de la division doivent se rapporter à un tout, sans quoi ils ne sauraient faire ce plaisir d'unité qui fait goûter la proportion des parties.

VII.

Un point ne rentre pas dans l'autre, et les diverses parties épuisent le tout. On peut bien donner jour à la division par différents tours ; mais c'est une affectation puérile de la rabattre par des expressions synonimes.

VIII.

La division qui se fait par l'antithèse n'a pour l'ordinaire qu'un faux brillant ; et souvent un membre rentre dans l'autre.

IX.

Si la division est fondée sur une allégorie, on perdra le temps à l'expliquer, ou bien elle demeurera obscure ; et cette obscurité se répandra sur tout le discours.

X.

La division qui se fait par proposition, contente l'esprit ; celle qui se fait par épithétes est moins solide. Si les propositions sont composées, elles ouvrent un champ plus vaste à l'orateur.

XI.

Les raisons capitales qui appuient une vérité, les qualités d'une vertu, les moyens de l'acquérir, les difformités d'un vice, les moyens de l'éviter, les prétextes dont la cupidité se couvre, sont presque toutes les divisions des discours de morale.

XII.

Dans le panégyrique, la division se tire des états différents du saint, des vertus qui le caractérisent, de certaines extrémités opposées qu'il a su allier, des rapports qu'il a au personnage de l'écriture à qui on le compare, etc.

XIII.

Lorsqu'on explique les mystères, rarement fait-on servir la division à en prouver la vérité ; on la suppose comme constante. S'il convient de la prouver, que ce soit avec une habileté non commune.

XIV.

On y prend pour division la lettre et l'esprit du mystère, les circonstances qui l'accompagnent, les fruits qu'on en

doit recueillir, le dessein de Dieu et la correspondance de l'homme, les merveilles qui y éclatent, les vertus qu'on y découvre, les vices qui y sont opposés.

XV.

C'est une perfection des divisions que le premier point soit un degré pour venir au second, et que celui-ci confirme l'autre, et enchérisse. Dans le discours il faut de temps en temps ramener le sujet qu'on y traite pour ne point s'écarter.

XVI.

On n'affecte plus aujourd'hui de cacher sa méthode; on fait sentir plus d'une fois l'analyse du discours. Cette clarté conduit à la conviction, ou du moins à l'instruction. Si, pour mieux surprendre, l'art déguise ses finesses, ce ne doit être que dans les mouvements et dans les figures.

XVII.

Les subdivisions aident à l'ordre. Cependant trop marquées n'ôtent-elles pas l'embonpoint du discours? Elles mettent en morceaux ce qui doit être présenté comme des membres entiers.

XVIII.

On distribue un sermon comme on fait aujourd'hui une maison, dont les appartements vont en enfilade. Les subdivisions sont comme autant de portes ouvertes, qui laissent entrevoir toute la pièce, et qui donnent envie de tout voir plus distinctement.

CHAPITRE VI.

De la disposition.

On peut comparer les discours oratoires à des ouvrages d'architecture : ils tirent leur force, et leur beauté de la symétrie. Des monceaux de pierre et des arbres entassés, ne sont ni des maisons ni des navires.

II.

Il y a une éloquence des choses : elle est indépendante des expressions. Elle résulte de l'ordre général de la pièce, de l'arrangement des preuves, et de la liaison des parties.

III.

On ne peut pas dire que la beauté du discours vienne de la beauté de quelques endroits, où l'orateur aura épuisé tout son art et tout son feu ; mais bien de la convenance des parties entr'elles, et de leur rapport avec le tout. C'est un corps d'ouvrage où tout se tient, parce que tout est lié et bien assorti. L'enchaînement des choses par elles-mêmes est tout autre que celui des transitions recherchées.

IV.

Une imagination féconde offre d'abord une foule d'idées que le jugement fait trier. Il fait un retranchement sévère du superflu. L'abondance fait obscurité. Le blé trop épais verse et ne mûrit pas.

V.

Il est dangereux d'employer ce qui se présente sur le champ, et ce qui n'a pas été médité. La nouveauté éblouit, et fait souvent goûter ce que la réflexion méprise

VI.

Dans le feu de la composition, oubliez la méthode des préceptes ; ce qu'ils prescrivent est quelquefois ce qu'il faut éviter. L'orateur doit traiter son sujet en maître : il ne court pas après l'éloquence ; elle le suit.

VII.

La disposition trace le dessein, elle dresse l'ordre du discours ; elle arrange les preuves, établit, éclaircit, prouve, détaille, tire des conséquences, fait des objections, les résout, poursuit dans ses faux-fuyants l'aveu qui se refuse.

VIII.

Le discours est arrangé, si toutes les parties s'entretiennent de façon que les premières conduisent aux secondes, celles-ci aux suivantes, et que la dernière rappelle tout, et laisse dans l'esprit un idée entière du sujet.

IX.

Les propositions et les preuves doivent être disposées, s'il est possible, comme celles des géomètres; les dernières supposent les premières. Toutes dépendent des principes évidents, d'où elles suivent par une conséquence nécessaire.

X.

Les meilleures raisons se mettent les dernières ; ainsi le discours va toujours croissant. Les plus fortes preuves ne sont pas toujours celles qui ont plus de succès. J'appelle donc meilleures celles qui font plus d'impression, qui intéressent davantage, ou que l'auditeur saisit plus aisément, et dont il est le plus frappé.

XI.

La bonne éloquence ne laisse pas de souffrir de petits vides, et des inégalités. Le peintre affaiblit certains endroits du tableau, pour en relever d'autres. Tout n'est pas os et nerfs dans le corps humain.

XII.

Que l'ordre du discours soit assez marqué, pour être aperçu par l'auditeur habile, et attentif : il veut voir où on le mène ; mais pour le vulgaire on court risque de l'ennuyer, si on lui fait tout prévoir. Pour lui moins de lumière et plus de mouvement.

XIII.

Trop de scrupule sur l'arrangement n'appartient qu'aux orateurs médiocres ; les maîtres de l'art franchissent ces barrières, et se mettent en liberté. La magnificence dédaigne les petits ornements ; et pour elle un beau désordre vaut plus qu'une justesse étudiée.

XIV.

On ne doit guères ajouter aux subdivisions d'autres par-

titions sensibles : ce qu'on hache trop se réduit à rien. Par-là on serait toujours dans les thèses, rien ne serait poussé, et le détail viendrait trop tard. L'usage présent veut des subdivisions, on ne doit ni les refuser, ni en trop ettre.

XV.

Usez rarement de transitions triviales. Que les choses naissent les unes des autres, et se tiennent par un sens voisin, dont l'esprit saisisse le rapport sans étude. Des pierres bien taillées s'unissent sans ciment.

XVI.

Dans certaines propositions composées on passe si heureusement d'un membre à l'autre, qu'à peine on les a tous développés, que le sujet est rempli. Les transitions s'y présentent sans recherche.

XVII.

La longueur du discours doit être réglée par l'attente de l'auditeur, par l'usage et par le besoin du sujet. Il faut se tenir en garde contre le plaisir de se faire écouter. Le prodigue donne trop, et le libéral donne assez. Celui qui ne se peut borner, ne sait pas composer.

XVIII.

On présume trop de croire, qu'on puisse être écouté sans ennui au-delà du temps ordinaire. L'auditeur a sa mesure de patience ; quand elle est donnée, il n'en faut plus exiger. Un vase plein ne reçoit plus rien ; ce que vous y versez est

perdu. On sort chagrin et fatigué d'un discours trop long, comme d'un songe fâcheux.

XIX.

Dans un sermon il vaut mieux retrancher qu'ajouter, et tendre toujours à être court. Ce qui n'est que passable, paraît pitoyable à l'auditeur fatigué. D'ailleurs c'est un grand soulagement et pour la mémoire, et pour la poitrine, qu'un quart d'heure épargné sur un discours d'une heure.

XX.

Il ne faut ni moins d'art, ni moins d'attention, pour retrancher ce qu'il n'est pas à propos de dire, que pour employer ce qu'il faut dire. Les Pères disaient de leur temps ce qui ne conviendrait pas à celui-ci. Notre langue même demande des égards, que n'exigeait pas la leur.

XXI.

Il y a des irrégularités dans le dessein, dans la disposition, dans les preuves, dans le style même qu'on peut appeller des fautes habiles. On est éloquent si l'on persuade, quoique sans régularité. La négligence a quelquefois son habileté et ses vues.

XXII.

Le jugement fait discerner ce qu'il faut taire, ce qu'il faut exprimer, ce qu'on doit étendre, ou seulement montrer en passant, ce qui convient au temps, au lieu, aux personnes : le sens naturel juge de ces choses. L'art ne peut non plus le régler, que régler le goût et l'odorat.

XXIII.

On ne parle bien, qu'autant qu'on parle à propos. Les règles de l'éloquence, aussi bien que ses ornements, sont sous la direction de la prudence, qui applique tout selon le sujet et l'occasion. L'orateur est bien habile qui n'a jamais rien avancé de contraire à sa fin.

XXIV.

Il faut conduire aux vérités par degrés. Les Apôtres parlaient d'abord de Jésus-Christ, comme d'un homme envoyé de Dieu. La divinité du Messie était une conséquence de ce principe, parce qu'il se l'attribuait sans usurpation. Ils établissaient les faits, et les faits amenaient le dogme.

CHAPITRE VII.

DES PRINCIPES.

I.

Un sermon sans principe serait un édifice sans fondement. Des principes solidement établis disposent l'auditeur à passer les conséquences.

II.

Ce qu'on pose pour principe doit non-seulement être constant, mais passer pour tel. Quelque solide que soit une opinion, il ne faut pas la donner pour règle, si elle peut-être contestée.

III.

Sur les matières qui partagent les écoles, le prédicateur ne prend point parti, il respecte tout sentiment, et ne décide rien d'indécis. Il n'a pas le même intérêt, qu'avait S. Paul à Jérusalem, de diviser ses auditeurs.

IV.

Si quelque proposition a choqué dans un sermon, le prédicateur peut la ramener dans un autre. Mais que l'explication ne sente ni la justification, ni l'apologie, sauf la foi. Sa modération doit aller jusqu'à supprimer ce qui pourrait l'avoir offensé lui-même.

V.

Il y a des principes si clairs, qu'on perdrait le temps à les prouver, on supposerait que l'auditeur ignore ce qu'il ne peut ignorer. S'il y en a qui aient besoin d'être éclaircis, on s'y arrête, mais peu; l'auditeur attend autre chose. Souvent on s'y étend trop, faute de génie pour en sortir.

VI.

Quand le prédicateur s'est ainsi longtemps tenu sur les principes, sans descendre aux conséquences pratiques, l'auditeur revenu à soi, se souvient qu'il a été frappé d'idées abstraites, et c'est tout, il n'en fait aucune application à ses besoins.

VII.

D'autre part les conséquences trop tôt tirées, et poussées

dans un détail qui fait tout le sermon, jettent le prédicateur dans des redites ; les mêmes moralités reviennent : les traits qui peignent les mœurs ne sont pas infinis.

VIII.

Un principe proposé d'un tour sententieux fait impression et on le retient ; les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

IX.

Il faut ne rien surfaire, ne rien outrer. Prêchez simplement l'Evangile, qui ne présente que la croix, vous serez assez sévère, et vous ne le serez pas trop. Jésus-Christ n'a riende trop dans ses maximes.

X.

Quand le prédicateur exagère les petits défauts, l'auditeur en rabat autant sur les grands, et se les pardonne. Les vices énormes paraissent alors à l'impénitent des minuties exagérées.

XI.

Le zèle qui porte les fidèles à ce qu'il y a de plus parfait, ne doit pas condamner ce qui l'est moins : chacun a son don particulier, et tel qu'il l'a reçu du Père des lumières.

XII.

L'excès est partout vicieux. Dans un sermon il peut y

avoir trop de principes, d'érudition, de raisonnements, de citations, de mouvements, de figures, de portraits du cœur humain et de satires du siècle, trop même d'allusions aux expressions de l'Ecriture, qui rendent le discours obscur. Tout doit s'employer sobrement.

XIII.

Si quelque excès est supportable, c'est celui de la solidité. Un bon discours est toujours beau, manquât-il de politesse : les ambassadeurs Scythes raisonnaient et convainquaient. L'orateur fondé persuade les esprits sensés, et même les esprits superficiels : à peine gagne-t-il ceux-ci, s'il est de leur caractère.

XIV.

Les Pères ont souvent posé les principes qui suivent : Que le Tout-Puissant qui tolère le mal en sait tirer du bien, et faire rentrer le pécheur dans l'ordre ; que le salut est la grande affaire ; que nous sommes ici-bas étrangers et voyageurs ; que ceux qui ne craignent pas de pécher devraient au moins craindre de périr ; qu'il faut sans cesse regarder devant soi, et tendre à la perfection ; qu'après tous nos efforts, il faut nous croire des serviteurs inutiles, etc. etc.

CHAPITRE VIII.

DES PREUVES.

I.

Le prédicateur doit surtout chercher la vérité et la montrer. Bannie de tout autre lieu, elle s'est sauvée dans la chaire ; cet asile doit être inviolable.

II.

Il est des vérités si constantes, qu'il suffit de les avancer, ou tout au plus de les développer; mais il en est qui demandent des preuves. Le prédicateur n'est pas inspiré, et l'auditeur ne le croit pas infaillible. Il attend des autorités décisives, ou des raisons concluantes.

III.

Les preuves les plus incontestables sont celles qu'on tire de l'Ecriture, soit qu'elle décide elle-même, soit que la tradition en fasse une application décisive. Quand le prédicateur emploie les Livres saints, c'est le Verbe même qui parle. Le fruit n'est jamais si sain que sur l'arbre, ni l'eau plus pure que dans sa source.

IV.

Il ne faut ni ajouter à l'Ecriture, ni en rien diminuer. On y ajoute, quand on égale les inventions humaines aux pré-

ceptes divins : on en diminue, quand on affaiblit les préceptes divins par des interprétations humaines.

V.

Dans le choix et la valeur des preuves, les prédicateurs renversent l'ordre des philosophes. Dans la religion tout cède à l'autorité : elle est révélée; la raison n'a que le second rang, et l'exemple le troisième.

VI.

En prêchant, il ne suffit pas d'émouvoir, il faut convaincre. Au barreau le pathétique peut triompher; le juge ému prononce, et la cause est finie; mais la chaire doit tendre autant à convaincre qu'à émouvoir. Si le sentiment est sans lumière, quand il est passé, le pécheur est encore le même : au lieu que la conviction demeure quand l'émotion est calmée.

VII.

Des matières importantes prouvées faiblement font au ministre un tort dont le contre-coup porte sur le ministère, et même sur la religion.

VIII.

Les preuves enchérissent sur la vérité avancée, elles l'exposent d'une manière plus convaincante, et elles concluent. On ne les compte pas, on les pèse; le choix en est préféré à l'abondance. Plusieurs faibles raisons n'en valent pas une concluante.

IX.

Pour examiner la force d'une preuve, on voit si proposée froidement et dans le discours familier, elle convainc l'homme sensé. Les plus communes sont souvent les meilleures ; à force d'être vraies, elles sont devenues communes. L'auditeur les revoit avec plaisir, si on leur donne un tour neuf.

X.

On se rend plus attentif aux preuves de raisonnement qu'à toute autre; on se fait honneur de les entendre. La Topique des anciens [1] n'est pas à négliger, elle ouvre les sources des preuves; mais il vaut mieux les trouver par la méditation du sujet, que par le secours de l'invention et par la méthode des lieux.

XI.

Il ne faut pas insister à prouver les vérités dont tout le monde convient. L'application doit être à établir ce que la passion contredit, ce que la prévention conteste.

XII.

Il ne suffit pas qu'une preuve soit forte par elle-même, elle doit l'être par rapport. Le solide est préférable au brillant, mais il cède à l'utile; et une raison assez faible persuade quelquefois, parce qu'elle est à portée. La lecture de Démosthènes apprend que l'éloquence consiste plus à pous-

[1] Traité des lieux communs d'où peuvent se tirer les preuves. La Topique d'Aristote est encore estimée.

ser brusquement ce qui intéresse, et qui va au fait, qu'à dire de grandes choses avec nombre et harmonie.

XIII.

Le besoin conduit quelquefois où la justesse ne mènerait pas. Il faut convaincre les hommes par les choses qui les frappent, et leur épargner la peine d'examiner et de suivre trop loin le fil du raisonnement.

XIV.

Un long raisonnement qui enchaîne plusieurs propositions, dont chacune attend sa preuve, fatigue l'auditeur ; il a trop de chemin à faire : un raisonnement trop concis est obscur et embarrasse; l'art cherche un milieu.

XV.

L'art propose une vérité, la met dans son jour, établit des principes, il infère, il applique, il s'étend sur les détails, il s'objecte les prétextes, il les détruit, il fait des instances qui pressent, qui accusent pour ainsi dire ; si le désaveu s'échappe, il le poursuit dans ses faux-fuyants, il le coupe, il revient ensuite sur ses brisées, il récapitule et conclut.

XVI.

Il est des vérités qui trouvent de grandes contradictions. Alors on accumule les preuves ; on tâche non-seulement de convaincre, mais de terrasser. Le laboureur sème plus de grain qu'il n'en faut, parce que tout ne lève pas ; plusieurs rayons réunis font un corps de lumière.

XVII.

Hors de ces occasions, l'orateur ne déploie pas toutes ses preuves, il en laisse entrevoir quelqu'une sans la pousser. L'auditeur en devient plus docile, parce qu'il voit qu'on n'use pas de tout son avantage.

XVIII.

On fait sentir la force des preuves, sans la vanter. L'auditeur, maître de son acquiescement, ne veut pas qu'on le lui arrache.

XIX.

Le ridicule qu'on jette sur les vices et sur les défauts en donne quelquefois plus d'éloignement qu'une censure sérieuse [1].

XX.

Les raisonnements tournés en arguments méthodiques et précis ne conviennent pas à la chaire : la conversation même a peine à s'en accommoder. Le syllogisme concis n'est que pour la dispute.

XXI.

L'orateur ne pèche guères plus impunément que dans la justesse et dans l'exactitude des raisons. Parmi les auditeurs, les uns critiquent la diction, les autres censurent les

[1] Cependant il ne faut pas abuser de cette maxime. Le ton de la chaire peut être simple, mais il doit toujours être digne et sérieux.

pensées; il en est peu qui examinent la logique du discours. On ne doit jamais la négliger, ne fût-ce que pour l'honneur de la vérité, et pour l'apologie du bon sens. La probité ne hasarde point de preuve dont elle sent le faux.

XXII.

Il est des discoureurs qui n'imposent qu'au vulgaire; le bon sens n'est jamais leur dupe. Purs déclamateurs, ils sont pleins d'exagérations, de figures forcées, de pointes, de jeux de mots; tous moyens propres à éloigner du but de l'éloquence, qui est la persuasion.

CHAPITRE IX.

DES CITATIONS.

I.

L'érudition a fait longtemps une vaine parade des citations. La science de l'orateur était prodiguée, et l'esprit de l'auditeur distrait et fatigué. Les Cospeans et les Lemaître étaient dans ce goût. On cite sans besoin, quand on veut seulement montrer qu'on a lu. Cette dépense fait peu d'honneur; les recueils d'autrui et les tables des livres la fournissent.

II.

Souvent les citations énervent le discours, le dessèchent, coupent le fil du raisonnement. Il ne faut citer que par nécessité, très-peu, avec choix, et pour appuyer quelque vérité

contestée. Le bel usage des citations est de rendre l'application des traits qu'on rapporte plus ingénieuse que les traits mêmes.

III.

Les citations ne font pas la beauté de l'éloquence, mais elles peuvent en être la force. Il faut citer pour prouver. La religion est fondée sur des faits ; en citant on les autorise.

IV.

Les citations décisives sont celles de l'Écriture, quand elles conviennent au sujet. Les termes qu'elle emploie sont consacrés, et donnent à ce qu'on avance une autorité et une onction divines.

V.

En rapportant l'Écriture, on ne doit pas la paraphraser jusqu'à en altérer le sens, en faveur de l'harmonie du discours. Cependant on ne peut pas s'attacher servilement à la lettre, surtout si la traduction était dure ou blessait la bienséance par des naïvetés que les langues vivantes ne comportent point.

VI.

On rapporte le texte tel qu'il est, lorsqu'on ne peut en conserver l'énergie dans la traduction ; ou du moins on cite les mots les plus essentiels, et qui par le sens qu'ils renferment, frappent davantage.

VII.

On n'est pas tenu de traduire avec une fidélité scrupu-

leuse. Les termes de la traduction peuvent embellir le sens du texte ; on ne les rend pas au compte, mais au poids ; à moins que l'Eglise n'y ait attaché son dogme.

VIII.

La traduction ou la paraphrase du passage doit ordinairement précéder la citation.

IX.

Dans les sujets contestés, on appuie son sentiment par plusieurs passages parallèles : il ne faut pas les entasser sans choix. On les arrange, on les met en œuvre avec art. Ce ne sont pas ici les marchandises d'un magasin ; ce sont les meubles d'un appartement propre et orné avec goût.

X.

La voix unanime des Pères, qui forme la tradition, va de pair en autorité avec l'Ecriture; on ne peut l'abandonner sans s'égarer. C'est par eux qu'on explique le dogme et la morale des Livres saints.

XI.

La doctrine des mœurs a été pure tant qu'elle a coulé de ces sources : elle s'est altérée, lorsque la raison humaine en a osé interrompre le cours. Dieu semble avoir puni cette témérité par les relâchements monstrueux où la morale est tombée. Laissons l'Esprit de vérité enseigner toute vérité.

XII.

On s'attache en lisant les Pères à ce qu'ils ont de plus

pieux et de plus solide. On néglige les endroits brillants, les jeux de mots, les allusions aux nombres et aux opinions philosophiques, où les engageait le goût de leur siècle.

XIII.

Si on veut faire justice aux Pères sur le caractère de leurs discours, il ne faut pas les comparer à Démosthène et à Cicéron, qui ont vécu plusieurs siècles avant eux; mais aux orateurs qui ont excellé de leur temps : S. Basile à Libanius, S. Ambroise à Symmaque. S. Basile est solide et naturel; Libanius vain, affecté, puéril.

XIV.

Ce que le Prédicateur adopte des Pères doit être placé si à propos, qu'on dirait qu'ils n'ont parlé que pour lui. Il s'attache à ceux qui ont plus de force et plus de grandeur. Il donne à ce qu'il rapporte un tour nouveau, et qui peint nos mœurs.

XV.

Il en est qui citent en maîtres, jusqu'à faire le précis d'un traité, et qui découvrent le sentiment d'un Père par la totalité et par l'ordre de ses ouvrages; ce sont moins les paroles des Pères, que leur doctrine et leurs raisons.

XVI.

C'est faire peu d'honneur aux saints Pères, que de les citer pour autoriser une pensée triviale, peu juste, fausse, ou un raisonnement forcé.

XVII.

Il faut passer aux premiers Pères quelques expressions peu exactes. Quoiqu'ils aient dignement parlé de la Religion, diverses difficultés n'étaient pas encore nées, et chacun d'eux n'avait pas recueilli toute la plénitude de la science apostolique.

XVIII.

Quand la censure d'un désordre peut regarder quelque auditeur, il est bon de la trouver dans le texte de quelque Père ; alors personne ne pourra se plaindre qu'on ait voulu le désigner. Le Père qu'on cite avait en vue des pécheurs qui ne sont plus.

XIX.

On ne cite point en chaire d'autre langue morte ou étrangère que la latine, encore la cite-t-on rarement. La version authentique de l'Ecriture est équivalente au texte original. Ce n'est pas citer les paroles d'un Père que de rapporter son grec en latin.

XX.

Une autorité tirée de loin et forcée dans son application, n'est pas une autorité. Non-seulement elle ne décide pas, mais elle fait perdre créance à celui qui l'emploie.

XXI.

On laisse aux avocats à citer et titres et paragraphes. On cite cependant le chapitre de l'Écriture, ou le livre d'un

Père, si le dogme est contesté. On le cite encore, quand on renvoie l'auditeur au livre, sur ce qui serait trop long à rapporter.

XXII.

Il y a des livres d'un grand usage qu'on cite d'une manière qui leur est propre : on ne peut s'y méprendre, sans paraître ignorant, et sans perdre créance. Tels sont le Droit Canon, le Droit Civil, la Somme de S. Thomas, etc.

XXIII.

La Lecture peut tenir lieu de génie ; tous les esprits ne sont pas capables de créer, et c'est une fausse délicatesse de n'oser rien dire d'après les modernes. De quelque date que soit un ouvrage, sitôt qu'il est donné au public, il lui appartient; on a droit d'y puiser, pourvu que ce soit avec adresse. Un tel plagiaire n'est pas criminel.

XXIV.

Autrefois on se faisait honneur en chaire des beaux endroits des profanes. Ce n'est plus le temps de bâtir le temple du marbre et des cèdres du roi Hiram. Les prédicateurs laissent aux grammairiens ce genre d'érudition, et n'apportent au lieu saint que l'oblation des fidèles. Cependant il n'est pas inutile de penser et de s'exprimer comme les anciens.

XXV.

L'opposition des vices de certains Chrétiens et de leurs maximes aux maximes et à la conduite de plusieurs Païens,

ferait un constraste humiliant et capable de confondre. Il en faut user sobrement : on n'expose pas dans les églises les portraits d'Aristide et de Caton.

CHAPITRE X.

DES PENSÉES.

I.

Penser est une opération de l'esprit vraie, solide. On abuse de ce mot, lorsqu'on appelle *Pensées* ce qui n'est qu'un faux brillant. Ce sont des éclairs qui incommodent, non pas des astres qui luisent, une antithèse, un mot ambigu où l'imagination se soustrait aux règles de la raison.

II.

Ce qu'on appelait *Pensées*, il n'y a qu'un demi-siècle, avait pris la place du vrai ; elles ont cessé de plaire, quand le vrai a paru. L'illusion s'est dissipée, et ce qu'alors on trouvait grand est aujourd'hui puéril.

III.

Le sermon n'est pas un discours purement d'esprit, il est trop grave pour n'être que paré ; les ornements recherchés y sont hors de leur place. Si l'on y met de l'esprit, il n'est pas permis de le faire sentir. L'homme apostolique vise à convertir : des traits brillants ne consternent pas le pécheur.

IV.

L'auditeur veut être éclairé, et non pas ébloui ; il ne s'attend pas à être diverti, mais touché. Quand la finesse des pensées s'est évaporée, il réfléchit, et il a honte de s'y être arrêté.

V.

Il n'est rien que l'orateur trouve avec plus de peine que ce que chacun se croit capable de dire, après l'avoir entendu ; non parce qu'il paraît beau, mais parce qu'il se trouve vrai. On croit qu'on en dirait autant : veut-on en faire l'essai, on se détrompe.

VI.

Quoique les pensées roulent sur des idées communes à tous les hommes, elles peuvent avoir à l'infini quelque chose d'original dans les circonstances, le tour, l'application. L'art ne s'épuise pas en nouveauté ; il varie les pensées, comme la nature diversifie les visages.

VII.

Dans les pensées il faut toujours du vrai, du naturel. On les puise dans le sens commun ; et c'est à tort qu'on donne pour admirable ce que nul autre n'a imaginé.

VIII.

Il est des pensées jolies, le prédicateur les rebute ; il en est de fines, il ne les affecte pas ; il ne saisit que les solides, qu'il recherche par la méditation et par la lecture.

IX.

Dans l'affectation de bel esprit pour la chaire, il y a un ridicule irréligieux. A qui présente-t-on ces beautés ? Plusieurs ne les connaissent pas, peu les goûtent, le reste attend toute autre chose. Le solide du discours est pour tous ceux qui ont du sens.

X.

On pardonne quelque brillant aux jeunes orateurs, s'ils le sèment avec épargne. On leur passe des traits fins et délicats, des expressions vives, qui touchent aux limites du précieux. Dans un âge plus mûr ils en auront honte.

XI.

La noblesse des sentiments contribue plus à la véritable éloquence que la finesse des pensées. L'âme grande en est une source plus féconde que le bel esprit.

XII.

Des esprits incapables d'entrer dans le secret de l'art, au lieu de pensées ne donnent que des paroles choisies, arrangées, ornées, et ne sèment nul sel dans le sens qu'elles expriment : le solide doit en faire la beauté.

XIII.

Un génie outré pousse ses pensées au-delà de leurs justes bornes, et fatigue à force de vouloir enchérir sur sa pre-

mière idée ; ses couleurs sont toujours chargées : tout est exagéré, tout est forcé. Tendant à ce qu'il croit le plus beau, il le laisse après lui, et se perd.

XIV.

Pour mettre des pensées en œuvre, il faut être capable de distinguer la délicatesse du raffinement, l'agrément de l'afféterie, la noblesse de l'enflure, l'ornement du faux brillant, le bon sens du galimatias.

XV.

L'usage des pensées nobles est propre aux mystères pour en soutenir la majesté, aux panégyriques pour leur donner de la dignité. Dans la morale, elles ne vont pas toujours à la fin qui est de toucher.

XVI.

Ce qui n'a d'autre effet que de plaire dilate le cœur et le tire du resserrement qui convertit. Les meilleurs traits dans la morale ce sont les terribles. La conversion commence par la frayeur, et on a mal prêché, si on n'a qu'agréablement prêché. Le plus bel éloge du sermon est le silence pensif de l'auditeur qui se retire.

XVII.

La pensée est guindée ou mal exprimée, s'il en coûte trop pour l'entendre. Les pointes, les jeux de mots, les proverbes ne trouvent place que dans les conversations vulgaires. Le sérieux de la chaire les bannit. S'il est échappé

aux Pères de l'Eglise quelque trait semblable, ils l'ont donné au mauvais goût de leur siècle, pour se faire tout à tous.

XVIII.

La pensée sera heureuse, si l'admiration qu'elle a causée s'efface avec peine, si elle laisse encore beaucoup à penser; si après l'avoir pesée on y trouve toujours un grand sens; si elle se soutient en quelque langue qu'on l'exprime, indépendamment du choix des mots et de leur arrangement.

XIX.

Quoiqu'une pensée soit commune, il ne la faut pas rejeter, si elle est vraie, si elle sert à éclaircir ou à prouver. On l'approfondit, on lui donne plus de jour; l'orateur se la rend propre par un tour nouveau : il pense autrement que les autres, lors même qu'il pense ce que les autres ont pensé.

XX.

Il est une sorte de pensées, qu'on appelle des applications, qui donnent aux paroles de l'Ecriture, et aux actions qui y sont rapportées, un autre sens que le sens naturel, et qui tournent la lettre en esprit. Elles ornent plus qu'elles ne prouvent. Le style de saint Bernard en est semé. Si la réalité explique la figure, l'application est non-seulement ingénieuse, mais solide et concluante.

XXI.

Les pensées où la fortune entre comme personnage ont

l'air du paganisme : elles n'ont du vrai, que dans un système impie. La Religion, qui n'admet pas ce système, en doit rejeter jusqu'aux expressions. Ce qu'on appelle fortune est la providence, qui n'est aveugle que pour l'aveuglement humain.

XXII.

Ne vantez jamais les pensées qui sont de votre invention ; vantez rarement celles des autres, l'ostentation ne convient pas à la modestie de la chaire. On pardonne à peine à ceux qui montrent les trésors des églises, de s'attacher à les faire admirer.

CHAPITRE XI.

DE L'AMPLIFICATION.

I.

La brièveté serait commode, si elle n'était obscure ; on aimerait à entendre beaucoup de choses en peu de mots ; mais la difficulté est de les entendre. Tout est énigme pour le peuple, c'est à lui que le prédicateur parle ; il ne lui doit rien laisser à deviner.

II.

Le peuple ne voit les choses spirituelles que dans un grand éloignement, il faut les lui rapprocher par de grands traits, tels qu'on les trace sur ces tableaux qu'on voit dans les voûtes des temples. Dans les miniatures tout se confond, tout échappe à qui n'a pas l'œil fin. Le gros de l'auditoire ne

saurait lire dans la pensée du prédicateur, il s'en tient aux paroles. On doit supposer peu, et expliquer beaucoup. Il vaut mieux risquer d'en dire trop pour les gens d'esprit, que de n'en dire pas assez pour le vulgaire.

III.

L'amplification opère sur une proposition, comme la sève sur un germe ; elle développe, elle grossit, et rend sensible des parties imperceptibles. Outre qu'elle répand la clarté. elle rend le style nombreux et propre à la déclamation, L'école veut le style serré, la chaire l'exige diffus [1].

IV.

Ce qui n'a pas besoin de preuve peut avoir besoin d'explication. On ne fait pas les vérités, on les établit, on leur donne du jour, on aide à l'impression qu'elles ont commencée, on y répand l'onction.

V.

Souvent l'auditeur est distrait, quelquefois il manque de pénétration, il perd bien des choses. Si le discours est diffus, si les pensées sont développées, il se dédommage de ce qu'il a perdu.

[1] *Diffus* n'est pas le mot ; l'auteur a voulu dire que le style de la chaire devait être clair, que chaque vérité devait y être expliquée ; qu'il n'admettait point cette concision affectée, qui parfois est un mérite dans les ouvrages philosophiques. On peut lire à ce sujet un discours qu'il a prononcé à l'académie de Soissons dont il était membre. Ce discours a été imprimé dans les œuvres complètes du P. Gaichiès.

VI.

Quand l'orateur a choisi sa matière, et qu'il l'a arrangée, s'il a du feu et de la fécondité, il l'étend, il l'orne, il la relève par différents tours et par des expressions qui en montrent les diverses faces. D'un corps décharné il fait un corps nourri et qui a de l'embonpoint.

VII.

L'amplification ne doit pas aller jusqu'à l'exagération. L'éloquence sacrée n'a pas besoin d'exagérer. Elle montre la grandeur et la petitesse des objets selon leur état véritable. Ce qui n'est qu'exagéré est faux et bientôt paraît tel.

VIII.

L'abondance des pensées que fournit un esprit fécond doit se resserrer dans les bornes du sujet. Il faut tendre à son but et ne jamais s'écarter. Plus le goût de l'auditeur est épuré, plus la fécondité de l'orateur est à l'étroit.

IX.

Quand une fois il a dit ce qu'il faut dire, il doit s'arrêter. Ce qu'il ajoute, quelque esprit qu'il y jette, ne forme plus d'image qui plaise, n'excite plus de nouveaux sentiments. La précision fait alors plus d'effet.

X.

Une grande facilité est ordinairement un grand défaut; elle est négligente, et elle étouffe les bonnes choses sous le

nombre des mauvaises. Les arbres les plus feuilleux [1] ne sont pas les plus fertiles.

XI.

Le bon goût juge si la pensée a sa juste étendue, et si elle est débarrassée des paroles inutiles. Cependant il vaut mieux ordinairement s'accommoder à la lenteur des esprits pesants, qu'à l'impatience des esprits vifs.

XII.

Il est des occasions et des matières où la manière la plus noble de s'exprimer est de laisser entendre des choses sans les dire. La pensée de l'orateur va plus loin que ses paroles. Il en est quelquefois de même de l'auditeur, qui supplée à ce qu'on supprime.

XIII.

Une seule preuve présentée sous diverses faces, mises à la portée de tous, persuade mieux que plusieurs entassées ; la variété des tours pique et réveille. Il faut donc varier sans interrompre, presser sans se désister. Les détours des rivières n'en interrompent pas le cours.

XIV.

La matière qu'on amplifie doit toujours croître; les der-

[1] Ainsi portent toutes les éditions ; je crois que même à cette époque il fallait dire *feuillus*.

niers tours enchérissent sur les premiers ; ils prouvent, ils convainquent, ils persuadent, ils laissent enfin sans réplique.

XV.

Il est quelquefois nécessaire de revenir à une raison décisive, et de l'inculquer de nouveau. Tous les auditeurs ne s'intéressent pas d'abord, plusieurs sont distraits, quelques-uns ont la conception dure, d'autres sont prévenus ; un retour au point décisif achève de persuader. On sacrifie ainsi aux avantages de la persuasion les agréments de la variété.

XVI.

Les digressions sont insupportables aux auditeurs d'un jugement exact. Pour peu que l'orateur s'écarte, ils le croient égaré. Si la nécessité en amène quelqu'une, il faut bientôt rentrer dans le sujet. On se console du débordement d'un fleuve, qui a comblé des fossés à sec, quand il rentre promptement dans son lit.

XVII.

Les saints Pères, plus attentifs à la fin du ministère qu'à la régularité du discours, n'ont pas fait difficulté de se détourner du sujet, quand la charité les y invitait. Le zèle peut faire négliger les règles ; se perdre ainsi, c'est se retrouver avantageusement.

CHAPITRE XII.

DES PASSIONS.

I.

Parlant aux hommes, on compte trop sur leur raison ; on ne les persuade pas toutes les fois qu'on les convainc ; l'esprit ne prononce qu'après que le cœur a donné ses conclusions.

II.

La volonté a ses motifs à part ; on l'attire, on la gagne, en mettant les passions en mouvement ; la raison toute sèche ne pousse que des traits émoussés.

III.

Le peu de goût que l'homme charnel a pour la vertu exige qu'on en parle avec sentiment. Pour ébranler une imagination pesante, pour échauffer un cœur froid, il faut des tours vifs et des mouvements passionnés.

IV.

Il pèche plus par cupidité que par ignorance. Il sait assez ce qu'il doit faire. Peu contestent de bonne foi les vérités et les droites maximes. Le secret est donc de montrer à la passion son véritable intérêt, et de l'empêcher de s'y méprendre.

V.

L'amour, l'aversion, l'espérance, la crainte, la honte, les louanges sont les ressorts qui remuent l'âme. Le simple exposé des devoirs ne fait qu'une impression légère ; mais celle qui pénètre vient des motifs poussés jusqu'à intéresser la passion.

VI.

Au théâtre on ne veut émouvoir qu'autant que dure le spectacle. Au barreau il faut entretenir l'impression jusqu'à ce que l'arrêt soit prononcé. Mais dans la chaire on doit exciter des sentiments permanents et qui croissent.

VII.

Comme la vertu gène l'amour-propre, pour la lui persuader, il faut lui présenter des avantages qui le dédommagent. On le ménage autant qu'on peut, sans faire préjudice à la vertu; on tempère les reproches ; on impute les égarements à l'ennemi commun, à l'ignorance, à l'occasion, à la violence de la tentation. On fait tomber les menaces évangéliques sur des désordres que l'amour-propre ne peut désavouer. Nul motif ne frappe tant la cupidité qu'une crainte bien fondée.

III.

Les grands mouvements ne doivent pas être trop fins. Pour terrasser les monstres, on n'emploie pas des armes de parade et de montre; il y faut le sabre et la massue.

IX.

La passion véhémente est rapide : le style y est brusque et précipité, sans nombre, sans liaison, sans expressions recherchées. Le bon soldat pousse l'ennemi à outrance, peu en peine si les spectateurs sont charmés de sa grâce. Tout lui est bon pourvu qu'il vainque.

X.

Un discours châtié, exact, fleuri, périodique n'est pas le langage de la passion ; la nature émue s'explique plus simplement ; elle n'amuse pas l'esprit, elle va droit au cœur : elle a cependant ses insinuations, ses figures. A la fin elle arrange avec un reste d'émotion ce que dans le feu elle a traité en désordre.

XI.

Ces irrégularités éloquentes sont plus propres aux sermons qu'à toute autre autre action oratoire. Le prédicateur envisage moins la perfection, que le fruit du discours. S'il touche, s'il convertit, c'est un bon sermon, fût-il au-dessous du médiocre.

XII.

Le pathétique outré tombe dans le froid, dans l'ennuyeux. Le cœur veut se donner, il n'aime pas qu'on le force. Une exclamation, une interrogation, une apostrophe, un ton insinuant font plus d'impression, que des mouvements convulsifs.

XIII.

Il ne faut ni exciter des mouvements trop fréquents, ni

les soutenir trop longtemps. On s'accoutume à ce qui dure, et on cesse d'en être frappé. Le corps s'endurcit aux coups réitérés, et l'âme aux mouvements continués.

XIV.

Il est des surprises qui consternent. Erasme a dit d'un prédicateur de son temps, que quand le peuple était ému jusqu'aux larmes, il descendait brusquement de chaire, et laissait dans son émotion l'auditoire consterné.

XV.

J'aime mieux entendre l'auditeur soupirer qu'admirer. S'il bat des mains, son esprit est content, s'il frappe sa poitrine, son cœur est touché; le sermon est assez loué par son silence. Je consens qu'il sorte pensant à sa conscience, sans penser au prédicateur

XVI.

Pour toucher, il faut être touché; le bois qui nous échauffe se consume lui-même. Le faux ne saurait produire le pathétique; et les vrais sentiments de l'orateur se montrent tels qu'ils sont; l'imagination ne parle pas le langage du cœur. Ceux qui n'ont pas le ton de toucher, doivent s'appliquer à instruire.

XVII.

La méditation et la prière échauffent le cœur du prédicateur, et rendent son action touchante. Dieu qui voit les cœurs inspire ce qui convient au sujet, au temps, aux lieux aux personnes.

XVIII.

La vérité, sans être esclave, ne laisse pas d'avoir ses ménagements. Les fortes invectives doivent être générales. Il ne faut décrier en particulier ni pays, ni ville, ni profession; moins encore peindre telles et telles personnes. L'ange de la paix n'est ni malin ni mordant (1).

XIX.

Dans les invectives, l'auditeur doit sentir que c'est le zèle qui parle, non pas l'humeur. Le père qui corrige son fils laisse échapper des traits de tendresse, qui tempèrent la correction.

XX.

Reprendre audacieusement les grands en présence du peuple, sentirait la sédition. Où ils sont le plus grand nombre, ils tiennent lieu de peuple; et leurs besoins, plus grands que ceux des petits, ne permettent pas qu'on les épargne. La verité même ne les a pas épargnés.

XXI.

Les défauts du clergé et des personnes religieuses ne doivent être relevés qu'obliquement. Le fruit d'une censure directe est trop petit et trop incertain, pour compenser le scandale, et le plaisir malin qu'on donnerait aux laïques.

[1] Gardez-vous de faire de la politique en chaire ; surtout évitez d'y prendre des airs de démocrate et de républicain), les temps où nous aurons à vivre permettent cette observation). Soyez prêtre avant tout. Jésus-Christ le défenseur du pauvre Lazare, avait cependant pour ami un autre Lazare, bon bourgeois de Béthanie.

CHAPITRE XIII.

DES FIGURES.

I.

La pensée se produit d'abord sous des traits simples; les figures rehaussent ces premiers traits ; elles changent l'air naturel du récit ou de la preuve en des images qui plaisent. Ce sont des couleurs vives ajoutées au simple crayon. Un tour uni frappe moins vivement.

II.

La nécessité a introduit les figures, et le plaisir les rend fréquentes. La persuasion est le fruit de l'attention; et ce sont les figures qui la réveillent. On arrive, par ces détours, où le droit chemin conduirait avec peine.

III.

Les figures présentent en même temps le sens naturel et le sens figuré; l'utile y est joint à l'agréable. C'est une broderie qui ne doit pas couvrir tout le fond.

IV.

La foi ni la piété ne dépendent pas de ces tours figurés, la conversion n'y est pas attachée; mais Dieu s'en sert pour l'opérer; il a consacré dans ses Ecritures ces pieux ménagements. L'éloquence ne convient pas moins aux sermons,

que le marbre aux temples, que l'or aux vases sacrés. L'harmonie du discours sera-t-elle bannie des lieux, d'où l'on ne bannit pas la musique ?

V.

Il y a dans l'éloquence des irrégularités heureuses, nécessaires. Les traits qui semblent forts et trop marqués, sont quelquefois le sublime, le merveilleux au goût des connaisseurs. Ce qui doit être prononcé veut du feu et des saillies.

VI.

Les figures changent l'uni de la preuve en pathétique. Elles font plus que prouver, elles remuent. S'il y a moins d'ordre dans le style, c'est une suite de l'émotion: l'ordre part d'un esprit rassis, et un beau désordre d'un cœur ému.

VII.

Les mouvements dont le prédicateur est affecté, se peignent par les figures. Quand ils passent dans l'auditeur, il ne peut plus refuser ni son attention, ni sa confiance.

VIII.

Ces mouvements sont froids s'ils sont amenés par règle : ils doivent échapper au feu de la composition, ou même à celui de l'action. L'occasion les rend plus vifs que l'étude. Quand l'art s'en mêle, il doit se cacher, et être pris pour la nature. Les vraies sources de ces saillies sont le zèle et la charité.

IX.

Dans ces enrichissements du discours, on doit garder des mesures : on en approuve l'usage modéré ; mais on en blâme l'excès. Un discours partout figuré étourdit, il devient suspect à l'auditeur. Ce qui n'est qu'assaisonnement dégoûte, quand on en fait sa nourriture.

X.

Il est une sorte de figure que j'appelle *Supposition,* liée à des conséquences auxquelles l'auditeur ne peut se refuser. On y feint une situation des choses vraisemblable et concluante. Supposé qu'instruit de vos désordres, dit le prédicateur, il me fût permis de vous les reprocher, quelle honte, quelle consternation ! Telle au jugement de Dieu, etc. Supposé qu'un Apôtre fût envoyé de Dieu pour vous prêcher un Evangile opposé à celui de Jésus-Christ, Evangile d'immortification et de mollesse ; vous faudrait-il changer de vie pour vous y conformer, etc.

XI.

La figure la plus familière au prédicateur est le *Dialogisme.* Il s'interroge, il répond à ses propres questions, il résout ses doutes, il détruit les prétextes de la cupidité. L'auditeur est alors attentif comme si tout naissait sur l'heure dans la chaleur du discours : il se croit lui-même l'interlocuteur.

XII.

La *Métaphore,* qui est la substitution d'une idée à une

autre idée, multiplie les vues de l'esprit; elle lui présente divers objets liés par leur rapport. Il faut qu'on puisse en avoir la convenance sans étude. Il est des métaphores si naturelles, qu'on les prend pour de simples expressions.

XIII.

La Métaphore prise à la rigueur, présente un sens faux. Si elle impose à l'esprit, ce n'est que pour lui plaire; elle ne le trompe qu'un moment. A travers une image étrangère, elle laisse voir la vérité. Quoiqu'elle propose double objet, cette illusion n'est pas un mensonge. Sur le bord d'un fleuve l'œil découvre les arbres naturels et les figurés.

XIV.

L'image qu'elle présente doit être des plus familières. C'est assez donner d'exercice, que de faire chercher la vérité qu'elle enveloppe. L'antiquité en fournirait de brillantes, si le fonds de l'allusion était plus connu. On ne reconnait une personne à son portrait, que quand la personne est déjà connue.

XV.

On y hasarde quelquefois une expression moins usitée: l'image qu'elle offre à l'esprit peut la justifier; elle passe à la faveur d'un correctif. Si elle fait dire: ce n'est pas ainsi qu'on s'exprime, elle fait dire aussi c'est ainsi qu'on a dû s'exprimer

XVI.

La Métaphore trop fréquente obscurcit le discours. L'esprit cherche d'abord les choses avec plaisir sous des figures

étrangères; mais à continuer il se fatigue. Pour un tour métaphorique, il faut en donner plusieurs naturels.

XVII.

L'Allégorie, qui n'est que la métaphore continuée, doit être maniée ingénieusement, pour être belle; et présenter une image connue, pour être intelligible. L'horreur de l'enfer sous la figure des embrasements du Vésuve se ferait entendre aux peuples voisins de cette affreuse montagne. Tout l'Ancien Testament n'est qu'une allégorie du Nouveau.

XVIII.

L'Antithèse, qui est l'opposion de deux contraires, contribue à leur éclaircissement réciproque. Si elle revient trop souvent, elle dégénère en jeu puéril.

XIX.

Les oppositions les plus exactes, avec toute leur justesse, ne conviennent pas toujours à l'éloquence : elle ne veut pas tant de symétrie. On parle trop souvent de l'esprit et du cœur par antithèse. A peine le premier membre est-il énoncé, que l'auditeur substitue le second. L'orateur qui se laisse devancer ne donne pas le plaisir de la surprise.

XX.

La Parenthèse donne une courte distraction, qui réveille l'attention, sur tout si elle invite à la renouveler. Le premier prédicateur du dernier siècle en usait souvent [1]. Ap-

[1] Bourdalone; on rencontre en effet dans ses sermons beaucoup, et peut être trop de ces sortes de parenthèses.

pliquez-vous, disait-il, à ceci, ne perdez rien de cette importante morale. J'en appelle à votre expérience, consultez-vous, etc.

XXI.

Les Sentences abrègent une longue morale; on les retient aisément. Elles doivent être élégantes, précises, et d'un grand sens.

XXII.

La Fiction est la plus vive et la plus insinuante de toutes les figures : elle donne la vie à tout, et érige les raisons en image. Elle personnifie les vertus, les vices, les passions; elle les fait parler et agir : de là les rhéteurs lui ont donné le nom de *Prosopopée.*

XXIII.

L'Hypotypose est comme un agréable enchanteur, qui semble montrer les choses, et les donner en spectacle. La séduction y est si forte, qu'on croit voir ce qu'on ne fait qu'entendre. Elle rend présent aux événements; on y entend parler les personnages.

XXIV.

Le faux devient vrai à la faveur de *l'Ironie,* qui est une raillerie fine, par laquelle on énonce à dessein le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Ces contre-vérités mettent le ridicule dans son jour. Rire du vice n'est pas rire des choses saintes. Tel craint moins de passer pour méchant, que pour ridicule.

XXV.

Les Hyperboles sont des mensonges innocents qui ne

trompent personne. Ce qu'on y voit de faux est un faux établi, qui a l'air de vérité. L'auditeur en rabbat assez, et reduit la pensée à sa juste valeur. Ces expressions, plus grandes que la chose qu'elles expriment, conduisent à la vérité par une apparence de mensonge.

XXVI.

Si l'Hyperbole est trop forte, il faut y préparer ou l'adoucir ; sans quoi l'auditeur rit, ou se révolte. Il n'y a pas loin du grand à l'énorme, de l'extraordinaire à l'extravagant : il faut s'arrèter aux limites.

XXVII

Si l'usage n'a pas donné cours à une expression hyperbolique, il ne la faut jamais hasarder sans précaution; cette précaution lui sert de passeport, elle rectifie la pensée, et la réduit au sens raisonnable.

XXVIII.

Las Mystères sont si grands, la religion est si auguste, Dieu si élevé au-dessus de nous, qu'on ne risque jamais d'excéder, en parlant avec grandeur de ces grands sujets. Les Figures les plus magnifiques n'atteignent point à la réalité.

CHAPITRE XIV.

DES SIMILITUDES ET DES EXEMPLES.

I.

Les Similitudes sont des images différentes des choses, mais qui leur ressemblent par certains rapports, et qui les représentent. On aime ainsi à voir les objets hors d'eux-mêmes ; et ces peintures, qui ornent le discours, recréent l'esprit.

II.

Elles ont quelque agrément pour les auditeurs habiles et de la force pour le peuple. Si elles n'instruisent que ceux-ci, du moins elles délassent les autres.

III.

On n'employe la Similitude qu'après avoir envisagé le sujet en lui-même. Si elle se présente trop tôt, elle fait diversion, elle amuse. On doit en user sobrement. L'invention fournit ces images, et le bon sens les rend justes. On les tire des choses les plus connues.

IV.

L'art, la nature, l'histoire les fournissent, les petits sujets, aussi-bien que les grands, les plus bas et les plus sublimes. Les moucherons et les fourmis. le chien qui retourne à son vomissement, l'animale immonde qui se roule dans la boue

donnent dans l'Écriture des instructions divines. Des choses sensibles, on monte aux choses abstraites.

V.

Rien n'est bas, dès qu'il est manié par un esprit élevé. Les Apologues les plus simples dans la bouche des Menenius et des Démosthènes ont produit des effets surprenants. Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné celui du buisson, qui offrit sa protection aux plus grands arbres.[1]

VI.

La Similitude doit être ordinairement courte ; ce morceau détaché ferait une digression, s'il était trop étendu. On n'en presse pas tous les rapports ; les choses ne se ressemblent qu'à certains égards, et c'est assez.

VII.

La Parabole qui est une espèce de Similitude, et comme une énigme historique, souffre plus d'étendue. Ce genre de discours était familier aux orientaux, et Jésus-Christ l'a consacré par un fréquent usage.

VIII.

Ces fictions ne sont pas des mensonges ; elles ne disent pas proprement ce qu'elles semblent dire, mais ce qu'elles enveloppent, et qu'elles laissent à deviner. Sous des histoires

[1] Allusion à l'apologue ; *Carduus Libani misit ad cedrum*, etc. (IV. Liv. des Rois, ch. XIV.)

feintes ou véritables, sous des images naturelles, elles proposent les mystères de la religion, les maximes de la morale.

IX.

Les Paraboles gênent moins l'orateur que les exemples. Il y met les circonstances à son choix, pour en faire au sujet l'application qu'il veut. Il en est de consacrées par l'Évangile; plusieurs y sont appliquées. Les autres ne sont entendues que de ceux qui ont des oreilles pour entendre.

X.

Les Exemples confirment les raisons; et font voir possible, et quelquefois facile ce qui paraît impraticable. Ceux qu'on tire de l'Écriture sont toujours sûrs; avec l'autorité ils apportent l'onction.

XI.

Il n'est pas défendu d'en employer d'autres, s'ils ont de bons garants. La Vie des Saints est l'Evangile pratiqué et mis en œuvre.

XII.

On doit rapporter sobrement les visions et les extases, quelque autorité qu'ayent chez les plus anciens Pères ces voies extraordinaires. Des prétendus esprits fort osent traiter de puéril, ce qu'un esprit simple et soumis trouve merveilleux.

CHAPITRE XV.

DE L'ÉLÉGANCE.

I.

Ne confondez pas l'élégance avec l'éloquence. L'art d'écrire borné à l'élocution, au choix des mots, à leur construction, à l'arrondissement des périodes, est à la portée de toutes sortes d'esprits, s'ils travaillent avec soin. L'éloquence est un autre talent. Saint Paul parlant en grec barbare, ne laissait pas de prouver, de convaincre, d'émouvoir, d'être terrible, tendre, affectueux.

II.

Aujourd'hui il est de la dignité de la chaire d'y parler exactement, purement, noblement; ce qu'on a bien pensé doit être heureusement exprimé. Un diamant mal enchassé perd quelque chose de son prix.

III.

La vérité revêtue de politesse et d'élégance est comme un rayon qui passe à travers un cristal. Elle en est plus vive, plus agréable, et en quelque sorte plus visible.

IV.

L'élégance, il est vrai, est une suite de mots choisis et placés avec art; mais, sans prétendre éblouir l'imagination,

elle tend à donner à l'esprit des idées justes et précises d'une manière qui lui plaise.

V.

Ce que l'adresse est à la force, la grâce à la taille, la propreté à la magnificence, l'élégance l'est aux pensées justes, aux idées sublimes, aux sentiments religieux. Il faut peu de chose pour donner la perfection à un ouvrage ; cependant la perfection n'est pas peu de chose.

VI.

La mère ajuste son enfant, parce qu'elle l'aime, et qu'elle voudrait le faire aimer. Tel doit être le zèle du prédicateur pour la vérité· S'il la produit trop négligée, les cœurs lui sont fermés. Qu'il l'orne donc, mais qu'il ne la farde pas. La propreté modérée est une vertu, l'excès est petitesse d'esprit.

VII.

Les ornements qui conviennent au sermon ne sont pas ceux qui font admirer l'orateur, mais ceux qui touchent, convertissent. Ils donnent une grande idée de Dieu, ils font craindre ses jugements, espérer ses miséricordes. Par eux la religion est respectée, les mystères envisagés avec une sainte frayeur.

VIII.

Le prédicateur retranche les ornements qui éloignent de la fin qu'il se propose. Le laboureur arrache les fleurs qui naissent dans ses blés ; elles gâtent plus la moisson, qu'elles ne l'embellissent. Le jardinier dépouille l'arbre des feuilles, qui empêchent le fruit de murir.

IX.

La piété pose pour maxime, que le prédicateur qui touche le plus, prêche le mieux. Si celui qui a l'approbation publique touche moins, elle ne s'y méprend pas; elle ne suit pas la foule, mais son prédicateur.

X.

Il arrive quelquefois que l'approbation d'un auditoire choisi entraine le grand nombre. Le peuple suit volontiers le goût de ceux qui sont en possession de régler son jugement.

XI.

Le Prédicateur charme toujours, si par sa simplicité et par son air naturel il persuade qu'il ne pense à rien moins qu'à charmer. Il est même un certain excès d'exactitude et de justesse qui ne lui convient pas.

XII.

On risquerait pourtant d'affecter trop de simplicité; on n'a plus les dons apostoliques. Dans les Apôtres la simplicité était une preuve de mission, un devoir du ministère, une impression de l'Esprit d'en haut. Soutenue de la guérison d'un paralytique, c'était une puissante éloquence, ce temps n'est plus.

XIII.

La piété tempère les saillies du génie. Les écrivains sacrés auraient pu tout écrire de ce style sublime, dont il leur a

échappé tant de traits; mais la charité les a rabaissés. L'Apôtre ne court pas après l'élégance.

XIV.

C'est souvent la paresse ou le trop de confiance qui fait négliger la composition. La simplicité ne dispense pas du travail. Le prédicateur est pour les autres, il leur doit ses peines et ses soins. Après un certain point de perfection, la lime ne saurait plus polir, elle ne fait qu'affaiblir.

XV.

Le sens des expressions se prend toujours selon l'usage, à moins qu'une explication marquée ne leur donne un autre sens; l'usage consacre les termes, et les termes fixent le sens. Pour peu qu'ils soient ambigus, ils sont employés à pure perte; ils ne disent rien à l'auditeur qui ne prête son attention qu'en passant.

XVI.

Le pasteur, plus occupé que le prédicateur d'office, est plus en droit de négliger les ornements. Il court aux besoins du troupeau, sans trop mesurer sa démarche. Le paroissien doit juger du prône, non sur les règles du discours, mais sur le besoin qu'il a d'être instruit et touché.

XVII.

Il est des prédicateurs qui, le plus éloquemment qu'ils peuvent, s'excusent de n'être pas éloquents, et protestent de ne pas vouloir l'être. Ils tombent dans les inconvénients qu'ils condamnent, et placent avec étude ce qu'ils feignent de négliger. Contradiction qui trahit leur vanité.

XVIII.

C'est dans l'auditeur une mauvaise disposition, qu'un goût trop délicat. Pendant le discours, il n'est occupé que des beautés ou des fautes. Le cœur peut-il alors s'ouvrir à l'onction ?

XIX.

L'élégance qui n'est que dans les termes est froide et puérile; sous une superficie agréable, il faut un fonds solide; ce qu'on appelle phrase n'est rien. Des idées nobles, naissent les belles expressions.

XX.

Ce qui ne peut trouver place dans un discours d'apparat sous son propre nom, y entre à la faveur d'une circonlocution. Souvent la définition des choses, ou leur description, donne une image plus vive que les choses mêmes.

XXI.

La variété, l'harmonie, les mouvements, les figures rendent le discours élégant. Si ces beautés sont entassées, elles ont un effet contraire.

XXII.

Pour rendre certains endroits plus véhéments, on supprime les liaisons. Par-là les raisons plus serrées pressent et entraînent ceux qu'on ne peut amener doucement.

XXIII.

Hors du naturel et des bornes du bon sens, on outre tout.

L'enflure prend la place du noble, du sublime ; et le discours, pour être trop riche, cesse d'être beau.

XXIV.

Les pointes ne sont plus à la mode ; les expressions affectées déplaisent, aussi bien que les métaphores trop hardies. On rejette même les épithètes trop fréquentes ; tel est aujourd'hui le goût sûr et délicat des Français.

XXV.

Les expressions figurées doivent être plus énergiques que les naturelles, et présenter des images plus vives ; avec ces deux conditions, il faut encore craindre de les prodiguer.

XXVI.

L'abondance des paroles superflues énerve le sens ; la sécheresse le rend dur. Un juste milieu tourne ces défauts en beauté.

XXVII.

Il est rare qu'on soit contraint et éloquent ; mais il est assez ordinaire qu'on soit élégant et contraint.

XXVIII.

Le discours public doit être périodique, sans trop de régularité ni de contrainte. Dans une cérémonie la démarche est grave et composée ; mais ce n'est pas jusqu'à la justesse de la danse.

XXIX.

La prose a sa cadence comme la poésie, mais moins gênée. Elle forme plus naturellement les images; les nombres n'y sont pas égaux, ni les chutes semblables.

XXX.

Le nombre oratoire n'est autre chose que l'harmonie, qui résulte de la proportion des membres et de la juste distribution des syllabes dans la période.

XXXI.

La période est une quantité de mots joints ensemble qui forment un sens complet. Elle a deux, trois ou quatre membres. Un discours ne se prononce pas tout d'une haleine; les pauses servent à la reprendre, et facilitent à la voix cette variété qui plaît; ainsi le nécessaire a introduit l'agréable.

XXXII.

Le nombre oratoire n'a d'autre règle que le jugement de l'oreille. La poésie plaît, quoique toujours assujettie à certaines mesures; dans la prose cette uniformité déplairait. Quelquefois on accumule membre sur membre, pour rendre le discours plus pressant.

XXXIII.

Dans la prose il faut également éviter les nombres et les phrases poétiques; le style poétique dans la prose est aussi défectueux, que le style prosaïque dans les vers.

CHAPITRE XVI.

DU STYLE.

I.

Le style qui est la manière de choisir et d'arranger ses paroles pour exprimer ses pensées, est ou sublime, ou simple, ou médiocre. La matière et l'auditoire doivent en régler le choix.

II.

De la qualité du sujet naissent ces trois différents styles : le rapport entre le style et le sujet est la première beauté du discours. Si le style rend fidèlement et convenablement ce que l'orateur pense et ce qu'il sent sur sa matière, le style est bon.

III.

La qualité de simple, en fait de style, n'est pas un terme de mépris, mais un terme d'art. Le style simple n'a pas moins de finesse ni moins d'exactitude que les autres. S'il est petit, il a ses proportions; semblable à ces arbres nains qui plaisent plus à la vue, et qui ne rapportent pas moins, à proportion, que les arbres en plein vent.

IV.

Le discernement met la simplicité où elle convient. Rien ne serait moins convenable, que d'exprimer une pensée ou un sentiment naïf et simple par des expressions ampoulées.

V.

Le style sublime est majestueux, soutenu d'expressions nobles et capables de donner de grandes idées de ce qu'on a conçu de grand. Quoique élevé, il n'est pas guindé. De tous les défauts du discours, le plus ridicule, c'est ce qu'on appelle enflure,

VI.

Entre les Pères Latins, saint Ambroise et saint Léon ont dans leurs sermons un style ordinairement plus sublime, que celui de saint Augustin. Ceux-là prêchaient à la cour et au grand monde ; celui-ci à des négociants et à des gens de mer.

VII.

Le style médiocre, qui tient de la noblesse du sublime, et de la familiarité du simple, est le plus propre à la chaire, parce qu'il est à la portée de tous. Il doit être clair, pur, poli ; tantôt simple, tantôt élevé ; ici coupé, là périodique. Enfin, il doit être plein d'onction et nourri de l'Ecriture Sainte.

VIII.

La clarté est la première qualité du style : on ne parle, que pour se faire entendre. Le style est clair, sitôt qu'il amène l'auditeur aux choses, sans qu'il s'arrête aux paroles.

IX.

Toute autre qualité, comme pureté, justesse, élévation,

finesse, doit céder à la clarté. Il vaut mieux être critiqué d'un grammairien, que de n'être pas entendu du peuple. L'auditeur doit goûter le plaisir, non-seulement d'entendre de bonnes choses, mais encore celui de les comprendre sans peine.

X.

L'obscurité qui naît des mots équivoques et de la mauvaise construction des phrases, l'orateur la corrige en repassant sur sa composition. Il retranche plus sévèrement d'une instruction populaire celle que produiraient des expressions trop fines, ou une érudition trop recherchée.

XI.

Quoique toute affectation soit blâmable, on peut, sans craindre de reproche, affecter d'être clair. Ce n'est pas assez de se faire entendre; il faut travailler à ne pouvoir pas manquer d'être entendu.

XII.

Le prédicateur persuadé que l'ignorant n'a pas moins d'intérêt à la vérité que le savant, qu'il lui en est même plus redevable la met dans toute son évidence. Alors l'esprit s'y laisse prendre, comme le cœur au plaisir.

XIII.

Quand le style est obscur, on a droit de croire que l'esprit de l'auteur n'est pas net. On énonce clairement ce qu'on a conçu de même, si toutefois on n'a pas des raisons de se rendre mystérieux. Un auditeur spirituel ne s'attend

pas qu'on lui mette tout dans son plus grand jour, il consent qu'on lui laisse à penser.

XIV.

Il a été de la sagesse du Saint-Esprit de répandre de l'obscurité dans l'Écriture, c'est le recueil des mystères. Mais le prédicateur, qui en est l'interprète, doit être clair, et n'avoir pas besoin lui-même d'un autre interprète.

XV.

La netteté dépend en partie de l'arrangement des mots et des phrases. On place les choses dans l'ordre qu'on les pense, on leur donne leur juste étendue, on écarte les idées qui viennent à la traverse, et qui feraient des parenthèses, ou des digressions. Le froment séparé de la paille se fait voir, et tient peu de place.

XVI.

Pour parvenir à la netteté, on évite les termes vagues et oisifs qui ne disent rien, les mots ambigus et équivoques, les constructions louches et enveloppées. On est quelquefois forcé d'employer des termes généraux, qui sont clairs jusqu'à un certain degré, quoiqu'ils ne portent pas l'évidence jusqu'à la dernière précision.

XVII.

Il y a une fausse netteté ; c'est celle qui étend la phrase sans nécessité, celle qui veut en ôter des ambiguïtés qui

n'arrêtent point l'esprit, et que le grammairien trop sévère y veut absolument trouver.

XVIII.

Quoiqu'on s'éloigne du genre sublime, on ne doit pas tomber dans le style rampant. L'auditoire renferme toujours des gens qui méritent qu'on se soutienne ; et le sujet le demande.

XIX.

Rien n'avilit plus un sermon qu'une diction basse. Peu de gens sont capables de juger de la force et de la justesse du discours ; mais chacun sent la bassesse des expressions. Une pensée basse, exprimée en bons termes, se soutient mieux, qu'une pensée noble exprimée bassement.

XX.

La pureté du langage est au discours une qualité indispensable ; la négligence dans les paroles fait tort aux choses, et s'attire bien des censeurs ; il ne faut qu'un peu d'usage, sans beaucoup de capacité, pour en juger. On n'atteint pas le cœur, si les termes blessent l'oreille.

XXI.

Les mots doivent être propres, conformes à l'usage dans l'application précise qu'il en fait, unis naturellement. Il est des termes si convenables aux choses, et si bien faits pour la pensée, qu'ils naissent avec elle : quelquefois elle ne s'exprime bien que d'une seule manière ; heureux qui peut la saisir !

XXII.

Les épithètes énervent le style, si elles ne sont bien choisies; l'Ecriture en emploie rarement. Souvent les épithètes sont froides ; mais aussi il en est de si heureuses, qu'elles tiennent lieu d'une phrase entière. En abrégeant le discours, elles multiplient le sens par leur force et leur précision.

XXIII.

La répétion de certains mots est d'usage, et même élégante dans notre langue, surtout quand la phrase en est plus nette ou plus nombreuse. Hors ces circonstances elle languirait.

XXIV.

Le bon style est épuré du solécisme, du barbarisme, et du mauvais tour. Le français porte l'exactitude jusqu'au scrupule : un mauvais mot fait souvent plus de tort, que ne ferait un faux raisonnement.

XXV.

Le style est exact, lorsqu'on ne peut rien ajouter qui ne soit superflu, ni rien retrancher qui ne soit nécessaire. Une exactitude si rigoureuse est réservée aux discours d'apparat. Ailleurs elle épuise l'esprit, le dessèche, et lui ôte la véhémence qui presse, et qui émeut.

XXVI.

Dans la chaire il est nécessaire de parler purement ; la

politesse n'en est pas bannie, à moins qu'elle ne soit affectée. L'élocution a de grands avantages, la justesse et le choix des expressions se font sentir aux plus grossiers; ils sont choqués des meilleures choses, si elles sont mal exprimées. On peut dire à un chantre, ne fredonnez pas; mais on ne lui dit jamais, ne chantez pas juste.

XXVII.

Le style a ses bienséances comme les habits et les manières; on s'attend que le prédicateur parlera en homme de Dieu. Le sermon n'est pas une conversation de cercle; on y parle au peuple, et on y parle de Dieu.

XXVIII.

On n'y hasarde pas les mots nouveaux, on n'y rappelle pas les termes surannés. La diction du prédicateur doit être comme sa vie, modeste, chaste, unie; assez simple pour être entendue, sans rien perdre de sa dignité.

XXIX.

Le style fleuri est le langage de l'imagination, et le style grave celui du cœur. Les tours, qui ne plaisent que par leur délicatesse, ne vont pas au cœur; ils ne laissent qu'un faible souvenir du plaisir qu'ils ont causé.

XXX.

Le style ordinaire du sermon est étendu, et la phrase périodique. Le style trop concis rend la morale sèche, et ne corrige pas assez l'amertume de la censure.

XXXI.

On doit néanmoins varier le style : l'harmonie trop continuée endort; l'auditeur ne peut soutenir longtemps l'uniformité. La diversité des pensées et des sentiments produira la variété des tours et des nombres; cette inégalité n'ôte pas la symétrie.

XXXII.

L'ancienne Grèce faisait à tout propos allusion aux termes d'Homère, elle ne disait presque rien que par ses expressions. Tel est l'usage du prédicateur par rapport à l'Ecriture sainte : il en emploie le langage non-seulement en autorité, mais encore en ornement.

XXXIII.

De ce style consacré rejaillit sur tout le discours une majesté touchante et respectable qui inspire la religion. L'envoyé du ciel doit en parler la langue.

CHAPITRE XVII.

DU DÉTAIL.

I.

Quand les vérités ont été mises dans leur jour, les conséquences en naissent naturellement. L'auditeur pourrait les

tirer; mais il aime qu'on lui en épargne la peine, il consent que l'on se défie de sa pénétration.

II.

Autrefois la morale remplissait à peine la péroraison, le fruit demeurait dans son germe; de nos jours elle s'est emparée du discours. Les prédicateurs imitent les poètes dramatiques, qui ouvrent la scène le plus près qu'ils peuvent du dénouement.

III.

Après avoir resserré les principes, on se hâte de tirer les conséquences, on les développe, on y peint les défauts, on les met à la portée des plus simples, on les applique à leurs besoins.

IV.

Ce développement fait le détail. On y reprend le désordre, mais avec douceur et avec charité. L'invective aigrit, et ne corrige pas.

V.

C'est ici la partie du sermon la plus intéressante, la plus utile, et celle d'où dépend le succès. Les discours vagues et généraux servent de peu, personne ne se les applique. Pour obliger l'auditeur de faire réflexion sur ses devoirs et sur ses défauts, montrez-lui sa conduite d'une manière vive et particulière. Si nos anciens ont négligé le détail, ce n'est pas faute de génie, mais le goût n'était pas encore parvenu là [1].

[1] Si par *anciens*, l'auteur prétend désigner les anciens Pères, l'assertion n'est pas absolument vraie. S. Augustin, S. Grégoire,

VI.

Les hommes n'étudient point leur cœur, quoiqu'ils en suivent la pente. Les prédicateurs suppléent à cette négligence ; ils en observent les mouvements les plus secrets, et les découvrent.

VII.

La connaissance plus ou moins grande du cœur de l'homme, et l'art différent de le développer font aujourd'hui la différence des prédicateurs et de leur succès.

VIII.

Chacun peut faire cette étude en soi-même. Tous les hommes ont, à peu près, les mêmes affections, les mêmes sentiments. Les uns en sont dominés, les autres y résistent; ces caractères peints sont des modèles à rejeter, ou à suivre [1].

IX.

Les passions peuvent être différentes, mais le ressort qui les remue toutes est toujours le même ; c'est l'amour-propre. Quelque adresse qu'il ait à se déguiser, le prédicateur habile le démasque ; il fait voir dans le vice l'énorme, le honteux, le ridicule.

S. Basile, mais surtout l'incomparable S. Jean Chrysostome sont entrés dans ses détails de mœurs, encore aujourd'hui pleins d'actualité.

[1] On demandait un jour à Massillon comment il avait pu si bien connaître le cœur humain. En m'étudiant moi-même, répondit-il.

X.

Il est dangereux de peindre le vice finement. Trop de délicatesse lui laisse ses agréments, et la morale est alors une tentation.

XI.

Il est moins permis de se négliger dans le détail, que dans les principes. Ici le prédicateur est soutenu par la dignité de la matière; là il tombe, s'il n'y descend finement, et le plus grossier des auditeurs voit son faible, peu disposé à le lui pardonner.

XII.

Que d'art ne faut-il point, pour ne mettre dans les moindres détails rien de petit, rien de rampant? De peur qu'ils ne languissent, on en soutient la fin par quelque allusion de l'Ecriture.

XIII.

On ne doit pas insulter au pécheur, ni user de termes injurieux ou méprisants : l'amertume du zèle est défendue par l'Apôtre. Il faut gagner l'auditeur, et non pas l'aigrir.

XIV.

La colère dans l'orateur obscurcit les idées et enveloppe la vérité. Le pécheur qu'on semble excuser se condamne lui-même. S. Pierre diminue le déicide des Juifs, au moment qu'il le leur reproche.

XV.

La censure des vices ne doit pas désigner les personnes ; la chaire n'attaque pas les particuliers. La morale poussée contre un emploi unique serait injurieuse et téméraire.

XVI.

Quoique les vérités générales soient susceptibles d'application aux particuliers, le prédicateur a droit de les dire ; si l'auditeur les applique, c'est sa faute. Est-ce une raison de taire une vérité importante, de penser qu'il s'en fera des applications ? Le pécheur qui se condamne en secret justifie la nécessité de la morale.

XVII.

Dans les invectives générales, il faut toujours mettre quelque exception ; les auditeurs s'y rangent, et croient que ce sont eux qu'on épargne.

XVIII.

Rarement on doit adresser la morale aux ecclésiastiques. Qu'alors elle soit mesurée et respectueuse, qu'elle tienne plus du gémissement que du reproche. Le prédicateur doit s'y comprendre lui-même, ou se l'appliquer, pour l'adoucir.

XIX.

Plus les lieux où l'on prêche sont petits, plus ils exigent de retenue sur le détail ; les applications seraient trop aisées, et les malins prendraient occasion d'en abuser.

XX.

En s'élevant contre les grands crimes, il faut supposer qu'ils sont rares ; par là les coupables en ont plus de honte, et plus de regret. Sur le désordre de quelque particulier, on ne peut pas insulter à tout un peuple, moins encore le diffamer.

XXI.

Il est indécent au prédicateur de paraître trop instruit des usages du monde, du détail des modes, du nom des parures, des divertissements et des jeux. L'ennemi déclaré du monde doit en ignorer jusqu'au langage.

XXII.

Il ne faut peindre les amusements mondains qu'avec les traits de la gravité évangélique. Pour peu qu'on en égaie les descriptions, on fait aimer le monde, lorsqu'on prétend le décrier.

XXIII.

Quelque utilité qu'il y ait dans la peinture des mœurs, il ne faut pas s'y arrêter à l'excès. Décrire les désordres, et les déplorer, sans montrer le secret de les arrêter, ce n'est remplir que la moitié du ministère.

XXIV.

Retraite, prière, méditation, lecture, jeûne, mortification, aumône, ce sont les moyens et les remèdes généraux. Les

remèdes particuliers se tirent des défauts et de la qualité des personnes.

XXV.

Il est des matières sur lesquelles on dit toujours trop ; certains crimes veulent le silence et l'oubli. Ne réveillons pas la cupidité, qui ose tout tenter ; et laissons croire aux âmes innocentes, qu'il ne se voit nulle part de tels monstres.

XXVI.

Aucune langue n'est aussi chaste que la française ; on n'y souffre nulle expression qui puisse souiller l'imagination. Quelque modestes que soient les termes, le sens pourrait alarmer la pudeur ; le voile dont on le couvrirait serait toujours transparent.

XXVII.

On ne doit pas s'arrêter trop longtemps à recommander de menus devoirs ; il reste à traiter tant de grandes matières qu'on ne saurait épuiser. L'esprit instruit des devoirs importants, et le cœur touché des vérités essentielles corrigeront les petits défauts. Qu'un ver ronge le cœur de l'arbre, les feuilles tomberont bientôt.

XXVIII.

Le détail ennuie et devient froid, s'il n'est coupé par des réflexions, qui remontent de temps en temps aux principes.

CHAPITRE XVIII.

DES PRÉTEXTES.

I.

La passion et la préoccupation balancent les meilleures raisons, et donnent du poids aux conséquences les plus fausses. Ces prétextes sont des retranchements où le pécheur se met à couvert ; c'est au prédicateur à l'y forcer. Il le confond, il le convainc, il le persuade, et c'est aujourd'hui le grand art du ministère, et son triomphe.

II.

L'orateur prend, ce semble, le parti de son auditeur, il donne à ses raisons les couleurs dont elles sont susceptibles; et puis les détruisant, il lui fait avouer qu'il a tort, et le somme de se rendre.

III.

Rien n'intéresse davantage, que la réfutation des prétextes. Le pécheur s'agite intérieurement, pour faire valoir ses défenses, et pour s'y maintenir. Il est dangereux de le combattre faiblement. Il s'affermit dans son désordre, si l'on ne fait qu'éluder ses raisons.

IV.

On doit le presser, le pousser, l'abattre, puis le relever en l'encourageant. Le pathétique, soutenu de l'interrogation

et des autres figures véhémentes, trouve ici sa place ; on ajoute motifs sur motifs, par une gradation serrée.

V.

N'outrons ni raisons ni figures ; on recule vainement, après s'être trop avancé. Les correctifs qui viennent après coup ne trouvent plus créance.

VI.

Très souvent les prétextes des pécheurs sont fondés sur de bons principes, mais les conséquences sont mal tirées. L'art consiste à découvrir le sophisme.

VII.

On ne doit point s'objecter de difficulté qu'on ne puisse résoudre jusqu'à contenter les plus difficiles, s'ils sont raisonnables. Il faut, autant qu'il est possible, que la réponse soit sans réplique.

VIII.

Il est avantageux de tirer de l'objection même de quoi la résoudre, et de vaincre le pécheur par ses propres armes. Alors c'est lui-même qui se condamne.

IX.

Lorsque, dans la méditation ou dans la lecture, il se présente au prédicateur des réflexions judicieuses et des raisons pressantes contre les abus des mondains, il doit chercher ce que le monde y oppose de moins déraisonnable, et

se faire ainsi un amas de prétextes. qu'il se sent capable de détruire.

X.

Les plus grands orateurs ont réfuté des prétextes. Démosthène et Cicéron se sont servis de cette méthode. Saint Grégoire de Nazianze, dans son sermon contre le délai du baptême, n'en emploie pas d'autre. Il serait aisé de la trouver dans les sermons des premiers prédicateurs de ce siècle, et dans les meilleurs moralistes.

XI.

Le goût a ses vicissitudes. Dans le dernier siècle, on ne pensait qu'à établir : dans le nôtre, on réfute. De ces deux méthodes Sidoine Apollinaire attribue l'une à Saint Augustin, l'autre à Lactance. Pour établir, il ne faut qu'être solide ; pour réfuter, il faut encore être ingénieux.

XII.

Les prétextes que les prédicateurs ont ordinairement à combattre, sont les bienséances de la qualité, du rang, de l'âge, du sexe, l'opinion des hommes, les licences que l'usage autorise, l'exemple d'autrui, la crainte de se distinguer, les respects humains, les ménagements de la fausse sagesse, la tentation, le tempérament, l'occasion, la confiance présomptueuse en la bonté de Dieu, la facilité du retour, la force des résolutions humaines, etc.

CHAPITRE XIX.

DES PORTRAITS.

I.

Il n'y a pas encore un siècle que le prédicateur triomphait par la description des lieux, des événements, etc. Heureusement ce style romanesque est tombé. On y a substitué les portraits, on a peint vivement les mœurs sur le modèle des caractères des anciens; la satire grossissait l'auditoire. Il semble que ce goût soit sur son déclin, et que la charité soit parvenue à supprimer ces peintures critiques, ou du moins à les adoucir.

II.

De tous les traits du discours le portrait est le plus vif. Les autres proposent, expliquent, prouvent, réfutent, tirent des conséquences ; le portrait peint, représente. Ces exemples réels et vivants désignent et font quelquefois rougir devant les hommes ceux qu'on ne doit humilier que devant Dieu.

III.

Il n'est pas défendu de rendre le vice ridicule ; mais communément le péché doit moins exciter la risée que la détestation. Le ridicule ne passe que pour un mal léger; la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une passion ardente ; on la satisfait, et on est le premier à se railler.

IV.

Les portraits, qui sont le plus grand effort de la réflexion, rarement valent ce qu'ils coûtent. Ils divertissent ceux qui ne s'y reconnaissent pas, ils irritent ceux qui s'y retrouvent, et personne n'en est converti.

V.

Comme les portraits font plus d'impression que les raisons, qu'ils montrent au pécheur ce qu'il se cache à lui-même, ils pourraient être utiles, si la charité les traçait, s'il y entrait plus de passion que d'invective, et si les originaux étaient moins reconnaissables. Mais quel fruit peut produire ce qu'a peint la malignité ou l'humeur chagrine ?

VI.

Il y paraît quand l'orateur a eu ses personnages en vue, les traits en sont bien mieux marqués. Comment se croit-on permis dans un sermon ce qu'on punit dans des libelles satiriques ?

VII.

Peignez le péché, donnez-en horreur, montrez-en l'énormité, quelquefois même le ridicule ; mais épargnez le pécheur. L'auditeur équitable prend du portrait ce qui lui convient, sans supposer qu'on ait voulu lui en faire l'application.

CHAPITRE XX.

DE LA PÉRORAISON.

I.

Rien ne doit être plus ménagé, plus étudié que la fin du sermon ; ordinairement les dernières impressions effacent les autres. Le dernier acte déploie toute l'adresse de l'auteur.

II.

Les péroraisons renfermaient autrefois toute la morale. Les Senauts, les Lingendes, les Ogiers y renvoyaient tout leur pathétique, et là triomphait leur éloquence. Aujourd'hui que la morale fait le corps du discours, la récapitulation est plus courte ; mais un dernier effort de zèle supplée à la brièveté.

III.

La péroraison renferme en précis les principaux chefs, les principales raisons. L'auditeur les retrouve avec joie, et les retient plus facilement; tout ce qui le soulage lui plaît. Si la péroraison est vive, elle réveille les affections.

IV.

Il est bon d'aider l'auditeur à former des résolutions. On se joint à lui pour faire des actes conformes aux affections qu'on lui a inspirées ; on lui en suggère la forme.

V.

Quand le sermon a été effrayant, la péroraison doit être consolante. C'était la méthode des prophètes ; leurs promesses, en figure, tombent dans la réalité sur la vie future.

VI.

On adoucit les menaces par des promesses, les reproches par des louanges modérées. Il est possible au prédicateur d'être terrible et consolant. Il tempère le fond par la manière, et de juge il devient père.

VII.

Il doit alors être pressant, sans être impérieux, ni dur. S'il est obligé de menacer, qu'il emploie les termes de l'Ecriture ; ils auront leur effet sans le compromettre.

VIII.

La paraphrase d'un endroit choisi de l'Ecriture peut faire une péroraison entière et des plus touchantes.

IX.

Enfin on réunit tout le sujet dans une courte prière poussée vers Dieu ou vers Jésus-Christ, en termes affectueux. Le tout sera plus lumineux et plus dévot, si on la renferme dans le verset d'un psaume ; cette prière doit être travaillée, sans le paraître. On trouve de bons modèles de ces élévations dans l'*Année chrétienne*.

CHAPITRE XXI.

DU FRUIT DU SERMON POUR LE PRÉDICATEUR MÊME.

I.

Ce n'est pas l'approbation publique, ni même le succès du sermon, que Dieu couronne dans le prédicateur. C'est son travail, joint à la défiance de ses talents et de ses forces. Devant Dieu tous les talents sont égaux ; la pureté du zèle les distingue.

II.

Le prédicateur zélé fait toujours du fruit. La paix que l'auditeur rejette, retourne sur celui qui l'annonce ; elle fructifie au centuple dans son cœur. Si les pécheurs se convertissent, ils sont sa couronne et sa gloire ; s'ils s'endurcissent, Dieu lui tient compte de ses désirs ; le vrai zèle n'est jamais stérile.

III.

Le peu de fruit que l'Eglise semble aujourd'hui tirer des sermons ne doit pas dégoûter le prédicateur, le fruit viendra dans son temps. Souvent Dieu destine ce ministère à empêcher l'accroissement des vices. Il est dans l'ordre de la Providence, de régler même le désordre des méchants, et d'empêcher qu'ils ne se précipitent dans de plus grands excès. On gagne toujours beaucoup au service d'un maître, qui ne demande que de la bonne volonté, et qui donne même ce qu'il demande.

IV.

Le prédicateur doit s'appliquer à bien faire, et non pas à faire dire qu'il a bien fait. Il perd la récompense que Dieu lui destine, s'il attend l'applaudissement des hommes. Il serait honteux que celui qui combat la vanité dans les autres y succombat lui-même.

V.

Plusieurs prédicateurs, attentifs aux besoins des autres, sont toujours distraits sur les leurs. Qu'ils commencent par appliquer leur morale à leurs propres défauts; et leur exemple fera autant de fruit que leur discours.

VI.

Au sortir de la chaire, le prédicateur, après avoir remercié Dieu, et s'être humilié devant lui, doit s'occuper de toute autre chose que de son succès, de peur d'en ressentir trop de joie, ou trop de tristesse.

VII.

Il ne faut pas qu'il s'arrète aux congratulations; c'est une civilité que l'usage a introduit. Si l'austérité les supprimait, l'amour-propre serait mis à une trop rude épreuve. On se tait sur les défauts, et on ne loue que l'effort qui est toujours louable.

VIII.

Plus ou moins d'auditeurs rend le prédicateur triste ou

content. Qu'il gémisse alors de sa faiblesse ! Se donne-t-il en spectacle, ou tend-il à édifier ? Son unique but est de remplir son ministère, et d'arracher quelque âme au démon.

IX.

Si la réputation le suit, qu'il la fuie, qu'il s'enveloppe dans l'humilité, qui'l s'anéantisse dans la prière. Il doit admirer la puissance de Dieu dans son œuvre, et la vertu de sa grâce, qui éclate d'autant plus, que l'instrument est plus faible.

X.

Quel motif d'humiliation de recommander des vertus, qu'on ne pratique point soi-même, ou qu'on ne pratique que faiblement; d'imposer des fardeaux, où l'on ne touché pas du bout du doigt ! Y a-t-il quelque vanité à démentir sa doctrine ?

XI.

Le prédicateur peut sans mensonge s'avouer, comme l'Apôtre, le premier des pécheurs de son auditoire. Il voit ses péchés, et il ignore ceux des autres; il connaît la faiblesse de son repentir, et ne voit pas à quel degré les autres portent la charité qui couvre la multitude des péchés. Ce qu'on sait avec certitude prévaut sur ce qu'on présume seulement.

XII.

Si le bruit du succès s'est répandu dans le monde, malheur au prédicateur qui s'y répand aussi. La réputation

épouvante un ministre fidèle. A-t-il des assurances pour ne pas craindre qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit pas lui-même réprouvé ?

XIII.

Le prédicateur qui a du succès doit peu parler de sermons. Parler d'un exercice où on réussit, quoiqu'on ne dise rien de soi, c'est mendier des louanges, et bientôt on se met soi-même au nombre de ses admirateurs.

XIV.

Le prédicateur a besoin d'un ami sincère qui l'avertisse de ses défauts. Il n'en est point de plus exposés à la censure publique, ni souvent de plus cachés à celui qui a plus d'intérêt de les connaître.

XV.

On ne critique en face que mollement, on laisse entrevoir ce qu'on pense. Il faut suppléer à ce qu'on ne vous dit qu'à demi, et profiter de la retenue du censeur.

FIN DES MAXIMES.

LE CURÉ DE CAMPAGNE EN CHAIRE.

AVANT-PROPOS.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité [1].

Cette vérité aurait bien dû détourner à tout jamais de faire des Préfaces. Mais hélas il n'en est rien, et Boileau lui-même en ornait le frontispice de ses satires!... Un auteur connaît si bien son livre ; il y a mis tant de bonnes choses, tant de pensées neuves, fines, délicatement exprimées !... Quel malheur si le lecteur distrait ne dégustait pas assez ces saveurs... Voilà pourquoi il le prévient, ici vous trouverez du sel, là du poivre, ailleurs un mélange de sucre et de canelle, plus loin de la vanille et des arômes plus fins. Veuillez je vous prie les savourer !... Un auteur ? Ah c'est la tendresse paternelle, mieux encore, l'aveuglement maternel élevé trois fois à son cube !

Faisons donc aussi une préface, puisque la mode dure

[1] Boileau, *Satire* IX.

encore, et disons le but de cet opuscule, donnons quelques explications sur le ton; du piment plus ou moins avarié qu'il peut contenir, le lecteur sera juge.

En parcourant les ouvrages qui précèdent, ouvrages réputés avec raison pour des chefs-d'œuvre, vous avez vu qu'ils s'occupent surtout du sermon. Les principes qu'ils exposent sont si sages, qu'ils conviennent à toute sorte de discours; en est-il de même des détails?... Nous autres curés de campagne pouvons-nous, devons-nous dans nos prônes et nos instructions presque quotidiennes emboucher ainsi la trompette. Ne pourrait-on pas donner quelques conseils et entrer dans certains détails plus utiles et plus pratiques; détails et conseils qui s'adresseraient surtout aux jeunes prêtres, appelés à exercer leur ministère dans les petites paroisses de la campagne.

Une autre considération m'a frappé. Il m'a semblé que la mise en œuvre des préceptes, donnés par les divers *Traités de prédication*, demandait presque toujours des talents et des moyens au-dessus de l'ordinaire. Or, les aigles sont rares; plus commune est l'alouette, qui ne pouvant élever son vol aussi haut, n'en bénit pas moins le Seigneur. Peu d'entre nous sont appelés à briller dans les chaires, à faire devant un auditoire d'élite des sermons d'apparat. Serait-il impossible d'indiquer, surtout à ceux qui débutent, quelques moyens plus à leur portée de faire fructifier leur modeste talent, et de cultiver avec plus de fruit l'humble coin de sa vigne, que le père de famille leur a confié?

Donc, donner quelques conseils aux jeunes prêtres sur la manière dont ils doivent prêcher dans les paroisses de campagne; leur fournir quelques données pour composer et pour apprendre facilement leurs instructions; surtout rendre ces mêmes conseils pratiques pour ceux, que

comme nous, la nature n'a pas traités en enfants gâtés ; les faire, en un mot, profiter de *l'école* que nous avons pu faire pendant vingt ans de ministère, tel est le but de cet opuscule. Loin d'ici vous tous, talents supérieurs, esprits faciles.

> Pour qui les doctes sœurs caressantes, dociles
> Ouvrent tous leurs trésors [1].

Ceci ne vous est pas destiné. Simple soldat dans la milice sainte, je m'adresse à ceux qui ne sont pas galonnés. Arrière les officiers, et qu'on nous laisse causer à notre aise. Du reste, je reconnais d'avance que quiconque critiquera ces réflexions est un esprit supérieur ; mais qu'il me permette d'ajouter en toute humilité, que ce n'est pas à lui qu'elles s'adressent.

Voilà pour le but ; venons au ton. Un homme, qui changeait de manchettes trois fois par jour, a dit : Le style c'est l'homme [2]. Le sien sent quelque peu l'empois. Je déclare détester les faux-cols ; il ne me plait pas d'être gourmé, je n'ai pas voulu l'être. Je me réserve donc le droit de varier mes notes, de passer, non pas *d'une voix légère*, ne l'a pas qui veut, mais enfin de passer comme je pourrai

> .... du grave au doux, du plaisant au sévère [3].

En écrivant je désire être utile ; pour être utile, il faut se

[1] Rousseau, *Ode au comte de Luc.*

[2] Buffon, *Discours sur le style.* Il parait que ce genre prétentieux avait réagi jusque sur le fils du fameux naturaliste, car, mourant sur l'échafaud, en 1793, il crut dire chose sublime en s'écriant : *Citoyens, je meurs, et je me nomme Buffon !...*

[3] Boileau, *Art poétique,* ch. 1er.

faire lire; pour se faire lire il faut... je ferai mes efforts pour l'avoir.

Malgré la tournure parfois doctorale des conseils et des appréciations, (tournure exigée pour la clarté et la rapidité du style), je n'ai certes point l'intention de donner des décisions. C'est une simple causerie d'ami sur un sujet qui nous intéresse tous. Ai-je besoin d'ajouter qu'on se tromperait, si l'on jugeait de la bonté de mes conseils par l'usage que j'en fais ; avec plus de raison qu'un célèbre orateur païen je puis dire : Ce que j'enseigne est plutôt contre moi qu'en ma faveur, il ne s'agit pas ici de ce que je fais, mais de ce qu'on devrait faire [1].

Enfin, une dernière réflexion ; on rencontrera par ci par là certains traits satiriques, et quelques portraits confinant la caricature. Pourtant ces portraits sont vrais, peut-être en ai-je fourni moi-même les traits les plus saillants, j'ai accumulé plusieurs ridicules sous un seul nom, voilà tout. Ceux qui ont quelque expérience, reconnaîtront facilement que je n'ai rien chargé. Je proteste d'avance contre toute application personnelle qu'on pourrait en faire. A Dieu ne plaise que je veuille blesser la charité dans un opuscule, qui n'a d'autre but que d'être utile à mes plus jeunes confrères.

[1] Non modo pro me, sed contra me est potiùs, non enim quid ego, sed quid orator possit, disputo. (Cicéron, *de Orator*, lib. III.)

CHAPITRE PREMIER.

OBLIGATION DE PRECHER; PRÉTEXTES QU'ON ALLÈGUE POUR S'EN DISPENSER.

Tout prêtre qui a charge d'âmes est obligé de faire des instructions à son peuple ; cette obligation est de droit divin. Mais quelle est sa mesure, jusqu'où s'étend-elle ?... Selon le sentiment unanime des théologiens, le curé qui, sans raison légitime, passe un mois consécutif sans prêcher, ou qui, dans le cours de l'année, omet ce devoir pendant douze dimanches même séparés, se rend coupable de faute grave. Voilà le vrai ; ceci est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister.

Pourtant cette obligation si pressante, étant parfois négligée, disons quelques mots sur les prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser, et voyons ce qu'ils valent.

« Mes instructions ne produisent aucun fruit!... » Eh ! qu'en savons-nous ? Sommes-nous donc dans le cœur, dans l'esprit de nos auditeurs, pour assurer que telle parole, que nous croyons inefficace, ne va pas ici jeter une lumière, détruire un préjugé, là réveiller un bon sentiment? Ceux qui ont assisté un certain nombre de mourants, savent ce qui en est.... Supposons cependant que véritablement nos paroles demeurent stériles; selon le mot du divin Maître la bénédiction méprisée revient sur nous ; nous avons rempli un devoir, acquis des mérites. Jésus-Christ n'a pas dit aux Apôtres :

. . . . Allez, convertissez,
Malheur à vous, pasteurs, si ce peuple infidèle
Malgré tous vos discours demeure encore rebelle.
Il a dit : Enseignez [1].

[1] Euntes ergo docete, etc. S. *Matthieu*, ch. XVIII, v. 19.

Mais non, la parole de Dieu n'est pas stérile ; divine semence, si la plupart du temps elle tombe sur le chemin, ou sur un sol pierreux et encombré d'épines, il s'en trouve aussi une partie, si faible qu'elle soit, qui tombe sur la bonne terre. Elle mettra peut-être un long temps à germer, mais un jour notre zèle, ou celui de nos successeurs en recueillera les fruits. Fait constant, les paroisses les moins mauvaises sont celles qui ont été les plus et les mieux prêchées !

« Comment prêcher, je n'ai presque personne !... » Ce prétexte est cruel... oui cruel!... Chers amis, quoi! quelques bonnes âmes seront venues malgré l'indifférence du grand nombre ; elles auront bravé non-seulement les sarcasmes, mais peut-être encore la pluie, le vent, la neige, etc. et nous n'aurons pas un mot d'encouragement à leur dire ! Les petits enfants auront demandé du pain et nous, leurs pères, ou mieux, comme dit Fénélon, nous leurs mères, nous le leur aurons refusé[1] !... Partout, même dans la paroisse la plus ravagée, Notre-Seigneur s'est réservé un certain nombre de justes, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal.... et sous prétexte qu'ils sont en trop petit nombre, nous refuserions de les éclairer et de les soutenir! Quelle triste raison et comment oser l'invoquer !... Écoutez un saint, qui ne manque pas de gaieté ni d'un brin de verve gauloise ; auquel, même sous le rapport du talent, aucun orateur moderne ne saurait être comparé. Voici ce qu'il dit :

[1] *Adhæsit lingua lactentis ad palatum ejus in siti; parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (*Lament. de Jérém.* ch. IV, v. 4.) Quiconque a fait un catéchisme sérieux et préparé, sentira la beauté et la vérité de ce texte. Pauvres enfants, et on peut ajouter au sujet des instructions, pauvres paroissiens, ils ne demandent qu'à nous écouter. *Arrectis auribus adstant.*

« Un dimanche qu'il fit un fort mauvais temps, il ne se « trouva que sept personnes dans l'église; ce qui fit que « quelqu'un me dit que ce n'était pas la peine de prêcher... « Je répondis que ni le grand auditoire ne m'encourageait, « ni n'étais decouragé du petit, que pourvu que quelqu'un « fût édifié c'était assez.... Je montai donc en chaire, je me « souviens que mon sujet était sur la prière des saints; je « traitais ce sujet fort simplement, je ne disais rien de « véhément ni de pathétique, cependant un de l'auditoire « commença à pleurer, et même à sanglotter et soupirer fort « haut... » Le saint raconte ensuite que c'était un pauvre homme que les hérétiques avaient séduit, qui devait le lendemain apostasier, et que son sermon avait détourné de cette funeste résolution. « Je pourrais, continue le saint, « vous en rapporter d'autres semblables, et encore plus re- « marquables, qui m'ont donné une si grande affection « pour les petites assemblées, que je ne suis jamais si con- « tent, que quand en montant en chaire, je vois peu de « gens devant moi[1]. » Saint François de Sales prêchait un auditoire de sept personnes ! Oh! n'alléguons donc jamais le prétexte cité plus haut, pour nous dispenser de prêcher.

« Le peuple s'ennuie, il n'aime pas les prédications.... » Ah!... Ici, avec notre bonne aïeule la Scolastique : *Distinguendum est.* Le peuple n'aime pas les instructions trop longues, obscures, lourdes, mal préparées : *Concedo.* Mais dites ; le peuple a-t-il donc si mauvais goût ; descendez de la chaire, et venez-vous mettre à sa place, n'en feriez-vous pas autant ?... Écouter sans dormir, ou du moins sans donner des signes d'ennui, les *macédoines* de mon cousin Gilbert et de tant d'autres, c'est porter la patience humaine

[1] *Esprit de S. Franç. de Sales*, II Part., chap. XXVII.

trois kilomètres au-delà des bornes. Mais s'agit-il d'instructions courtes, vives, substantielles, bien apprises, (n'allez pas dire comme les miennes; Gilbert est mon cousin, et entre parents...) Eh bien oui, s'il s'agit de cette sorte d'instructions: *Pace vestra, nego.* Interrogez les curés qui, fidèles au devoir de la prédication, annoncent selon la mesure de leur forces, et après une préparation sérieuse la parole de Dieu à leurs ouailles. Ils vous diront que vingt fois, quand une raison légitime les a empêchés de remplir ce devoir, ils ont entendu de la bouche de leurs paroissiens ces paroles : *Monsieur le curé, quand vous ne prêchez pas, il manque quelque chose ; il semble presque qu'on ne soit pas allé à la Messe.* Sans doute il se rencontre çà et là quelques drôles que toute prédication ennuie; mais le vrai du vrai, c'est que l'immense majorité des fidèles aime à entendre la parole de Dieu, quand on sait la lui annoncer d'une manière intéressante.

« Je n'ai pas le temps. » Ceci est un prétexte aristocratique. Allégué par Messieurs les doyens et curés de paroisses populeuses, je n'ai rien à répondre; le respect que je professe pour les altesses, fussent-elles étayées de deux ou trois vicaires, m'empêche de le discuter. Quant à nous, curés de campagne, eussions-nous quinze cents âmes sur les bras nous ne pouvons l'invoquer. En effet, on pourrait peut-être, nous dire : Ne faites-vous pas des voyages, des visites inutiles? L'ordre, ce grand économe du temps, préside-t-il à votre vie? Un devoir presse, laissez rouiller la gouge et le rabot, quand même vous feriez un chef-d'œuvre, laissez même de côté la lecture du journal, la culture des abeilles, la taille des espaliers.... Bref, on nous en dirait tant que de notre part cette excuse serait trouvée mauvaise. On ajouterait même, (le monde est si injuste,) que si à l'occasion des premières communions, ou bien au temps de Noël et de

Pâques nous sommes un peu plus occupés, il nous était loisible de préparer nos instructions à l'avance. On nous dirait tout cela, et bien d'autres choses encore. Aurait-on raison ?... Je n'oserais affirmer qu'on aurait tort.

Ces réflexions s'adressant surtout à mes jeunes confrères, je n'ai pas besoin de discuter le prétexte invoqué par ceux d'un âge avancé. « Je suis trop vieux, on ne m'écoute plus. » Vénérables vieillards, voyez donc le bien que vous nous faites à nous, et comme nous vous environnons avec un respectueux amour. Ah ! si vous saviez le bien que produisent vos paroles, le respect avec lequel on les écoute, tant modestes que vous soyez, vous ne voudriez pas priver vos paroissiens du bonheur de les entendre. Votre présence en chaire est seule un sermon, et ne feriez-vous que répéter comme saint Jean, cet autre vieillard : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres,* que ces simples paroles dans votre bouche produiraient plus de fruits que toutes nos instructions.

Enfin, on allégue encore cette autre excuse : « Je n'ai point de facilité, je ne puis pas bien prêcher. » Ici je suis sur mon terrain, c'est mon excuse à moi ; mille fois j'ai eu la pensée de l'invoquer pour me dissimuler ma paresse ; mais l'exemple de mon ami Ernest m'en a toujours empêché.

Ernest !... Qui que vous soyez, vous l'avez tous connu, il était à vos côtés au séminaire. Je le vois encore avec sa timidité extrême, sa tournure quelque peu originale. Très-studieux, écrivant jusqu'à trois fois ses leçons, il n'a jamais pu réciter couramment même la plus facile. On hésita longtemps avant de l'admettre au sous-diaconat, ses moyens laissaient trop à désirer, la mémoire surtout lui manquait. Mais il était si studieux, si modeste, si pieux, que nos maîtres inclinèrent du côté de l'indulgence ; il fut ap-

pelé. Le voilà en paroisse obligé de prêcher chaque dimanche,

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;

Nous n'oserions ajouter, *qu'il ne lui manque rien*. Mais enfin ses prônes, qu'il écrit toujours, sont solides ; il les débite d'une manière passable ; sa mémoire autrefois si rebelle est devenue plus souple, on l'écoute avec fruit. Tant est vrai ce que nous enseignait jadis le *Selectæ e profanis*.

. . . . Omnia vincit
Labor improbus.

Et de fait, je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas de sermons d'apparat; il est simplement question d'instruire nos paroissiens. Dieu, ni son Eglise n'imposent des devoirs impossibles. J'espère montrer que tous, même les plus déshérités d'entre nous, nous pouvons, aidés de la grâce, unissant à la prière, l'étude, le zèle et l'amour de nos paroissiens, satisfaire à ce devoir de la prédication.

En somme, nous devons instruire nos ouailles, l'obligation est formelle, il n'y a pas moyen de la décliner. Si nombreux, si haut placés que soient ceux qui s'en dispensent : *Nos non exemplis, sed regulis vivimus*, dit un axiome. Cette loi n'est point tombée en désuétude, et tous les rituels diocésains protestent contre son omission. Je cite ici, mes jeunes amis, ce que pense à ce sujet un canoniste estimé, que vous connaissez tous. La note étant un peu longue, elle terminera ce Chapitre [1].

[1] 1° DYDIMUS, Parochus, de concionibus habendis parum sollicitus, a concionando per mensem abstinuit. Alias, per duodecim

CHAPITRE II.

PRÉTEXTES QU'ON N'AVOUE PAS TOUJOURS.

C'est le digne Père Gury qui a terminé le chapitre précédent ; un homme qui parle d'or et qui, dans ces trois cas, a renfermé la quintescence du sujet qui nous occupe.

Mais, après les prétextes avoués pour se dispenser du devoir de la prédication, examinons ceux dont on convient moins facilement. Huit ou dix rivières, selon la géographie,

festa interrupta intra annum prædicare omisit. Alias putavit se obligationi docendi doctrinam christianam satisfacere, si plerumque tale munus per Vicarium, seu adjutorem valde idoneum, id præstaret.

2° Nicephorus, parochiæ Rector, singulis diebus Dominicis in Missa solemni concionem ad populum habet, seriam quidem et concinnatam, sed quartam horæ partem non excedentem. Expleto autem vespertino Officio, rudimenta doctrinæ christianæ pueros vix per semihoram docet. Conscientiæ stimulis agitatus, postulat utrum officio suo satisfecerit?

3° Mutius, vicinam regens parochiam, productas imo et prolixas habet conciones, omissa prævia præparatione. Frequenter invehitur contra vitia subditorum, sive vera sint, sive supposita, ac imprimis contra detractionem et calumniam, si audiverit quosdam de ipso male locutos fuisse.

Hinc :

Quær. 1° *An graviter peccaverit* Dydimus, *prædicationem omittendo, prout in primo casu?*

2° *An* Nicephorus *muneri suo satisfecerit in secundo casu?*

3° *Quid de* Mutio *dicendum in tertio casu?*

Solutio :

62. — *R. ad* 1m. *Quæs.* 1° Graviter peccavit Dydimus, prædicationem per mensem continuum omittendo. Ratio est, quia tenetur Parochus verba facere ad populum singulis diebus Dominicis, et singulis festis majoribus. Constat ex *Trid. sess.* v, *c. de Reform.* Atqui in omissione prædicationis per mensem inte-

se jettent, soit dans la Loire, soit dans la Gironde (dans la Garonne, si vous voulez), elles y laissent leur nom. Jusqu'ici nous n'avons parlé que des affluents; les deux fleuves où viennent se noyer tous ces vains prétextes, ce sont la paresse et le découragement.

La paresse! je n'en dirai qu'un mot ; quel triste défaut! qu'ils sont à plaindre ceux qui en sont atteints! On grava un jour sur la tombe d'une *dame*, dont la vie s'était écoulée dans le plus complet *far-niente*: «Ci-gît l'oisiveté.» On sous-entendait: mère de tous les vices; de fait, le fils de cette

grum et continuum datur materia gravis, siquidem tempus illud notabile reputari debet. Ergo revera DYDIMUS graviter peccavit in primo casu. Attendendum est etiam ad statuta synodalia, quæ sæpe hac in re modum et tempus præscribunt.

2° Etiam in secundo casu, peccati mortalis reus evasit. Etenim, si mensis integer continuus est materia gravis, ut modo dictum est, a fortiori materia gravis censeri debent duodecim festa intra annum interrupta.

3° Erravit etiam graviter DYDIMUS, dum putavit satis esse si munus prædicandi Vicario idoneo committeret: obligatur enim ipse personaliter oves suas pascere, saltem sæpissime, nisi rationabili causa impediatur. Constat ex verbis *Concilii Trid.* Sic enim habet *sess.* v, t. II *de Reformat* : « Quicumque parochiales vel alias curam habentes Ecclesias quocumque modo obtinent, per se, vel alios idoneos, *si legitime impediti fuerint*, diebus saltem Dominicis et festis solemnibus, plebes sibi commissas pro suo et earum capacitate pascant salutaribus verbis, docendo quæ omnibus scire necessarium est ad salutem, annuntiando eis cum brevitate et facilitate sermonis vitia quæ eos declinare, et virtutes quæ sectari oporteat, ut pœnam æternam evadere et cœlestem gloriam consequi valeant. »

Ergo DYDIMUS non satisfacit obligationi suæ, si continuò, decurrente anno, munus suum per alium exerceat. *Vide S. Lig de* 4° *Præc.. et Comp. n.* 112

63. — *R. ad* 2m *Quæs.* 1° Non videtur inquietandus NICEPHORUS, ratione prædicationis. quia, licet breviter dicat, solide tamen populum docet. Imo in multis locis Parochus aliter facere non potest, quin auditores a concionibus audiendis deterreat.

femme était Philippe d'Orléans, le régent; on sait qu'en sa personne il en réunissait une collection passable. C'était une sorte de traduction de ce verset de l'Ecclésiastique : *Multam enim malitiam docuit otiositas*[1]. Jules n'est pas sans quelques moyens, il a reçu deux talents, (le malheureux, peut-être en a-t-il reçu cinq,) mais s'ébranler est pour lui une affaire. Voyez-le bâiller fréquemment en récitant son bréviaire, s'ennuyer de tout entretien sérieux. Rien de réglé dans sa vie; hier il se coucha avec le soleil, demain le jeu ou la lecture de quelques feuilletons le feront veiller très-tard. Mais surtout il pratique selon la lettre le, *vanum est vobis ante lucem surgere*. En été, huit heures le trouvent encore au lit; je ne vous dirai pas à quelle heure il se lève en hiver, vous ne me croiriez pas. Il fait la sieste en toute saison. Eh! que voulez-vous qu'il fasse? La paresse et l'ennui sont deux époux si bien assortis, que de mémoire d'homme ils n'ont plaidé en séparation... Il tisonne pendant des heures, il bâille, il sommeille, il joue, il *lecture* d'inutiles (?)

2° Etiam muneri suo plane satisfacit, doctrinam christianam per semihoram singulis Dominicis docendo, quia hoc tempore sufficienter docere potest.

64. — *R. ad* 3m *Quæs.* Quid de Mutio dicendum? Multa forent contra ipsum dicenda, quia ipse nimis multa dicit quæ verbi divini prædicatori non expediunt. Licet prolixe loquatur, plebem tamen non instruit. Minime est in conscientia tutus, cum absque prævia præparatione, vel saltem seria meditatione, pulpitum sacrum ascendat, verba vaga, confusa, prolixa, incohærentia facturus. Plus æquo etiam in vitia, non solum publica, sed et privata, modo increpatorio, potiusquam animarum zelo, invehitur. Ut quid insuper, o Sacerdos imprudentissime! quæ tua sunt inter concionandum requiris? Ut quid alludis ita patenter iis quæ contra teipsum dicta sunt, dum solo zelo divinæ gloriæ et animarum salutis, tui ipsius immemor, excitari deberes?

[1] *Eccli.* ch. xxx. v. 29.

romans pour tuer ses journées. Prêcher ! il n'a pasle temps, d'ailleurs il y a si peu de monde, puis lui-même et ses paroissiens trouvent déjà les offices trop longs. Que si Jules à certaines fêtes est obligé de monter en chaire, il vous débitera quelque instruction *mousseuse* de l'abbé M***, souvent aussi creuse que courte et facile à retenir. Pauvre ami, l'ignorance de vos paroissiens, le triste état dans lequel languit votre paroisse sera un jour votre condamnation ! *De stercore boum lapidatus est piger*[1]. Mais laissons-le, heureusement ce type est rare, malheureusement il est incorrigible.

Passons au découragement. Ah ! n'est-ce pas là le fléau qui nous tue, une sorte d'épidémie particulière à notre âge. Voyez gouvernants et sociétés en face des vagues toujours montantes de la révolution et du socialisme ; passagers timides et imprudents, ils jettent au gouffre leurs vivres pour sauver une cargaison d'épingles. A la mer, la foi, la religion, les principes et les mœurs, tout ce qui fait vivre les âmes, le flot les réclame, sauvons nos portefeuilles !... Malheureux ! si Dieu ne vous aide, vous sombrerez avant un long temps, vous aurez manqué de courage !

Cependant, seul debout sur ce vaste horizon où les plus forts penchent leur tête découragée, un homme lève son front vers le ciel. Magnanime Pie IX, d'où vous vient ce courage divin, cette radieuse confiance ? Votre barque touche au fond de l'abîme ; les flots amoncelés battent ses flancs avec une rage jusqu'ici inconnue ; ils vont l'engloutir !... Non : il a espéré dans le Seigneur, il ne sera pas confondu[2]. Les jours devinssent-ils encore plus mauvais, dût sa confiance être éprouvée jusqu'à l'angoisse, elle ne défaillira pas :

[1] *Eccli.* XXII, v. 2,

[2] *Psaume* XXX, v. 2.

Etiamsi occiderit me in ipso sperabo[1]. Ce que peuples et rois aveuglés ont condamné à périr, il le sauvera. Voyez-le, dans son calme et dans sa force, jeter comme un amoureux défi à l'impiété triomphante, les grandes assises de la catholicité !... O Dieu ! conservez longtemps ce Pontife de nos cœurs !...

Comment se décourager après un tel exemple ; et pourtant souvent nous nous laissons abattre par le découragement.

J'arrive dans ma première paroisse, jeune, ardent, plein de zèle, encore tout imprégné des grâces de l'ordination. Ah ! je prierai, je prêcherai, je catéchiserai ; mes jours, mes nuits, leur appartiendront à ces chers paroissiens ; ils seront ma famille, ma pensée, ma vie. Je les aime tant, oui, je les ramènerai au bon Dieu... Douces et chères espérances du jeune prêtre qui débute ! Tous, nous les avons eues, tous, nous avons eu cette foi vive à l'efficacité d'un ministère exercé avec dévouement. Six mois se passent et déjà que d'illusions effeuillées !... Voici quatre ans à peine que je suis dans ma paroisse et l'on peut dire de moi : *Quantùm mutatus ab illo.* Je ne prêche plus ; à quoi serviraient mes instructions ! Je vois de jour en jour mon église plus déserte. Les enfants que j'avais préparées avec tant de soin m'ont abandonné ; pauvres jeunes filles de treize ans, elles ont déjà oublié et leur robe blanche, et les touchants souvenirs de la première communion. Hélas !

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Non ; j'ai le cœur navré, je ne puis plus prêcher, je suis découragé.

[1] *Job*, chap. XIII, v. 15.

Heureusement, la conscience vient à la rescousse. Prends garde, mon jeune ami, ton découragement me fait craindre que tu n'aies pris ton amour-propre pour du zèle, et pour dévouement le désir de te faire une bonne réputation. Examine-toi bien sur ce point. N'avais-tu pas, quand tu vins en paroisse, en fait de bonne opinion, du trop pour toi, du trop peu pour les autres? Juste châtiment! la stérilité. *Deus superbis resistit...* Mais non, j'en conviens, tes vues étaient pures, tes intentions droites, ta charité *non cogitans malum...* Tu en es là, mon bon ami, et tu te décourages! Les yeux au ciel; une minute de la vie de ton Sauveur valait certes mieux que la vie de tous les hommes; pourtant il avait prêché trois ans... Vois au jour de sa Passion le résultat qu'il avait obtenu!... Ne te lasse donc pas de semer, c'est ton devoir, Dieu donnera l'accroissement s'il le juge convenable; quant à toi, tu auras beaucoup gagné dans ce ministère stérile, si tu es parvenu à bien te convaincre, avec humilité et non avec découragement, que tu es un serviteur inutile.

Tout ceci est du catéchisme et encore le plus élémentaire, et néanmoins combien de fois nous avons besoin de nous en souvenir. Parfois même, convenons-en entre nous, on semble l'oublier. Gaston, entre autres, ne s'en souvient plus. Gaston, c'est le desservant changé contre son gré; ce sera, si vous l'aimez mieux, le vicaire de ville *envoyé au vert* malgré ses protestations. Voyez-vous ce dernier apportant au milieu de nous son air frondeur et maussade. Ses nouveaux paroissiens ne sont pas dignes de l'entendre; il écrit à ses amis comme autrefois Ovide exilé :

Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis.

L'autorité a été si injuste à son égard! Pour la punir, il

s'en prend à son troupeau qui n'en peut mais. Tous ses devoirs, il les remplit à contre cœur. Il ne prêche plus ; *l'Evêque*, (il ne dit pas Monseigneur), l'Evêque l'a découragé. Brillant dans les chaires de la cité épiscopale, entouré d'une coterie chargée de faire valoir ses sermons, passablement répandu dans un certain monde, il avait si souvent salué d'un air protecteur ses confrères de la campagne, si souvent dit qu'il s'ennuierait au milieu des *paysans* !... Et le voilà à pied comme un simple mortel, obligé de salir ses souliers vernis !... Si du moins on lui avait donné un titre, peut-être il se consolerait !... Mais non; ses services sont oubliés, ses talents méconnus, eh bien, on a été trop injuste à son égard, il ne prêchera plus.

Monsieur Gaston, sauf respect, permettez-moi quelques observations ; je suis votre aîné, j'ai peut-être quelque droit de vous les faire. Si vous êtes un desservant changé contre votre gré et celui de vos paroissiens j'ajouterai :

Non ignara malis, miseris succurrere disco.

Oui, le cœur saigne en quittant des paroissiens que nous chérissions et qui nous aimaient. Il est difficile de laisser là dix ans, quinze ans de sa vie, d'abandonner les enfants qu'on a élevés, les âmes qu'on a formées, l'église qu'on a embellie, l'autel sur lequel si souvent on a offert la sainte Victime, sans éprouver un serrement cruel, une douloureuse émotion.... Les plus forts, les plus saints ont versé des larmes[1].... Que faire cependant? Obéir en toute simplicité au supérieur qui nous envoie ; reporter à notre nouveau

[1] Voir les touchants adieux de saint Grégoire de Nazianze à l'église de Sainte-Anastasie et aux fidèles de Constantinople.

troupeau toute l'affection, tout le dévouement que nous avions pour l'ancien, et nous mettre généreusement à l'œuvre. Il serait à la fois injuste et cruel de bouder nos paroissiens, de les priver de la parole de Dieu, à cause d'un changement qui froisse notre amour-propre.

Mais moi, je ne suis pas fait pour la campagne, je m'y ennuie. Belle raison! (Lecteurs n'allez pas croire que je l'invente.) Monsieur Gaston, vous êtes prêtre, prêtre pour sauver les âmes ; jusqu'ici les paysans passent pour en avoir une aussi bien que les habitants des villes. Il paraît même que notre divin Sauveur est mort pour les uns comme pour les autres. Voyez donc des prêtres vénérables, auxquels ni vous ni moi n'irions au genou sous le rapport des vertus, et qui du côté des talents nous dépassent de toute la tête ; leur vie s'est consumée dans les plus humbles paroisses, comme se consume à la gloire de la sainte Eucharistie, la lampe qui brûle dans les plus pauvres sanctuaires. Ah! ceux-là envions leur sort, ils sont grands devant Dieu.... A leur exemple, prêchez donc, cher Monsieur, jetez à flots devant ces âmes de villageois, parfois si bonnes et si simples, les perles de votre éloquence ; elles seront précieusement recueillies.

Si on m'avait rendu justice, si... Achevez, Gaston, dites toute votre pensée; eh bien oui, si on m'avait donné un titre à la bonne heure... Un titre ! et pourquoi donc? Pour être inamovible ; je n'ai jamais vu un prêtre saint et selon le cœur de Dieu invoquer son inamovibilité en face, je ne dirai pas d'un ordre, mais d'un désir légitime de son évêque. Inamovible ! si vous y tenez, je vous promets que vous le serez un jour : prêchez, catéchisez, remplissez le mieux possible tous vos devoirs de prêtre, et un beau parchemin paraphé par Notre-Seigneur, (sa signature vaut bien celle de

n'importe quelle Excellence), vous donnera l'inamovibilité du ciel, le plus beau doyenné qu'on ait jusqu'ici découvert.

Enfin, concluons : fussions-nous persécutés, meurtris, victimes des préventions les plus injustes, ne négligeons jamais aucun de nos devoirs et surtout celui de la prédication. Hommes de foi et de prière, levons nos regards vers le ciel. Dieu a permis ce qui nous arrive, il sait pourquoi, cela doit nous suffire, et dans les plus douloureux froissements de l'amour-propre, souvenons-nous d'une parole que nous récitons chaque matin dans notre Office : *Bonum mihi, quia humiliasti me.*

CHAPITRE III.

NÉCESSITÉ DE LA PRÉPARATION.

Un jeune diacre arrive un beau matin dans la paroisse de mon cousin Gilbert. Ce dernier par politesse l'invite à prêcher. — Je ne le puis, Monsieur le curé, j'ai bien la permission, mais je ne suis pas préparé — Préparé ! Mais vous n'avez pas besoin de l'être ; puis vous parlerez seulement une demi-heure ; mes paroissiens vous excuseront parce que vous êtes jeune. — Oh ! Monsieur le curé, je ne pourrais pas même prêcher cinq minutes sans être préparé. — Vraiment, dit Gilbert, en se rengorgeant, (ce qui faisait disparaître son menton dans les étages voisins), je vous croyais plus fort. Cependant vous avez eu des prix, on dit que vous avez des moyens. Comme les études ont baissé !... Voyez moi, je n'étais qu'un élève ordinaire, il est vrai que depuis je me suis formé. Eh bien, je pourrais parler trois heures

sur n'importe quel sujet sans m'être préparé.... Le moment du prône arrive, Gilbert monte en chaire ; il s'agissait, je crois, des dix lépreux guéris. A leur sujet, l'orateur parle de la Passion, du soleil, de la moisson, du code civil, des hôpitaux, de l'amour de Dieu, etc., etc. Les auditeurs ont pris bravement leur parti ; chacun d'eux s'est établi le plus commodément pour faire une sieste qui doit durer jusqu'à la fin du prône ; ainsi voit-on les garde-moulins s'endormir au bruit du taquet, et ne s'éveiller que lorsque cesse son tic-tac monotone. Quant à notre ami, d'abord il essaie d'y comprendre quelque chose ; mais las de voir l'orateur battre les buissons, il le perd de vue dans ces halliers où nulle cépée ne peut l'orienter, et alors ?... Il s'endort, allez-vous dire. Non, il se recueille et prend deux bonnes résolutions ; la première, de ne jamais monter en chaire sans êtrepréparé, la seconde, de ne jamais faire un prône qui dépasse vingt minutes.

Oui, jeunes amis, la préparation vous est nécessaire; fussiez-vous nantis des plus grands talents. La présence d'esprit, la possession de soi-même en chaire dépend de tant de circonstances, est exposée à tant d'accidents, qu'on a vu plus d'une fois les hommes les plus remarquables ne pas toujours la conserver.

J'ai vu un orateur éloquent patauger presqu'à l'égal de mon cousin Gilbert. Après une journée de fatigues et d'émotions, il était monté en chaire sans être suffisamment préparé; il nous fit l'effet d'un naufragé au milieu des épaves de son navire. Vainement il essayait de raccrocher quelques bribes de ses instructions, quelques fragments de ses anciens écrits ; il eut beau haleter et peiner, il ne put jamais les *suturer* ensemble; et il fut obligé de descendre sans avoir conclu, après avoir tenu ses auditeurs plus d'une heure dans l'angoisse...

Ce n'est pas le seul orateur illustre auquel ceci soit arrivé ; je pourrais en citer bien d'autres. Ne vous fâchez pas, ô carme trop fameux, je n'étais pas votre auditeur et je n'en pourrais parler que par ouï-dire. Que si des hommes aussi distingués ont besoin de préparation, que sera-ce de nous, pauvres curés de campagne, qui avons à peine le suffisant!...

Lambert ne se prépare jamais; comme le cousin, il monte en chaire chaque dimanche, avec cette différence qu'il est moins longtemps pour ne rien dire ; il ne prêche qu'un quart d'heure, mais écoutez ses figures de rhétorique les plus habituelles. Il s'agit du péché mortel : « Je viens, mes frères, vous signaler une bête abominable, c'est un lion qui rugit, un serpent qui sifle; un tigre qui dévore, une hyène qui déchire *etc. etc.* Et cette bête abominable, le dirai-je... Non, je ne le dirai pas... Pourtant, mon ministère m'oblige à le dire... Mais non, la charité met une garde à mes lèvres, je ne le dirai donc pas... Devoir tu seras le plus fort, je le dirai *etc. etc.* Eh bien cette bête abominable, c'est... c'est vous-mêmes !... » Je remarque dans le corps du prône ces fusées d'éloquence s'allumant vingt fois : « Cette pensée est importante, je la répète et j'insiste.... Ceci est vrai au moral et au physique, au physique et au moral... *etc. etc.* » Je ne dirai rien de la péroraison, c'est, saupoudré des mêmes figures, le récit d'un cancan qui pendant la semaine a couru le village. Et de fait, si vous observez, vous verrez que huit fois sur dix, le curé qui ne prépare pas ses instructions, dès qu'il veut improviser, donne une large place aux commérages de sa paroisse....

Ceci est vrai dix fois, vingt fois, historique jusqu'à la moelle des os ; tant de noms se présentent au bout de ma plume!... Mais la charité m'a mis les poucettes, je n'écrirai

pas ces noms. Cependant je vous affirme que vous entendrez Lambert à la ville, dans plusieurs instructions du matin ; vous l'entendrez encore à la campagne dans beaucoup de prônes du dimanche...

Toutefois, je ne veux rien exagérer, je conviens que tous ceux qui improvisent ne tombent pas dans cet excès de ridicule, j'avouerai même que, parfois, on peut parler d'une manière intéressante sans être préparé. Mais, nous qui n'avons que des talents ordinaires, nous ne devons que rarement tenter cette épreuve ; elle est toujours périlleuse, et la moindre circonstance peut la faire tourner à notre confusion. Imaginez un voyageur traversant un marais sur une couche légère de détritus, formée par les joncs et les roseaux pourris; le sol incertain se balance à chaque pas sur l'eau qui clapote; la plus petite fissure, le moindre accident, la frayeur seule peut le faire enfoncer. Nous sommes en improvisant dans une position semblable; un oiseau qui voltige, une mouche qui bourdonne, un enfant qui pleure, un auditeur inattendu, un bruit inaccoutumé, puis notre pied enfonce, nous pataugeons haletants pour gagner les bords après un *Ainsi soit-il,* qui parfois se fait désirer.

Je le répète, je ne veux pas être sévère; mais, manque de justesse et de clarté, répétitions fastidieuses, détails utiles toujours ratés, termes impropres, erronés, ridicules et parfois imprudents, telles sont les sensations que m'ont fait éprouver mes propres improvisations, et celles de ?... beaucoup d'autres !...

Eh quoi ! ce n'est que justice. La parole de Dieu, si justement comparée par saint Augustin à la sainte Eucharistie [1],

[1] Serm. CCC, n. 2. Je n'ignore pas que le sermon où se trouve cette belle comparaison, est attribué par quelques critiques à saint Césaire d'Arles; mais ceci n'est pas un ouvrage d'érudition. J'ai suivi l'opinion de Bossuet. Voyez son sermon sur *la parole de Dieu.*

mérite d'être traitée avec plus de dignité. Je crois n'être le confesseur d'aucun de ceux qui me liront, mais si je l'étais, je serais, comme le Père Gury, sévère pour ceux qui ne préparent pas soigneusement leurs instructions, parce que, selon les auteurs les plus accrédités, ils ne satisfont nullement au devoir de la prédication...

CHAPITRE IV.

COMMENT SE PRÉPARER. — CHOIX DU SUJET.

Mais comment faut-il se préparer? *Hoc opus, hic labor est.* Répondre à cette question c'est presque le but unique de cet opuscule.

Vous connaissez Charles, un confrère au cœur d'or ; dans quelques jours, ses anciens maîtres viennent le visiter, il désire fêter leur bienvenue, et à leur occasion réunir quelques amis. Mais que servira-t-il ?... il y pense longtemps d'avance. D'abord il cherche les mets qu'il sait le mieux convenir à ses convives, il les achète ensuite chez ceux qui les tiennent plus frais et de meilleure qualité, enfin il les conserve dans l'office pour les servir en temps utile [1].

Trois conditions également requises pour préparer nos instructions: choisir le sujet, chercher dans de bons livres ce qui s'y rapporte; le confier à notre mémoire pour le servir à nos paroissiens, lorsque le moment sera venu.

Parlons d'abord du choix du sujet. Toute nourriture n'est pas bonne pour toutes sortes d'estomacs ; aux enfants du lait ; aux ouvriers robustes une nourriture solide, aux estomacs malades une viande plus délicate. *Undè sic :*

[1] Voir Lohner. — *Bibliotheca concionatoria : de electione materiæ*, à la fin du tome VII[e].

Ne prêchez pas aux religieuses comme vous prêcheriez aux personnes du monde.

Un jour de grande fête, où vous avez pour auditeurs bon nombre d'hommes, qui ne viennent que rarement à l'église, que votre instruction diffère de celles que vous faites à la prière du soir, devant un auditoire pieux.

Ne prêchez pas, dit-on, à la campagne comme vous prêcheriez à la ville. Ce dernier point est loin de me paraître un axiome; la ville ignore au moins autant que la campagne les principales vérités de la religion; j'aurais dû dire plus; et j'aurais prouvé mon dire par dix exemples incroyables.

Mais enfin, il s'agit de nos paroisses de la campagne, et avant de parler du choix de la matière, faisons les observations suivantes:

1° Il est plus difficile d'être intéressant dans les paroisses rurales qu'à la ville, parce qu'il faut une forme plus vive, plus originale, plus travaillée; en un mot, plus difficile à acquérir pour intéresser des esprits, qui d'ailleurs sont moins cultivés.

2° Evitons certains sujets trop mystiques; la perfection de nos bons paysans consiste à pratiquer les commandements de Dieu et de l'Eglise, à remplir les devoirs de leur état, à sanctifier leur travail, à supporter leurs épreuves avec résignation. Ne leur prêchons donc jamais des austérités monastiques ou une piété raffinée.

3° Insistons sur certains devoirs aujourd'hui trop méconnus: sanctification du dimanche, éducation chrétienne des enfants, obligation de faire ses Pâques, etc... Mais ici expliquons-nous. Quand je dis, *insistons*, cela ne veut pas dire qu'il faille chaque dimanche faire une instruction *ex professo* sur ce point; cela veut dire que de temps en temps dans les détails qu'on donne, ou dans la conclusion morale du sermon, il faut revenir sur ces devoirs si importants. Saint

Paul a dit : *Eadem vobis scribere mihi quidem non pigrum vobis autem necessarium* (1). Lucien voyant son église de, plus en plus déserte, fait invariablement son prône sur la profanation du dimanche. Il gémit sur l'abandon des offices; il raconte chaque fois ce qu'était sa paroisse il y a trente ans.... « Mes frères, le monde dégénère ; la foi se perd de jour en jour, nous ne valons pas ce que valaient nos pères... Il y a trente ans, quand je vins dans cette paroisse, ces bancs aujourd'hui vides etc. etc. » Le voilà parti, disent ceux qui l'entendent. En effet, c'est toujours la même ritournelle, et les mêmes *rengaines*.... O bon Lucien, vous rêvez, pis que cela vous ennuyez, et découragez le peu de vos paroissiens qui fréquentent votre église.

4° Le prêtre qui débute dans une paroisse ne doit pas, surtout s'il est jeune, commencer son cours d'instructions par les commandements de Dieu, ou tout autre sujet qui l'obligerait à entrer dans des détails de mœurs. Il ne connaît pas encore assez son terrain ; il n'a pas acquis sur ses paroissiens une autorité assez grande pour le faire avec fruit. Il me semble que le symbole des Apôtres est le meilleur thème, qu'on puisse choisir dans cette circonstance. L'explication de *Dieu créateur*, fournit la matière de trois ou quatre instructions, sur *l'ordre du monde, la beauté de l'univers, les intentions de la providence* etc. très-faciles à faire, et qui sont toujours écoutées avec intérêt. Or, il est très-important que nos premières instructions ne froissent personne, et soient entendues avec plaisir.

Ces observations faites, il ne me reste que deux mots à dire sur le choix du sujet. Que l'admirable Père Félix traite du *Progrès par la religion*; que le Père Hyacinthe disserte, plus ou moins clairement, sur la *personnalité de Dieu*

[1] Aux. Philip. ch. III, v. 1.

et autres questions *panthéistico-nébuleuses,* ce n'est pas notre affaire. Curés de campagne et même d'autres lieux, la sainte Eglise nous a tracé, dans le catéchisme du Concile de Trente, un programme dont il ne nous est point permis de nous écarter. Explication de l'Evangile et des Epîtres, Symbole, Sacrements, commandements de Dieu et de l'Eglise, explication des prières et des cérémonies etc. etc. Il est bon d'utiliser le plus possible dans nos prônes le catéchisme diocésain, de le citer, d'y prendre les définitions, et même les divisions lorsqu'on le peut. Ce rappel d'un texte connu de l'auditeur réveille son attention, et le dispose à mieux comprendre les développements qu'on y ajoute.

Terminons ce Chapitre par une anecdote. C'était Stéphane, ce brillant Stéphane dont chaque diocèse possède plusieurs exemplaires. Professeur d'humanités, vicaire, aumonier, curé de campagne et même chanoine, toutes les reliures lui vont. Il devait nous prêcher une fête patronale dans un bon petit village, qui a le bonheur de ne posséder ni *aristos* ni *fortes têtes.*

Or voici quel fut son début, ou, si vous le préférez, son exorde. « Dans un siècle où l'on semble mettre le savoir avant la vertu, etc.» Pourquoi prolongerai-je cette citation?... Ouvrez Frayssinous. Doué d'une vaillante mémoire, Stéphane nous débita mot à mot le discours de l'évêque d'Hermopolis sur *les hommes illustres du christianisme.* Je le vois encore, après nous avoir cité l'extrait du mémoire de Dalembert sur Jean Bernoulli, rajustant sa mosette, se recueillant dans sa taille ample et courte pour nous dire : « Combien il est doux à un Français et à un chrétien (?) d'avoir pu venger devant vous la foi de ces grands hommes qui etc. » Ceci et le reste comme dans l'auteur. C'est bien le cas de s'écrier :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Je ne vous en veux pas de ne point le croire, je ne le croirais pas moi-même, si je ne l'avais entendu de mes oreilles pr.... comme qu'elles soient [1]. Pourtant c'est vrai. J'eus occasion de parler du sermon le jour même à un des auditeurs les plus attentifs. « Neveu, me dit-il, d'abord c'était trop long, puis c'était trop beau, ça n'a pas été fait pour nous, car nous n'en avons pas compris un mot ».

Le jugement aurait pu être plus sévère, mais il était porté par un bon vieillard très-indulgent, appelé Grégorius Bonsens. Brave homme, il vécut célibataire, et son testament, pour une raison qu'il serait inutile d'exposer ici, son testament, dis-je, n'ayant pas encore été ouvert, on ignore jusqu'ici s'il n'a point déshérité ses neveux.

Morale : ne traitez *jamais* de ces sujets *fantaisistes*; ne prêchez *jamais* trop longtemps, n'apprenez *jamais* mot à mot les sermons d'autrui. Quelqu'un peut vous entendre.... souvenez-vous-en, Stéphane !...

CHAPITRE V.

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU JEUNE PRÊTRE.

Ce Chapitre serait pour moi le plus embarrassant, si je n'avais eu la bonne fortune de rencontrer un auteur aussi intéressant que peu connu en France, (car outre-Rhin son

[1] J'oubliais de dire que les pompiers assistaient au susdit sermon. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que la désertion se mettait dans leurs rangs. Les musiciens ouvrirent la marche ; vint ensuite le porte-drapeau. L'emblême de l'honneur national, déposé dans un coin près du tambour, n'eut bientôt plus que sa garde ordinaire, c'est-à-dire, les fusils couchés à ses côtés. Le lieutenant seul tint jusqu'au bout. Digne militaire, ce seul fait eût mérité la croix !...

autorité fait loi). Je me contenterai presque de le traduire, et ce sera abrité sous son égide que j'énoncerai, au sujet de la bibliothèque du jeune prêtre qui doit prêcher, les principes suivants [1].

« Il est nécessaire que le curé de campagne, ou tout autre prêtre appelé à prêcher, ait une bibliothèque renfermant les auteurs qui ont traité des divers sujets dont il doit s'occuper. Mais aussi, il est très-important, soit pour éviter les dépenses inutiles, soit pour se préserver de la curiosité, ennemie de toute étude sérieuse, que cette bibliothèque *utile* et *solide* soit formée avec discrétion. »

Pierre Comestor, non pas celui dont parle Feller, mais un *mangeur* ou du moins un *acheteur* de livres quelconque et plus moderne, né de parents comme sont la plupart des nôtres, acheta en peu d'années une bibliothèque complète; six mille livres de dettes furent le résultat le plus net de cette acquisition. Le digne homme, qu'il repose en paix; mais après avoir peiné, subi beaucoup d'avanies, passé bien des nuits sans sommeil, avoir eu bien des distractions en disant son bréviaire, il est mort sans avoir pu les payer... Oh! que d'argent dépensé à acheter des livres inutiles!... Ceci devrait être écrit en majuscules. Mon jeune ami, que cela vous profite ; *experto crede Roberto.*

Ludovic?... mais je le connais; je l'ai rencontré dans un voyage que je fis au nord d'un pays que l'Espagne borne du côté du Sud ; il faut aussi le silhouetter. Ce qui constitue sa bibliothèque c'est son bréviaire, sa théologie classique, un Bourdaloue dépareillé, un.... de vrai.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Moi, dit-il, je suis fort en *droit canon*; venez voir la biblio-

[1] Voir Lohner, ouvrage cité plus haut.

thèque d'en bas. Et dans la bibliothèque d'en-bas, il me montra reliés en *verre* quinze cents volumes, (il les appelait ainsi), de *droits canons* appartenant aux meilleurs crûs de France. Sa satisfaction était si grande, lorsqu'il m'expliquait avec détail cette bibliothèque d'en bas, que je n'eus pas le courage de lui dire : Mais Ludovic, quelques *volumes* de moins dans celle-ci, et quelques bons ouvrages de plus dans celle-là, ne vous empêcheraient point d'accueillir vos confrères avec ce bon cœur qui vous caractérise. Vous êtes, malgré votre force en *droits canons*, une *croûte* incapable de comprendre les questions les plus vitales pour l'Eglise et la religion.... Enfin, vous ne prêchez pas quatre fois par an, votre temps, dit-on, se passe à jouer au billard et à absorber quelques volumes de *droit canon* avec des cultivateurs ou des rentiers que vous tutoyez...

Revenons aux principes posés par Lohner. « Il faut acheter peu de livres, et des livres utiles. » Il y a pour appuyer ce principe une double raison : la première, c'est afin d'éviter cette curiosité dont nous avons parlé plus haut, véritable fléau, qui travaille certains esprits actifs et qui les rend incapables d'acquérir jamais aucune connaissance sérieuse et approfondie. La seconde, c'est que la plupart des livres qui traitent la même matière ne font que la resasser avec des termes un peu variés. Essayez d'étudier un sujet d'instruction dans vingt auteurs; vous aurez des idées un peu moins nettes, et serez beaucoup plus embarrassé que si vous vous étiez contenté de celui qui a le mieux traité la question.

« Il faut avoir un bon auteur pour chacune des sciences qui sont nécessaires au prêtre. » Inutile d'ajouter qu'il faut choisir le meilleur. Ce principe n'a pas besoin d'explication; qui ne sait combien nous oublions facilement, et combien il est nécessaire de rafraîchir en nous le souvenir des choses mêmes que nous croyons le mieux savoir.

« C'est sur les livres qui nous seront les plus utiles pour l'accomplissement de nos devoirs, que doit porter notre choix. » Voulez-vous expérimenter combien cette règle est sage, visitez les bibliothèques un peu garnies; les trois quarts des volumes n'ont jamais été lus, peut-être même ne sont-ils pas coupés; mais le seraient-ils, que je dirais comme Dacier: *Ma remarque subsiste* [1].

« N'achetez pas facilement un livre inconnu. » Mes doigts frémissent en écrivant ce conseil!... Je dis cela et j'écris un livre nouveau!... Oh triomphe de la vérité!... Faites-en sorte d'avoir une idée de l'ouvrage que vous voulez acheter, ne vous fiez pas toujours aux louanges des journaux, ou à des extraits perfidement donnés... Il serait même bon que vous pussiez joindre votre propre jugement à celui de ceux qui ont quelque autorité sur vous... Tel livre trouvé admirable par certaine sorte d'esprits peut être inutile et ennuyeux pour d'autres. Nous ne sommes pas des talents supérieurs, c'est convenu, et la *Symbolique* de Mœhler, chef-d'œuvre de dialectique et d'exposition, ne serait pas, j'en suis sûr, compréhensible à tous mes lecteurs. Elle empêchait, dit-on, le roi de Prusse de dormir, elle produirait peut-être sur beaucoup d'entre nous un effet tout contraire. Ceci soit dit sans intention de dénigrer une œuvre excellente, mais seulement pour montrer que la bonté des livres est parfois relative.

Enfin, « toutes choses égales, il faut préférer les ouvrages qui ont de bonnes tables analytiques. » Les recherches de-

[1] J'ai constaté dans les ventes de livres auxquelles j'ai assisté, que le dixième des volumes provenant des ateliers de M. Migne n'étaient pas coupés. Je ne veux rien en conclure contre un éditeur actif et intelligent, qui a rendu de si grands services à la science. Mais que de *pacotille* dans les diverses *Encyclopédies*, et qu'ils sont redoutables, pour le lecteur un peu paresseux, ces terribles *in-quarto!...*

viennent faciles alors pour le prédicateur ; le livre est plus utile, et il en résulte une grande économie de temps.

Ces principes posés, nous devons encore distinguer entre les livres *nécessaires* et les livres *utiles*, afin de n'acheter ceux-ci qu'après nous être procuré les premiers. Vénérable pasteur [1], qui étiez à la fois mon guide et mon ami, si vous viviez encore, je vous aurais prié de terminer ce chapitre. Prêtre de piété profonde et de vaste lecture, que de fois votre jugement éclairé nous a donné, avec une incomparable modestie, des appréciations modèles de justesse et de bon sens pratique.

Nous allons indiquer ici quelques livres nécessaires, selon nous, au curé de campagne qui veut prêcher ses paroissiens.

1°. Ecriture sainte. Un bon commentaire avec la traduction en langue vulgaire. *D'Allioli* est bon, mais il me paraît un peu surfait. De *Sionnet*, je ne dis rien, c'est à peu près le seul éloge qu'il mérite. Je préfère la *Bible de Carrières avec commentaires de Ménochius* ; elle renferme, outre une traduction meilleure que celle de Sacy, la moelle de *Cornelius a Lapide*, ce prince des commentateurs. L'un de ces trois ouvrages, ou quelque autre analogue me paraît nécessaire, ainsi qu'une *Concordance*. Comme utiles : citons avant tous les *Commentaires de Cornelius a Lapide*, puis *Berthier* ou *Bellarmin* sur les *Psaumes*, le *Cours complet d'Écriture sainte* de l'abbé Migne, qui renferme quelques dissertations intéressantes et l'*Expositio triplex* de Piquigny sur saint Paul.

2°. Prédicateurs. Je ne les indique pas d'après leur mérite, mais selon le profit plus ou moins grand que peut en tirer un jeune curé de campagne. Je donne la préférence aux

[1] M. l'abbé Martinot décédé curé de Bouilly

auteurs qui, tout en fournissant les idées, nous obligent à travailler. Nécessaires : le *Père Le Jeune,* mine inépuisable ; *S. Léonard de Port-Maurice,* que saint Liguori appelait *le grand missionnaire de son siècle;* Bossuet, *Sermons, Élévations sur les Mystères.* Utiles : *Bourdaloue, Massillon,* le *Père Lenfant,* trop peu connu, et peut-être plus utile pour nous que les deux orateurs précédents, *etc. etc.*

3° Catéchismes et ascétiques. Nécessaires : *Catéchisme du concile de Trente* ; un bon livre de méditations. *Hayneuve* me paraît sous ce rapport l'emporter sur tous les autres. Il demande à être sérieusement étudié. Profit pour notre propre sanctification, lumières pour diriger les âmes au tribunal de la pénitence, idées fécondes pour la prédication; tels sont les avantages que procure la lecture de ses *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Je conseillerais aussi, *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu* par le Père Saint-Jure. Comme ouvrages sur la sainte Vierge, la *Triple couronne de la Mère de Dieu* par le Père François Poiré [1]. Je préfère cependant les *Conférences sur les Litanies de la sainte Vierge* par le Père Justin de Miechow; cet ouvrage, mieux écrit et plus étendu que celui du Père Poiré, est une véritable *Somme* contenant tout ce qu'on peut dire sur la sainte Vierge. Utiles : *Catéchisme de persévérance* par l'abbé Gaume; *Catéchisme de Bourges* ; *Explication du Catéchisme* par l'abbé Guil-

[1] On doit regretter que les éditeurs n'aient pas assez rajeuni le style, la lecture en serait plus attrayante et plus profitable. Un ouvrage comme celui là ne devait pas être édité seulement pour les amateurs du vieux style. J'aime, il est vrai, les livres qui obligent celui qui s'en sert à travailler, mais ici c'est un peu trop fort. *Est modus in rebus*, a dit Horace, et les dignes Bénédictins de Solesme pouvaient et devaient mieux faire. Cet ouvrage aurait dû être réédité un peu pour nous autres, *profanum vulgus*.

lois, ouvrage qui, malgré ses nombreuses éditions, me paraît au-dessous de sa réputation, *etc. etc.*

4° Histoire et vie des saints. Une bonne histoire de l'Eglise est nécessaire. Selon moi, *Rorhbacher* a l'avantage d'être complet, et malgré certaines négligences de style et ses longues explications sur la grâce, s'il a été égalé par de plus modernes, il n'a du moins pas été surpassé. (J'excepte les volumes qui précèdent la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont admirables dans la grande *Histoire de l'Église* par M. l'abbé Darras). Il faut également une Vie des saints. *Ribadeneira* est excellent, et serait meilleur encore si le style avait été plus soigneusement retouché par l'éditeur moderne. *Giry* obtient également un succès qui dément la prédiction de Feller. Car en ce moment, c'est *Godescard* qui retombe avec raison dans l'oubli. A vrai dire; une bonne *Vie des saints* me paraît être encore à faire.

Le rouge me monte au front en écrivant ces pages; car je me connais, et qui suis-je donc pour donner des appréciations si carrément accentuées? Un pauvre curé de campagne qui a trop lu, et surtout trop acheté de livres inutiles, qui s'est imposé bien des sacrifices pour les payer, et qui voudrait crier sur les toits: Jeunes amis, ne faites pas comme moi. J'ai dit plus haut que la bonté des livres était parfois relative, j'ai ajouté de plus qu'il fallait se défier des livres nouveaux; on ne me reprochera pas au moins de manquer de franchise et de bonne foi; de mes conseils comme de mes appréciations le lecteur prendra ce qu'il voudra.... mais.... je les crois justes.

CHAPITRE VI.

MANIÈRE FACILE DE PRÉPARER SES INSTRUCTIONS.

Le Chapitre précédent me pesait; je n'ai pas osé y mettre tout ce que je pensais, et peut-être en ai-je déjà trop dit. Mais enfin il est fait et je dirai avec Bossuet: *Abeat quò libuerit.* Ici je respire et me sens plus à l'aise. Depuis environ seize ans, j'ai prêché, et je prêche autant de fois que le devoir m'y oblige. On m'écoute, il résulte de là que la méthode que j'emploie n'est peut-être pas absolument mauvaise, elle est très-facile, et je voudrais l'enseigner à ceux qui parfois sont un peu embarrassés pour préparer leurs sermons.

Ai-je donc toujours besoin de redire qu'il ne s'agit pas de chefs-d'œuvre, qu'il est tout bonnement question de petites instructions courtes, simples, faciles à retenir et tendant toujours à un but pratique. Avec cette même méthode, mes jeunes amis, vous pourrez beaucoup mieux faire que celui qui essaye de vous l'enseigner.

Il ne suffit pas d'avoir des livres, il faut savoir en tirer parti, et pour cela il faut les étudier la plume à la main. Ayez deux cahiers; dans l'un vous tracez le plan du sermon avec les idées principales ; dans l'autre vous transcrivez les traits d'histoires, les détails et les développements qui vous ont le plus frappé. N'oubliez pas de mettre dans l'un de ces deux cahiers des notes qui vous renvoient à l'autre, et réciproquement.

Quelques exemples feront mieux comprendre ma pensée ; je vais citer ici deux plans d'instructions avec les extraits qui s'y rapportent, je pourrais multiplier ces derniers; mais je pense qu'il suffit d'être compris, et qu'il faut savoir *se borner.*

PLAN D'UN SERMON SUR LE PARDON DES INJURES ET L'AMOUR DES ENNEMIS.

(Extrait de saint Léonard de Port-Maurice).

TEXTE. *Audistis quia dictum est antiquis, odio habebis inimicum tuum; ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* S. *Matt.* Ch. v.

EXORDE. Récit évangélique pris dans le cinquième Chapitre de S. Matthieu.... y joindre quelques explications.

PROPOSITION. Aimez vos ennemis; obligation fondée 1° Sur le précepte de Jésus-Christ. 2°. Sur l'exemple de Dieu. 3°. Sur la sévérité du châtiment.

PREMIER POINT. D'abord je veux vous demander un conseil : J'ai un ennemi qui.... Quelle vengeance dois-je en tirer?... Ne ferai-je pas bien de.... Gardez-vous-en, un prêtre se venger.... Un prêtre ne pas pardonner !... Eh ! le précepte n'est-il pas aussi bien pour vous que pour moi.... Je le sais il en coûte, (*concession*). Mais voulez-vous vous sauver. Eh bien : *Ego autem dico vobis.* C'est moi, dit Jésus-Christ, moi qui.... moi qui.... Vindicatifs, où êtes-vous? Baissez la tête; lorsque Dieu commande, il veut être obéi. Le ciel, la terre.., les vents, la mer lui obéissent, et vous, obstinés, vous oseriez.... Mais Satan seul et les réprouvés portent sur leurs fronts ce signe des révoltés.... (*Objection*) L'honneur.... et qu'en dira-t-on.... L'honneur ! Jésus-Christ peut-il commander l'infamie, Qu'en dira-t-on? Ah ! voyez donc quand il s'agit d'obéir, comme il faut le braver ce qu'en dira-t-on (*Sacrifice d'Isaac, cahier d'extraits, n°* 14).

SECOND POINT. Mais rien de plus efficace que l'exemple.... Voyez donc le fils de Dieu cloué sur une croix; avec quelle tendresse il promène ses regards.... Il préfère en quelque sorte ses bourreaux à sa mère, qui l'a nourri de son lait.

qui.... Il recommande l'une à saint Jean, les autres à son Père!... — Mais cet exemple s'est vu une fois sur le Calvaire?... On le revoit tous les jours au tribunal de la pénitence.... Jésus-Christ au confessionnal.... son entretien avec le pénitent qui ne veut pas pardonner : *Serve nequam omne debitum dimisi tibi* etc.... Vous dites peut-être, Jésus-Christ était Dieu, et moi... Saint Etienne, saint Jean Gualbert n'étaient que des hommes et pourtant ils ont pardonné... Oh ! à moi le ciel si je pardonne, j'en ai la promesse : *Si dimiseritis... dimittet et vobis Pater* (S. *Math.* cap. VI, v. 14).

Troisième Point. La sévérité du châtiment. *Si non dimiseritis, non dimittet* etc. La menace est formelle... Eh bien, venez, récitons ensemble le *Pater*. Mais arrivé à ces paroles : *Dimitte,* arrêtez-vous; refléchissez, c'est une imprécation contre vous... Sans pardon point de sacrements... même au moment de la mort... *Judicium sine misericordia* etc. Si vous ne voulez pas pardonner... Que l'enfer s'entr'ouvre, jetez-vous vivant dans ses flammes. Allez... Mais non, refléchissez encore, peut-être votre cœur s'amollira-t-il. (*Exemple au cahier d'extraits, n°* 18.)

Péroraison. Eh bien, mes frères, vous surtout mes chers amis qui... c'est Jésus qui, du haut de sa croix, vous invite à pardonner... Aurez-vous le triste courage de lui résister... Pardonnez, vous dit aussi votre Ange gardien... Pardonnez, vous dit votre âme, autrement point de pardon pour moi....

Ce plan, pris à dessein parmi l'un des moins bons de ceux que fournit saint Léonard [1], renvoie deux fois au cahier d'extraits. Voici ce que je trouve au n° 14 :

[1] Ceux qui ont lu les sermons de ce grand saint sur les fins dernières, sur *la Pénitence*, sur *le nombre des péchés et des grâces*, etc. etc., sauront bien que je dis vrai.

SACRIFICE D'ISAAC (tableau)

pouvant servir à montrer : 1° l'obéissance due à Dieu. 2° Comment il faut braver le respect humain.

Voyez cependant sur la montagne ce jeune homme beau, aimable, innocent comme un ange, qui, les mains liées, les yeux bandés, attend à genoux et la tête courbée, le coup qui d'un moment à l'autre doit lui donner la mort. C'est Isaac destiné par le ciel à être immolé, et son père Abraham doit faire lui-même les fonctions de sacrificateur. Pauvre fils, que ne dites-vous deux mots pour votre défense ? Un simple regard suffit pour attendrir le cœur d'un père, infortuné jeune homme ! Tant d'innocence et de résignation, qui a pu vous livrer à un si cruel supplice ? Le précepte de Dieu, répond saint Zénon ; Dieu commande, et à l'instant même le fils n'estime plus sa vie, et le père n'estime plus son honneur. On dira que c'est de la cruauté de plonger un fer parricide dans les entrailles d'un fils innocent : qu'on le dise, Dieu le commande, c'est assez ; on dira qu'Abraham ne fut pas un homme mais un tigre ; qu'on le dise, Dieu le commande, c'est assez. Que le monde me méprise, que tous les siècles me condamnent, que toutes les créatures me repoussent, peu m'importe, Dieu le commande tout est dit. Ainsi raisonnait Abraham, ainsi doit raisonner quiconque a la foi. Que le précepte du pardon soit dur, pénible, difficile, que le monde, que la nature, que la raison murmure ; c'est un précepte de Dieu, c'est Dieu qui commande. « Et quand un précepte divin retentit à nos oreilles, dit saint Augustin, il faut obéir et non pas disputer. » Qu'importe donc le qu'en dira-t'on. On dira ce qu'on voudra. Mais il

s'agit de la réputation.... Soit.... Mais... mais.... baissez donc la tête devant l'autorité de Dieu...

(Saint Léonard de Port-Maurice, serm. Sur l'amour des ennemis, 1re part. ad Calcem).

Le troisième point indique un exemple sous le N° 18 du Cahier d'extraits. Le voici :

Réconciliation obtenue par un enfant mourant

(histoire)

pouvant servir dans une instruction sur le pardon des injures.

Un jeune homme de douze ans au plus, mais d'une intelligence remarquable, se mourait de phthisie. Son père l'aimait comme la prunelle de ses yeux; mais il nourrissait en même temps une haine mortelle contre son propre frère de qui il était payé de retour. Le jeune moribond voyant son père et son oncle si endurcis dans leur mutuelle inimitié, les fit appeler un jour, puis les ayant fait placer l'un à droite l'autre à gauche de son lit, malgré la faiblesse extrême où l'avait réduit sa dernière agonie, ce vertueux enfant étendit les bras, et prenant la tête des deux frères il les serra l'une contre l'autre, ensuite d'une voix capable d'émouvoir les rochers : « La grâce sollicitée par un mourant, dit-il, ne se refuse jamais, même chez les barbares. Voici, mon père, la grâce que vous demande un fils prêt à mourir et voici pareillement, mon oncle, la dernière faveur que vous demande un neveu mourant : c'est que vous vous aimiez comme des frères ; je vous déclare que je ne puis mourir en paix, si je vous laisse dans cet état de discorde; que votre inimitié finisse avec ma vie. Aimez-vous comme

des frères; aimez-vous comme je vous aime, comme vous m'aimez, comme Dieu nous aime vous et moi. » A ces paroles si touchantes les deux frères ne répondirent qu'en fondant en larmes, ils se regardèrent d'un œil plein de bienveillance, s'attendrirent et se pardonnèrent... Ah ! jetez-vous tous à genoux aux pieds de cet autre jeune homme qui meurt pour vous sur une croix. Regardez avec quel amour il en détache ses mains pour vous embrasser, vous et votre ennemi... Ecoutez ses paroles...

(*Saint Léonard de Port-Maurice, serm. Sur l'amour des ennemis, 3e part. ad. Calcem*).

Plan d'un Sermon sur la personne de Jésus-Christ,

(Tiré du même auteur.)

Texte. *Et vocabis nomen ejus Jesum.* (S. *Luc.* Chapitre 1er.)

Exorde. Comme les saints comprenaient la puissance, la douceur du nom de Jésus!... Prendre quelques pensées de saint Bernard dans les hymnes de la fête. Je vais essayer de vous le montrer tel qu'il est, roi des cœurs, époux des âmes, délices du paradis attirant etc.

Proposition. 1° Jésus n'est pas connu. 2° Jésus n'est pas aimé. 3° On ne l'aime pas, on ne le connait pas quand on n'a pas pour lui une tendre dévotion.

Premier Point. Jésus Dieu-homme ! *Speciosus forma præ filiis hominum* (Ps. XLIV). Beauté, grâce, majesté... il ravissait les cœurs... On le suivait... montagnes, désert, bords de la mer... Pour lui on quittait père, mère, barques, comptoir... Ah vous aimez la beauté; puisse votre cœur être captivé par la beauté de Jésus!... Bonté. Qu'il est bon! Il pleure avec Marthe et Marie... veuve de Naïm... femme adul-

tère... Prompt à remettre les péchés... Dans le temple, dans les rues, dans les maisons, partout. *Remittuntur peccata tua*... Madeleine, Samaritaine, etc. et jusqu'au bon larron... Pierre le voyant si bon lui demande combien de fois il doit pardonner... Ecoute, Pierre, pourvu que les pécheurs viennent à toi bien disposés, ce n'est pas seulement sept fois, mais.... On dit parfois : Qui sait s'il me pardonnera... Oh! ignorance de Jésus!... Ecoute pécheur, (*Cahier d'extraits n°* 63.). Nous prêchons des dévotions... nous propageons... Ah voilà la véritable!... *Hæc est vita æterna ut cognoscant* etc. (*S. Jean* chap. XVII, vers. 3.).

Second Point. Jésus-Christ n'est pas aimé... Pour bien le connaître il faudrait l'aimer... Considérez ses bienfaits. *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* (Epître *aux Coloss.* ch. I. v. 16.). Voilà pourquoi l'Eglise dit quelle que soit la grâce qu'elle demande... *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Tableau de l'amour de Jésus... frère... époux... ami... Il s'est donné tout entier... Ah! si vous trouvez quelqu'un qui vous aime davantage, j'y consens, tournez-lui le dos... Un jour une question lui fut posée... Qu'as-tu fait? (*Cahier d'extraits n.* 176.) Dites, quoi donc est capable de gagner votre cœur?... un enfant... un bienfaiteur... un ami fidèle?... La souffrance peut-être... Eh bien, contemplez votre Jésus... Acte d'amour...

Troisième Point. Dévotion au saint nom de Jésus... *Non enim aliud nomen est* etc. (*Act. des Apôtres*, ch. IV, v. 12.). Dans l'ancienne loi Dieu avait plusieurs noms... mais tous ces noms ne devaient pas... Les saints Patriarches frappent aux portes du ciel... Quel nom invoquez-vous? Le Dieu d'Abraham, ce n'est pas là le nom devant lequel s'ouvriront les portes... Prophètes, vous invoquez le Dieu fort, le Dieu des armées, l'admirable etc. Rois, Adonaï, Eloïm, Jehovah...

Jour heureux où le ciel, par la bouche de l'ange, distilla ce nom de Jésus comme un baume divin... *Oleum effusum.* Nom source de tous les biens etc... Histoire... Sainte Justine et le magicien Cyprien. — Dépeindre la passion d'Anglaïde... les opérations du magicien... ses reproches au démon... Sa conversion... Oh ! puissance du nom de Jésus !... Oh miséricorde de notre bon Sauveur !...

PÉRORAISON. Saint Paul avait sans cesse ce nom à la bouche... Henri Suso l'avait gravé sur son cœur avec un canif... Porter un Christ sur soi... dire souvent Jésus... Courte invocation. Une paraphrase soit de l'hymne, soit du sermon de saint Bernard sur le nom de Jésus ferait une excellente péroraison.

Dans ce plan je n'ai indiqué que deux fois le cahier d'extraits, je ne veux pas surcharger ce Chapitre, mais voici les deux extraits indiqués. Le lecteur, j'ose l'espérer, me saura gré de les lui faire connaître.

Cahier d'extraits n° 63.

JÉSUS-CHRIST S'ADRESSANT AUX PÉCHEURS.

(*Extrait pouvant servir soit sur le saint nom de Jésus, soit pour montrer la bonté et la miséricorde de Notre Sauveur.*)

Arrête, c'est Jésus-Christ qui t'appelle et te crie par ses plaies comme par autant de bouches : Mon fils, ma fille, si tu te damnes tu n'auras à te plaindre que de toi. *Perditio tua ex te, Israël.* Lève les yeux, mon fils, et vois de combien de faveurs je t'ai enrichi afin d'assurer ton salut. Je pouvais te faire naître dans une forêt parmi les sauvages comme tant d'autres ; mais pour toi je n'en ai pas agi de la sorte,

je t'ai fait naître au contraire dans le sein de l'Eglise catholique. Je t'ai fait élever par un si bon père, par une si bonne mère ! je t'ai prodigué mes instructions, mes enseignements : si malgré tout cela tu te damnes, à qui en sera la faute? A toi, à toi seul. *Perditio.* Je pouvais te précipiter en enfer dès le premier péché mortel que tu as commis, sans en attendre un second; je l'ai fait avec tant d'autres, mais avec toi j'ai pris patience, je t'ai attendu des années et des années, et maintenant encore je t'attends à la pénitence. Or, si malgré cela, tu te damnes, à qui en sera la faute? A toi, mon fils, à toi seul. *Perditio.* Tu sais combien j'en ai fait mourir misérablement sous tes yeux, c'était un avertissement pour toi ; tu sais combien d'autres j'ai remis dans la bonne voie, je l'ai fait pour t'encourager par l'exemple. Tu te rappelles cette instruction... Et puis ce qui s'est passé entre moi et toi dans le secret de ton cœur, tu ne peux te le dissimuler. Ces bonnes inspirations si fréquentes, ces remords de conscience continuels, oserais-tu les nier? Or sache que c'était là autant de secours de ma grâce qui te voulait en paradis. A tant d'autres je les ai refusés, et je te les ai prodigués à toi que j'aimais comme un fils! Ah mon fils, combien d'autres, si je leur parlais aussi tendrement que je te parle en ce moment, se frapperaient la poitrine et rentreraient dans la bonne voie ! et toi, tu me tournes le dos. Ecoute âme chérie, écoute mes dernières paroles : tu m'as coûté bien du sang, ma fille, oui bien du sang; mais si malgré le sang que j'ai versé tu veux te damner, ah! ne te plains pas de moi, n'accuse que toi-même et souviens-toi, pendant toute l'éternité, que si tu te damnes ce n'est pas de ma faute, c'est malgré moi, c'est parce que tu veux te damner. *Perditio tua,* ta perte vient de toi.... Ah ! mon aimable Sauveur, les pierres elles-mêmes ne se fondraient-elles pas à de si douces paroles, à des expressions

si tendres.... (S. *Léonard, Sermon sur le petit nombre des élus*).

Au N° 176 de mon *Cahier d'extraits* se trouve, mis en concordance avec le plan que je viens de citer, le passage suivant :

Belle paraphrase de ces paroles : QUID FECISTI (*pouvant servir à montrer l'amour, la miséricorde et la patience de notre divin Sauveur.*)

Examinez ces paroles qu'on adresse à votre Jésus. *Qu'as-tu fait?* S'il le disait, il ne serait pas cru; parlez-vous même pour lui, prenez la défense de sa cause, non pas devant Pilate, mais devant le tribunal de votre conscience !... Vous qui maintenez si puissamment cette loi de la chair qui le condamne à mourir, vous qui délibérez si souvent de le sacrifier, dites-moi, ou plutôt, dites-vous à vous-mêmes : Qu'a-t-il fait depuis trente-trois ans qu'il est sur la terre?... Qu'a-t-il fait pour être si mal traité ?... Qu'a-t-il fait dans la crèche, en Egypte, à Nazareth, dans le désert ?... Qu'a-t-il fait dans sa conversation ?... Qu'a-t-il fait en vous laissant son corps sous les espèces du sacrement ?... Qu'a-t-il fait à tous les hommes, en voulant mourir pour leur salut ?... Que vous a-t-il fait en particulier, en vous donnant sa grâce, en effaçant vos péchés, en vous rendant la robe de l'innocence que vous aviez souillée, en vous préservant des dangers de la perdre, en vous appelant à l'état de vie que vous avez embrassé, en vous donnant mille moyens de le servir, en vous préparant tant de félicités dans l'éternité bienheureuse ?... Ah ! il n'y a que lui qui puisse le dire ; demandez-lui ce qu'il a fait à votre âme, personne ne le sait que lui ; mais

pourtant, vous en avez assez pour dire s'il est digne da mort. Eh bien ! mérite-t-il pour cela d'être attaché à la croix, par la loi de votre concupiscence, par le jugement de vos passions ?... (*Hayneuve. Méditation pour le lundi de la quatrième semaine de Carême.*)

Inutile d'allonger ce Chapitre et de multiplier les exemples, j'ai hâte de conclure et de résumer en peu de mots ma pensée à ce sujet.

Ces plans peuvent facilement fournir la matière de deux instructions.

Les extraits ont parfois besoin d'être modifiés, on les copie mot à mot, puis, se rendant maître des idées qu'ils renferment, on les applique à son sujet. C'est dans le dessein de faire comprendre cette observation, que j'ai choisi comme exemple le dernier plan et les extraits qui l'accompagnent.

Mon Dieu, me suis-je fait comprendre. On ne prêche pas pour parler, mais pour instruire, pour remplir un devoir et contribuer à la gloire de Dieu. Ainsi, je l'affirme, je n'écris pas pour brouiller du papier, je voudrais être utile, je suis assuré que ceux qui se rendent coupables de tant et tant de volumes, recevront les étrivières, quand il faudra là haut rendre compte même d'une parole inutile... Hélas ! il y en a tant dans certains ouvrages !...

CHAPITRE VII.

ÉCRIRE DES INSTRUCTIONS... COMMENT... RÉSERVES...

Le Chapitre précédent était si long que moi qui aime et qui fais des sermons courts, j'en étais effrayé. Cependant, avant d'arriver au style, (chose si importante !) il me reste encore une page ou deux sur le cœur.

Curés, qui n'avons que des talents ordinaires, (car c'est de nous que je parle, on doit le savoir, je l'ai dit assez de fois), étudions la plume à la main ; cette méthode appliquée avec persévérance nous donnera pour parler à nos paroissiens une facilité, une netteté, une clarté qui nous surprendra nous-mêmes.

Timeo virum unius libri, a dit un sophiste païen, je ne sais plus lequel, (ils en ont tant dit des....) Je soutiens *mordicùs* que ceci n'est pas vrai. Philippe, grand, sec et fortement musclé, assez semblable, en un mot, au héros de son livre favori, sait par cœur le chef-d'œuvre de Cervantes; il l'a lu, rerere... lu. Hélas! comme à Don Quichotte, que de mésaventures lui a valu sa manie, et les proverbes de Sancho n'y ont pas peu contribué.... Vous réclamez contre mon dire, Monsieur Jacques... j'ai vu en effet votre laboratoire, vous possédez Pouillet.... la polarisation de la lumière est pour vous un jeu... Allons, mon cher, ne la décomposez pas tant... nous avons déjà assez de peine à y voir clair [1]... Bref, comme le païen cité plus haut, je crains l'homme d'un seul livre, mais pour une autre raison, parce qu'il est souvent ennuyeux, et toujours.... fatigant. Le prédicateur qui ne verrait qu'un seul auteur, cet auteur fût-il saint Thomas... Bossuet...même l'incomparable Père Le Jeune [2], ferait comme

[1] J'en passe, et des meilleurs ! Le collectionneur de scarabées, de pucerons, etc., le chimiste, le géologue.... Non, certes, que je veuille blâmer les spécialistes, s'ils sont fidèles à remplir le devoir de la prédication. Mais qu'il se rencontre des curés parlant *azotate de baryte*, possédant parfaitement la théorie des *équivalents chimiques*, sachant que les *décapodes macroures* se trouvent parmi les fossiles des *terrains secondaires*, et que ces mêmes curés disent qu'ils ne sauraient prêcher ! c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

[2] Ai-je besoin de faire observer que je juge ici ces auteurs

l'écureuil dans sa cage. Il est bon de lire et d'analyser plusieurs bons auteurs, et de continuer longtemps ce genre de travail.

Mais quel profit peut-il y avoir pour moi d'analyser des ouvrages qui sont sous ma main, pourquoi surtout perdrais-je mon temps à en copier des extraits?...Cette objection, je me la suis faite bien des fois, mais après mûre réflexion, il m'a semblé qu'elle renfermait plus de paresse que de raison. Essayez, et vous verrez combien après avoir analysé un ouvrage, en avoir copié des extraits bien choisis, cet ouvrage vous deviendra familier, et comme votre mémoire, fût-elle au-dessous de l'ordinaire, s'en appropriera les idées et les expressions.

Une table détaillée doit suivre le cahier d'extraits, de telle sorte qu'en la consultant, on puisse facilement reconnaître ceux qui s'appliquent au sujet qu'on veut traiter. Enfin, ayez tout un arsenal de traits historiques, tirés de l'Écriture sainte, de la vie des saints, de l'histoire de l'Église et même de l'histoire profane. Ils intéresseront toujours s'ils sont bien amenés, soit comme preuves, soit pour servir de comparaisons. Nous pouvons nous dispenser de copier ces traits tout au long, il suffit, surtout si on a l'auteur à sa disposition, d'indiquer la vertu qui en ressort, et sur quel sujet ils peuvent servir.

Evitez les traits surannés, invraisemblables ou du moins qui paraîtraient tels à vos auditeurs : il en est plusieurs dans les livres de piété, dans le Père Le Jeune et dans saint

non d'après leur mérite, mais d'après leur utilité relative. Au curé qui n'a que des talents communs, au-dessous même de l'ordinaire, le Père Le Jeune profitera plus que Bossuet et saint Thomas. C'est la pensée qui me guide dans ces appréciations qui peuvent sembler bizarres....

Léonard, qu'on ne pourrait citer aujourd'hui. Il faut en cela avoir égard à la foi et aux dispositions de son auditoire.

Ce n'est qu'à un *certain* âge, et encore avec beaucoup de discrétion, de charité, de réserve et de prudence, qu'il nous est permis de raconter quelques faits dont nous avons été témoins; par exemple : une mort de réprouvé, une malédiction tombée sur une famille; des parents punis de la mauvaise éducation donnée à des enfants... Il faut que personne ne puisse reconnaître ceux dont nous voulons parler.

Et avec toutes ces précautions j'ai appris par ma propre expérience qn'il valait mieux s'en abstenir....

J'aborde maintenant la question posée en tête de ce Chapitre: Faut-il écrire ses instructions? Comment doit-on les écrire?... Ici encore, je rappellerai que je m'adresse à mes pairs, à des hommes qui ne visent point à devenir quelque jour l'un des *quarante immortels*; qui n'ont qu'un but: exposer clairement, brièvement et d'une manière convenable, simple et intéressante, les vérités de notre sainte Religion aux ouailles plus ou moins instruites qui leur sont confiées.

Donc, synecdoche, antonomase, catachrèse, paradiastole, antimétabole, connexion, synathrisme, etc., etc., qui que vous soyez, tropes, figures de diction ou figures de pensées, je vous salue respectueusement en passant, mais sans aucune intention de renouveler connaissance avec vous....

Il faut autant que possible écrire ses instructions, surtout dans les premieres années de ministère. Si l'on a suivi la méthode d'analyse indiquée plus haut, si l'on a tiré des extraits de ses diverses lectures, la tâche deviendra facile; écrire son instruction ne sera plus qu'un jeu.

Mais avant d'écrire, sachons ce que nous voulons dire, le but où nous tendons ; ayons en quelque sorte un syllogisme dans la pensée, puis sous les yeux un plan net et bien arrêté.

Permettez-moi, jeunes amis, de citer encore ici un exemple pour bien faire comprendre ma pensée. Mille pardons de ce *moi* emphatique; ce ne sont pas des modèles que je donne, ce sont de simples indications pour écrire facilement nos instructions. J'en ai usé, j'en use et je m'en trouve bien; puisse ma recette être appropriée à quelques tempéraments ; du moins ce ne sera pas ma faute si elle n'est pas comprise.

Je veux demain prêcher sur le mystère du jour, c'est la Purification de la sainte Vierge. J'ouvre mon cahier de plans et je trouve à la table cette indication : *Plan d'un sermon facile et pratique pour la Chandeleur, sur les prétextes qu'on invoque pour se dispenser d'accomplir la loi de Dieu.* Je recours à la page indiquée, et j'y trouve le plan suivant que le moins capable d'entre nous pourrait facilement compléter.

Purification de la sainte Vierge

Sur la fidélité à la loi de Dieu (Extrait du Père Hayneuve. Méditat. du huitième jour de janvier.)

Texte. — *Postquam impleti sunt dies purgationis*, etc. (saint Luc, ch. II).

Exorde. Récit du mystère de cette fête... Il serait trop long de nous occuper de chacun des personnages. Laissons cette sainte prophétesse qui...Laissons aussi ce saint vieillard qui... modèle des sentiments qui doivent nous animer après la communion [1]... Voyons l'exemple que nous donnent la sainte Vierge et saint Joseph...

[1] Voyez dans les *Grandeurs de la très-sainte Vierge* par le P. D'Argentan : *La rencontre du cœur de Jésus avec celui du*

Proposition. Leur exemple nous apprend la vanité des prétextes qu'on allègue pour se dispenser d'accomplir la loi de Dieu...

Division. Trois prétextes : 1° La condition et la position des personnes; 2° La difficulté des choses à accomplir; 3° La considération du temps dans lequel on se trouve [1]. Or ces trois prétextes sont frivoles et vains...

Première partie. Dignité ou position des personnes. Ne voit-on pas, en effet, que souvent les riches sont ceux qui se dispensent plus facilement etc... Ils allèguent leur position... leurs occupations... D'autres fois c'est l'âge qu'on invoque. Un père enverra ses enfants à la messe, mais lui... Une fille remplira ses devoirs jusqu'à tel âge, mais plus tard... mais devenue épouse ou mère, elle cessera, parce que, dit-elle... Raisons vaines et frivoles ! La loi de Dieu est faite pour tous... Il y a plus, elle oblige en quelque sorte plus strictement les riches, les pères, les mères, parce qu'ils doivent donner le bon exemple... parce que... Voyez Marie et Joseph !... Certes si quelqu'un pouvait alléguer ce prétexte, c'était bien eux qui... qui... surtout l'auguste Marie qui... Et cependant...

Deuxième partie. — Difficulté des choses à accomplir. Direz-vous que ce que Dieu demande de vous est trop difficile... Contemplez ces deux saints voyageurs... montagnes... longueur de chemin.... êtes-vous aussi éloigné de cette église... Considérez Jésus offert et racheté comme un enfant vulgaire... Pourtant ses parents savent ce qu'il est... Néan-

saint vieillard Siméon ; il y a là des pensées touchantes et de quoi faire une belle instruction.

[1] On comprendra ce troisième prétexte, qui semble un peu *tiré*, si l'on se rappelle que cette fête se trouve presque toujours rapprochée du temps du carnaval.

moins ils consentent... Mais admirez l'humilité de Marie... mère pure, immaculée ; la voyez-vous agenouillée avec les autres femmes !... se purifiant de souillures qu'elle n'a point contractées... Est-ce que Dieu demande de vous cet excès d'abaissement, cet héroïsme de vertu ?... Non ; il veut seulement... (détails pratiques).

Troisième partie. — Considération du temps. Il se rencontre aussi des chrétiens qui allèguent le temps... On passera pieusement les fêtes de Noël, les jours de la semaine sainte... Mais vienne le temps du carnaval... viennent des jours de fêtes, de noces, de licence... Oh, alors il semble que la loi de Dieu n'oblige plus... On dit que... que etc... Eh quoi ! Dieu n'est-il pas notre Dieu dans tous les temps ? Est-ce que... Il semble que saint Joseph et la sainte Vierge auraient pu, eux aussi... N'était-il pas temps, en effet, d'abolir ces lois humiliantes... Les vœux des patriarches étaient exaucés... Les cieux avaient distillé leur rosée... N'était-il pas temps de faire reconnaître Jésus-Christ, etc., etc. Mais non, malgré le cantique de Siméon... Humbles pieux, ils attendent...

Péroraison. — Par récapitulation. (*Voir le troisième point de cette méditation dans Hayneuve*).

Il me semble que ce plan, ainsi qu'une foule d'autres que je pourrais citer, est plus facile à développer que les sujets d'amplification qu'on nous a donnés en rhétorique ; et cependant nous faisions ces devoirs ; plus ou moins bien nous remplissions le cadre que le professeur nous proposait. Or, je soutiens que chacun de nous, avec un peu de travail, peut extraire ces plans d'un bon ouvrage, et j'affirme de plus, qu'avec un peu de réflexion, il est facile d'écrire son sermon et de le compléter sur un plan analogue.

Mais comment l'écrire ?... Je me souviens, en effet, que

selon la rhétorique, il est diverses sortes de style, et je sens ici mon incompétence. Cependant, je dirai ce que je crois bon, sans m'occuper du style noble, modéré ou sublime; car un traité de rhétorique surpasse ma capacité, de toute la hauteur des tours de Notre-Dame. Il y a plus, j'ai bien la bonhomie de croire que tous les *Traités de prédication*, qu'on nous vante, réussissent peu, parce qu'ils sont plutôt *didactiques* que *pratiques*;... (singulière antithèse, qui n'existe que trop souvent !)

Donc, en fait de style un seul conseil, mais il vaut tout un livre.... Il faut à tout prix être *clair*, et autant qu'on le peut, éviter d'être *plat*. Ce qui possède cette dernière *qualité* est peu français; ce qui est obscur ne l'est jamais. La netteté, la clarté, c'est par essence une propriété de notre langue. Sacrifiez au besoin à cette qualité essentielle, le nombre, l'harmonie, l'élégance; tenez surtout à être compris; le lecteur peut deviner des énigmes, n'en proposez jamais à l'auditeur...

Un mot a besoin d'être répété, pour que votre phrase soit claire et votre pensée bien rendue; souciez-vous de la cadence, du synonyme ou de la périphrase; exprimez-vous de la manière la plus naturelle, et la plus compréhensible pour vos paroissiens, évitant toutefois, par respect pour la vérité que vous prêchez, autant que pour ceux qui vous écoutent, de tomber jamais dans le *trivial*.

Ayez en aversion les longues périodes; que votre phrase soit courte, vous devez la déclamer, et si elle est trop longue, vos auditeurs et vous même souffrirez du travail de vos poumons... Que cette phrase soit vivante, imagée au besoin, ne reculez pas devant le mot poétique, s'il se présente; vous avez toujours un instituteur, ou quelque *bas-bleu* qui vous écoute; et c'est souvent sur des comparaisons ou des images

de cette sorte, que les gens de cette farine basent leur jugement....

Soyez vous-même en écrivant ; après le genre obscur je ne vois rien de plus à craindre que le genre ennuyeux... Ici *Tityre, caveto*... c'est contagieux, vous le comprendrez, si votre bibliothèque est comme la mienne *enrichie* des prônes, instructions, explications de nos *faiseurs* modernes.... Il suffit de regarder certaines de ces collections, pour que le sommeil vous gagne... J'en ai fait l'expérience plus d'une fois... Ce n'est pas tout à fait l'opium, mais c'est plus que la thridace... Eh ! que voulez-vous, peut-il en être autrement? Composées la plupart du temps par des prêtres *déclassés*, qui pillent et qui compilent, pour gagner un pain qui doit leur être bien amer, ces collections manquent essentiellement du sens pratique, et de cette sève divine qu'on appelle la foi... Il se trouve toujours un industriel, abbé ou laïque, pour prêter son nom à ces élucubrations, et faire retentir la grosse caisse du prospectus.... Heureux encore, quand à tout cela ne se mêle pas le commerce scandaleux et répugnant, dont nous entendons si souvent parler !...

Mais pourquoi cet alibiforain ?... Pour décharger mon cœur d'abord; et ensuite, pour vous donner le conseil de bannir de votre bibliothèque ces sortes de collections. C'est payer trop cher du papier, beaucoup moins bon que s'il était blanc, et avec un peu de travail, qui que vous soyez, vous ferez beaucoup mieux, surtout eu égard à vos paroissiens.

J'ai dit qu'il fallait, autant que possible, écrire complètement ses instructions, surtout pendant les premières années de ministère; je dois ajouter que, lorsqu'on a, par l'habitude et par le travail, acquis quelque facilité pour parler, et une certaine somme d'idées, on peut se dispenser d'écrire mot à mot les petites instructions de la prière du soir, et celles du

mois de Marie... Je suppose que vous avez *la bonne habitude de ne jamais faire de lectures*; alors, ayez pour ces petites instructions un plan bien détaillé; indiquez le trait d'histoire qui doit toujours y entrer, et vous pourrez très-facilement parler pendant dix à douze minutes.

Je veux encore ici donner deux exemples, extraits de mes cahiers de plans... Il s'agit du mois de Marie : le sujet choisi pour cette année est l'explication des Litanies de la sainte Vierge.

14 MAI. — VIRGO FIDELIS.

EXORDE. Nécessité de la fidélité.... C'est peu d'avoir bien commencé... Il faut être fidèle jusqu'à la fin...

DIVISION. Deux sortes de fidélité : 1° Fidélité à nos promesses ; 2° Fidélité à la grâce,.. Ces deux fidélités se trouvent dans Marie.

PREMIÈRE PARTIE. Fidélité à ses promesses... Elle se donne à Dieu dès son enfance... Voyez : si jamais elle s'est reprise... Jeune... plus âgée... joyeuse... désolée... Lampe bénite, qui brilles devant cet autel, tant qu'il restera une goutte d'huile tu brûleras à la gloire de Jésus, le jour, la nuit... Ainsi, jusqu'au dernier jour de sa vie, cette auguste Vierge... Et nous, sommes-nous à son exemple fidèles? etc...Promesses du baptême... de la première communion...Ah ! il y avait là de quoi faire de nous des saints, si... Résolutions prises... oubliées... reprises... Eh bien ! ce soir qu'allons-nous promettre?...

DEUXIÈME PARTIE. Fidélité à la grâce. Grandeur de la première grâce chez la sainte Vierge... Comment elle y a correspondu... Incomparable sainteté... Toujours doubler... toujours... Oh ! nous ne comprenons plus... Cette splendeur éblouit... Comme un navire qui s'éloigne du rivage, et que

l'œil ne peut plus suivre à travers l'immensité de l'océan; ainsi perdue, pour ainsi dire, dans la magnificence de l'adorable Trinité.... Gloire à Dieu qui a fait Marie si grande!... Mais un retour sur nous-mêmes... Que faisons-nous de tant de grâces... Les talents dont parle l'Evangile... Application courte de la parabole.... Ah ! réfléchissons....

Péroraison. Bienheureuse Emilie... Sa dévotion à Marie... sa fidélité...court résumé de sa vie... Ce fut dans les bras de la Vierge qu'elle s'endormit, pour aller recevoir la récompense de sa fidélité. *Marie, mère de grâce,* etc.[1] telles furent ses dernières paroles. Puissions-nous comme elle...

15 mai — Speculum justitiæ.

Exorde. L'Ecriture sainte compare la sainte Vierge à la lune, le plus bel astre après le soleil.... astre supérieur aux étoiles...De plus, c'est la lune qui reflète le mieux la lumière du soleil... Elle la reçoit pour la communiquer... C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'invocation que nous allons...

Division. Marie, *miroir de justice,* 1° reproduit en elle les traits du Sauveur; 2° Elle les réfléchit sur nous.

Première partie. Miroir de justice, en ce sens qu'elle reproduit d'une manière ineffable les traits de son fils... Cherchez un désir du cœur de Jésus... un sentiment de ce Sauveur adorable, qui ne se retrouve exactement dans le cœur de Marie... Il fait tout pour glorifier son père .. Faut-il naître pauvre... vivre... souffrir... *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Marie fait tout pour la gloire de Dieu... Faut-il. Bethléem... Egypte... Calvaire .. faut-il même survivre à son Jésus, et rester... *Oui, qu'il en soit ainsi, ô Père éternel,*

[1] *Histoire de l'Eglise,* Rohrbacher, tome XX, pag. 8 et suivantes.

etc... Amour de Jésus pour les pécheurs... reproduit dans le cœur de Marie... etc. etc. Oh ! qu'il est bien vrai, admirable mère...

Deuxième partie. Miroir de Justice. En ce sens qu'elle est placée devant nous, comme un miroir qui nous réflète, ou comme un tableau qui nous présente toutes les vertus, qui composent la justice, la sainteté... Voyez-vous en elle ces vertus élevées au plus haut degré de perfection... Contemplez dans ce miroir toutes les beautés de l'âme... C'est une sorte de parterre, où sont toutes les fleurs... rose... lys... violette... Mais surtout que ce ne soit pas pour vous un spectacle stérile... Choisissez dans ce tableau la vertu qui vous convient le mieux... celle dont vous avez actuellement le plus besoin.... Vous souffrez... résignation... Vous sentez l'orgueil... humilité... Vous êtes froid à l'égard de Dieu... amour fervent... Vous êtes jeune, vous êtes environné. . pureté, etc. etc. Mais surtout choisissez... et qu'une bonne résolution...

Péroraison. Ste Claire de Rimini pénitente... Paroles de la sainte Vierge qui la convertissent... sa force... ses défauts, gourmandise, orgueil, médisance, comment vaincus par elle [1]... Conclusion [2]...

[1] Ribadéneira, *Vie des Saints*, tome II édit. Vivès, page 295.

[2] Le mois de Marie doit avoir deux buts : glorifier la sainte Vierge en la faisant mieux connaître ; porter les fidèles à l'aimer et à imiter ses vertus. C'est d'elle qu'il faut parler tous les jours. C'est son souvenir si doux, son amour si suave qui doivent planer, étoiles bienfaisantes et chéries, sur ce beau mois qui lui est consacré !... Refuge, abri, reine, mère, épouse, amante, *et si quid dulcius ;* elle est tout pour l'âme qui la connaît.... Et l'on ne pourra pas parler pendant quelques quarts-d'heure de celle que les saints ne se lasseront pas d'admirer pendant l'éternité !... Un bon mois de Marie qui nous dispenserait de nous répéter chaque année, qui nous fournirait des instructions pour trois ou quatre

Inutile de multiplier ces exemples, chacun des lecteurs peut en faire autant et plus, avec un peu d'étude et quelque clarté dans l'esprit. Ce que je veux dire, c'est qu'avec un plan de cette sorte pour les petites instructions du soir, on peut, lorsque le temps manque, se dispenser d'écrire mot à mot ses instructions, on est sûr de ne pas s'égarer. Mais je le répète, et je voudrais avoir les cent bouches de je ne sais quelle déesse païenne, pour le proclamer bien haut : ne prêchez jamais, même à un chapelet, sans avoir un plan arrêté, et des idées bien nettes et bien définies... Autrement, neuf fois sur dix vous pataugerez, soyez-en sûr.... Je vous préviens d'avance, pour le cas où vos auditeurs n'auraient pas la franchise de vous le dire...

CHAPITRE VIII.

APPRENDRE SES INSTRUCTIONS ; RECETTE FACILE POUR AIDER LA MÉMOIRE. DEUX INSTRUCTIONS SELON LA MÉTHODE INDIQUÉE.

Léonard prêchait un jour ; aurai-je bien le courage de vous raconter jusqu'au bout son histoire !... Relisez la note placée à la page cinquante-septième de ce volume, c'est du même sermon que je vais parler... Vous comprenez sans peine qu'il s'agit d'un homme d'esprit et de talent. Grand fut mon étonnement quand je le vis tirer de sa poche un beau cahier, couverture bleue, orné à chaque bout d'un nœud de faveur rose... Je fus ahuri .. en voyant ces *us académiques* s'implanter ainsi dans la chaire ! Dame !... c'était pour la seconde fois !... Cet *illustre* nous lut donc d'un bout

années, avec des traits d'histoire authentiques et appropriés au sujet de chaque jour, me paraît être jusqu'ici un des *desiderata* de la librairie.

à l'autre la pièce, que la note susdite vous a fait connaître. Comme il était coutumier du fait, un de nous lui dit : *Quel dommage, Monsieur, que vous n'appreniez pas vos sermons.* — *Ah*, reprit-il, *la pureté du style s'y oppose ; on passe une épithète, on transpose une phrase, et l'on n'a plus l'air de savoir son français.* C'est une raison comme une autre ; vous la trouvez bonne, peut-être... Eh bien, n'en usez jamais...

D'autres savent lire d'une manière plus adroite ; étalant leur cahier ou leur livre sur ce pupitre caché que renferment tant de chaires, ils feignent de s'animer quand arrive le bas de la page, et essuyant alors la sueur qui est censée couler sur leurs fronts, ils tournent prestement le feuillet en déposant leur mouchoir... Vain artifice ! qui ne trompe personne... Vos yeux, fussent-ils voilés par des lunettes, laissent facilement deviner que vous lisez votre instruction...

Le regard doit parler, et pour cela il faut qu'on ait appris son sermon... Cela est parfois difficile, surtout dans les commencements ; mais si nous savons triompher de notre paresse, nous mettre courageusement à l'œuvre, nous verrons combien vite cette difficulté s'évanouit.

Doit-on apprendre mot-à-mot ?... Oui, surtout pendant les premières années ; on acquiert par là une certaine provision de phrases et d'expressions correctes ; on obtient plus d'aisance et de naturel dans le débit. Nous évitons ainsi de tomber, quand nous n'avons pu apprendre, dans ce genre trivial, diffus, malheureusement trop commun, chez ceux qui n'ont pas appris mot-à-mot, pendant plusieurs années, leurs instructions.

Différents moyens sont donnés par les auteurs pour aider la mémoire : alinéas coupés, signes sur le manuscrit, écriture variée etc., même jusqu'aux piliers de l'église sont signalés comme ressources mnémotechniques. Sans recuser un seul

de ces moyens, je vais indiquer celui qui me semble le meilleur. Il ne sera presque que la répétition de ce que j'ai dit ailleurs. Le lecteur n'en sera pas surpris, s'il se rappelle combien les plans indiqués plus haut sont faciles à retenir.

Ayez de l'ordre, de la netteté, de le clarté dans le plan de votre instruction ; évitez toute idée *louche,* tout développement *tiré,* que chaque pensée appelle la suivante. Vous verrez ensuite comme vous apprendrez facilement les instructions que vous aurez vous-même écrites.

Outre le cahier de plans dont je vous ai parlé, après avoir composé votre instruction, faites-en un court résumé, un cadre abrégé, que vous placerez sur la première page de votre manuscrit, laissée blanche à cette intention. Ceci aura pour vous une double utilité ; vous aider à apprendre plus aisément votre instruction, et vous la rendre plus facile et plus présente, quand, trois ou quatre ans après, vous jugerez à propos de la prêcher une seconde fois... Usez de ce conseil, et si vous n'attendez pas à la dernière heure pour apprendre, je vous affirme que toute rebelle que soit votre mémoire, bien des difficultés lui seront aplanies.

Je voudrais pouvoir encore confirmer ce conseil par des exemples. Cependant j'hésite ; j'ai besoin de me rappeler à qui je m'adresse et le but que je poursuis, pour, malgré mon amour-propre qui se révolte, vous donner ici, comme application de la méthode que j'ai cherché à exposer, deux instructions tirées de mon répertoire. L'une est une *espèce* de sermon pour le soir des premières communions ; l'autre est une allocution pour un mariage.

L'année précédente, j'ai parlé des moyens de persévérance. Prière, assistance aux offices, fuite des mauvaises compagnies, fréquentation des sacrements, dévotion à la sainte

Vierge[1]. Cette année, je ne voudrais pas me répéter, que dirai-je et quel but pratique dois-je chercher?... Il faut que j'encourage les enfants à rester fidèles; le plus grand obstacle à cette fidélité venant de la part des parents, il faut que j'insiste sur ce point. Voilà l'idée, voilà le but.

INSTRUCTION POUR UN SOIR DE PREMIÈRES COMMUNIONS.

—

(*PLAN ABRÉGÉ*).

—

Texte. -- *Benedic anima mea Domino,* etc. (*Psaume* CII).

Exorde. Sentiments de reconnaissance — Paraphrase du texte... Application courte aux enfants, aux parents, à l'auditoire.

Proposition. Vous devez être : 1° Reconnaissants; 2° Fidèles.

Division. 1° Ce que vous avez été jusqu'ici,.. Ce que vous êtes aujourd'hui... montre que vous devez être reconnaissants — 2° Mais ce que vous serez un jour pourrait seul nous apprendre si vous serez fidèles.

Première partie. Ce que vous avez été jusqu'ici. Baptême... pécheurs... réconciliés ensuite par la pénitence...

Ce que vous êtes aujourd'hui.... Les amis de Dieu... les temples de Jésus-Christ... Développements et comparaisons... D'où suit l'obligation d'être reconnaissants....

Deuxième partie. Je demande ce que vous serez un jour... Dieu le sait, mais il ne le dira pas... Si je vous le demande, ah ! sous l'impression des grâces de ce beau jour vous répondrez... Mais hélas ! nous ne devons pas trop nous confier à ces promesses... développements....

[1] Voir *Histoire de Rosalie Nolson ou la Persévérance après la première communion,* opuscule édité par Louis Vivès.

C'est donc à vous, parents, que nous le demandons.... Diverses classes de parents... Moi, je le laisserai libre... Non, si votre exemple... Donc, dites-nous ce que vous voulez être vous-mêmes, et nous saurons ce que deviendront ces chers enfants... Comparaison historique qui insiste... application...

Péroraison. Vous serez donc fidèles... Vos parents le désirent... Vous-mêmes, c'est le vœu le plus ardent de vos cœurs... j'en prends à témoin les émotions de ce beau jour... La démarche solennelle que vous allez faire, etc.

INSTRUCTION.

Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.

Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi exalte son saint nom. (Psaume CII).

Mes frères, comblé des bienfaits du Seigneur, le saint roi David s'écriait dans les transports de sa reconnaissance : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi exalte son saint nom ; loue le Seigneur, ô mon âme, et garde-toi d'oublier jamais ses bienfaits. C'est lui qui te pardonne tes fautes, qui a guéri tes infirmités, lui qui t'environne de sa miséricorde et de ses grâces ; c'est lui qui comble tes désirs, en versant sur toi tous ses biens... Bénis donc le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi exalte son saint nom. »

Comme cet hymne de la reconnaissance vous convient en ce jour, à vous, jeunes enfants, que ce matin Jésus-Christ a pour la première fois nourris de sa chair sacrée!... Quel beau jour ! Quels doux souvenirs il devra laisser dans vos cœurs!...

Dès l'aurore, votre âme impatiente soupirait après ce bonheur qui vous était promis... A l'heure du saint sacrifice, vous êtes venus vous asseoir dans ces places d'honneur. Puis quand le moment solennel fut arrivé, vous êtes allés deux à deux vous agenouiller à la table sainte; et là, Jésus-Christ s'est donné à vous tout entier dans la sainte Eucharistie ; vous avez reçu son corps, son sang, son âme, sa divinité.... Heureux enfants ! Ah ! oui, vous avez compris la grandeur de ce bienfait ; votre âme en bénit le Seigneur, et tout ce qui est en vous exalte son saint nom.

Et vous, chrétiens, vous les pères, les mères, les parents de ces enfants, ce jour a été aussi pour vous un jour de bonheur. Comme vos yeux ce matin se fixaient sur ce fils chéri, sur cette fille si tendrement aimée !... Vos regards ne pouvaient s'en détourner ; vous partagiez sa joie et ses émotions les plus douces !...

Enfin, vous tous, fidèles, accourus en si grand nombre dans cette église, vous avez éprouvé quelque chose de ce bonheur; ce jour vous en rappelait un que vous n'avez jamais oublié, celui où vous-mêmes vous étiez assis à la place où sont ces enfants. Jour précieux, jour de pur bonheur entre les jours de votre vie!... Ce souvenir peut-être a attendri votre cœur et fait couler vos larmes. Oui tous, nous avons été comblés des bienfaits du Seigneur. Que nos âmes donc bénissent aussi le Seigneur, et que toutes nos facultés exaltent son saint nom. *Benedic anima mea*, etc.

Je me propose, mes chers enfants, de joindre quelques réflexions courtes et simples aux enseignements que tant de fois nous vous avons donnés au catéchisme. Votre modestie, votre recueillement me répondent que vous les écouterez avec une religieuse attention. Je voudrais vous dire qu'après la grâce que vous avez reçue ce matin, vous devez être recon-

naissants et fidèles... Reconnaissants?... Mais c'est pour vous un devoir sacré ; il nous suffira, pour bien vous le faire comprendre, d'examiner ce que vous avez été jusqu'ici, et ce que vous êtes maintenant, ce sera la première partie. Fidèles!... Ah! la fidélité c'est une des résolutions que vous prenez en ce beau jour.... Pour la confirmer nous tâcherons de savoir ce que vous serez un jour; ce sera la seconde partie.

Ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous serez un jour? Trois pensées sur lesquelles je veux m'arrêter un instant.

Ce que vous avez été? — Il y a douze, treize, quatorze ans, vous n'étiez qu'un petit enfant qui venait de naître. Dieu vous avait donné l'existence, mais vous étiez souillés de la tache originelle ; vos parents chrétiens s'empressèrent de vous apporter dans cette église pour y recevoir le baptême. Vous sortiez donc purifiés de la tache originelle, couverts d'une robe d'innocence, les enfants de Dieu; et votre mère, à votre retour, embrassait un ange.

Vous avez grandi ; la raison, cet autre don de Dieu, s'est développée en vous. Mais dites-moi? chers enfants, quel usage en avez-vous fait?... Avons-nous toujours, avons-nous longtemps gardé cette robe d'innocence que nous avions reçue au baptême[1]? Je ne veux rien exagérer; sans doute, il en est parmi vous, sur lesquels des mères pieuses ont veillé avec sollicitude, et que leur tendresse a préservés des plus funestes influences du mal. Mais, hélas ! n'est-il pas vrai aussi pour plusieurs d'entre nous, que les mauvaises compagnies, les passions naissantes, de tristes exemples peut-être, ont bien vite

[1] On comprendra facilement ce mélange du *vous* et du *nous*; il faut, dans cette circonstance surtout, adoucir tout ce qui est *dur*...

incliné notre volonté vers le mal!... Le mensonge, les jurements, l'orgueil, la vanité, l'impureté et d'autres vices encore se sont précipités dans notre âme, comme on voit les oiseaux de basse-cour se précipiter dans une maison dont on a laissé les portes ouvertes. Bons parents; ah! oui, bien des fois nous vous avons désobéi, répondu sans respect; nous avons méconnu vos soins, votre tendresse, votre amour. Que de fois nous avons désolé votre cœur par nos exigences, nos caprices, par notre paresse et nos mauvais penchants ... Mes enfants, vos parents vous ont pardonné, oh! soyez-en sûrs, de leur part tout est oublié.... Ils vous aiment plus qu'ils ne vous ont jamais aimés.... Mais n'avons-nous pas aussi été ingrats envers un autre père, notre père qui est au ciel?... Lui qui nous avait donné la vie, rendu l'innocence, accordé la raison, nous avons blasphémé son saint nom, méprisé ses commandements, négligé de le prier.... Mais pourquoi m'arrêter sur ce point?... Lui aussi il vous a pardonné, il a tout oublié, il vous aime plus qu'il ne vous a jamais aimés.... Voilà donc, mes enfants, ce que vous avez été jusqu'aux quelques jours qui ont précédé votre première communion, des enfants pécheurs, ingrats envers leurs parents, rebelles envers Dieu, leur père et leur créateur.... Remerciez donc le Seigneur qui, dans sa miséricorde, vous a tirés de cet état et vous a pardonné vos fautes.

Voyons maintenant ce que vous êtes? — Quel heureux changement s'est opéré en vous! Aujourd'hui, tous nous vous regardons avec admiration, avec respect; car vous êtes les amis de Dieu. Oui, mes enfants, ce grand Dieu qui règne au ciel, qui fait souffler les vents, gronder le tonnerre, croître et mûrir les moissons; ce grand Dieu qui commande à tout l'univers, (qui aujourd'hui encore, faisait briller le soleil dans un ciel sans nuage, comme pour rendre cette

cérémonie plus belle [1]); ce grand Dieu, vous êtes ses amis, il vous a fait asseoir à sa table, il a fait alliance avec vous, il vous regardeavec amour. (Vous connaissez la source qui se trouve près de cette église; en vous penchant, vous voyez son eau pure et limpide réfléchir votre image; ainsi Dieu, en contemplant votre âme, y retrouve ses traits parce que rien n'en trouble la pureté [2].) Amis de Dieu, les saints ont les yeux sur vous, votre ange gardien se tient à vos côtés avec respect. Comme il est heureux, comme il vous aime davantage, comme il est fier d'avoir sous sa tutelle une âme devenue l'amie de Dieu !...

Mais il y a plus : vous êtes les temples de Jésus-Christ. Ce matin il est descendu dans votre cœur; il y reste, c'est la demeure, c'est le sanctuaire qu'il s'est choisi. Admirable miséricorde ! prodigieuse tendresse de ce Sauveur bien-aimé !... Comment pourrai-je, ô mes enfants, vous faire bien comprendre ma pensée, vous dire l'honneur que vous avez reçu?... Comment vous avez été sanctifiés, consacrés au Seigneur !... Voyez cette église, quisemble élever ses colonnes et ses voûtes jusque vers le ciel, cette église si belle avec ces guirlandes de verdure et ces ornements de fête [3].... Jésus-Christ l'aime, puisqu'il y reste et le jour et la nuit [4]... Il vous aime davantage, vous êtes plus à ses yeux!... Considérez ce tabernacle placé au milieu de cet autel, les plus beaux ornements le décorent, l'or marie son éclat à celui des plus riches couleurs pour l'embellir ; à l'intérieur, il est revêtu de

[1] [2] [3] Exemples de détails qu'on peut saisir selon les circonstances. S'ils ne sont pas trop longs, ni multipliés outre mesure, ils intéressent toujours.

[4] Rappelons... oh, rappelons souvent que Jésus-Christ est là !... Pauvres chers paroissiens, ils ont trop de tendance à ne pas s'en souvenir !...

soie... Ce n'est pas assez dire encore ; ouvrez ce tabernacle, considérez l'auguste ciboire où Jésus-Christ repose. Il est de l'argent le plus pur, et l'or à l'intérieur vient rehausser sa beauté !... Eh bien ! chers enfants, vous êtes plus précieux, plus chers, plus sacrés au cœur de Jésus!... Vous êtes pour lui un sanctuaire plus doux, plus agréable, où il repose avec plus de délices!... Si riches que soient nos tabernacles, si précieuses que soient nos coupes sacrées, elles ne peuvent pas lui dire : Bon Jésus, je vous aime; et vous, vous avez pu le lui dire, vous le lui avez dit souvent dans cet heureux jour!... J'avais donc raison de dire que vous êtes les amis de Dieu, les temples chéris de Jésus-Christ. Ah ! vous comprenez sans doute que tant d'honneur, de joie, de bonheur vous obligent à témoigner à cet amoureux Sauveur votre reconnaissance... O mon âme ! oui, bénis le Seigneur, etc. *Benedic anima* etc.

Essayons de chercher ce que vous serez un jour, afin de vous fortifier dans la résolution d'être fidèles.

Ce que vous serez, mes enfants?...Peut-être ne nous sera-t-il pas aussi facile de répondre à cette question qu'aux deux qui l'ont précédée.... Ce que vous serez.... Dieu le sait, mais si nous nous adressons à lui, il ne nous le dira pas. L'avenir est un secret qu'il s'est réservé.... Si nous le demandons à nous-mêmes ?...Ah ! sous la douce impression qui vous domine, encore tout rayonnants du bonheur que vous avez goûté ce matin, vous n'hésiterez pas à répondre : Oui, nous serons bons chrétiens, oui, nous serons fidèles à Dieu; et j'entends chacun de vous me dire ces paroles :

Plutôt que de souiller ma robe d'innocence,
Et d'outrager le Dieu qui m'a daigné nourrir ;
Cieux, soyez-en témoins, terre, écoute en silence !
J'aimerais, j'aimerais cent fois mieux mourir.

Beaux sentiments, consolantes résolutions!... Pourquoi faut-il

qu'une triste expérience nous empêche de trop nous y confier !... Hélas ! chers enfants; déjà nous en avons vu plusieurs, heureux comme vous l'êtes, pleins de ferveur comme vous, et comme vous aussi, animés des meilleurs sentiments, ne pas rester longtemps fidèles aux grâces de la première communion, et abandonner, les ingrats ! après un temps, hélas ! bien court, le Dieu qui s'était donné à eux... Adorable Jésus, ah ! que ce cruel abandon a désolé votre cœur.... Vous, non sans doute, il n'en sera pas ainsi.... Mais, tout en comptant sur vos bonnes résolutions, nous ne sommes pas sans alarmes pour l'avenir....

C'est donc à vous, pères et mères de ces enfants, que nous oserons demander ce qu'ils seront un jour ; vous seuls pouvez nous le dire... Oh ! je le sais, mes frères, il y en a un bon nombre parmi vous qui aiment la religion, qui savent qu'elle seule peut rendre une fille sage, un enfant soumis ; et ceux-là sans doute se feront un devoir de cultiver les heureuses dispositions dans lesquelles sont leurs enfants ; ils écarteront d'eux les mauvais exemples ; ils les laisseront sanctifier le dimanche ; ils veilleront à ce qu'ils assistent aux offices, et ce sera même pour eux un bonheur de les y accompagner.... Mais, n'en est-il pas aussi quelques-uns auprès desquels la piété, la foi de ces jeunes enfants ne trouvera pas l'appui, l'aide, les exemples dont elle aurait besoin, qui verront avec indifférence ces bonnes dispositions s'évanouir et se perdre ?... N'en est-il pas qui, n'ayant pas le bonheur d'être bons et parfaits chrétiens, ne sauront pas apprécier assez tout ce qu'il y aurait de douceurs et de consolations pour leurs enfants, dans la conservation de cette foi vive, de ces bons sentiments qui les animent en ce jour... Et si par malheur il se rencontrait des parents assez mal inspirés pour eux-mêmes détourner leurs enfants de la pra-

tique de la religion et pour les persécuter dans l'accomplissement de leurs devoirs!... Oh! alors, Esprit-Saint, Esprit de force qui avez soutenu le courage des martyrs en face des bourreaux, venez aussi soutenir ces pauvres enfants, et les rendre fermes contre tous les obstacles... Mais non, pères et mères, il n'en est pas de ce genre parmi vous?... Car, quel père serait assez insensé, pour chercher à ébranler la foi de son fils?... Quelle mère serait assez dénaturée, pour détruire dans l'âme de sa fille les salutaires impressions de la religion?... Infortunés! que de douleurs ils se préparent, que d'amères déceptions leur réserve l'avenir!...

Mais non, je le repète avec confiance, il ne se trouvera point parmi vous de ces parents aveugles et insensés, et j'entends, même les moins religieux d'entre vous me dire: Non, je ne contrarierai pas mon enfant dans tout ce qui concerne la religion, je le laisserai libre!... Entendons-nous, mes bien chers frères.... Vos enfants sont jeunes, ils vous aiment, c'est sur vous qu'ils jettent les yeux.... Votre exemple pèsera sur leur inexpérience de tout son poids.... Votre enfant sera-t-il libre d'assister à la sainte Messe le dimanche, quand il vous verra si facilement négliger ce devoir?... Sera-t-il libre de sanctifier le jour du Seigneur, quand il vous verra vous-mêmes travailler ce saint jour, et quand peut-être, vous-mêmes lui commanderez de le faire?... Sera-t-il libre d'aimer, d'estimer, de pratiquer la religion, s'il voit que vous n'avez pour elle aucune estime, et que vous ne la respectez, ni dans votre conduite, ni dans vos discours?... Votre fils pourra-t-il rester chrétien, votre fille pourra-t-elle demeurer sage, sous la funeste influence des mauvais exemples ou des compagnies perverses. Non, non, vos enfants ne seront plus libres; leur jeunesse, leur inexpérience a besoin d'appui, et ce sera votre exemple, quel qu'il soit, qui fera pencher la balance....

Ainsi donc, pour savoir ce que seront vos enfants, il suffit de savoir ce que vous voulez être vous-mêmes.... Oh ! pères et mères, nous n'en doutons pas en ce jour, si beau pour vous, en ce jour, où vous êtes heureux du bonheur de vos chers enfants; oui, vous vous proposez de leur donner tous les bons exemples qu'ils peuvent attendre de vous ; vous prierez fidèlement, et en vous voyant vous agenouiller le matin et le soir, devant notre Père du ciel, ils seront fidèles, eux aussi, à dire leurs prières; vous sanctifierez le dimanche, ce sera pour vous un bonheur d'assister à la Messe, et vos enfants seront fidèles à vous y accompagner... Conserver en eux les fruits de la première communion, ce sera pour vous un devoir sacré...

Écoutez en terminant une comparaison, une histoire... On raconte qu'un roi, qu'un prince puissant, avait un fils qu'il aimait tendrement. Obligé de partir pour des provinces lointaines, et ne pouvant emmener cet enfant, encore trop jeune, il le confia à un de ses amis : « Je vous remets, lui dit-il, ce que j'ai de plus cher ; veillez sur mon enfant, gardez-le soigneusement ; vous savez que j'ai de nombreux ennemis, ils chercheront à s'en emparer, à le faire périr. Déjouez leurs embûches, démêlez leurs piéges, écartez de lui les dangers, vous m'en répondrez. C'est à votre fidélité que je le confie.» Il dit, et part pour ces contrées éloignées. Mais, ô noirceur, ô perfidie ! Cet ami, auquel ce prince avait confié ce qu'il avait de plus cher, était un misérable traître, qui livra sur-le-champ l'enfant confié à ses soins, commis à sa fidélité, qui le livra, dis-je, aux plus cruels ennemis de son prince. Ces ennemis s'en emparent avec une sorte de rage, ils l'humilient, ils l'avilissent et le font cruellement mourir... Quelle infamie ! Qu'il fut coupable, le perfide qui trahit ainsi la confiance de son roi !.. Quels châtiments ne méritait-il pas !... Eh bien ! mes frères, eh bien ! pères et

mères qui m'écoutez, ce roi, ce prince : c'est mon Sauveur, c'est Jésus-Christ; ne pouvant veiller tous les jours, d'une manière visible, sur votre enfant, voici qu'il va ce soir le remettre entre vos mains, le confier à votre amour, comme un dépôt sacré.... Oh! gardez-le bien, cet ami, cet enfant bien-aimé du Sauveur Jésus !... De nombreux ennemis le menacent; les mauvaises compagnies, les exemples pervers, les passions naissantes chercheront à l'avilir, à dévorer le meilleur de son âme, et à tuer dans son cœur l'innocence et la foi... Et vous, vous prêteriez les mains à une pareille lâcheté, vous livreriez vous-mêmes votre enfant à ses cruels ennemis !... Non, non jamais ! ce serait une trahison trop noire, votre cœur se refuse à une pareille perfidie....

Vous serez donc fidèles, mes chers enfants, oui vous serez de bons et fervents chrétiens. Dieu vous le commande, vos parents le désirent, ils veulent vous soutenir et vous aider. Et vous-mêmes, n'est-ce pas en ce moment le vœu le plus ardent de vos cœurs?... Oui, c'est la grâce que tous vous demandez à Dieu. Oui, ce sont les sentiments qui vous animent... J'en prends à témoin votre piété, votre recueillement ; j'en prends à témoin ce bonheur que vous avez goûté ce matin, cette joie si douce qui inonde vos cœurs ; j'en prends à témoin la démarche solennelle que vous allez faire.... Vous allez, la main sur les saints Évangiles, là, près de ces fonts sacrés, où vous êtes devenus chrétiens, vous allez jurer haine à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, amour éternel à Jésus-Christ.... Ces promesses, faites autrefois en votre nom, vous allez vous-mêmes les renouveler, les ratifier sous les regards de vos parents, de vos amis qui vous entourent; sous les regards de vos parrains et marraines, et de toute cette pieuse assistance, qui vous contemple avec une religieuse émotion; vous allez les renouveler sous les regards

de vos anges gardiens, qui recueilleront vos serments.... Allez donc, heureux enfants; oui, allez dans toute l'ardeur de votre foi, dans la ferveur de votre amour, jurer haine au démon, amour, attachement inviolable à Jésus-Christ. Promesses saintes et solennelles, puissiez-vous y être toujours fidèles, c'est la grâce que nous demandons pour vous, au nom du Père, etc.

Ainsi soit-il.

Observation. Si l'on ne trouvait pas l'instruction précédente assez longue, et qu'on désirât terminer par un retour sur les auditeurs, on pourrait modifier ainsi la péroraison.

...Vous allez les renouveler, (ces promesses), sous les regards de vos anges gardiens, qui les recueilleront et les transcriront dans le ciel. Puissent ces promesses être fidèlement gardées, et ces serments être sans repentir !...

Et maintenant, mes frères, une dernière réflexion et je termine. Nous lisons dans l'histoire, que plus d'une fois, lorsque deux armées étaient en présence, avant de livrer le combat, le général, pour raviver l'ardeur de ses soldats, pour mieux s'assurer de leur dévouement et de leur fidélité, les faisait renouveler leurs serments. Un autel est dressé au milieu du camp, on y dépose l'étendard de la patrie, une immense ceinture de guerriers l'environne ; chaque soldat s'avance, et la main levée sur ce signe sacré de l'honneur national, il jure de mourir plutôt que de l'abandonner jamais. Serment solennel prêté devant ses compagnons d'armes, honte à lui s'il venait à l'oublier... honte à lui si trop lâche au moment du combat, fuyant la mêlée, il jetait ses armes, désertait son drapeau... Oui, honte à lui, la loi le punirait de mort!... Eh bien, chers frères, nous aussi, avant

de commencer les luttes sérieuses de la vie, au jour de notre première communion, nous avons prêté un serment... Comme ces enfants, la droite étendue sur les fonts sacrés du Baptême, nous avons juré haine au démon, fidélité à Jésus-Christ... Nous avons promis de suivre le drapeau du chrétien, de ne l'abandonner jamais!... Au moment du combat, nous sommes-nous toujours souvenu de nos promesses?... N'avons-nous jamais violé notre serment?... Avons-nous suivi constamment le chef que nous avions juré de suivre?... Pensons-y, frères bien-aimés, et dans ce jour, dans cette belle cérémonie qui nous rappelle à tous des engagements sacrés, renouvelons du fond du cœur la promesse d'être à Jésus-Christ. Oui, soyons à Jésus-Christ, au Dieu de notre première communion, au sauveur de nos âmes : soyons à lui à la vie, à la mort; soyons à lui dans le temps et dans l'éternité...

—

Cette instruction, devant être dite aux Vêpres, est beaucoup plus longue que celle de la Messe, et dépasse au moins du double la longueur du prône habituel, qui doit rarement durer plus de vingt minutes, et même le plus souvent rester en-deçà. Mon intention était d'abord de donner deux desseins d'homélies; mais toute réflexion faite, j'ai jugé plus utile d'insérer l'instruction qui précède, et l'allocution qui va suivre. Je vais en donner la raison.

Albert, respectable curé, instruisant aussi peu ses paroissiens qu'il les attendrit souvent, en leur parlant chaque mois « de son dévouement, de sa place marquée au cimetière, à côté de leurs pères et mères, ces bons vieillards qui...» Bref, Albert faisait des premières communions; désireux de l'entendre, je me rendis à la cérémonie du soir; le discours, comme je

l'avais prévu, roula sur lui-même, « sur le soin, sur les fatigues qu'il avait eues, pour préparer ces chers enfants ; ils le rencontreraient un jour sur le chemin de la vie, et s'ils étaient infidèles, ils pourraient se dire, les ingrats ! voilà un prêtre qui m'a beaucoup aimé, voilà un prêtre dont j'ai désolé le cœur, etc. » Ressassée pendant trois quarts d'heure, et roucoulée d'un ton *semi-larmoyant*, telle fut l'unique pensée du discours d'Albert [1]. Pourtant Jésus-Christ, qui s'était donné le matin à ces mêmes enfants, méritait bien, ce me semble, qu'on parlât quelque peu de lui... J'ai été, pour ma part, au moins cinq fois auditeur de pareilles *niaiseries*, dans des circonstances semblables... Jugeant de telles idées endémiques à cette belle cérémonie, j'ai voulu, mes jeunes amis, vous prémunir contre elles. Voilà pour une.

Passons à l'autre : voyageant assez loin de... Buénos-Ayres, je me trouvais un matin dans une église où allait se célébrer un mariage. Un *brave* curé, oncle du futur, devait naturellement prononcer l'allocution; avide de m'instruire, je restai pour l'entendre. Grand Dieu ! ce souvenir m'agace encore... Eloge du curé lui-même et de toute sa famille, en remontant jusqu'à la quatrième génération ; *item* au sujet de la famille de la jeune fille!... Et cependant, outre certains autres accrocs, assez visibles, dans la tunique d'honorabilité dont il enveloppait les deux familles, nous savions que l'une avait son membre le plus important en pénitence quelque part, et pas pour les péchés d'autrui; nous savions aussi que le père

[1] Toutes les anecdotes racontées dans cet opuscule sont vraies quant au fond seulement. Pour dépayser le lecteur et pour éviter toute personnalité, je change les circonstances. Est-ce moi, est-ce un autre qui a été témoin de ce que je raconte, peu importe ; il suffit que les faits soient vrais. Peut-être suis-je moi-même Albert, Léonard, etc.

de la jeune épousée était mort trois mois auparavant, en refusant publiquement les sacrements!... Des devoirs contractés par le mariage, du sacrement lui-même pas un mot, pas un seul mot... C'est encore, comme préservatif contre des tendances trop communes, quand on marie ses neveux, ses nièces... ou des autres, que j'ai donné l'allocution suivante.

ALLOCUTION POUR UN MARIAGE.

PLAN.

Exorde. Exemple du jeune Tobie... Application aux jeunes époux... ils sont aussi les enfants des Saints... Comment...

Proposition et but. Leur indiquer les principaux devoirs qu'ils vont contracter.

Division. Fidélité. — Support mutuel. — Education chrétienne des enfants.

Premier Point. Fidélité. En ce moment où votre affection est si vive, votre cœur se révolte à la pensée que... Mais cet amour doit survivre à... il doit donc toujours... Cette constance, grâce du sacrement...

Second Point. Support mutuel. La vie commune révèle toujours des différences de caractère... Pourtant il faut vivre ensemble. Comparaison... Application... Douceur, patience, grâce du sacrement. .

Troisième Point. Education des enfants. Mission honorable... pénible... délicate... La bien remplir, grâce du sacrement.

Péroraison. Quelques mots au jeune homme. — Quelques

mots à la jeune fille... Désormais vous ne serez qu'un corps et qu'une âme. — Paraphrase de la bénédiction [1].

—

ALLOCUTION.

Mes frères, l'Esprit-Saint, dans un livre écrit il y a plus de deux mille ans, nous a conservé le tableau touchant d'un mariage, selon le cœur de Dieu. Il nous représente deux jeunes époux, qui, après avoir consulté Dieu par la pière, contractent cette union, pour obéir aux desseins que la Providence avait sur eux, et s'unissent avec les vues les plus pures, les intentions les plus saintes. Il nous les montre, s'efforçant, par d'ardentes supplications, d'attirer sur eux les bénédictions du ciel dans cette circonstance si solennelle. « Car, disait le jeune Tobie, nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons point nous marier comme les païens, qui ne connaissent pas Dieu [2]. »

Le bel exemple ! et combien j'aime à vous le proposer, à vous, jeunes époux, qui venez en ce moment aux pieds de cet autel, prendre des engagements sacrés ! Comme Tobie et Sara, sa jeune épousée, vous avez dû consulter Dieu par la prière ; comme eux encore, ce ne doit point être de frivoles et misérables passions qui vous amènent, mais le désir d'accomplir les vues de Dieu, en suivant la vocation où il vous appelle. Enfin, comme eux aussi, vous devez en ce moment et tout à l'heure surtout, quand pour vous on offrira le saint Sacrifice, vous devez prier, afin que Dieu répande

[1] Même pour ces courtes allocutions, ne dédaignez pas d'écrire un plan, vos idées seront plus nettes et votre mémoire singulièrement aidée. Avec un peu d'exercice et de persévérance, vous verrez combien il est facile d'apprendre ses instructions.

[2] *Tob.* cap. VIII, v. 5.

sur vous ses grâces les plus abondantes. Car vous aussi, vous êtes les enfants des saints, les enfants de la sainte Église.... Consacrés par le baptême, purifiés par la pénitence, sanctifiés par l'Eucharistie au jour de votre première communion; voici que le sacrement de Mariage va encore répandre sur vous une nouvelle effusion de cette grâce sanctifiante, qui vous rendra agréables aux yeux de Dieu, et vous fera forts pour accomplir les graves devoirs que vous allez contracter.

Parmi ces devoirs, trois surtout me paraissent importants, la fidélité, le support mutuel et l'éducation chrétienne des enfants. Laissez-moi vous les rappeler en peu de mots.

Le premier de ces devoirs, c'est une fidélité inviolable. Certes, jeunes époux, dans cette circonstance où vous éprouvez l'un pour l'autre l'attachement le plus vif, et où vous venez devant Dieu consacrer, par une promesse solennelle, l'affection réciproque qui vit dans vos cœurs, votre âme se révolterait à la pensée que vous pourriez un jour trahir ce serment, cesser de vous aimer, de vous être fidèles.... Mais ce ne sont point ici des promesses d'un jour, d'une année!... Non; ce sont des promesses qui doivent durer la vie entière!... Cette affection, cette fidélité doit survivre aux attraits, à l'effervescence de la jeunesse, résister à toutes les séductions, être plus forte que toutes les contrariétés, subsister inviolable aujourd'hui, demain, toujours... Eh bien! jeunes époux, c'est la grâce du sacrement qui donnera à vos cœurs cette constance, qui rendra votre affection de jour en jour plus douce, plus tendre et plus sacrée....

Un second devoir, c'est le support mutuel. Se fût-on fréquenté des années entières, on ne se connaît jamais, et la vie commune révèle toujours dans les humeurs des nuances inconnues.... Vainement vous chercheriez deux feuilles sem-

blables en tout sur les arbres d'une forêt. Vainement aussi l'on chercherait deux caractères parfaitement ressemblants. Toujours il se rencontre des côtés anguleux, par lesquels on se repousse... Il faut pourtant vivre ensemble, passer de longues années côte à côte, ayant la même demeure, les mêmes intérêts, la même vie!... Quoi donc conservera la paix, la paix ce bien l'un des plus doux qui nous reste sur la terre?.. Ce sera le support mutuel. Vous avez vu parfois un léger nuage apparaître dans les airs ; ce n'était qu'un point, et si un vent doux venait à le disperser, il rendait vite au ciel sa sérénité. Mais si, maintenu en équilibre par des vents contraires. il demeurait suspendu là haut, vite aussi d'autres venaient le joindre, il grossissait, et de son sein jaillissait la foudre et l'orage. Cette comparaison rend ma pensée. Un petit nuage survient entre des époux ; que la douceur, la patience le dissipe, et la paix n'aura point été troublée. Mais si l'amour-propre, l'entêtement s'en mêlent, oh! alors il grossira, ce sera la tempête, c'est-à-dire la division, les querelles, la discorde, l'enfer ici-bas... Or, le support mutuel c'est aussi une grâce de Dieu, une de celles que nous demandons pour vous au jour de votre mariage...

Enfin, un autre devoir, c'est l'éducation chrétienne des enfants. Jeunes époux, c'est une mission à la fois honorable, pénible et délicate, que d'élever des enfants. Honorable, parce que c'est une marque de confiance que Dieu donne à ceux auxquels il en accorde; il leur confie ce qu'il a de plus cher, des âmes à former, à instruire, à élever dans sa crainte et dans son amour. Pénible, elle vous obligera à une vie de dévouement, de privations peut-être, mais sûrement à une vie de travail, de douleur et de sacrifice... Enfin, mission délicate, elle demande l'accord, l'union, la fusion des âmes. Que jamais la tendresse trop faible de la mère ne nourrisse

les défauts que veut réprimer l'amour plus éclairé du père ; que jamais aussi l'exemple du père ne vienne, comme nous le voyons trop souvent, détruire les leçons données par la piété de la mère. Or, pour bien remplir cette mission, vous avez aussi besoin d'une grâce spéciale, et ce sacrement que vous allez recevoir doit vous la donner...

Puis vous, mon cher frère, vous contractez encore des obligations particulières envers celle qui devient votre épouse. Cet anneau que vous allez vous-même lui mettre au doigt, c'est non-seulement le symbole de la fidélité réciproque que vous vous promettez, c'est aussi le signe de l'attachement et de l'affection que vous devez avoir pour elle. Que votre autorité lui soit douce, que votre cœur lui soit toujours acquis... Pour vous peut-être quittera-t-elle père, mère, frères et sœurs [1]... Qu'elle retrouve en vous son père, sa mère, ses frères et ses sœurs.... Voyez donc toute cette famille ici réunie; c'est pour vous la donner devant Dieu. Pour vous, ils l'ont jusqu'ici nourrie, élevée avec tant de soin et d'affection. Pour vous ils consentent à s'en séparer... Et que demandent-ils en échange de ce sacrifice?... Que vous rendiez leur fille, leur sœur heureuse!... Jurez donc sur votre cœur et devant Dieu, que leur espoir ne sera pas trompé... Oh! c'est là n'est-il pas vrai, c'est là aussi votre désir... Oui, vous serez bon, doux, patient; jamais vous ne serez pour elle un maître dur, mais toujours le meilleur des frères, le plus tendre des amis...

Quant à vous, ma chère sœur, que vous dirai-je?... Conservez précieusement dans le mariage, votre foi, votre piété de jeune fille... Plus les devoirs deviennent importants, et plus aussi nous avons besoin qu'on nous aide ; montrez bien ce

[1] Insérer ici, mais avec sobriété, quelques détails sur la famille si on le juge à propos.

que c'est qu'une femme chrétienne, soyez bonne, douce, patiente, plein de tendresse et de dévouement pour celui qui devient votre époux. Lui aussi, en venant à l'autel vous donner sa main, son cœur et ses serments, il espère que vous le rendrez heureux [1]. Que son espérance ne soit point trompée.

Enfin, jeunes époux, désormais, vous ne serez qu'une âme et qu'un cœur, joies, chagrins, plaisirs, douleurs, succès, revers, tout vous sera commun.... Mais, quel que soit l'avenir que le ciel vous destine, radieux de bonheur ou voilé de deuil, n'oubliez jamais que l'œil de Dieu vous suivra partout; n'oubliez jamais que la religion et ses saintes pratiques sont le plus sûr arome pour entretenir l'union, la paix, le bonheur dans la famille....

Et maintenant, oui! que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous; qu'il vous comble de ses grâces les plus abondantes; qu'il ratifie du haut du ciel les bénédictions que nous allons vous donner. Qu'il protége votre union, qu'il vous donne d'être fidèles à tous les devoirs que vous venez contracter; qu'il vous comble de jours; qu'il vous accorde de voir les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération, et de jouir ensuite de la vie éternelle par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

[1] On peut également glisser ici quelques courts détails sur la famille du jeune homme; mais surtout, ne louons que ce qui peut être loué si près de Jésus-Christ, présent dans le saint tabernacle.

FIN DU CURÉ DE CAMPAGNE.

ÉPILOGUE.

Mot grec, que le lecteur traduit souvent par cette locution vulgaire : j'en ai assez... Si l'auteur était franc, il en dirait autant et peut-être plus!.. L'auteur?... Ah! ceci est pour le moins hasardé... Cicéron appelait certaine manie, *tabes fori*. Une autre, quelque peu épidémique de nos jours, pourrait s'appeler, *tabes atramentarii*. Que voulez-vous, mes jeunes amis, on peut à la rigueur se réformer, Dieu aidant, mais on ne se fait pas ; si vous avez par malheur tété de l'encre, il vous sera difficile de ne pas en vo..., ou, pour parler plus honnêtement, de ne pas en répandre.... Jeûner dix ans de sa vie, veiller de longues nuits, priver les pauvres de l'aumône qu'on leur doit, négliger certains devoirs importants; et tout cela pour économiser dix-huit cents francs, afin de faire imprimer ce qui sera pour nous un épais *in octavo* de ridicules et d'ennuis!... C'est vraiment payer trop cher, — tout spirituel qu'il soit, — le plaisir qu'on peut y trouver!... Nous avons de bonnes idées; attendons qu'on nous les demande; et selon moi, mal avisée est la capacité qui s'imprime à ses frais.

Mais pourtant l'épilogue ?.... Le voici... Délicieux

ami, auquel j'ai communiqué le manuscrit de cet opuscule, vous en ferez les frais. Je supprime les éloges, ils sont accompagnés de trop de *mais*... et j'ai, en faisant les calculs les plus justes, avec preuves à l'appui, constaté que trente-sept fois sur quarante, un éloge suivi d'un *mais* constituait un blâme, une critique plus ou moins acerbe. Voici donc ce que pense de cet opuscule mon digne ami Germain.

.... Mais cet opuscule est un *salmi*... Voyez ; à quoi tient l'amitié?.. S'il avait dit un *salmigondis*, je me serais fâché tout rouge ; or, nulle sauce fade n'entrant dans les salmis, je souscris au reproche, fût-il immérité....

.... Mais le ton sent trop le professeur, et de quel droit, simple curé de campagne, osé-je formuler si brutalement des affirmations... Hélas ! la cague sent toujours le hareng... J'ai bien été quelque peu professeur, je le dis sans vanité ; car nommé à vingt-cinq ans, sans savoir pourquoi, professeur de théologie, triste retour des grandeurs d'ici-bas !... à trente ans, sans plus savoir pourquoi, j'étais vicaire, (et le dernier... ou le premier, comme vous voudrez), d'une paroisse de sept cents âmes... Du reste, si le lecteur a parcouru l'avant-propos, il sait comment il doit comprendre ce ton parfois trop doctoral.

.... Mais pourquoi ces portraits satiriques?... Pour réveiller le lecteur, et mieux rendre ma pensée... On en fera des applications imméritées?... On aura tort, c'est à moi, à moi seul qu'il faut les appliquer, sauf

pourtant celui du cousin Gilbert. Que voulez-vous, il est si difficile d'être parfait... même en défauts !

.... Mais.... mais?... Je baisse la tête, je conviens que tous les reproches passés, présents, futurs et possibles, qu'on peut faire à cette causerie, sont mérités.... Je n'y donnerai pas d'autre réponse que le refrain d'un fameux rondeau de Voiture, qu'on me donna autrefois en *pensum* : *Ma foi, c'est fait.*

FIN.

TABLE

ART DE PRÊCHER

CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

POEME SUR LES MAUVAIS GESTES.

MAXIMES SUR LE MINISTÈRE DE LA CHAIRE

Première Partie : Du Prédicateur.

Seconde Partie : Du Sermon.

LE CURÉ DE CAMPAGNE EN CHAIRE.

Aucun travail de ce genre n'a eu autant de réimpressions; nous en comptons plus de dix en Allemagne et en Italie. Lohner a pris les nombreux matériaux qu'il offre aux prédicateurs dans *cinq cent cinquante-deux auteurs*. Les Pères, les Docteurs, les Conciles, les plus grands théologiens, les plus célèbres commentateurs des divines Ecritures, les moralistes et les ascétiques les plus estimés, les philosophes, les auteurs remarquables enfin de tous les siècles, jusqu'en 1650, viennent, après l'Ecriture sainte, apporter chacun leur pierre à ce vaste édifice. De nombreux traits historiques, puisés aux sources les plus véridiques, nous montrent ensuite comment il faut mettre en pratique les enseignements de ces graves autorités.

Imprimerie de Jules Moureau, Grand'Place, 7, à Saint-Quentin.

Imprimerie de Jules Moureau, Grand'Place, 7, à Saint-Quentin.

